



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

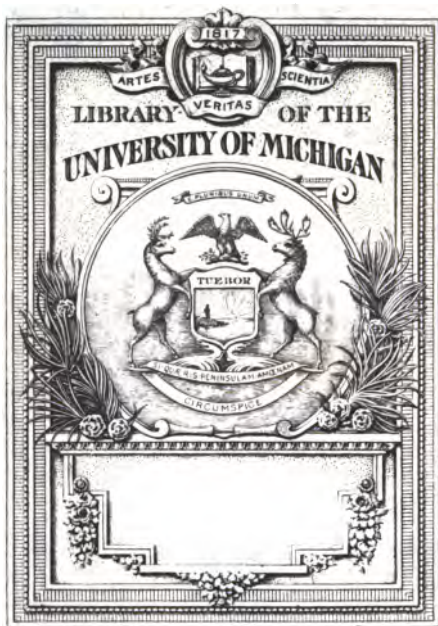
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

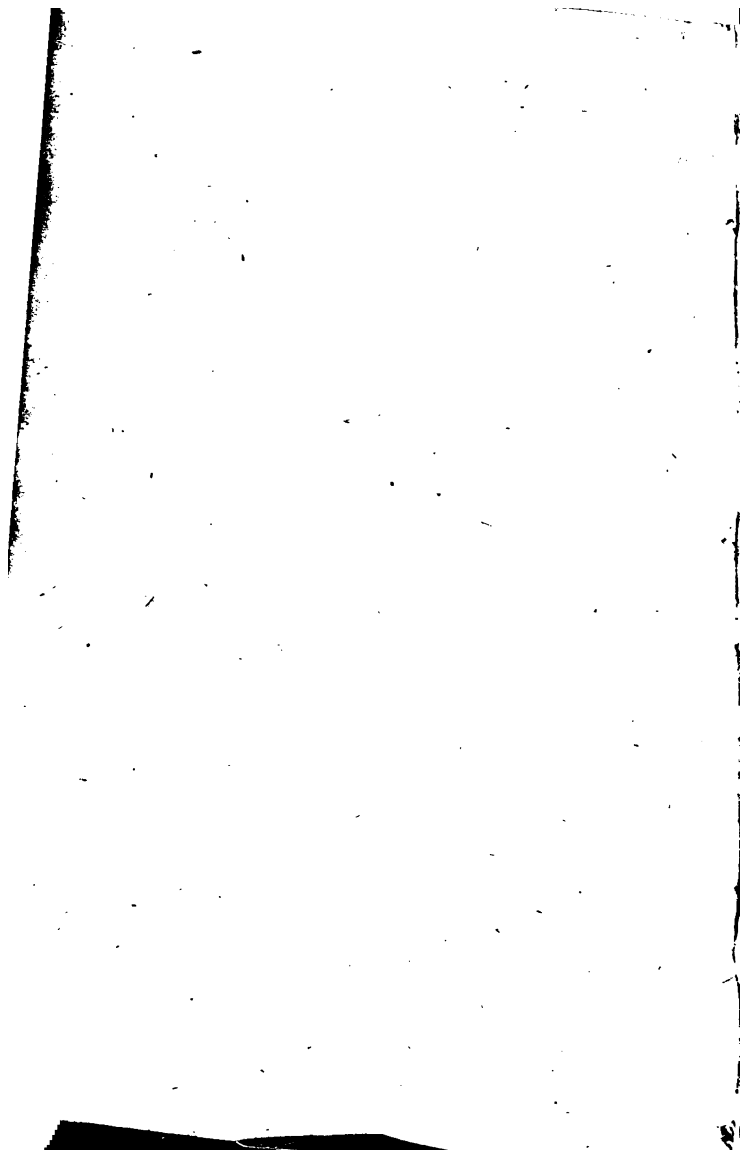
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

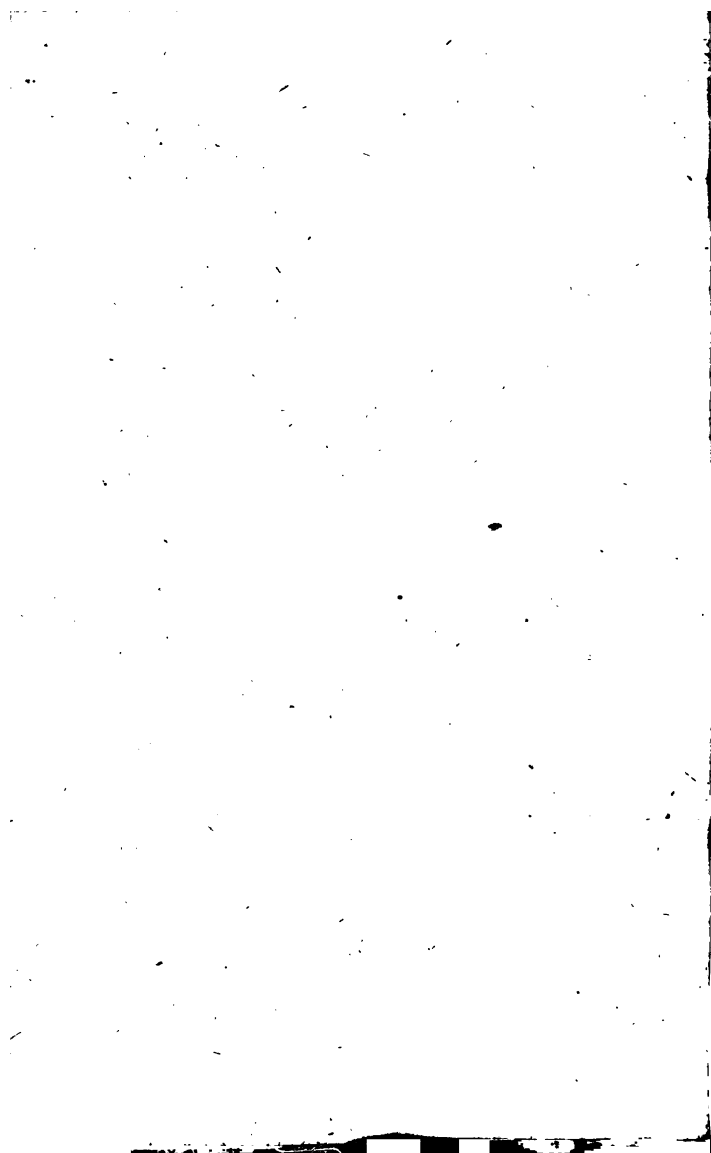
48

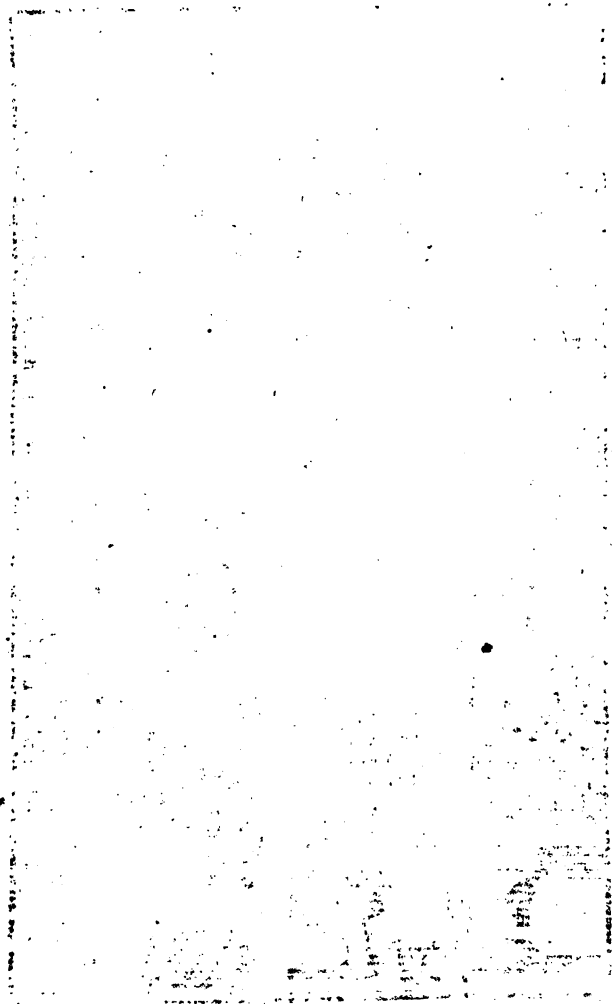


Z
1007
B586











BIBLIOTHEQUE RAISONNEE DES OUVRAGES DES SAVANS DE L'EUROPE.

Pour les Mois de
JANVIER, FEVRIER, & MARS.
1732.

TOME HUITIEME
Premiere Partie.



A AMSTERDAM,
Chez les WETSTEINS & SMITH,
MDCCXXXII.

Librairie
Nijhoff
91930
21625

Pag. 7

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Janvier, Fevrier,
& Mars 1732.

ARTICLE I.

POESIES de M l'Abbé de CHAULIEU & de
M. le Marquis de la FARE. Nouvelle Edi-
tion corrigée & considérablement augmentée.
À la Haye, chez C. de Rogissart & Sœurs
MDCCXXXI. in 12. Pagg. 191. pour les
Poësies, & LXVI. pour une Lettre qui
sert de Préface.

IL n'est pas toujours besoin pour acquérir
l'immortalité d'avoir composé de grands
Poëmes ; de petites Pièces de Poësie mar-
quées au bon coin peuvent y conduire aussi
sûrement que les Ouvrages de la plus grande
étendue ; Anacreon & Catulle n'y parviendront
pas moins qu'Homere & Virgile ; & chacun
Tom. VIII. Part. I. A 3 fait

6 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,
fait l'épigramme tant répétée de Martial, au
sujet du petit livre de Perse & de la longue
Amazonéide de Marfus.

Nous voyons arriver la même chose parmi
les François. La juste & grande reputation des
Corneilles & des Racines n'obscurcit point cel-
le de la Fontaine, plus connu par ses Fables
par ses Contes & par quelques autres petits
morceaux d'un goût exquis, que par deux ou
trois Pièces où il a voulu donner plus d'effort
à son genie. La plupart des Poësies de Voi-
ture & de Sarasin, quelques-unes de celles de
Madame des Houlières, de Chapelle, de Pa-
villon ne cesseront d'être luës qu'à la fin des
Siccles, & elles survivront à la Langue même
de ces illustres Ecrivains. L'accueil favora-
ble que le public a fait au Recueil des Poësies
de M. l'Abbé de Chaulieu semble assurer à sa
mémoire un destin aussi glorieux.

Ce Recueil parut en France en 1724. pour
la première fois. Toutes les Pièces dont il
étoit composé, assemblées sans ordre & sans
goût perdoient par là une partie de leur me-
rite. M. Camusat qui a pris soin de l'Edition
qui s'est faite en ces Provinces & qui est aussi
joliment imprimée que la première l'étoit
mal, a remedié à cet inconvenient en faisant
trois classes sous lesquelles il a rangé ces di-
vers ouvrages. La première contient les Epi-
tres & l'Editeur y en a ajouté plusieurs qui lui
étoient tombées par hazard entre les mains &
qui n'avoient point encore paru ; les Odes
viennent ensuite, & enfin les Pièces qui n'a-
voient

Janvier, Février & Mars 1732. 7

voient pû trouver place dans les classes précédentes en forment une troisième sous le titre de Poësies diverses. Elles sont suivies de celles de M. le Marquis de la Fare. Il ne faut pas oublier que M. Camusat a mis à la tête de ce volume une Préface assez longue en forme de Lettre à M. d'Orville, Professeur en Histoire à Amsterdam. Cette Lettre donne un nouveau prix à cette nouvelle Edition; & nous rendrons compte de ce qu'elle contient de principal après avoir parlé des Poësies qui y ont donné occasion.

Les Epîtres de M. l'Abbé de Chaulieu sont au nombre de XLIII; les unes en Prose, les autres en Vers, il y en a aussi un petit nombre où les Vers & la Prose mêlés ensemble font un bon effet. En general les pensées y sont vives, & naturelles, les sentimens vrais & exprimez avec tant de feu que le Lecteur s'aperçoit à peine que les expressions ne sont pas toujours aussi correctes qu'elles pourroient l'être; & que la versification est quelquefois negligée plus qu'il n'est permis. Ces deffauts qu'on ne passe point aux Poëtes du commun & qu'on ne pardonneroit pas aux meilleurs s'ils revenoient trop frequemment sont compensés dans les Epîtres de M. l'Abbé de Chaulieu par tant de délicatesse & d'élevation qu'on les peut mettre sans crainte au nombre de ceux pour lesquels Horace vouloit que l'on eût de l'indulgence.

La premiere de ces Epîtres est connue de tous ceux qui ont quelque goût pour les bons

BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,
Livres François. C'est le Portrait de M. l'Abbé de Chaulieu fait par lui-même & adressé à M. le Marquis de la Fare, avec lequel une grande conformité de talens & de goût pour le plaisir lui avoit fait prendre des liaisons que la mort seule a pu rompre. L'illustre Auteur des *Reflexions Critiques sur la Poësie & sur la Peinture* (a) a parlé avec éloge de cette Pièce & il la cite comme un exemple fameux de l'harmonie que l'usage des rimes redoublées produit dans la Poësie Françoisé. Nous avouons naturellement que la seconde Epître adressée à M. le Chevalier de Bouillon, nous paroît encore supérieure de beaucoup à la première, c'est selon nous le chef-d'œuvre de M. l'Abbé de Chaulieu & sans contredit un des plus beaux morceaux de Poësie qu'il y ait en François. Tous les traits y sont également forts & gracieux, & l'on ne peut rien ajouter à la magnificence & à la délicatesse des expressions, non plus qu'à la richesse des rimes & aux tours des vers. Quelle vivacité dans la peinture qu'il nous fait de l'état où la vieillesse l'avoit réduit & de la gaieté qu'il conservoit au milieu des douleurs les plus aiguës.

En-

(a) M. l'Abbé du Bos, Auteur de l'*Histoire de la Ligue de Cambray* & de plusieurs autres bons Ouvrages. Ces *Reflexions sur la Poësie & sur la Peinture* viennent d'être réimprimées à Utrecht, chez Neaulme, & nous en donnerons un extrait dans le Volume suivant de cette Bibliothèque.

Janvier, Février & Mars 1732. 9

Envain la Nature épuisée
Tâche à prolonger fagement,
Par le secours d'un vif & fort temperament,
La trame de mes jours que les ans ont usée.

Je m'apperçois à tout moment
Que cette mère bienfaisante,
Ne fait plus d'une main tremblante,
Qu'étaier le vieux batiment
D'une machine chancelante,
Tantôt un deluge d'humeur

De fucs empoisonnez inonde ma paupiere,
Mais ce n'est pas assez d'en perdre la lumiere,
Il faut encor que son aigreur
Dans mes yeux inutiles me forme une douleur,
Qui serve à ma vertu de plus ample matiere.

.
Au milieu cependant de ces peines cruelles,
De notre triste hyver compagnes trop fidelles,
Je suis tranquille & gai : Quel bien plus précieux
Puis-je esperer jamais de la bonté des Dieux ?

Tel qu'un rocher, dont la tête
Egale le mont Athos,
Voit à ses pieds la tempête,
Troubler le calme des flots :
La mer autour bruit & gronde,
Malgré ses émotions,

10 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

Sur son front élevé regne une Paix profonde,

Que tant d'agitations

Et les fureurs de l'onde

Respectent à l'égal du nid des Alcyons.

M. l'Abbé de Chaulieu devoit cette profonde tranquillité à la Philosophie d'Epicure qu'il avoit toujours suivie. C'étoit elle, qui en l'accoutumant à regarder la mort d'un œuil fixe, & à n'en pas apprehender trop les suites, lui donnoit sur l'autre monde des idées plus gaies, que ne les inspirent ordinairement les réflexions que l'on fait sur cette matiere: voulant bien pourtant, dit-il, se prêter à la foiblesse des autres hommes, respecter le bandeau de l'opinion & convenir qu'il y a des enfers, il lui suffit de les représenter un peu moins terribles que les Predicateurs ne le disent.

Je laisse là Minos & son urne fatale,

Le Rocher de Sisyphé & la soif de Tantale;

Et sans m'aller noircir de cent tourmens divers,

 Tout ce qui s'offre à ma pensée,

Ce ne sont que des fleurs, des berceaux toujours verts,

Et les Champs fortunés de la plaine Elysée.

C'est-là qu'il compte aller après sa mort, & retrouver tous ses illustres amis;

Cha-

Janvier, Février & Mars 1732. II

Chapelle au milieu d'eux, ce maître qui m'apprit
Au son harmonieux de rimes redoublées,
L'art de charmer l'oreille & d'amuser l'esprit
Par la diversité de cent nobles idées,

Il fait ensuite le caractère de tous les grands hommes avec lesquels il a vécu & auxquels il espère se réunir; le Marquis de Seignelay, le Comte de Bethune, le jeune Prince de Turenne, M. de Vendosme, M. le Prince, M. de Catinat, Madame la Duchesse de Bouillon, à laquelle il avoit été sincèrement attaché, viennent tour à tour sur la Scène & forment un des plus magnifiques spectacles que la Poésie puisse offrir. Ce ne sont pas de simples éloges qu'il donne à Madame de Bouillon, ce sont de tendres regrets; on sent que l'esprit a moins de part que le cœur dans les traits dont il la peint, tout y est vif & animé; ce n'est point l'art, c'est la nature qui les fournit, c'est elle qui les met en œuvre.

On dira peut-être que des émotions si vives s'accordent mal avec la Philosophie & qu'un vieillard qui a survécu à ses amis & à tout ce qui lui a été le plus cher ne doit se rappeler ces objets-là qu'avec peine. C'étoit le contraire dans M. l'Abbé de Chaulieu; loin que les plaisirs qui ne pouvoient revenir lui donnassent lieu de s'affliger, il en regardoit le souvenir comme une douce & agreable illusion
qui

12 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE;
qui sembloit l'en faire jouir de nouveau.

Ami,voila comment,sans chagrin, sans noirceurs,
De la fin de nos jours poison lent & funeste,
Je seme encor de quelques fleurs
La peu de chemin qui me reste.

Voila le fonds de la morale de M. l'Abbé de Chaulieu, & ce qu'il tourne de plusieurs façons différentes selon les divers endroits où il la place. Rien n'est si utile pour se perfectionner le gout que d'examiner les ressources qu'un grand Poète a trouvées dans son esprit pour diversifier en vingt manieres également bonnes une pensée naturelle & que tout le monde peut avoir aussi bien que lui. La vivacité d'imagination de M. l'Abbé de Chaulieu ne l'a jamais abandonné dans ces fortes d'occasions & l'on peut voir à quel point elle étoit toujours prête à le servir par les différens tours qu'il donne à cette Maxime favorite des Poètes & des Libertins, que ni la vieillesse ni la crainte de la mort ne doivent point empêcher de goûter tous les plaisirs sans scrupule. Que l'on consulte les pagg. 17. 19. 22. & 108. on verra qu'en disant les mêmes choses qu'Anacreon, Catulle, Ovide & Petrone, il n'est point Copiste.

Il faudroit transcrire toutes les Epîtres en Vers de M. l'Abbé de Chaulieu si l'on vouloit en extraire tout ce qui merite l'attention des personnes d'esprit & de goût. Celles qui sont
en

Janvier, Fevrier & Mars 1732. 13

en Prose ne leur sont pas inferieures dans leur genre. On y voit une negligence heureuse, & cette aimable Politesse que l'usage seul du grand monde donne & entretient. On ne peut pas se deffendre plus plaisamment qu'il le fait de l'impuissance que lui reprochoit Madame de Bouillon. Un homme qui n'eût été qu'Auteur & qui auroit eu une matiere aussi delicate à traiter, seroit difficilement sorti d'affaire sans qu'il lui fût échapé quelque obscenité ou quelque froide plaisanterie.

Les Odes de M. l'Abbé de Chaulieu n'ont pas de moindres beautez que ses Epitres. Elles sont presque toutes morales, mais d'une morale à n'épouvanter ni à glacer personne. Elle est cependant sublime en quelques endroits, & nous ne savons si quelque belle que soit l'Ode de M. Rousseau sur la Fortune, il y a une Strophe qui puisse être comparée à celle-ci,

La Fortune à ma jeunesse,
Offrit l'éclat des Grandeurs,
Comme un autre avec adresse
J'aurois brigué ses faveurs:
Mais sur le peu de merite
De ceux qu'elle a bien traitez,
J'eus honte de la poursuite
De ses aveugles bontez;
Et passai, quoiqu'elle donne
Et la pourpre & la Couronne,

Du

14 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE;

Du mépris de la personne

Au mépris des dignitez.

Celle sur l'Inconstance finit on ne peut pas
plus heureusement.

Aimons donc, changeons sans cesse,

Chaque jour nouveaux desirs;

C'est assez que la tendresse

Dure autant que les Plaisirs,

Dieux ! Ce soir qu'Iris est belle !

Son cœur est, dit-elle, à moi,

Passons la nuit avec elle,

Et comptons peu sur sa foi.

On ne lira pas avec moins de satisfaction l'O-
de intitulée *la Solitude*. Ce sont des Vers à
l'honneur de Fontenai, patrie du Poëte & où
il est mort, entremêlez de reflexions Philoso-
phiques bien sensées & qui cependant n'ont
rien de sombre. Peut-on voir d'idées plus
riantes & en même tems de Peinture plus naï-
ve que celle-ci ?

Mais je vois revenir Lizette,

Qui d'une Coëffure de fleurs

Avec son teint & leurs couleurs

Fait une nuance parfaite.

Egaions ce reste du jour

Que la bonté des Dieux nous laisse;

Par-

Janvier, Février & Mars 1732. 17

Parlons à Lizette d'amour,
C'est le conseil de la Sageffe.

Enfin l'impromptu que M. l'Abbé de Chaulieu fit dans un souper & qui est une Ode sur les Poètes Lyriques se ressent de l'agitation où Bacchus & la bonne Compagnie mettent l'esprit. Le debut est digne de tout l'enthousiasme de Pindare :

O Muse, en ces momens où libre à cette table,
Je vois mes airs suivis de ce bruit favorable,
Qui me rend aujourd'hui le plus fier des humains,

Viens toi-même, & mets-moi ta lyre entre les
mains.

Commençons; je connois à l'ardeur qui m'inspire,

Que Polhymnie est en ces lieux;

Oui, je te reconnois & chacun dans ses yeux
Avec transport me laisse lire

Ce que peuvent sur nous tes traits harmonieux;

Mais n'entreprenons point de dire

Les exploits des Heros, la naissance des Dieux;

Comment d'un seul regard ébranlant son empire,

Jupiter fait trembler & la Terre & les Cieux.

Il passe ensuite au Caractere de Pindare, de Sappho, d'Horace, de Ronsard, de Malherbe & d'un moderne qu'il ne nomme point, mais que nous croions être M. Rousseau. Tous ces Portraits sont de main de maitre. S'il est
per-

46 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,
permis toutefois d'y mettre quelque différen-
ce, nous nous déclarerons plus volontiers en
faveur de celui d'Horace.

On trouve dans les Poësies diverses des
Chançons, des Madrigaux, des Bouquets, des
Epigrammes & deux ou trois Pièces d'une plus
longue étendue; ce sont de petits morceaux
que l'occasion a fait naître & qui tous ont les
agréemens dont ils étoient susceptibles.

C'est dommage que les Poësies de M. le
Marquis de la Fare soient ici en si petite quan-
tité. Nous ignorons s'il en avoit fait da-
vantage, ou si son peu d'attention à conserver
des ouvrages, dont il dit lui-même qu'il at-
tendoit moins de gloire que de plaisir, prive
le public de la meilleure partie de ce qu'il a-
voit composé. Quoiqu'il en soit, nous avons
de lui une traduction de la première Elegie de
Tibulle, & un Poëme d'une centaine de vers
intitulé *la Sagesse commode*, où la nécessité
des passions est assez vivement décrite & l'u-
tilité des chimères agréables proposée comme
un des moyens d'être heureux. L'Elegie à M.
l'Abbé de Chaulieu est pleine d'images subli-
mes au milieu d'expressions fort simples. Qui
pourroit ne pas reconnoître son Ami & Ana-
creon dans le morceau suivant, lequel servira
à donner quelque idée du goût & de la versifi-
cation de M. le Marquis de la Fare :

Dejà cette troupe indocile, (des Amours)
Loin de moi commence à voler;
Aidez-nous à les rappeler,

Janvier, Février & Mars 1732. 17

O Muse legere & facile,
Qui sur le coupeau d'Helicon
Vintes offrir au vieux Anacreon
Cet art charmant, cet art utile,
Qui fait rendre douce & tranquille
La plus incommode Saison :
Vous, qui de mille fleurs sur le Parnasse écloses,
Amusiez près de lui les Graces & les Ris,
Et qui cachiez ses cheveux gris
Sous tant de Guirlandes de roses,
Vous qui malgré la pesanteur des ans,
Aux belles danfes de la Grece,
Donniez à ses pas chancelans,
Et la cadence & l'allegresse
Vous qui pour remplacer l'absence des amours
Vintes offrir cette charmante lire,
Et gracieusement sourire,
A l'Anacreon de nos jours,
Qui lui prêtez les couleurs vives
Dont il peint les Divinitez,
De ces délicieuses rives,
Qui de Saint Maur couronne les beautez,
Qui dans des antres écartez,
Parmi d'agreables convives,
Faites asseoir à ses côtez
Les Graces simples & naïves,
Qui le conduisez par la main,
Du doux Sejour de la Pareffe,

Tom. VIII. Part. I.

B

Dans

18 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

Dans le difficile chemin

De la plus sublime Sageſſe &c.

Le reſte de ce Recueil de M. le Marquis de la Fare, conſiſte dans une quinzaine de petites Pièces, où l'on retrouve le même genie que dans les précédentes, à ſavoir plus de douceur que de force, & d'élégance que d'élévation.

Nous croïons qu'il eſt inutile d'avertir que les louanges que nous avons données à M. l'Abbé de Chaulieu & à M. le Marquis de la Fare tombent ſur la beauté de leur genie & non pas ſur l'exaſtitude de leur morale. C'eſt auſſi ſur quoi M. Camuſat a grand ſoin de prévenir ſes Lecteurs dans la Lettre qu'il a miſe à la tête de cette nouvelle Edition des Poéſies de ces deux illuſtres Ecrivains. On auroit d'abord quelque peine à croire qu'une Lettre écrite avec tant de feu & remplie de traits auſſi délicats vienne de la même main qui a repandu dans les notes ſur la Bibliothèque de Ciaconius tant de recherches épineuſes & qui s'occupe d'ordinaire à des ouvrages plus ſérieux. Nous croïons qu'il fera infiniment mieux de les mettre en état de voir le jour que de s'amuſer, comme il ſ'y montre reſolu ſur la fin de cette Lettre, à répondre au Nouvel-liſte du Parnaffe, qui ne ceſſe, dit-il, de le harceler depuis quelques mois. Toutes ces querelles ne ſervent point à l'inſtruction du Public & elles derobent un tems précieux à ceux qui ſ'y engagent trop legerement. Dans le cas particulier dont il ſ'agit que gagnera M. Camuſat à rompre le ſilence qu'il a gardé juſ-

Janvier, Février & Mars 1732. 19

jusqu'à présent. Il apprendra au public des Histoires scandaleuses sur l'Abbé des Fontaines, sur la manufacture de brochures qu'il a établie, sur les ouvriers qu'il y emploie. On fait tout cela en France, & l'on ne s'en embarrassé gueres dans les Païs étrangers, où le nom de pareils Auteurs ne parvient que quand il se trouve par hazard mêlé dans quelque querelle qui interesse des Ecrivains déjà connus par des ouvrages estimez.

M. Camusat a pour but de parler dans sa Lettre à M. d'Orville de ceux des Poëtes de la Nation Françoisé qui ont consacré leur Lyre à chanter la volupté, tout ce qui la fait naître, ou qui sert à l'entretenir,

*Liberum & Musas, Veneremque & illi
Semper harentem puerum.*

Et comme toutes les fois qu'on parle des Arts, & qu'on en pese les productions au poids d'une Critique éclairée, il est nécessaire d'en établir les principes, il commence par poser pour fondement de son Systême, qu'ainsi que dans la Peinture la difference des sujets met une grande inégalité entre le merite des Peintres & le prix de leurs ouvrages, de même dans la Poësie, quoique les objets que la Nature offre aux yeux & les sentimens que les passions excitent dans l'ame, soient également de son ressort, il faut néanmoins avouer de bonne foi que l'expression des passions produit toujours, toutes choses d'ailleurs égales, un effet plus prompt & plus fort que la represen-

20 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

tation des Objets. Les Georgiques de Virgile fournissent la premiere preuve. Il n'est pas possible d'entrer dans des détails plus circonstanciez de l'œconomie de la Campagne, ni de traiter des matieres aussi petites par elles-mêmes avec plus de noblesse. Malgré cela on ne sauroit disconvenir que ces Vers tout admirables qu'ils sont n'aient besoin d'être mêlez avec d'autres Vers qui mettent le cœur de la partie. Pour une Personne qui lira une fois avec attention les Georgiques dans le dessein de trouver des preceptes pour la culture des terres & des vignobles exprimez en beau Latin, il y en a mille qui liront cent & cent fois & qui retiendront sans peine la description touchante, que le Poëte de Mantouë fait de l'innocence de la vie champêtre & cet éloge sublime de l'Italie qui est au commencement du second Livre. M. Camusat tire un autre exemple de la description du Palais du Soleil dans les Metamorphoses d'Ovide. Toute la magnificence de ce Palais peut nous éblouir à mesure que nous le traversons, mais ce qui fait sur nous une impression vive & durable, c'est cette preuve si naturelle que le Soleil donne à Phaëton de sa veritable naissance.

*Pignora certa petis, do pignora certa timendo,
Et patrio Pater esse metu probor.*

Ce n'est pas assez de dire que les Passions vivement & fidelement rendues doivent être regardées comme l'objet principal de la Poësie,
il

Janvier, Février & Mars 1732. 21

il faut encore ajoûter qu'elles n'y réussissent pas toutes également. Il est même rare que celles qui ont quelque chose de bas & de froid puissent y entrer. Telles sont la mélancholie, l'envie, l'avarice, il y en a d'autres qui donnent lieu à de beaux Vers parce qu'elles partent effectivement d'un sentiment auquel on attache de la grandeur. On peut mettre dans ce nombre l'ambition, la vengeance & ces transports de toute espèce qui accompagnent un Amour jaloux & violent. Mais il faut bien observer que l'imitation elle-même de ces passions ne fait une profonde impression que sur les personnes qui sont agitées de ces passions-là & tout le monde ne l'est pas. Combien y a-t-il de gens que le recit le plus animé des conquêtes d'Alexandre & de César ne tirera pas de leur assiette naturelle? il en est aussi plus qu'on ne croit à qui l'énumération des thresors de Cresus n'arrachera pas le moindre souhait, „ Mais, dit M. Camusat, „ que l'indolent Anacreon se fasse entendre „ & que, couronné de roses, il chante une „ vie partagée entre les plaisirs de la bonne „ chere, de l'oïsveté, du sommeil, & cette multitude d'amours de tous les Païs qu'il avoit „ à son service! Que cet aimable vieillard „ nous représente les graces occupées à renouer sa robe trainante, badinant avec ses „ cheveux gris, & préférant sa compagnie „ à celle de la plus brillante jeunesse; Qu'un „ pied

Dans la barque fatale

Qui passe également les Bergers & les Rois,

„ il paroisse encore occupé de l'arrangement
 „ d'une Danse; Ah! Monsieur, que ces ima-
 „ ges entraînent facilement tous les Lecteurs.
 „ Elles reveillent le goût du plaisir dans les
 „ cœurs les plus insensibles, elles y portent un
 „ trouble qu'il est difficile d'appaier, & pour
 „ peu que l'imagination soit heureusement
 „ disposée, elles inspirent cent fois mieux que
 „ les neuf doctes Pucelles ces traits forts &
 „ gracieux, dont le pouvoir est d'autant plus
 „ grand, qu'en même tems qu'ils charment
 „ & qu'ils enchantent l'esprit, ils vont au
 „ cœur des hommes de toutes les Nations,
 „ qui après la volupté même ne connoissent
 „ rien de si aimable que les vers qui la leur
 „ peignent avec tous ses agrémens.

Plus ce genre de Poësie est agréable, plus
 il semble aussi qu'il soit difficile d'y réussir.
 Les trois raisons qu'en donne M. Camusat
 font proprement le sujet de sa Lettre & il s'at-
 tache avec d'autant plus de soin à developper
 ces raisons que c'est delà selon lui que depend
 la juste idée qu'on doit avoir des Poëtes dont
 il entreprend de tracer le caractère.

Les objets même qu'un Poëte Lyrique qui
 ne sort pas de certains sujets a à peindre pro-
 duisent la premiere & la plus importante des
 difficultez; ces sujets sont si delicats, ils sont
 si voisins de quelques autres qu'il faut une
 grande

grande finesse pour les saisir & une adresse infinie pour ne les confondre pas avec ceux dont ils sont si proches. La Volupté n'est point proprement une passion seule, c'est un assemblage de toutes celles qui peuvent servir à rendre la vie heureuse lors qu'on fait les retenir dans de justes bornes, dont les unes sont innocentes en elles-mêmes, & les autres le deviennent par les correctifs qu'on y mêle. On le voit par le Portrait que M. Camusat fait d'un voluptueux, qui n'est autre chose qu'un homme qui joint à des qualitez brillantes & agréables le talent de faire un usage libre, modéré & délicat de tous les biens que la Nature & la fortune lui présentent. Il entre dans cette idée un grand amour de la liberté, de l'indifférence pour la fortune, mais une indifférence qui sans empêcher de prendre de justes mesures pour la faire, rend insensibles aux accidens qui la retardent ou qui l'empêchent; un fonds inépuisable de tendresse, un goût décidé pour la bonne chere, enfin autant de connoissances qu'il en faut pour être propre à juger des affaires & des hommes, & une imagination capable d'ajouter encore à la beauté des plus beaux objets. Voilà une partie des traits qui composent le tableau du Voluptueux, voilà ce qui peut faire l'objet de ses Vers, comme il fait celui de ses plus cheres occupations. Mais voici à quoi M. Camusat ne veut pas que l'on se trompe, & comme non seulement ces reflexions developpent des matieres agréables & peu débrouillées, mais en-

24 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

core qu'elles sont ingénieusement exprimées, nous en rapporterons quelques-unes dans ses propres paroles., Quoique l'Amour & Bacchus, „ dit-il, doivent entrer dans tous les tableaux „ que fait un Poëte dont la Lyre ne chante „ que la Volupté, ils doivent toujours y paroître sous des couleurs particulieres. Ain- „ si ce n'est pas assez pour être mis dans cette „ Classe de savoir se plaindre avec esprit des „ rigueurs de sa Maitresse, ou lui composer „ un cortège de ces Graces imperceptibles qui „ accompagnoient par tout la Sulpitie de Tibulle ; il suffit encore moins de pouvoir „ peindre les efforts d'un temperament impetueux qui se livre sans délicatesse aux „ plaisirs les plus brutaux ; il n'est pas question non plus de tracer l'idée d'un repas „ aussi grave que le Banquet des sept Sages, ou „ aussi licentieux que le festin des Lapithes & „ des Centaures. L'Amour & Bacchus, il est „ vrai, sont fils de la Volupté, & ils doivent „ entrer dans toutes les Hymnes que l'on compose à l'honneur de cette Déesse ; mais on „ est bien dans l'erreur si l'on croit qu'ils ont „ l'une & l'autre quelque chose de commun „ avec ces Divinitez, qui sous le même nom „ qu'eux se font adorer en d'autres lieux & „ ont même plus d'autels qu'il ne seroit à „ souhaitter pour le bien de la Société civile. „ Non, Monsieur, cet Amour-là n'est ni celui qui regne à Paphos, ni celui qui voltige dans les carrefours ; cela fait trois Amours tout différens „. La difference qui est

Janvier, Fevrier & Mars 1732. 29

est entr'eux & celle qui distingue le Bacchus d'Eryce du Bacchus à qui l'Amour a appris à mettre de l'eau dans le vin sont des Allegories ingenieuses & sous lesquelles M. Camusat établit fort bien que la moderation & la delicateffe dans les plaisirs les rend à l'usage des plus honêtes gens; & que les deux extremittez contraires, c'est-à-dire une misanthropie noire ou une vilaine debauche en sont indignes. Si cette façon de penser est la seule qui puisse rendre les hommes heureux, si elle dispose l'esprit à recevoir agréablement des idées aimables, elle seule aussi peut regler & conduire l'imagination d'un Poëte qui autrement n'emploie que des traits trop forts ou trop foibles & par consequent imparfaits. Ce principe amene insensiblement une discussion curieuse qui est de savoir comment donc il se fait que les Poëmes d'un autre genre peuvent nous plaire; l'Auteur prétend que ce n'est que par l'illusion que l'éducation accoutume à se faire insensiblement à soi-même & qui diminue à mesure que l'age amortit le feu de l'imagination; il ajoute que la Raison qui se perfectionne par l'experience vient enfin à nous deffiller les yeux & ne nous laisse plus voir que comme des contes peu dignes d'en imposer, ces fictions ingenieuses qui avoient dans la jeunesse de si grands attraits pour nous. „ Nous „ n'y gagnons peut-être pas, conclut il, mais „ surement le Poëte y perd tout ce qu'il y „ peut perdre, à savoir notre attention. Au contraire on ne se degoute jamais des Pièces de

26 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

Poësie qui nous entretiennent de nous-mêmes, de nos goûts, de nos passions, de nos devoirs, d'un état réel après lequel il n'est personne qui ne soupire, & qui rendroit effectivement heureux ceux qui y feroient parvenus.

Quelque clairs que soient ces principes, quelque justes que paroissent les conséquences qu'on en a deduites, M. Camusat auroit souhaité que les bornes d'une Lettre ne l'eussent pas empêché de les développer plus au long. Il finit donc cette premiere Partie par un Parallele de Juvenal & d'Horace qui sert de preuve à ce qu'il a avancé & qui merite d'être lû, il est trop long pour le rapporter en entier, & nous nous contenterons d'en transcrire les derniers traits.

„ Quoique toutes les parties de ce système se
„ rapportent au bien general de la Société & à
„ l'avantage de chaque particulier, & qu'Ho-
„ race n'ait été en le prêchant que l'interprète
„ de la Nature & l'Echo de quelques grands
„ hommes qui avant lui en avoient penetré
„ toute la solidité, il ne faut pas être surpris
„ si ce Système a eu dans tous les Siècles un
„ si petit nombre de Sectateurs; il est fondé
„ sur un principe pour lequel les hommes
„ ont une trop grande repugnance, c'est la
„ fuite de l'excès en tout; or en tout ils sont
„ volontiers extrêmes & dans leurs Vers ainsi
„ que dans leurs actions, ils ne laissent guè-
„ res appercevoir qu'ils connoissent ce juste
„ milieu également éloigné de la misanthro-
„ pie & de la débauche. Voilà, selon moi,
„ Monsieur, quelle est la premiere raison
„ qui

Janvier, Février & Mars 1732. 27

„ qui fait qu'il y a si peu de Poètes, qui puis-
„ sent peindre la Volupté trait pour trait ; la
„ plupart n'en ont point d'idée, ou bien ils
„ l'ont fausse.

M. Camusat regarde le genre de vie que menent la plupart des Poètes comme la seconde raison du petit nombre d'excellens Vers qui ont paru dans ce goût, mais la crainte qu'on ne reconnût dans ces Portraits quelques Personnes qu'il n'a point envie de blesser, l'a empêché d'entrer là-dessus dans aucun détail ; le public y a perdu certainement, car il n'y a peut-être point de matière plus propre à fournir des traits curieux & réjouissans. Quoiqu'il en soit, on attribue leur mauvaise fortune à leur mauvaise conduite, & l'on croit que le mépris où l'un & l'autre les fait insensiblement tomber ne les rend pas propres à se livrer aux attraites de la volupté & par conséquent à ressentir cet enthousiasme divin qu'elle inspire & dont une chaleur empruntée de l'art n'est jamais qu'une Copie bien imparfaite. Il n'est pas fort extraordinaire qu'il se soit trouvé si peu de personnes qui aient pu se consacrer au genre de Poésie dont il s'agit. Tels ont été Anacreon & Horace parmi les Latins. Ovide, Catulle, Tibulle & Propertius quoiqu'étincelans de grandes beautés ne peuvent pas cependant être mis dans cette Classe ; leur caractère que M. Camusat développe les en doit exclure. En récompense, la France fournit plusieurs Poètes qui ont excel-

28 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

excellé dans ces sortes de petites Pièces. Châpelle, Chaulieu, la Fare, Voiture, Sarrazin sont les plus fameux. Blot, Liniere & quelques autres avoient un génie capable d'y réussir, mais d'un côté, ils ont passé de beaucoup les règles de la bienséance, & de l'autre des faillies heureuses & des traits ingenieux se trouvent mêlez dans leurs Poësies avec des pointes & des jeux de mots ridicules; d'ailleurs l'expression y est assez ordinairement basse & impropre. Tout cela doit être lû dans la Lettre même dont nous donnons une idée telle que le peuvent permettre les bornes que l'on se prescrit dans les extraits où l'on respecte trop le public pour ne faire que copier des lambeaux des livres que l'on veut faire connoître.

Il ne faut pas être surpris, selon M. Camusat, que les Poètes qui ont célébré la Volupté aient été en France en assez grande quantité. Le tour d'esprit des François, leur amour pour un plaisir delicat, le mélange des hommes avec les femmes dans le commerce ordinaire de la vie, le penchant de la Nation à l'inconstance, tout y contribü. Cet endroit nous paroît touché d'une maniere à se faire lire avec plaisir; ce n'est pas sans quelque scrupule que l'Auteur a fait des François un Portrait si capable de les faire aimer, il craint qu'on ne le trouve trop beau pour ne le pas croire un peu flatté. „ Il prie aussi qu'on ne s'imagine „ pas qu'il est prevenu au point d'ôter aux „ honêtes gens des païs étrangers, l'art de „ met-

Janvier, Février & Mars 1732. 29

„ mettre dans leurs divertissemens tout ce qui
„ peut les rendre agréables, ni de prétendre
„ que tous les François aient cet esprit & ces
„ manieres charmantes qui assaisonnent le
„ plaisir. Non, sans doute, nous dit-il, hors
„ de France j'ai connu des gens d'une socié-
„ té charmante, & en France j'en ai rencon-
„ tré dont la Compagnie étoit quelque chose
„ de bien lourd & avec lesquels le meilleur
„ vin de Bourgogne se changeoit incontinent
„ en vin de Brie.

Enfin, la mécanique de la Poësie Fran-
çoise, ignorée de la plupart même des Poëtes
François est ici donnée pour la troisième diffi-
culté. Chapelles y a remédié en partie, & en
cela il a été surpassé par son Eleve M. l'Abbé
de Chaulieu. M. Camusat decouvre le secret
de ces Messieurs qui consistoit à faire leurs
Stances de cinq ou de sept Vers sur deux ri-
mes. Il promet d'expliquer à fond cette ma-
tiere dans la Preface de la nouvelle Edition
des Oeuvres de Sarasin qu'il compte devoir sui-
vre celle dont nous venons de rendre compte,
il y a lieu de croire que le public ne la rece-
vra pas avec un moindre plaisir.

ARTI-

ARTICLE II.

Dissertation sur une COLIQUE particulière qui a fait beaucoup de ravage à Amsterdam en 1730, & pendant les quatre ou cinq premiers Mois de l'Année suivante (a).

VOICI en peu de mots l'ordre que je me propose d'observer dans ce petit Traité. Je commencerai par donner l'Histoire & la Description de cette maladie. Je parcourrai ensuite les différentes Coliques qui approchent le plus de celle dont il est ici question. Je ferai voir après cela le rapport qui se trouve entre ces dernières & celle qui fait le sujet de cette Dissertation. De là, après avoir examiné les causes de ce terrible mal, j'indiquerai les moyens que l'on peut employer pour sa guérison.

Vers le commencement du mois de Janvier de cette année 1731. Monsieur Ce . . . eut une attaque de Colique des plus violentes. Il n'avoit fait auparavant aucun excès que l'on pût soupçonner d'être la cause de ce fâcheux acci-

(a) Quelques Medecins qui pratiquent depuis long-tems à Amsterdam ont appris à l'Auteur de cette Dissertation, qu'ils avoient vu de frequens exemples d'une pareille Colique, laquelle se manifeste ordinairement en Automne, regne tout l'hiver, & ne dispaçoit que vers les mois d'Avril & de Mai.

accident. On ne tarda pas à faire venir son Médecin, qui est une personne d'un mérite distingué, & qui joint à une grande sagesse beaucoup d'expérience. La Saignée & la Purgation furent les premiers remèdes auxquels on eut recours. On n'oublia pas les Lavemens ni divers autres remèdes propres à calmer les douleurs dont le malade se plaignoit. On réitéra la Saignée. Rien cependant ne fut capable d'enlever la cause du mal. A la vérité le Malade avoit de tems en tems quelques bons intervalles, mais bientôt après les douleurs se faisoient ressentir avec la même force qu'auparavant. Un jour qu'il se trouvoit être un peu mieux qu'à son ordinaire, il jugea qu'il pouvoit, sans s'incommoder, passer un moment de tems au jeu; mais dans le tems qu'il sembloit y être attentif, il fut attaqué d'une Convulsion si terrible que l'on crût qu'il alloit expirer. Toute la famille alarmée vit bien qu'il avoit besoin d'un prompt secours. Pour ne pas perdre de tems on résolut d'appeler le premier Médecin qui se présenteroit. Monsieur Ka . . . qui étoit alors dans le voisinage ne tarda pas à se rendre auprès du malade; & après avoir examiné son état, il fut d'avis de lui faire prendre un Lavement. Ce remède fut mis en usage, mais sans aucun fruit. Dans une Consultation on proposa l'Éméétique qui fut donné en apparence avec assez de succès, puisqu'il fit son effet & que le Malade parût en être soulagé. Deux jours après les Convulsions reparurent avec plus

32 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

plus de violence que jamais. Dans cette extrémité on crut qu'une saignée de la *Jugulaire* pourroit appaiser tous ces fâcheux symptômes. Pour cet effet on tira de cette Veine neuf onces de sang. Cette dernière tentative fut encore inutile, car les Convulsions ayant continué emportèrent le Malade qui mourut le lendemain, âgé d'environ quarante ans.

Monsieur Ce . . . commençoit à devenir replet, il avoit le visage un peu bouffi, & on remarquoit au dessous de ses yeux certaines traces livides qui s'étendoient jusques sur les joues. Il n'avoit jamais été incommodé de la Goute. Les attaques de Colique qu'il avoit eues les autres années n'avoient point été suivies de Convulsions, quoiqu'elles se fussent fait sentir pendant plusieurs semaines. Celle qu'il a souffert en dernier lieu a duré plus d'un mois, & s'est terminée en convulsions. Son urine pendant tout le cours de cette maladie n'a jamais été enflammée. Son poux n'avoit guère d'autre dérangement que celui qui étoit causé par la violence du mal. Le sang sorti des veines ne marquoit aucune inflammation, & celui qu'on lui tira en dernier lieu n'étoit autre chose qu'une sérosité verdâtre d'un gout fort salé, sous laquelle reposoit une petite masse rouge & solide.

Dans cette même année, une Colique toute pareille à celle que je viens de décrire, conduisit au tombeau Monsieur Re . . ., fameux Marchand de cette ville. C'étoit un homme âgé d'environ 35. ans qui, avant sa maladie, étoit

Étoit fort replet, & se plaignoit souvent de douleurs dans les jambes. Il étoit outre cela sujet au Scorbut, avoit l'air mal sain, les jambes enflées, les joues bouffies & livides. Les douleurs qu'il souffroit de cette espece de Colique, étoient rarement fixes dans un endroit, mais elles se faisoient sentir tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche, un peu au dessous de l'estomac. Quelquefois aussi elles rouloient dans tout le bas ventre. Ces tranchées, qui revenoient par intervalle, durèrent près de six semaines. Après cette tempête le Malade eut dix jours de relâche, pendant lesquels il prit des forces. Alors s'étant cru entièrement rétabli, il voulut, contre l'avis de son Médecin, quitter la chambre & s'exposer au grand air. Mais cette sortie lui coûta cher. Il regnoit ce jour-là un vent de Nord extrêmement froid, dont il n'eut pas soin de se garantir. Il n'en falloit pas davantage pour lui causer une rechute. En effet il revint chés lui en très-mauvais état, se plaignant d'une nouvelle attaque de Colique. A ces douleurs succederent, vers le soir, trois violentes Convulsions, dont on prévint les suites fâcheuses par la saignée, les lavemens & quelques autres remèdes. Dix-huit jours se passerent sans Colique & sans Convulsions, mais le malade se trouva si atténué & si affoibli qu'il fut obligé de garder le lit. Il lui resta même pendant tout ce tems un grand tremblement des mains & des bras : Symptôme d'autant plus à craindre

Tom. VIII. Part. I. C dre

34 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

dre qu'il dégénère souvent en Paralyfie, en Convulsion, en Apoplexie, en Létargie &c. Dans notre malade ce symptome se termina en Convulsions, qui le reprirent le 8. Avril. Le lendemain on lui fit une saignée, laquelle fut sans succès, car ces Convulsions étant encore survenues dégénérent en une espee de Léthargie. La nuit suivante tous ces maux se réunirent, & enleverent enfin cet honnête homme à la fleur de son âge.

Cette terrible maladie a toujours été accompagnée d'une petite fièvre qui étoit ordinairement intermittente. L'urine ne dénotoit aucune inflammation. Deux Médecins très-experimentez qui ont vû ce malade en differens tems, n'ont rien negligé de tout ce qu'ils ont crû qu'il convenoit de faire en pareil cas. Ils ont mis en usage la purgation, les lavemens, les bains, les anti-épileptiques, le savon de Venise & la saignée. Chacun de ces remedes paroissoit être administré à propos & selon toutes les règles de l'art. Mais il est des cas où le Médecin le plus habile ne peut jamais réussir. Deux choses concourent à la cure d'une maladie, la Nature, & le Remede. La Nature fait souvent tout elle seule, ou du moins elle est le principal agent qui chasse la maladie & retablit la santé; le Remede n'étant qu'une aide qui fait agir la Nature avec plus de facilité. Or dans un cas pareil à celui-ci où la Nature se voit surmontée par tant d'ennemis, tout remede devient inutile entre les
mains

main du Médecin le plus expert (a).

Je pourrois encore rapporter plusieurs exemples de personnes qui ont été attaquées de la même maladie. mais un grand nombre d'Observations sur ce sujet seroit entièrement inutile. Les remarques suivantes feront connoître à fond la nature de cette Colique.

1. Cette maladie attaque plus fréquemment les personnes repletes que celles qui sont d'un temperament sec, ou dont la structure du corps est plus serrée.

2. Ceux qui vivent dans l'abondance, qui font peu d'exercice ou qui n'observent pas toutes les règles de la sobriété y sont aussi plus sujets que d'autres.

3. L'Autonne & l'Hiver sont les deux saisons où cette Colique fait le plus de ravage.

4. On a encore observé que les Vents de Nord étoient très-nuisibles dans cette maladie, qu'ils causoient beaucoup de rechutes & retardoient souvent l'heureux succès des remèdes.

5. Grand nombre de ceux qui ont eu ces attaques, se sont plaints auparavant de douleurs dans les jambes.

6. D'autres ont eu des nausées, des vomissemens & de frequens maux de tête.

7. Sou-

(A) Natura, in hujusmodi morbis, non habet methodum tam efficacem, qua materiae morbosae faras ejiciat, quo nec, cum eadem manus jungetur & ad debitum dirigentes scopum, morbum debellare valeamus. Thom. Sydenham, pag. 22.

36 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

7. Souvent on a vu ces Coliques durer cinq ou six semaines, sans se terminer ni en Convulsions, ni en Paralyfie.

8. La Paralyfie des bras survient ordinairement aux Convulsions.

9. Il n'est pas rare de voir la Paralyfie se manifester, quoique les Convulsions ne l'aient pas précédée.

10. Ceux qui ont eu assés de forces pour surmonter tant de maux, ou qu'un bon traitement a mis hors de danger, restent long tems foibles & languissans, ne recouvrant leur santé qu'insensiblement & avec beaucoup de peine.

11. L'experience a démontré dans plus d'un cas que les astringens & les remedes échauffans étoient nuisibles dans cette maladie.

12. Ni les Saignées copieuses, ni les violens Purgatifs n'ont point la cause du mal.

13. Une Fièvre lente qui est tantôt continue, tantôt intermittente, accompagne d'ordinaire les autres symptomes.

14. On rencontre beaucoup de ces Malades qui sont en même tems sujets au Scorbut. On en voit d'autres qui n'ont aucun symptome de cette maladie. D'autres en petit nombre s'étoient plaints auparavant de quelques légères attaques de Goute. Il s'en est trouvé en qui l'usage trop fréquent de certains vins a paru être l'unique cause de tant de maux.

15. Quelquefois le malade est constipé, quelquefois aussi il rend par le bas des vents & des mucositéz. Il arrive encore, mais rarement,

Janvier, Février & Mars 1732. 37

ment, que les Lavemens ne peuvent pénétrer dans l'intestin.

Telle est l'Histoire de cette maladie : tels sont les symptômes qui l'accompagnent. Pour suivre le plan que je me suis formé en commençant, il me faut parcourir les autres Coliques qui ont le plus de rapport avec celle-ci. Tout Médecin qui veut être instruit de la nature d'un mal qui ne lui est pas encore bien connu, ne peut se dispenser de faire cette recherche. Pour asseoir un jugement solide dans un cas pareil, on doit être fondé sur deux points, qui sont l'*Observation* & la *Comparaison* (a). Sans cette précaution on s'expose souvent au danger de devenir la dupe de son propre jugement, & on risque en même tems de jeter dans l'erreur un Lecteur peu attentif. En entrant dans cet examen je me mets au fait de deux articles importans. Car premièrement j'apprens par là si cette maladie a déjà été décrite avec les symptômes qui la caractérisent. En second lieu, si je découvre qu'elle ait effectivement été connue, je sai alors dans quelle classe il convient de la ranger.

Paul Æginette est peut-être le premier qui ait fait mention d'une Colique pareille à celle que nous venons de décrire. Cet Auteur nous apprend (b) que premièrement en Italie, & ensuite

(a) *Ex similitudine concludit, qui observatis jam, adeoque cognitis, casum præsentem, hætenus ignotum, comparans, de indole & curatione mali incogniti argumentatur.* Boerhaave Aphoris. §. 12.

(b) Lib. 3. cap. 46.

38 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

suite dans toutes les Provinces qui étoient de la dependance de la République Romaine, une certaine humeur maligne & pestilentielle couloit dans les intestins, & y causoit de cruelles douleurs. De là cette humeur, par une espèce de metastase, passoit dans les nerfs, montoit au cerveau & produisoit enfin l'Epilepsie, dont plusieurs mouroient. Quelquefois ces maladies devenoient seulement Paralytiques; mais la plupart recouvroient le mouvement, après avoir souffert pendant quelque tems.

Avicenne après *Paul Aeginette* parle aussi de la même maladie, mais il est difficile de juger par ce qu'il en rapporte, si elle a régné de son tems. Voici à peu près en quels termes il s'exprime sur cet article. Souvent il arrive (a) que la Colique & l'Illiaque, selon la pente des accidens des maladies, deviennent pestilentielles, & passent d'un pais à un autre, & d'un homme à un autre homme: ce qui a déjà été remarqué par un Médecin de l'Antiquité, (b) qui rapporte que quelques-uns en tomboient en Epilepsie, laquelle étoit mortelle, & d'autres avoient tous les membres foibles & relâchez, sans perdre le sentiment. A l'égard de ces derniers, il y avoit tout lieu d'en bien augurer, parce que par cette voye l'humeur se déchargeoit sur les membres par une espèce de crise. Il dit ailleurs (c) que la Paralyse,

où

(a) Fcn. 16. Tract. 3. Cap. 6.

(b) Il a en vuë *Paul Aeginette*,

(c) Ibid. Fcn. 2. Cap. 2.

Janvier, Février & Mars 1732. 39

où le sentiment demeure, est la crise de la Colique,

Rien ne repand plus de jour sur cette matière que ce que raconte le célèbre *Pison* (a) dans l'excellent livre qu'il nous a laissé des *maladies qui viennent d'une trop grande abondance de serosités*. En même tems qu'il expose avec beaucoup d'ordre & de clarté tous les symptômes qui accompagnent une certaine Colique qu'il prétend être toute différente des autres, il n'oublie rien de tout ce qui peut en faire connoître la véritable cause. Il nous fait remarquer le temperament de ceux qui en étoient attaquez, leur regime, leur maniere de vivre, & la situation du lieu de leur demeure. Toutes ces circonstances sont sans doute très-dignes de remarque. Mais écoutons-le parler lui-même. & voyons si cette Colique a quelque rapport avec la nôtre. (b) *En 1596, dit ce grand Praticien, le Cardinal de Lorraine m'envoya au Monastère de Beaupré, de l'Ordre des Bernardins, distant de Luneville d'une lieue & demi ou environ, pour examiner l'état de la santé de ces Religieux. Les uns ressentoient dans tout l'abdomen de cruelles tranchées qui étoient accompagnées de rapports, de vomissemens, d'une petite fièvre qui ne les quittoit point, & de plusieurs autres symptomes de cette nature. Ils avoient*

(a) *Charles Pison* autrefois Médecin de *Henri II. Duc de Lorraine*. Cet Auteur passé pour un des meilleurs Observateurs que nous ayons en Médecine après *Hippocrate & Sydenham*.

(b) *Sect. 4. Cap. 2. Observ. 74.*

avoient outre cela une constipation du ventre si opiniâtre qu'ils ne faisoient aucune déjection. Les autres se trouvoient à la vérité délivrez de ces Coliques ; mais une partie d'entre eux étoient devenus Paralytiques des deux bras ; quelques-uns avoient de tems en tems de violentes attaques d'Epilepsie : ceux-ci tomboient en Lethargie , ceux-là se trouvoient dans une espèce d'assoupissement d'où ils ne pouvoient revenir.

Ces Religieux , comme le remarque ensuite cet Auteur, paroissoient être d'un tempérament melancholique. Etant dans l'abondance , ils se nourrissoient bien , buvoient sur tout beaucoup de vin , & menoient avec cela une vie sédentaire & oisive. Leur Cloître étoit tout entouré de bois , & situé dans un endroit fort marécageux , ce que l'on pouvoit connoître aux murailles & aux colonnes du Temple qui étoient toutes vertes par le bas. Depuis plus de cinquante ans que ces murs & ces colonnes avoient été blanchies , on n'avoit jamais vu ni poussière ni soleil dans l'Eglise : ce qui étoit cause que le haut de ce bâtiment avoit conservé tout son premier lustre.

Sept ans après (a) *Pison* étant allé aux eaux de Spa , s'arrêta dans un Monastère qui étoit occupé par un grand nombre de Religieux Bénédictins. Ces Pères qui faisoient aussi bonne chère que les Bernardins , étoient aussi sujets aux mêmes maladies , mais n'en connoissans pas la cause , ils s'étoient imaginez qu'on les

avoit

(a) Ibid. Observat. 75.

Janvier, Février & Mars 1732. 41

avoit enforcelez, erreur dont ce Médecin les tira en leur prescrivant un regime de vivre qui les soulagea. Or il est à remarquer que cette maladie avoit déjà enlevé bon nombre de ces Religieux, & que les jeunes gens qui ne buvoient pas de vin, ou qui en usoient sobrement, n'en avoient point été attaquez.

Voici encore sur cette matiere deux Observations qui meritent d'être rapportées. (a) Un Conseiller après avoir souffert de grands maux de tête pendant tout un mois, eut le suivant de cruelles douleurs dans l'abdomen, accompagnées d'un resserrement du ventre tout-à-fait extraordinaire. A ces maux succederent l'épilepsie, le delire, & des insomnies qui ayant duré pendant quelque tems se terminerent enfin en un tremblement des bras, puis en paralysie. Trois mois après que cette maladie eut commencé, il survint une sueur qui mit fin à la paralysie. Vers le commencement de Mars la fièvre qui avoit toujours été de la partie augmenta de nouveau avec des insomnies, des delires, & des Convulsions violentes qui emporterent le malade.

(b) L'autre Observation regarde un jeune homme qui après avoir été incommodé d'une fièvre tierce en eut une continue accompagnée de violentes Coliques qui durerent pendant l'espace de quarante jours. Ces douleurs ayant diminué, il devint paralytique des deux bras. Sept jours après il eut une attaque d'épilepsie

(a) Ibid. Observat. 82.

(b) Observat. 83.

42 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

pilepsie qui dura tout un jour, & qui l'ayant repris lui donna enfin la mort.

Ces tranchées ne sont point fixes dans aucun endroit de l'abdomen, mais elles se jettent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre: souvent même elles se font sentir avec violence dans toute cette region. (a) Le ventre, au lieu de se gonfler, s'affaïsse & est tiré en dedans & en arrière avec l'ombilic qui est comme cousu aux lombes, de manière qu'il se fait alors une cavité qui ressemble fort à la selle d'un cheval. Rarement on sent ces douleurs en travers, comme il arrive dans les autres Coliques, mais elles regnent tout le long des intestins. Elles empêchent aussi la sortie des vents & celles des excréments. Elles sont cause encore que le malade se trouve souvent dans l'impossibilité de recevoir aucun lavement. Dans le commencement de la maladie

(a) *Ἐπ' ἀγχοῦν δ' ἐπ' αὐτῶν διάπυρον τρέχει κακὸν,
 Δίνασι φλογμῶν σάρκα πυρπολούμενιν,
 Ὅσπια κρητὴρ μεσδὲς Αἰτναίου πυρδὸς.
 Ἡ Σικελὸς αὐλὼν ἄλιπόρου διασφάγος,
 Ὅπου δυσεξέλικτα κυματούμενος
 Σήραγγ' ἐπεὶ πετρῶν σκολιὸς εἰλεῖται κλυδῶν.*

Id est :

*Visceribusque in ipsis ignitum discurnit malum,
 Vorticibus flammarum carnem ignis more depascens;
 Veluti crater plenus Aetnæi ignis,
 Aut Siculus canalis æquorei interstitii;
 Ubi confusè fluctuans,
 Quæ fissuras petrarum, obliquus volvitur ætus.*
Lesficiam.

Janvier, Février & Mars 1732. 43

elle l'urine qui paroît fort jaune est quelquefois claire, quelquefois trouble : mais lorsque le mal est vers sa fin elle se trouble entièrement & se charge d'une matière grossière & tout à fait sablonneuse.

En voilà suffisamment pour pouvoir juger de la nature de cette Colique, & du rapport qu'elle peut avoir avec celle dont nous avons donné la description. Mais ce n'est pas ici le lieu de faire des réflexions sur cet article. Pour être au fait de tout ce qui peut donner lieu à la Colique qui fait le sujet de cette pièce, il faut examiner avant toutes choses, si les maladies qui ont les mêmes symptômes, ne peuvent pas être produites par des causes toutes différentes. Car le grand point dans ces sortes de recherches est de bien connoître la véritable cause du mal. Or rien dans cette occasion ne fournit plus de secours que les observations tirées des meilleurs Auteurs. Bien des Médecins prétendent que la Colique qui a régné ici est toujours un symptôme du Scorbut. J'ai même été de ce sentiment pendant quelque tems, fondé sur les Remarques d'*Engelhardt*, de *Sennert* & de tous ceux qui ont traité du Scorbut avec quelque exactitude. Cependant l'on peut démontrer par d'autres Observations que cette Colique survient aussi très-souvent à des maladies qui n'ont aucun rapport avec le Scorbut. De fortes raisons me portent à croire que la Goutte, le Rhumatisme, le mal Hypochondriaque, le Scorbut & la plupart des maladies chroniques peuvent enfin causer une Colique qui se

44 BIBLIOTHÈQUE DE L'EUROPE,

se terminera en Convulsion, en Paralyfie, en Léthargie, en Apoplexie. Les Lochies ou Vuidanges retenues par quelque accident, la bile, les acides & toutes les acretez ne pourroient-elles pas aussi y donner lieu? Les Observations précédentes & celles qui vont suivre serviront à éclaircir toutes ces questions.

Le Docteur *Droët* (a) fait mention d'une Colique qui fut épidémique pendant tout une année en Picardie. Mais il n'y eut aucun endroit où elle fit plus de ravage qu'à Abbeville. Elle dégénéroit toujours ou en Paralyfie, ou en Epilepsie. Plusieurs Religieuses d'un certain Couvent nommé la *Maison-Dieu* moururent de cette maladie, & celles qui voulurent éviter le même sort furent obligées de changer de demeure.

Craton (b) parle aussi d'une certaine Colique qui avoit régné en Moravie, & qui se terminoit en Paralyfie. On reconnut, au rapport de cet Auteur, que la vraie cause de cette Colique & de la Paralyfie qui la suivoit n'étoit autre que l'usage de leurs vins qui étoient fort verts & fort mauvais.

Le Docteur *Fernel* (c) nous apprend que l'on avoit observé une Colique semblable avant l'an 1600, laquelle causoit des douleurs horribles de ventre, & ne cedit ni à l'usage des lave-

(a) *Nouveau Conseil de la Peste*, imprimé en 1572.

(b) Cet Auteur écrivoit en 1582. Voyez *Conf.* 10. & 11. *Epîtres* 3. & 4.

(c) Jean Fernel, de *part. mor. lib. 6. cap. 10.*

lavemens réitérez , ni à celui des purgatifs. Cette maladie survenoit aux fièvres continues, tierces, & souvent aux fièvres quartes que l'on n'avoit pas eu soin de bien traiter.

De tous les bons Auteurs qui ont écrit sur le Scorbut, il n'y en a presque aucun qui n'ait remarqué que cette maladie parvenue à un certain degré, produisoit très-souvent une Colique qui après avoir duré long tems finissoit ordinairement par des Convulsions ou la Paralyse. *Eugalenus* qui a si bien traité cette matière n'a pas oublié de faire mention d'une telle Colique dans plusieurs endroits de son livre. *Le Scorbut*, dit-il, (a) cause quelquefois dans le ventricule & les intestins des tranchées & des douleurs qui ne cedent à aucun des remèdes ordinaires, & qui affoiblissent & atténuent insensiblement le malade, après l'avoir fait souffrir pendant très-long tems. J'ai connu deux personnes en qui ces épreintes se firent sentir avec tant de violence que le péritoine en fut rompu (b). De sorte que ce n'est pas sans raison que nos Hollandois, & les Médecins modernes ont donné à cette maladie le nom de Scorbut (c). Ces douleurs ne se font pas toujours sentir, mais elles laissent quelques intervalles de repos.

II

(a) *Eugalenus de morbo Scorbuto*, cap. 17. pag. m. 56.

(b) On trouve un cas pareil dans *Forestus. Observ. Lib. XXI.* pag. m. 26.

(c) *Scheurbuik*, le Scorbut, vient apparemment du verbe *Scheuren* qui signifie déchirer, démembrer, & de *Buik* le ventre.

Il dit ailleurs (a) qu'un homme de sa connoissance après avoir eu pendant long tems ces douleurs dans les intestins & de frequens vomissemens auxquels il étoit sujet dans le commencement de sa maladie & qui étoient causez par le Scorbut, tomba enfin dans une grande maigreur & devint paralytique des deux bras, accident qui n'arriva que par la faute de ses Médecins qui n'ayant pas connu la maladie, avoient entrepris de le guérir en suivant la route ordinaire.

Dans un autre endroit (b) il parle d'une Veuve sujette au Scorbut, laquelle pendant tout un hiver avoit été tourmentée d'anxiétés & de douleurs dans la region du ventre. Ces Coliques la prenoient ordinairement vers le soir, & devenoient quelquefois si violentes qu'elle ne dormoit qu'une ou deux heures dans toute une nuit. Presque en même tems une petite fièvre lente la faisoit. Elle n'avoit point d'appétit, & pour peu qu'elle voulût manger son mal augmentoit. L'urine qu'elle rendoit en petite quantité, étoit épaisse, trouble & très-blanche; & ce qui alloit au fond du verre n'étoit autre chose qu'une matière crüe, grossière & blanchâtre, mêlée de quelques excréments rouges qui n'avoient aucune consistance. Les Médecins qui avoient eu soin de cette Malade avant *Eugalenus* s'étoient imaginez en voyant ces excréments que cette femme avoit les reins attaqués. Ils trou-

(a) Cap. 24. pag. 72. (b) Observat. 70. pag. 266.

voient cependant qu'il y avoit une grande différence entre les signes du Calcul des reins & les symptômes de cette maladie. Le poux étoit sans élévation & inégal, toute la superficie de l'urine étoit une matière lente & visqueuse qui s'attachoit aux parois de l'urinal. Outre cela le corps de la Malade s'amaigrissoit insensiblement, sans que l'on pût voir qu'elle eût aucune des maladies dont les Anciens ont eu connoissance. En un mot cette personne paroissoit être plutôt en langueur, qu'attaquée de quelque incommodité particulière (a). Notre Auteur ayant entrepris de guérir cette femme, eut recours aux anti-scorbutiques, par le moyen desquels il la tira d'affaire.

Enfin ce Médecin nous assure (b) avoir connu en Angleterre un Maître de Poste qu'aucun remède n'avoit pu delivrer d'une pareille Colique, quoiqu'il eût appelé à son secours trois Médecins des plus habiles & très-experimen-

(a) C'est ce qui arrive très-souvent dans ce pays, sur tout à l'égard de ceux qui mènent une vie sédentaire. Si vous leur demandez ce qu'ils ressentent, ils ont souvent bien de la peine à vous le faire connoître. Qu'un Médecin fasse une pareille question à quelque femme Hollandaise qui se trouve dans cet état, elle ne manquera guère de lui faire cette réponse: *Ik heb geen Koorts, 't is is maar ziekte*, c'est-à-dire, *Je n'ai point de Fièvre, je ne suis que malade*. Mais examinez bien ces personnes, & vous remarquerez qu'elles sont pour la plupart attaquées du Scorbut. Les Hollandois se servent encore dans cette occasion des termes de *Binnen-Koortsen* & *Slayp-Koortsen* qui signifient, *Fièvre interne*, *Fièvre cachée*.

(b) Cap. 25. pag. 73.

48 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

mentez. Il ajoute que ces douleurs ayant cessé au bout de deux mois, furent suivies de la Paralyse des bras, sur lesquels il sembloit que la cause du mal se fût jettée. On trouve encore dans cet Auteur d'autres exemples de personnes qui ont eu cette espece de Colique, mais ceux que nous venons de rapporter suffisent pour faire voir que le Scorbut peut produire un symptome de cette nature. Ainsi il n'est besoin à présent que d'examiner si ce sentiment est conforme à celui des autres Praticiens qui ont écrit sur cette même matière. Cet article est sans doute de grande importance, & merite par conséquent quelque confirmation.

Sennert qui a ramassé avec beaucoup de soin & de travail tout ce que l'on pouvoit dire sur le Scorbut, n'avoit garde de passer sous silence le symptome en question. Il en parle même d'une manière à faire connoître la différence qu'il y a entre cette Colique & toutes celles qui proviennent de quelque autre cause. *Il arrive souvent*, dit il, (a) *que ceux qui sont sujets au Scorbut ressentent des douleurs de ventre, ce qui a fait qu'on a donné un tel nom à cette maladie, comme qui diroit, rupture de ventre. Ces tranchées & ces déchiremens dans les intestins se font quelquefois sentir avec tant de violence que les malades jettent les hauts cris, & se plaignent qu'on leur arrache & qu'on leur met*

(a) *Danielis Sennerti, Trattatus de Scorbuto; Cap. V. pag. 61.*

met ces parties en pièces. . . . Quoique ces Coliques aient quelque chose de commun avec celles qui sont causées par des vents qui dilatent les intestins, il y a cependant une grande différence entre elles. Car les Coliques qui viennent des vents ne sont ni si opiniâtres ni de si longue durée, & elles ont coutume de disparoître dès que ces vents viennent à sortir. D'ailleurs ces douleurs sont comprises dans l'étendue de l'intestin Colon, & d'ordinaire le ventre s'élève & se gonfle. Celles au contraire qui sont produites par le Scorbut durent quelquefois pendant 40. jours & davantage: elles se font sentir non seulement dans le conduit du Colon, mais elles se jettent tantôt sur une partie de l'abdomen, tantôt sur une autre, & occupent même souvent toute la région du ventre. De plus l'abdomen bien loin de s'élever, comme il arrive dans les autres Coliques, rentre en dedans avec l'ombilic, en sorte que le ventre forme une espece de creux & que l'ombilic semble être attaché aux lombes. Il arrive encore ici que ces épreintes s'étendent plutôt le long du ventre qu'en travers. Enfin les douleurs causées par des vents n'ont ni les symptômes ni des suites aussi facheuses que celles des Coliques Scorbutiques. Cet Auteur nous apprend encore que cette maladie dégénère souvent en Paralyse, en Convulsions, en Apoplexie. Il prétend même qu'il y a tout à craindre & qu'on en rechappe rarement, lorsque la douleur devient continue & que les tranchées se fixent vers la région de l'ombilic (a).

Matth.

(a) Cap. VI. pag. 89.

Tom. VIII. Part. I.

D

50 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

Matth. Martini, autre Auteur qui a aussi écrit sur le Scorbut (a), nous a laissé les remarques suivantes. 1. Que les Scorbutiques sont souvent sujets à des tranchées qui attaquent le ventricule, les intestins, les membranes & les muscles de l'abdomen. Que ces douleurs sont souvent tomber le malade en langueur, & le réduisent à l'extrémité : qu'elles ne reviennent que par intervalles : qu'elles sont quelquefois accompagnées d'une petite fièvre : qu'elles se terminent en paralysie, ou en convulsions. Enfin, que les remèdes ordinaires ne font aucun effet dans cette maladie, qui doit être traitée par le moyen des Anti-scorbutiques d'un certain ordre (b).

Musgrave (c) reconnoît aussi qu'il y a une espèce de Colique qui n'est qu'un symptôme du Scorbut.

Waldschmidt (d) distingue deux sortes de Coliques scorbutiques. L'une attaque les tuniques des intestins & les *plexus* des nerfs du mésentère. On ressent alors une grande douleur vers la région des lombes, & il semble au malade que l'ombilic est tiré en dedans. Dans l'autre espèce de Colique la douleur se fait sentir aux muscles du bas-ventre & non aux intestins. Selon cet Auteur c'est le mésentère qui souffre dans cette maladie, qui se chan-

(a) *Commentatio de Scorbuto à Matthæo Martini.*

(b) Voyez sur tout cela, les § 75. 110. 265. 266. 267.

(c) *Guilhelmus Musgrave, de Arthritide anomala, cap. 3.*

(d) *Joan. Jacobi Waldschmidt Praxis medica, Lib. 4, cap. 2.*

change souvent en paralysie, & lorsque la paralysie cesse, la douleur revient comme auparavant. Il ajoute que les Anti-scorbutiques, les nervins, les diurétiques, & les sudorifiques conviennent en cette occasion.

Salomon Albertus (a) fait aussi mention de cette Colique dans son *Histoire du Scorbut* (b). Il prétend que les malades qui en sont atteints sont dans un très-grand danger : qu'il n'y a guère d'espérance qu'ils puissent en revenir, & qu'un Médecin dans un cas pareil se trouve souvent trompé dans ses espérances.

Monsieur *Boerhaave* n'avoit garde d'oublier ce fâcheux symptôme du Scorbut, lui qui a rassemblé avec un grand choix, & cependant en peu de mots, tout ce que quantité d'Auteurs en ont écrit. Ce grand homme fait voir que cette maladie peut produire des tranchées tout à fait surprenantes, lesquelles causent différens maux, selon les parties où se fixe la cause du mal. Car si cette cause se jette sur la pleure, ou sur quelque muscle intercostal, elle y produira une espèce de pleurésie. Si elle s'arrête dans l'estomac, elle causera des douleurs d'estomac. Si elle séjourne dans les intestins, ce seront des Coliques dans ces parties. Si elle vient se ranger du côté des reins, ce sera une Colique néphrétique. Si elle at-

(a) Autrefois Professeur dans l'Université de Wittemberg.

(b) *Scorbui Historia* à Salom. Alberto. p. 146.

52 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

taque le foie, la rate, ou quelque autre viscere, elle y fera naître de nouveaux maux. La fièvre, le vomissement, la consommation, les convulsions, la paralysie &c. sont aussi des suites du Scorbut (a). Il dit ailleurs (b) que l'on remarque presque toujours tous ces symptomes en Hollande, & que si un Médecin trompé par les apparences, les traite comme on feroit une pleuresie, ce qui arrive souvent, il donne la mort au malade, n'y ayant que les Anti-scorbutiques qui puissent convenir en pareil cas.

Forestus Auteur célèbre (c) dont nous avons grand

(a) *Scorbutus his fere phenomenis incedit, augetur, maturatur . . . dolores varii, vagi, per omnes externas, internasque corporis partes mira producentes tormina, pleuritica, stomachica, iliaca, colica, nephritica, cystica, hepatica, lienaria, . . . dolores summi erodentes, lancinantes, cito trajicientes, nocturni gravescentes per omnes artus, juncturas, ossa, viscera; . . . Febres varia . . . Convulsio, tremor, paralytis, contractura, &c.* Boerhaave *Aphorismi de cognoscendis & curandis morbis.* §. m. 1151.

(b) *Si acrimonia scorbutica ad latus deponatur, tum putat plerumque Medicus esse pleuritidem inflammatoriam, si vero remedia contra pleuritidem dentur, tum pessundatur ager; dolores oriuntur stomachici si feratur ad ventriculum; iliaci, colici, si ad intestina; nephritici si ad renes. . . Omnia hac symptomata fere semper in his regionibus in scorbuto observantur. . . Paralytis vero hic fit post ingentes dolores in abdomine, tum omnis sanguis, totaque ejus massa ex Scorbuto est inquinatus, hoc vero non curatur cum antiparalyticis, sed antiscorbuticis.* Boerhaave *Prax. med. part. 5. pag. 105, 106, 107.*

(c) Il paroît par les ouvrages de cet Auteur qu'il avoit lû tout ce que les Grecs, les Latins & les Arabes ont écrit sur chaque maladie. Après avoir étudié pendant 4. ou 5. ans à Louvain, il parcourut l'Italie & la France, où il fit connoissance avec les plus ha-

Janvier, Fevrier & Mars 1732. 53

grand nombre d'Observations très-détaillées sur presque toutes sortes de maladies, fait aussi mention d'une Colique à peu près de même nature que les précédentes. Il en donne entre autres un exemple (a) en la personne d'un Bourgeois d'*Alcmar* qui étoit âgé d'environ cinquante ans. Cet homme tourmenté de douleurs de Colique prit, de l'avis de son Médecin, cinq lavemens extrêmement violens. Un tel remède donné mal-à propos, ne procura à ce malade aucune selle considérable. Cependant les tranchées cessèrent, mais il devint paralytique d'une main. Cette *metastase* n'empêcha pas le retour des Coliques, dont il fut guéri dans la suite par les soins de *Forestus* que l'on avoit appelé dans cette occasion. L'urine de ce malade étoit cruë & blanchâtre. Il n'alloit à la selle qu'avec peine. La *pituite viscé* étoit, au rapport de notre Auteur, la cause de toutes ces épreintes, & la paralysie ne survint que par la faute du premier Médecin qui avoit eu recours à des remèdes trop violens.

Ailleurs (b) il fait l'histoire d'une Colique qui fut si opiniâtre, qu'elle dura pendant trois mois, quoique l'on eût mis en usage les lavemens,

habiles Médecins de son tems. Il vit à Padoue *Vesale* qui lui fit beaucoup de caresses. De retour en Hollande il s'adonna entièrement à la Pratique qu'il exerça avec beaucoup d'aplaudissement à *Leyde*, à *Delft* & à *Alcmar* qui étoit le lieu de sa naissance.

(a) Lib. XXI. Observat. V. pag. m. 20.

(b) Observat. XV. pag. m. 76.

54 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

mens, les anodins & les narcotiques. Ces douleurs ne donnoient aucun relâche au malade. Elles étoient accompagnées d'un retirement de nerfs dans les bras, dans les mains & dans les jambes : Symptome qui fut de plus longue durée que la Colique, mais qui disparut enfin par le moyen des fomentations, des bains & de quelques autres remèdes.

Bien des Auteurs nous ont donné la description d'une espèce de Colique que l'on nomme communément *Colique de Poitou*. Cette maladie a tant de rapport avec les précédentes, que nous ne pouvons nous dispenser d'exposer les divers symptômes qui l'accompagnent, ses progrès, & les causes qui la produisent.

J. Boucher Beauval Ecrivain assés peu connu (a) a publié sur cette matière un petit Traité qui mérite d'être lû (b). Telle est, selon cet Auteur, la nature de cette maladie. Elle imprime une pâleur extraordinaire, sur le visage; elle rend les extremités froides, les forces languissantes, l'esprit inquiet : elle cause
des

(a) Il a exercé la Pharmacie dans la ville de la Rochelle pendant l'espace de quarante ans. Il étoit en même tems employé à la direction des affaires publiques, ayant été envoyé en diverses députations, & commandé pendant près de trente ans une Compagnie de Bourgeois premièrement en qualité d'Enseigne, de Lieutenant & puis de Capitaine en chef. Pour reconnoître ses services, le Roi lui donna la charge de l'un de ses Apoticaire ordinaires.

(b) Il est intitulé : *Traité de la populaire Colique bilieuse de Poitou*. A la Rochelle 1672.

des anxietés, des cardialgies, des nausées, des rapports & des vomissemens qui sont ordinairement suivis de hoquets fréquens & très-importuns. On a quelquefois une difficulté d'uriner, qui ressemble fort à celle qui est causée par la Néphrétique. Les hypocondres sont brûlans. Il arrive assés souvent que le malade est sans fièvre : souvent aussi il est tourmenté d'une fièvre lente. De très-cruelles douleurs se font sentir dans l'estomac, dans les intestins, dans les lombes & dans les aines. Ces parties sont souvent toutes affligées en même tems, & quelquefois elles le sont plus l'une que l'autre. Lorsque cette Colique commence, le malade a de fréquentes déjections, mais en petite quantité, & souvent avec dureté de ventre. Dès que le mal a fait quelques progrès, on ressent des *picotemens* aux épaules, par toute la poitrine, aux cuisses, vers l'*os sacrum*, & à la plante des pieds. Ce qu'il y a ici d'assés surprenant, c'est que le malade après avoir eu du relâche pendant quelque tems, se trouve tout-à-coup assailli de nouveaux symptomes beaucoup plus fâcheux que les précédens; car à toutes ces douleurs & tant d'accidens succede d'ordinaire une grande foiblesse des bras & des jambes, en sorte que ces parties perdent tout leur mouvement. Cette espece de Paralyse est très-souvent précédée de Convulsions épileptiques, qui emportoient autrefois beaucoup de malades. Ces Convulsions ôtent rarement le jugement au malade; elles lui laissent même

souvent l'usage de tous ses sens. Les douleurs deviennent aussi plus légères, sur tout si l'on a soin d'en ôter la cause par des remèdes convenables & donnez à propos. Autrement les attaques d'épilepsie mettent le malade en grand danger de sa vie.

Ceux qui réchappent d'une si cruelle maladie ne recouvrent leurs forces qu'insensiblement & avec beaucoup de peine : Quelques mois après ils commencent à se traîner par les rues, semblables à des spectres ou des statues qui ne se remuent que par ressorts.

Les premiers remèdes purgatifs puissans augmentent les douleurs, mais l'usage de ceux qui sont doux & benins les rend beaucoup plus légères, sur tout si l'on y joint quelques anodins.

Cette maladie est beaucoup plus fréquente en Hiver qu'en Eté, & elle fait beaucoup plus de ravage en Automne qu'en aucune autre saison.

Cet Auteur établit pour causes externes de cette Colique, les fruits austères & ceux qui ne sont pas mûrs; les alimens astringens, grossiers, venteux, en un mot tous ceux qui sont difficiles à digérer. Mais rien, selon lui, ne donne plus lieu à cette maladie, que les vins de Poitou, particulièrement ceux qui sont nouveaux ou qui viennent de raisins que l'on a cueillis avant leur maturité.

Pour cause interne de tant de différens symptômes, il accuse une bile corrompue, âcre & brû-

brûlée (a). Si cette humeur se jette sur les viscères, elle y produit des tranchées; si elle est portée au cerveau, elle y cause l'épilepsie; si elle passe dans la moële de l'épine du dos, elle affoiblit les nerfs & cause la paralysie (b).

Pour faire voir que le mauvais air & les vins verds peuvent produire cette Colique, il cite (c) le cas suivant. „ En verité, dit-il, il y a de „ quoi s'étonner, & plutôt d'avoir grande „ compassion d'une chose qui arriva, l'année „ 1614. aux Religieux Feuillans de Poitiers, „ qui ayant amené une penplade de leur Or- „ dre

(a) Dans le siècle passé il étoit affés ordinaire de regarder la bile comme la cause de la plupart des maladies. Ce sentiment qui a encore grand nombre de partisans, peut être recevable dans certains cas, mais je crois que l'on en fait une règle trop générale. Souvent on fait passer pour cause d'une maladie, ce qui n'en est qu'un simple symptôme. L'ignorance n'auroit-elle pas fait naître cette opinion qui a si grand rapport avec le système de la fermentation? Voici à ce sujet une règle sur laquelle on ne sauroit trop faire de réflexions. *Medicus morbum videns non dicere debet, talis est ille morbus, sed hac sunt Phenomena in hoc agro occurrentia. Medicus primo intuitu non debet agere quasi Medicus, sed quasi Physicus, id est, non cogitare de illis qua ars docet, sed qua natura exhibet, v. g. in febre anno 1719. grassante, qua agri bilem vomebant, non dici debebat, hic peccat bilis, sed ager vomit bilem.* Boerhaave Prax. med. pag. 23.

(b) Rien n'est plus fréquent que ces sortes de dépôts ou transports, mais en même tems rien n'est plus difficile que d'expliquer la maniere dont ils se font. N'auroit-on pas besoin de quelque nouvelle decouverte qui nous fit connoître la route que suit ici la Nature? Certainement il semble que nous n'ayons encore que des conjectures sur cet article.

(c) Pag. 22, 23.

58 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

„ dre dans un nouveau Convent distant d'une
 „ lieue de ladite ville, ces nouveaux venus au
 „ nombre de treize furent en moins d'un mois
 „ attequez de cette cruelle maladie, se plai-
 „ gnant, gémissant, couchez sur le ventre
 „ avec d'insupportables douleurs dont ils ac-
 „ cusoient l'air de Poitou ; de sorte que le
 „ lieu de leur demeure sembloit plutôt un
 „ Hopital qu'un Convent, & l'on ne put im-
 „ puter la cause de leur mal, quelque soin
 „ que l'on prit de la découvrir, qu'au climat
 „ où une fatale Constellation présidoit, de
 „ sorte qu'elle imprimoit en l'air une qualité
 „ maligne, & même dans les alimens, notam-
 „ ment du vin blanc & verd, à l'usage duquel
 „ ils n'étoient pas accoutumés en leur pays de
 „ Tolose, où ils ne buvoient que de bons
 „ vins, genereux & meurs ; ce qui fut prouvé
 „ par l'expérience ; car leur ayant été conseil-
 „ lé de retourner en leur pays natal, & d'y
 „ boire de leurs vins ordinaires, ils recouvré-
 „ rent incontinent leur première santé.

On a donné à cette maladie le nom de *Coli-
 que de Poitou*, parce qu'elle étoit autrefois
 fort familière dans cette Province. Elle fai-
 soit aussi beaucoup de ravage dans les quar-
 tiers de la *Rochelle* & d'*Olonne* où elle regne
 encore de tems en tems.

Pierre Milon (a) remarque qu'exerçant sa
 profession à Paris, il avoit vû quelques per-
 son-

(a) Autrefois Doyen de la Faculté de Médecine à Poi-
 tiers, & premier Médecin de Henri IV,

Janvier, Fevrier & Mars 1732, 59

Tonnes attaquées de cette fâcheuse incommodité, qui étoit inconnue aux autres Médecins.

Monsieur de Saumaise rapporte (a) qu'ayant aussi ressenti les mauvais effets de cette cruelle maladie, lorsqu'il étoit à Paris, il n'y eut aucun des neuf Médecins qui le voyoient, qui connût la cause de son mal, ou qui pût seulement en dire le nom. Ils étoient tous de sentimens differens. Enfin un de ses amis lui amena un dixième Membre de la Faculté (a) qui connut d'abord sa maladie & le tira entiè-
re-

(a) Voici ses propres paroles. *Vidi ipse cum ignorarent Parisenses Medici qualis esset morbus, qui Pictavicæ Colicæ nomen habet, & intra illam Provinciam antea continebatur & aliquot vicinas ut Avernicam, nam & Colica etiam Britonica dicitur. Primus ipse eo laborare cum cepissem Lutetia, & novem Medici me inviserent, nullus ex his potuit causam morbi quo agrotarem ex symptomatis conjectari, neque nomen ipsius dicere, variabant omnes sententias. Unus tandem post omnes ab amico ad me adductus est Pictaviensis, Cardinalis Ricelii Medicus Citellus, qui statim ubi me vidit, Colicam Pictavicam esse pronuntiavit, & me ita curavit, ut paucas intra septimanas sanitati pristina restituerit incurabilem aliis futurum. Eam bilis facit è vasis choledochis effusa inter intestina & dolores intolerabiles creans. Ille annus mihi fuit ob hunc morbum climactericus, qui & Anareticus fuisset, nisi Medicum illum mihi Deus ostendisset. Ab eo tempore plures vexavit in eadem urbe. Salmasi, de an. climacter. pag. 730.*

(b) Monsieur Cirois Médecin de l'Université de Poitiers. Il s'étoit rendu si recommandable par son mérite personnel & son habileté dans la Pratique, que le Cardinal de Richelieu le choisit pour son Médecin ordinaire. Cet Auteur a composé sur la Colique en question un Traité que l'on dit être bon, mais je n'ai pu découvrir cet Ouvrage, quelque recherche que j'en aye fait.

rement d'affaire dans l'espace de quelques semaines.

Rivière parle aussi de cette maladie dans plusieurs endroits de ses Ouvrages. Voici ce qu'il en dit dans le Chapitre où il traite des différentes espèces de Colique. „ Il y a, dit-il, (a) une autre espèce de Colique bilieuse qui dégénère en Paralysie, & dont les Anciens n'ont eu que très-peu de connoissance. Elle est causée par une humeur bilieuse (b), laquelle au lieu de se jeter dans l'intestin Colon, comme il arrive dans la Colique précédente, va tout à coup se décharger sur les membranes de l'abdomen. Les fièvres de longue durée, les grands emportemens, ou quelque autre cause externe sont ce qui détermine d'ordinaire cette humeur à se rendre de la vesicule du fiel ou du mésentère dans ces parties; parce qu'alors elle ne peut se répandre dans les voyes ordinaires qui sont pleines d'obstructions. On ressent dans cette occasion une douleur très-cruelle qui dure pendant plusieurs mois, & qui ne cede ni aux lavemens, ni aux fo-

men-

(a) Lazari Riverii *Praxis medica*, lib. 10. cap. 1.

(b) Je veux croire que la bile peut quelquefois causer de pareils symptomes, mais n'est-il pas possible que les autres humeurs, lorsqu'elles viennent à dégénérer, produisent aussi le même effet? Il seroit bien difficile de prouver le contraire. En ce cas-là on ne peut regarder ce qu'avance ici *Rivière* que comme une simple conjecture. Voyez ce que nous avons déjà dit sur cela en exposant le sentiment du Sieur Beauval,

mentations, ni à aucun autre remede. Le corps maigrit, & le malade est tourmenté d'une petite fièvre qui est tantôt intermittente, & très-souvent continue. Lorsque les tranchées commencent à cesser, la Paralyfie survient, cette humeur s'introduisant insensiblement dans l'épine du dos à travers les membranes de l'abdomen. D'ordinaire la Paralyfie attaque les parties supérieures. Très-souvent on ressent de la douleur aux cuisses, & aux jambes : il arrive même quelquefois que ces parties perdent leur mouvement, ce qui vient de la bile qui s'élève par sa légèreté. Enfin cette humeur pénètre aussi jusques dans le cerveau, où elle cause des Convulsions épileptiques qui donnent ordinairement la mort au malade.

Sydenham (a) dit un mot de cette Colique, mais il paroît qu'il n'a pas eu occasion de pouvoir l'observer, & qu'il n'en parle qu'après Rivière. Il convient, avec les Auteurs que nous venons de citer, que cette maladie dégénère le plus souvent en paralyfie, & qu'elle jette ceux qui en sont attaquez dans une privation absoluë du mouvement de leurs mains & de leurs pieds. Il ajoute qu'elle est très connue dans les Isles Caraïbes où elle fait mourir beaucoup de monde. Il prétend que les cruelles douleurs qu'elle cause cedent à l'usage de fréquentes & amples doses de baume du Perou, don-

(a) Thomæ Sydenham *Opera universa*: Lugduni Batav. An. 1726. pag. 605.

62 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

données jusqu'à vingt, trente & quarante gouttes, empâtées avec une cueillerée de sucre très-blanc, & cela deux ou trois fois par jour. Mais je crois qu'il y a tout lieu de douter de la réussite de ce remède, un Médecin très-expert m'ayant assuré qu'il l'avoit mis plusieurs fois en usage dans cette occasion sans aucun succès.

On trouve aussi dans *Townens* (a) une très-bonne description de cette maladie, qu'il nomme *Colique nerveuse* ou *convulsive*. Les fruits acerbés & tous ceux qui ne sont pas mûrs, la liqueur que l'on nomme communément *Punch*, & qui est faite avec l'esprit de sucre le plus fort & le suc de Citrons sauvages sont, selon cet Auteur, les principales causes de cette Colique dans les *Isles Caraïbes* où elle est comme *Epidémique*. Le mauvais air auquel on s'expose pendant la nuit est encore une autre cause de cette maladie.

Puerari (b) a observé que la plupart des Coliques qui sont de longue durée, & qui dégénèrent en Convulsions ou en Paralyse viennent très-souvent du mauvais usage que l'on fait de tout ce qui échauffe & sur tout des vins forts. Il prouve en même tems par quelques exem-

(a) Cet Auteur que nous n'avons pu consulter se trouve cité à cette occasion par M. J. Allen dans son *Abregé de toute la Médecine pratique*; dernière Edit. chez les *Weistons & Smith*.

(b) *Thomæ Burnet Thesaurus Medicinae practicae à Daniele Puerario auctus*. Genève, an. 1678. Sect. 1. lib. 3. pag. 314. & suiv.

exemples que rien ne convient plus dans ces maladies que les remèdes rafraichissans. Or il est bon de remarquer ici que ces sortes de Coliques regnent quelquefois dans des endroits où il n'y a jamais eu de Scorbut.

Monsieur *Tauvry* prétend (a) que les Peintres, les Orphèvres & les Habitans de certaines contrées, comme dans le Poitou, sont fort sujets aux Coliques où il survient des épilepsies, des Paralyties, & d'autres affections du genre nerveux, à cause des parties métalliques & arsenicales qui donnent naissance à la maladie en attaquant les nerfs auxquels elles sont fort contraires. Cet Auteur établit le siège de ces Coliques, qu'il nomme *Bâtardes*, dans le Péritoine qui en est ou enflammé ou irrité.

Toutes ces remarques semblent suffire pour pouvoir juger du rapport qu'il y a entre la Colique dont il s'agit ici & toutes celles dont nous venons de donner la description. Mais comme le grand but que je me propose en décrivant cette maladie est d'en fixer, autant qu'il est possible, la véritable cause, je crois qu'il est besoin de pousser mes recherches plus loin. Dans un cas pareil à celui-ci, où les sentimens sont si partagez, il n'y a rien que l'on doive tant craindre que de faire une énumération incomplete. On doit même faire attention à toutes les conjectures qui ont le moins

(a) *Pratique des Maladies aiguës* par M. *Tauvry*, troisième Edit. tom. 1, pag. 246. & 251.

moindre fondement. Nous avons déjà mis en question si cette Colique ne pourroit pas être un symptôme de plusieurs maladies très-distinctes entre elles. Or je crois que ce que nous avons rapporté à ce sujet, suffit pour nous faire prendre d'avance l'affirmative de cette proposition. Il suit donc de là premièrement que cette maladie sera produite par des causes toutes différentes. Et en second lieu, (ce qui est une suite de cette première conséquence) qu'un Médecin après avoir réfléchi sur les symptômes du mal, devra sur tout avant que de rien mettre en œuvre, avoir égard à la cause qui le produit, sans faire aucune attention aux noms qu'on lui donne. On confond souvent la *Colique Scorbutique* avec celle de *Poison*, ce qui vient sans doute du rapport qu'il y a entre les symptômes de ces deux maladies. La *Colique de Poison*, dit-on, est une maladie de longue durée qui ne cede à aucun des remèdes ordinaires, & qui dégénère le plus souvent ou en Paralyse ou en Convulsions. Or la maladie que quelques-uns nomment Colique Scorbutique a absolument les mêmes symptômes, donc il n'y a aucune différence entre ces deux Coliques. D'autres font un raisonnement tout opposé. Ils s'imaginent que toute Colique qui se manifeste avec de pareils symptômes est toujours causée par le Scorbut. Chacun fondé sur ses principes entreprend la cure de la maladie. Ceux-ci ne donnent que des Anti-scorbutiques : ceux-là ont recours à des remèdes qui ne convien-

Janvier, Fevrier & Mars 1732. 65

viennent que dans la Colique de Poitou. De cette manière on suit des routes toutes opposées pour remplir une même indication. Or il n'y a, ce me semble, qu'un seul moyen d'éviter cet écueil. Ce seroit de parcourir d'abord toutes les maladies qui peuvent produire une telle Colique, & d'interroger ensuite le malade sur son temperament, son regime de vivre & sur les incommodités auxquelles il est sujet. Si l'on apprend par cette recherche qu'il soit attaqué du Scorbut, alors il y a tout lieu de soupçonner que sa Colique en est une suite, sur tout s'il ne se plaint d'aucune autre maladie qui puisse donner lieu à ce symptome. On voit par ces raisons la nécessité qu'il y a d'entrer dans un grand détail sur cette matiere. Voyons donc, mais en peu de mots, si cette Colique ne viendroit pas encore de quelque maladie différente de celles dont nous avons déjà fait mention.

On demande si le *Rhumatisme* ne donneroit pas aussi quelquefois occasion à une Colique approchante de celles qui viennent d'être décrites. Cette question merite quelques considérations. Pour l'éclaircir il est besoin d'examiner avec impartialité les preuves que l'on pourroit alleguer sur cela de part & d'autre. Après avoir medité sur cet article, j'ai trouvé que les raisons suivantes étoient les plus fortes que l'on pût proposer en faveur de ce sentiment.

Premièrement, il n'y a presque aucune partie
Tom. VIII. Part. I. E tie

66 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

tie du corps où les douleurs du Rhumatisme ne se fassent sentir.

Secondement, ces douleurs se jettent quelquefois sur les intestins où elles causent de cruelles tranchées.

Troisièmement, des intestins il se fait souvent un transport au cerveau d'où viennent ensuite les vertiges, les tremblemens, les Convulsions, la paralysie, l'apoplexie, la mort.

Quatrièmement, le Rhumatisme est d'ordinaire une maladie très difficile à guérir, & qui ne cède qu'avec peine à l'usage des meilleurs remèdes.

Cinquièmement, il laisse cependant des intervalles de repos.

Sixièmement, l'Autonne est la saison pendant laquelle il fait le plus de ravage.

Septièmement, rien ne provoque plus cette maladie que de s'exposer au froid, lorsqu'on a les pores ouverts.

Huitièmement, les remèdes généraux qui conviennent dans la plupart des Coliques précédentes, s'employent aussi avec succès dans le Rhumatisme. Tels sont, sur tout, les délaïans, certains anti Scorbutiques, les émolliens, les bains, les fomentations.

Ces raisons ont sans doute beaucoup de vrai-semblance : elles sont capables de faire prendre le change à un Médecin peu attentif. Mais voici ce qui semble ruiner tout cet édifice. De l'aveu des meilleurs Praticiens le Rhumatisme est une maladie inflammatoire, ce que l'on démontre tant par les symptômes qui

Janvier, Février & Mars 1732. 67

qui l'accompagnent que par la couleur du sang de ceux qui en sont attaqués. Ce sang, selon la remarque de *Sydenham* (a), ne diffère en rien de celui qu'on tire dans la Pleurésie. Monsieur *Boerhaave* (b) est à peu près de même avis que cet Auteur sur cet article. Or on n'observe rien de semblable dans aucune des Coliques dont nous avons parlé. Cependant rien ne distingue plus un genre de maladie d'avec un autre que de pareils symptômes. Cette seule preuve approche si fort de la démonstration, que je regarde comme inutile d'en alléguer d'autres pour la confirmer. Il résulte néanmoins de la seconde remarque que j'ai faite, que le Rhumatisme en se fixant sur les intestins, y causera des tranchées, des Coliques. Il consiste aussi de la troisième remarque, que ces Coliques peuvent dégénérer en Convulsions, en Paralyse. Or il n'en faut pas davantage pour faire voir que la Colique qui est causée par le Rhumatisme a quelque rapport avec les autres, quoiqu'il soit certain d'ail-

(a) *Sanguinis educti color. . . Pleuriticoorum sanguini tam est similis, quam ovum ovo, neque quisquam reperitur, qui his inflammatione laborare vel quidem dubitaverit.* Sydenham Sect. VI. cap. V. pag. 273. On lit plus haut ces paroles : *Rheumatismus a rigore atque horrore orditur tragadianus, qui statim excipitur, calor, inquietudo, sius, & reliqua illa infelix symptomatum caterva, quibus stipantur febres.*

(b) *Rheumatismum antecedit temperies sanguinolenta labori infesta, . . . diathesis inflammatoria lentior cruore pleuritico se manifestans. Cum fibre continua incipiens &c.* Boerhaave, *Apheris.* Edit. 3. §. 1491.

d'ailleurs qu'il est facile d'en montrer la différence

On a vu depuis peu à Amsterdam un homme très-estimable attaqué d'une Colique violente, & en même tems si opiniâtre que rien ne pût le soulager pendant plusieurs semaines, quoiqu'on eût employé pour cet effet tout ce que l'art sembloit prescrire de meilleur en pareil cas. Cette Colique ne différoit presque en rien de ces deux dont nous avons rapporté l'Histoire au commencement de ce Traité; mais elle ne dégénéra ni en Paralyse ni en Convulsions. Le Malade avoit eu avant ces tranchées quelques légères attaques de Goute, ce qui fit croire à un Médecin de ma connoissance homme d'esprit & de jugement, qu'il y avoit une grande analogie entre quelques-unes des Coliques dont nous avons parlé, & la goutte. Il ajoutoit qu'il ne lui sembloit pas que les Convulsions ou la Paralyse fussent des symptomes qui caractérisassent ces Coliques, mais qu'on devoit souvent les attribuer à la foiblesse du Patient que les remèdes & la longue durée du mal avoient atténué.

Cette ouverture me fit d'autant plus de plaisir, qu'elle quadroit parfaitement bien avec les idées que j'avois déjà conçues sur cette matière. Ainsi après avoir fait plusieurs recherches dans le dessein de découvrir si une telle Colique n'étoit pas quelquefois l'effet d'une *Goutte remontée*, je crus avoir des raisons

sons affés fortes pour regarder ce sentiment comme très-vraisemblable.

1. Tout le monde convient que la matiere qui cause la goute n'est pas toujours fixée dans le même endroit; car quoiqu'elle attaque d'abord les parties les plus éloignées du cœur, & celles où la circulation ne se fait qu'avec peine, il reste cependant toujours vrai que la douleur allant par degré rétrograde insensiblement, & se jette sur des parties où elle n'étoit pas dans le commencement de l'accès. De la jointure du ponce du pied elle passe au *calcaneum*, au malléole. De là elle se transporte aux genoux, aux mains, aux coudes & aux épaules. Lorsqu'elle a fait plus de progrès, elle attaque la nuque du cou, l'épine du dos, le *sternum*, & toutes les vertebres (a). Le nez même, les oreilles, le *pharynx* &c. ne sont pas exemts de cette cruelle maladie. Monsieur Boerhaave (b) dit avoir vû des cas de cette nature: ce qui se prouve encore par l'autorité de Paul Æginette (c). Rien de tout

(a) Η δὲ Μετάβασις ἐς νῶτον μύας. καὶ Θώρηκος. Ἄ-
πιστον, εἰς ὅτον ἔρπει τὸ κακόν. Σπόνδυλοι ἀλγέουσι φαχέ-
τε καὶ ἀνυμένος, καὶ ἐς ἄκρον ἐρείδει τοῦ ἱεροῦ ὀστέου. Id est:
Transitus quoque in dorsi, thoracisque musculos fit: in-
credibile, quam latè malum serpat. Vertebrae dorsi, cer-
vicisque dolent; & in summo facii ossis dolor inhaerescit.
Aretaeus Cappadox, lib. 2. cap. XII.

(b) Vidi nasum tumere podagrico esse infectum. . . . Vidi &
vertebras ipsas exsudasse calcem podagricam; si ergo materia se
exsudare non possit, tum ad omnes partes diffundatur, & tandem
etiam ad viscera. Boerhaave Prax. Med. part. V. pag. 197.

(c) Τισὶ δὲ καὶ ὠτὰ, καὶ ὀδόντες, καὶ φάρυγξ, καί-
ποτε

70 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

tout cela ne peut être revoqué en doute, parce qu'on le démontre par mille exemples. *Il conste donc en premier lieu qu'il se fait un dépôt de cette matière sur la plupart des jointures du corps humain.*

2. La Goute se fixe aussi sur les viscères de l'abdomen où elle produit mille désordres ; car de là viennent souvent les nausées, les anxietés, le vomissement, les rapports, les spasmes, les tranchées & les Coliques (a). Tout cela est si connu qu'il est presque inutile de le confirmer par aucune observation. Il n'y a en effet aucun Auteur de tous ceux qui ont bien traité de cette maladie, qui ne fasse mention de la *Colique gouteuse*.

Parmi le grand nombre d'exemples que *Musgrave* (b) nous en donne, il y en a quelques-uns qui méritent d'être rapportez. Voici ce qu'on y remarque d'essentiel. Un homme de bien de la Secte des Trembleurs avoit

ποτε καὶ ἥπαρ, καὶ σπλὴν, τῶν ἀρθριτικῶν μετέχων ἀλγυμάτων. ἐφ' ᾧν εἰ μὴ διὰ τάχους ἐν τοῖς ἕσθροις ἡ μετὰπτωσις ἐγίνετο, κίνδυνος ἐν δαλίῳ καταλάβαναι τοὺς κάμνοντάς. *Id est: Quibusdam autem & aures & dentes, guttur & nonnumquam jecur, lienque, arthriticis doloribus consistantur: a quibus nisi statim vitium in artus se recipiat, periculum brevi laborantes occupaverit.* *Paul. Aeginet. Lib. 3. cap. 78.*

(a) *Materia Podagrica retenta, . . . nauscas, anxietates, vomitus, ructus, tormina, spasmos viscerum, si in viscera abdominalia introivit; & ita incredibile quot morbos creat, saepe subito lethales.* *Boerhaave, Aphorif. §. 1273.*

(b) *Guilhelm. Musgrave, de Arthritis anomala, Edit. Amstelredami apud Wasthenios.*

Janvier, Février & Mars 1732. 71

voit deux ou trois fois l'an des attaques de Goute qui se jettoit tantôt sur les pieds, tantôt sur les mains. Lorsqu'il eut atteint l'âge de soixante ans, cette maladie le quitta. Un an après il se plaignit d'une cruelle douleur qui s'étoit fixée vers la region de l'ombilic. En même tems l'appétit commença à diminuer, ses forces s'abatirent, la pâleur s'empara de son visage, ses yeux s'apésantirent, il eut des vomissemens & tout son corps devint maigre & fort foible. Cette maladie augmentant de jour en jour, un Empirique lui conseilla de prendre les eaux ferrées & beaucoup d'autres drogues, ce qui lui causa sur le champ une diarrhée. On eut recours à *Musgrave* qui tenta inutilement de le tirer d'affaire, la Nature n'étant plus alors en état de seconder les remedes (a).

Un vénérable Vieillard que la Goute obligeoit de garder la chambre ou le lit depuis plusieurs années, fut aussi surpris d'une Colique pareille à la précédente. Dès lors l'enflure des pieds, qui jusques-là avoit été fort considérable, diminua, & la salivation qu'il avoit depuis long-tems, fut supprimée. A ces deux symptomes se joignit une grande oppression de poitrine. *Musgrave* appelé à propos mit tout en œuvre pour rappeler la Goute vers les extremités. Les remedes qu'il ordonna dans cette occasion furent administrez avec tant de succès que le malade se trouva rétabli dans

(a) Id. ibid. Cap. 3. Histor. 1. p. 78.

72 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

dans très peu de tems, l'humeur de la goute ayant quitté les intestins pour se jeter sur les pieds (a). Cet Auteur remarque que la vie sédentaire que menoit ce Vieillard fut la principale cause de cette Colique (b).

Voici un autre cas encore plus remarquable. Un Vieillard de soixante ans après avoir beau-

(a) Idem ibid. Hist. 3. p. 78.

(b) Voici à ce sujet un avis bien salutaire que donne Sydenham aux personnes qui sont sujettes à cette espece de Colique. Il leur conseille de respirer un air libre, & de faire le plus d'exercice qu'il leur est possible au lieu de garder le lit, ou de se tenir dans une chambre renfermée. Sans cette précaution ces personnes s'exposent au danger d'avoir quelcune de ces rechutes qui menent d'ordinaire au tombeau la plupart des Gouteux. Mais il est bon de transcrire ici les propres paroles de cet Auteur: *Verum tamen haud omitendum est, quod si Podagra jam inveterata fuerit, atque ager ad animi deliquia, ventris tormina, diarrhæam, aliaque his similia symptomata propendat, vix Libitinam evitabit ab aliquo Paroxysmorum jugularus, si non exercitio utatur, idque in aëre liberiore ac perflabili loco; quod diligenter animadvertendum censeo; quando magnus Podagricorum numerus iis symptomatis jam perierit, quibus hac in cubiculo, & praesertim in lecto incarceration eosdem obnoxios fecerat; qui non ita mature fato concessissent, si molestiam vocationis per maiorem diei partem devorare voluissent. Licet enim qui unico artuum dolore satigatur, se cubiculo possit includere; tamen qui loco doloris acerbissimi, aegritudine, aliisque symptomatis praediis laborat, talis idem imitando, se in vita discrimen conjiciet. Et quidam bene nobiscum agitur, quod quoties dolor ita vehemens est, ut ager motum tolerare non valeat, neque eo admodum opus habeat; ipso dolore, quod amarissimum est Natura remedium, aëro de vita prospiciente Sydenham, pag. 473. S'il y a un Auteur auquel on doit s'en rapporter sur cette matiere, c'est sur tout à celui-ci, qui n'a entrepris d'écrire son Traité sur la Goute, qu'après en avoir senti les attaques meurtrières pendant l'espace de 34. ans.*

Janvier, Février & Mars 1732. 73

beaucoup souffert pendant dix ans d'une espèce d'*Artbritis*, fut enfin attaqué de la Goute qui se manifesta de la manière la plus régulière (a). Il sentit d'abord à la première jointure du gros doigt une douleur qui étoit accompagnée de tumeur & d'inflammation. Après quelques attaques de cette nature, il ressentit vers l'ombilic une douleur plus opiniâtre que cruelle, dont l'usage immodéré de quelques Acides parut être l'unique cause. Cette Colique ne manqua pas de l'affoiblir, & même de le terrasser. Après avoir duré pendant l'espace d'environ deux mois, le Malade se trouva pis que jamais. Pour obvier à un accident aussi fâcheux on mit en usage des remèdes qui produisirent de si bons effets, que la matière de la goutte quitta les intestins pour venir se jeter sur les jointures. On trouve encore dans cet Auteur divers exemples de pareilles Coliques, mais il seroit superflu d'entrer dans un plus grand détail. (a) Il constate donc

(a) On appelle Goute Régulière, celle qui commence par attaquer la première jointure du pouce du pied. *Quoties itaque Regularis est Podagra, hoc fere modo Aegrum adereditur . . . Sanus lecto somnoque committitur; hora vero secundâ post mediam noctem excitatur à dolore pollicem pedis ut plurimum occupante, quandoque vero calcaneum, suram aut talum.* Sydenham, pag. 436. *Locus, quem primò, quem Regularis aggreditur, (Podagra) semper pes; hujusque illa imprimis partes, quas difficillimè suum pervadit liquidum; ut periostea, tendines, nervos, membranas, ligamenta; quæ à corde remotiores; & maxime pressæ.* Boerhaave, Aphorism. §. 1259.

(b) Voyez le Chap. 3. Hist. 2. p. 76. Hist. 5. p. 85. Hist. 6. p. 83. Hist. 7. p. 84. & suiv.

74 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

donc en second lieu, qu'il y a une espece de Colique qui doit son origine à la Goute. Cette proposition n'est pas moins certaine que la première. En voici une troisième.

3. Cette *Colique gouteuse* n'est pas toujours de la nature de celles qui cedent facilement à l'usage des remedes : rien au contraire n'est souvent plus difficile que de détourner l'humour de la goutte des parties où elle s'est une fois arrêtée. On voit journellement grand nombre de Gouteux périr par cet endroit, quoique les Médecins ne manquent pas alors de loisir pour mettre en œuvre tous les meilleurs remedes. Il y a en effet de ces Coliques qui durent des semaines & même des mois entiers, avec une opiniâtreté des plus étonnantes. Nous venons d'en donner quelques exemples. *Il est donc démontré que la Colique gouteuse est souvent un mal de longue durée & très-difficile à guérir.* Telle est ma troisième proposition. Mais allons encore plus loin.

4. La Goute n'attaque pas seulement les viscères de l'abdomen, mais elle se porte aussi au cerveau, où elle cause des désordres beaucoup plus à craindre qu'aucun de ceux que nous venons de marquer (a). Les maux de tête,

(a) Οὐ μόνον δὲ εἰς Χεῖρας, καὶ Πόδας, καὶ εἰς πάντα τὰ Ἄρθρα γίνονται οἱ τοιοῦτοι Ρευματισμοί, ἀλλὰ καὶ εἰς Εγκέφαλον, καὶ εἰς Ἥπαρ, καὶ εἰς αὐτὴν τὴν Καρδίαν, ἅτινά εἰσι δεινότατα, καὶ δυσπαλλαιότατα. Id est : Non solum in manus, pedes & omnes articulos, tales feruntur fluxiones: verum etiam in CEREBRUM, jecur, atque adeò in ipsum cor: Ezque TETERRIMÆ sunt,

Janvier, Février & Mars 1732. 75

tête, les vertiges, l'assoupissement, la Léthargie; les délires, les tremblemens, les Convulsions & l'Apoplexie sont ordinairement les suites de cette fâcheuse metastase (a). Lorsque la matière de la goutte passe des intestins au cerveau, la Colique qui étoit causée par le séjour de cette humeur se termine en quelcun de ces symptomes. Enfin de quelque endroit que se fasse ce transport, on ne manque jamais de voir les mêmes effets. Les livres de nos meilleurs Praticiens sont pleins d'Observations qui confirment cette vérité. *Il consiste donc en quatrième lieu, que la Colique gouteuse dégénère en tremblemens, en Convulsions.*

5. La Goutte fixée dans le Cerveau produit aussi la *Paralyse* des bras, des mains ou de quelque autre partie. *Musgrave* rapporte encore sur cela plusieurs Histoires qui le démontrent clairement. Nous nous contenterons d'en donner un seul exemple. Un homme sujet à la Goutte & âgé de près de cinquante ans, ressentit au commencement de l'année 1702. de grandes douleurs aux pieds & aux deux genoux. Bien-tôt après ces douleurs ayant passé, il fut pris d'une Colique. A cette Colique survint d'abord une pesanteur & une

sunt, LIBERATUQUE DIFFICILLIME. *Demetrius Pe-pagomenus*, Cap. V.

(a) *Materia Podagrica retenta apoplexias, paralytes, deliria, debilitates, sopores, TREMORES, CONVULSIONES universales creat, si in CEREBRUM intravit. Boerhaave, Aphor. §. 1273.*

76 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

une foiblesse des bras, & ensuite la Paralyse, de manière qu'il lui étoit impossible de remuer aucun de ses doigts (a). Cet exemple, & d'autres que nous passons sous silence (b), sont sans doute une preuve bien convaincante de ce qui vient d'être établi. Ainsi c'est avec raison que cet Auteur prétend que dans ces sortes de cas la Colique, la Goute & la Paralyse viennent d'une même source. *La Paralyse est donc un autre effet d'une Goute remontée.*

Λυσιμελῆς Βάκχῃ, καὶ λυσιμελῆς Ἀφροδίτῃς
Γινώσκῃ θυγατρὲ λυσιμελὲς ποδάγρα.

Id est:

*Solvere membra solet Bacchus, solet & Venus
ipsa
Solvere & ex illis nata Podagra solet.*

Tout le raisonnement qui se trouve dans les cinq Propositions précédentes, aboutir à établir ce principe de Médecine: *La Goute remontée produit quelquefois une Colique de longue durée, difficile à guérir, & qui se termine en Convulsions & en Paralyse.* Tel est en effet le resultat de tout ce qui a été dit à ce sujet. C'est donc une erreur de s'imaginer que les Coliques où l'on remarque de pareils symptômes,

(a) *Musgrave*, ibid. Cap. 16. Hist. 4. p. 292.

(b) Voyez encore la page 294. Hist. 5.

Janvier, Février & Mars 1732. 77

mes, ne doivent pas être distinguées de la Collique de Poitou, de la Scorbutique, ou de celles qui viennent de quelque autre maladie.

ARTICLE III.

PETRI WESSELING Probabilium Liber singularis in quo præter alia insunt Vindiciæ Verborum Johannis : ET DEUS ERAT VERBUM. *Franequera, ex Officina Wibii Bleck.*

C'est-à-dire:

Conjectures de PIERRE WESSELING contenues en un seul Livre, où l'on trouve entr'autres choses une deffense de ces Paroles de S. Jean : ET LE VERBE ÉTOIT DIEU. A Franeker, chez Wibius Bleck. MDCCXXXI. in 8. pagg. 385.

LE titre modeste que M. le Professeur Wesseling a mis au devant de cet Ouvrage ne lui fera sans doute aucun tort dans l'esprit de ceux qui seront assez habiles pour sentir la sagacité qui regne dans quelques-unes de ses Corrections & l'érudition qui paroît dans presque toutes ses remarques. Par malheur pour lui & pour tous ceux qui travaillent dans le même genre, les Livres de Critique, même les

78 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE ,
les meilleurs, sont plutôt louez qu'ils ne sont
lus.

Une circonstance particuliere pourra garantir du sort commun & rendre d'un usage assez general les *Probabilia* dont il s'agit ; c'est qu'outre les discussions qui ne conviennent qu'au petit nombre de Lecteurs qui font leur étude favorite & principale de la Critique des anciens Auteurs, on y trouve une refutation savante de l'explication qu'un fameux Unitaire a donnée en 1728. sous le nom d'*Artemonius* du commencement de l'Evangile de S. Jean, & sur tout du changement qu'il a hazardé dans le premier verset. Cette matiere qui interesse encore plus les Théologiens que les Critiques & qui remplit un tiers au moins de l'ouvrage de M. Wesseling est si importante, que nous nous flattons que le public nous saura gré de lui presenter dans un ordre clair & facile toute la suite de cette dispute ; traitée, s'il est permis de le dire, avec plus de Science que de methode. Mais il faut auparavant rendre compte des restitutions & des remarques qui s'écartent moins des bornes dans lesquelles il est ordinaire aux Litterateurs de se renfermer.

Il n'est pas aisé de mettre de l'ordre dans l'extrait d'un Livre où il n'y en a point & dans lequel M. Wesseling a jetté confusement les reflexions qu'il a eu occasion de faire dans le cours de lectures extrêmement variées, & qui semblent embrasser les Ecrivains saecrez & profanes, les anciens & ceux même du moyen
âge ;

âge; cependant pour faire ce qui depend de nous, nous reduirons à deux classes les conjectures dont il nous fait part; la première comprendra les endroits les plus importants qu'il a heureusement retablis dans les Auteurs les plus célèbres de l'Antiquité. Nous exposerons dans la seconde la maniere ingenieuse avec laquelle il en explique quelques autres qui quoique sains & entiers n'en étoient pas moins difficiles à entendre & n'avoient jamais été expliqués, ou bien l'avoient été mal, ce qui est à peu près la même chose.

Euripide & Hesychius sont deux des Auteurs qui ont le plus exercé M. Wesseling; le Chapitre V. est rempli de restitutions ingenieuses & d'autant plus sûres que le Grammairien & le Poëte se prêtent un secours mutuel, & que de differens passages rapprochez il en sort une lumiere qui se repand également sur l'un & sur l'autre. En voici quelques exemples: Euripide Vers 14. des *Heracles* dit:

Ἰδὲ τ' ἰέροντα
Μᾶλλον ἐπὶ πίδα
Χόμενον. ὃ πάλαι.

Le *Μᾶλλον* ne fait point de sens; Scaliger le changeoit en *Μίλλον*, ce qu'on pourroit recevoir si ce mot étoit autorisé par quelque exemple tiré d'Euripide même ou qu'il fût conforme à la maniere de s'exprimer; d'ailleurs la mesure du Vers ne s'en accommode pas. **Barrès** qui a senti toutes ces raisons n'a point
ap-

80 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

approuvé la conjecture de Scaliger, mais ne sachant pas mieux, il s'est contenté d'avertir par un asterisque que cet endroit étoit fautif. M Wesseling le corrige par Hesychius d'une maniere qui ne souffre point de contradiction. Ἀμαλὸν, dit Hesychius, ἑωθενῇ, Ἑυριπίδης Ἡρακλείδης. Or comme ce mot ἀμαλὸν ne se trouve point dans cette Pièce d'Euripide, qu'il ne peut être inferé qu'en cet endroit, & qu'il y fait un sens tout à fait beau & commode, on ne peut douter que ce ne soit-là sa place & qu'il ne faille lire

Ἴδτε τὸ γέροντ' ἀμαλὸν ἐπὶ πίδαχῳ
Χύμενον.

C'est-à-dire :

*Adspicite senem
Debilem, humi
Fusum.*

Euripide est encore plus important, pour corriger Hesychius : M. Wesseling en donne la preuve dans le même Chapitre V. où il montre en peu de mots combien le Τρικόραθος, ἀνδρεῖς Ἡρώς est ridicule : En effet quel rapport y a-t-il entre *tricornithe* & un *vaillant Heros*. En se souvenant qu'Euripide a dit dans l'Orreste Vers 1480.

Οἱ αἱ Ἐκτωρ
Ὁ Φρύγες, ἢ Τελέφους Ἀίας.

*Qualis quantusque Hector
Phryx, aut triplici cono insignis Ajax.*

On voit évidemment qu'Hesychius avoit écrit Τελέφους, ἀνδρῶν Ἡρώς. Cela veut dire que les Heros se presentoient au combat avec ce casque à trois Cones, d'où les Corybantes sont appelez par le même Poëte in *Bacchis* Vers. 803. Τελέφους. Hesychius n'auroit-il point aussi voulu donner à entendre qu'ἀνδρῶν Ἡρώς, Heros le Fondateur de Pergame avoit amené la mode de ces sortes de casques; ou qu'il s'en servoit ordinairement. Quoiqu'il en soit, la correction de M. Wesseling reste toujours dans toute sa force & il est sûr que le texte d'Hesychius ne permet pas qu'on la rejette.

Nous croions qu'on ne fera pas plus de difficulté sur une autre conjecture qui non seulement fait dire à l'Auteur d'une Hymne que Philostrate a conservée quelque chose de raisonnable, mais encore quelque chose d'ingénieux. (a) Achille y louë beaucoup Homere & dit entr'autres choses :

— δι' ὃν ἀθανάτοισιν ἴσθι
Ἄϊας ἱμῶς; δι' ὃν ἀδορίληπτῶν
Ἀιδμένει σφοῖς, κλέϊ ἥρῃ
Κῆπτοι Τροίᾳ.

Per

(a) Phil. in *Heroidis* Cap. XIX.
Tom. VIII. Part. I.

— *Per quem immortalibus par
Meus Ajax. Per quem invicta
Cantata sapientibus, laudem meruit
Nec cecidit Troja.*

C'est à-dire: „ par qui (Homere) mon Ajax
„ est semblable aux Dieux; par qui Troie qui
„ n'a jamais été prise, a merité d'être chantée
„ par les sages, & n'est point encore tombée.
Certainement le ridicule de ce raisonnement
n'échappera à personne; mais si on separe
dans le second Vers ἀδελήματα, de fa-
çon qu'au lieu d'être un mot composé de
l'*a* privatif & d'un adjectif l'*a* serve d'Article
Dorique, alors on apperçoit la beauté de
l'opposition que le Poëte a eu en vûe: ἀδελή-
ματα, *armis occupata*, fait un sens très-no-
ble. Homere, dit-on, a fait par ses Vers
que Troye, toute-renversée qu'elle est, n'est
pas cependant détruite; & les aventures me-
morables du siege qu'elle a soutenu racontées
dans l'Iliade & dans l'Odyssée la feront vivre
éternellement dans la memoire des Hommes.
M. Wesseling pouvoit confirmer cette remar-
que en observant que ce tour est très-commun
dans les Poëtes & surtout dans les Poëtes
Latins: Horace, Properce & Ovide en four-
nissent des exemples. Cette même confu-
sion de deux mots a fait commettre une bevuë
assez singuliere à celui qui a traduit dans le
Fabretti (a) l'Epigramme suivante:

T¹⁶

(a) Cap. IV. *Inscript.* N. 215.

Τις μὲ τὴν Σείρην ἄκακον κακὸς ἤρπασε δαίμων ,
Τις ΜΟΥΤΗΝ γλυκερὴν ἤρπασε ἀηδουίδα ;

*Quis meam Sirenem innocuam malus eripuit
Daemon?*

Quis MUTEN dulcem rapuit lusciniolam?

C'est-à-dire : „ quel mauvais genie a enlevé „ mon innocente Sirene, qui a ravi mon cher „ petit Rossignol MUTE? Muté est un nom propre qui n'a jamais existé que dans l'imagination du Traducteur où il s'est formé des deux mots μὲ τὴν, de sorte qu'il auroit fallu traduire *Quis meam dulcem* &c.

Les Chap. XII. & XIII. des *Probabilia* présentent encore un grand nombre de corrections non seulement d'Auteurs profanes, mais encore d'Ecrivains Ecclesiastiques, qui n'aient pas été toujours maniés par des gens extrêmement habiles, sont restés tout corrompus, & principalement dans les Endroits où l'on faisoit allusion à des coutumes d'une antiquité reculée, ou à des traits de l'Histoire ancienne. Athenagore est un des plus maltraitez dans le passage suivant : Ὁ δὲ Πύθη, ἕρπας Θεοδώρου καὶ Τηλεκλίου, καὶ ἡ Δηλία καὶ ἡ Ἀργεμῖς Ἰδεκταίου καὶ Ἀρμελίδου τέχνη. ἡ δὲ ἐν Σάμῳ Ἡρα καὶ ἐν Ἀργεμὶ Σμῖλιδος χάρις, καὶ Φειδῖα τὰ λοιπὰ εἰδωλα. *Pythius Theodori & Teleclis opus est : Delius Apollo & Diana Idectæi : Juno in Samo & Argis Smilidis manibus facta est : Simulacra cætera*

84 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

Phidias sunt (a). C'est à-dire : „ le Pythien „ est l'ouvrage de Theodore & de Telecles ; „ l'Apollon de Delos & la Diane d'Ideïtée. „ Smilis a fait les Junon qui sont à Samos & „ à Argos. Toutes les autres Statues ont été „ faites par Phidias”. M. Wesseling se sert utilement de la connoissance qu'il a des Lettres humaines pour ôter trois fautes dont il y a lieu de croire qu'Athenagore, habile comme il l'étoit, n'est pas l'Auteur : il faut 1. Θεόδωρος Τηλεκλέης, de Theodore fils de Telecles, deux endroits de Pausanias ne permettent pas d'en douter (b). 2. Le même Auteur nous apprend que le Statuaire qui avoit fait l'Apollon & la Diane se nommoit Τηλεΐδης, (c) & non pas Ἰδευΐδης. Enfin la Junon ouvrage des mains de Smilis & dont il est ici parlé avoit été apportée d'Argos à Samos & n'étoit point dans ces deux lieux en même tems ; c'est encore Pausanias qui nous en rend témoignage (d) & on doit lire hardiment d'après cet exact Ecrivain, ἢ δὲ ἐν Σάμῳ ἢ Ἐργῶ ἢ ἐξ Ἀργεὺς Σμίλιδος χεῖρες. Tatien a aussi grand besoin du secours de M. Wesseling pour n'être pas accusé d'avoir fait une lourde faute quand il a écrit Πυθαγόρου (e) Ἐυφορβῶ γεννηθῆαι φησίν. Ὁ δὲ Ἀριστοτέλης ἔχει Φειράδης δόγματι κληρονόμου ἐστίν, καὶ τῆς ψυχῆς διαβαίνει τῇ ἀθανασίᾳ : Pythagoras Euphorbum se fuisse

(a) Legat. pro Christian. Cap. XIV.

(b) Arcad. Cap. XIV. & Phoc. ult. V. l'Errata où M. Wesseling indique un passage de Diodore qui rend cette premiere correction au moins douteuse.

(c) Cor. Cap. XXXH. (d) Achaic. Cap. IV.

(e) Orat. ad Gracos Cap. XLI.

Janvier, Février & Mars 1732. 85

fuisse olim inquit. Aristoteles Pherecydis dogmatis haeres est, & anima immortalitatem criminatur. „ Pythagore a dit qu'il avoit été „ autrefois Euphorbe. Aristote a herité du „ dogme de Pherecyde & combat l'immortalité de l'ame ". Il y a là deux erreurs grossieres & quoiqu'il soit possible que Tatien les ait commises, cependant le peu qu'il en conte pour l'en décharger doit faire croire qu'il n'en est point coupable en effet. Qu'on lise Πυθαγόρας Εὐφορβῶν γενεῶσαι φησὶν, καὶ τῷ Φερικύδῳ δόγματ' κληρονομίαν ἔσθι. Ὁ δ' Ἀριστοτέλης &c. Ce qui signifie que Pythagore, qui disoit se souvenir d'avoir été Euphorbe, avoit herité des sentimens de Pherecyde & qu'Aristote au contraire avoit combattu l'opinion de l'immortalité de l'ame. Il est vrai, comme le sent l'habile Professeur, que l'entorse est un peu violente, mais outre qu'elle fait accorder Tatien avec tous ceux qui ont écrit des Sectes des Philosophes, elle l'empêche de se contredire avec lui-même; car il assure positivement au Chapitre V. de son *Exhortation aux Grecs* que Pythagore avoit pris de Pherecyde son sentiment sur la Metempsychose. Γενεῶν καὶ τὴν Φερικύδου γενεολογίαν καὶ τῷ Πυθαγῶρι τὴν περὶ τὸ δόγμα κληρονομίαν.

Le Dictionnaire Géographique d'Eusebe occupe deux Chapitres entiers (a) des *Probabilia* de M. Wesseling & l'on reconnoit par les corrections savantes qu'il fait aux endroits les plus gâtez jusqu'où va son habileté dans la con-

nois-

(a) Les XVI. & XXV.

86 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

noissance de l'ancienne Géographie. Ces corrections sont un gage assuré de ce que l'on peut se promettre de la nouvelle Edition de l'Itineraire d'Antonin qu'il doit nous donner & qui est déjà sous Presse.

Les personnes qui aiment & qui entendent la Critique se plaindront sans doute du petit nombre de restitutions de passages qui trouvent place dans cet Extrait ; celles au contraire qui la meprisent parce qu'ils n'en connoissent pas l'étendue & qu'ils se laissent prévenir contre elle par les deffauts qu'ils croient remarquer dans ceux qui en font profession , trouveront que c'en est trop. Comme ces dernières sont le grand nombre, nous essaierons de ne les pas ennuyer plus long-tems, en les assurant toutefois que M. Wesseling doit être excepté du rang des Critiques fiers & hautains dont la manière de s'expliquer a décrié cette Science. Ce n'est pas dans son titre seul qu'il est modeste ; il ne se dement en aucun endroit ; par tout il propose son sentiment avec liberté, mais sans laisser entrevoir qu'il prétend y assujettir ses Lecteurs ; il louë avec plaisir & avec discernement des Auteurs modernes qui lui ont été utiles ; & quand il se trouve obligé de prendre une route différente de la leur, c'est toujours avec politesse ; il la pousse même si loin que souvent il passe leur nom sous silence.

Ce que nous avons à dire des observations par lesquelles M. Wesseling éclaircit plusieurs sujets importants ou curieux sera plus à la

la portée de tout le monde. Nous rapporterons au hazard celles qui se présenteront à nous. Nous savons pour avoir lu cet Ouvrage avec attention & avec plaisir que sur quelque Chapitre que l'on tombe on trouve toujours de quoi se satisfaire amplement.

Il faudroit être bien étranger dans les Lettres pour ignorer combien le passage où Porphyre est appelé par S. Jérôme *Bataneotes* (a) a donné la torture aux Savans du premier Ordre. Ceux qui ont voulu conserver le texte sans rien innover ont dit que Porphyre étoit né à Bethanie en Palestine, que Bethanie étoit une Colonie des Tyriens, & qu'ainsi l'autorité d'Eunapius qui le fait de Tyr ne doit point embarrasser. Mais comme on avance sans la moindre preuve que les Tyriens aient fondé Bethanie, peu de gens ont crû devoir abandonner Eunapius & presque tous ont crû qu'il étoit absolument nécessaire de changer cette épithete en une autre. Le savant Holstenius est un de ceux dont la conjecture est plus vraisemblable; il substitue *Βιοθάνατος* à *Bataneotes* & ce mot peut avoir deux significations qui toutes différentes qu'elles sont entre elles conviennent également à Porphyre. *Βιοθάνατος* veut dire un homme qui se tue lui-même, Philastrius (b) s'en sert dans ce sens.

Or

(a) *Præf. in Epist. ad Galatas*

(b) *Hæres. LXXXV.* c'est ce que dit M. Wesseling, qui rapporte le passage suivant de Philastrius: *Quidam autem ex his velut Biothanati moriuntur, sese dantes ad precipitium, diversumque subeunt calamitatis interitum.* Certainement

88 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

Or Porphyre nous apprend qu'il avoit été tenu dans des accès d'une bile noire de se faire lui-même (a). *Βιοθάνατος* se prend encore pour un scelerat digne du dernier supplice, Epithète bien injurieuse & bien forte pour un Philosophe illustre, mais encore fort au dessous des expressions que le zèle a mises en certaines rencontres dans la bouche des Peres contre les Payens qui combattoient la Religion Chrétienne. Quelques Vers de Milon font panacher M. Wesseling en faveur de ce dernier sentiment; ce Moine y traite Porphyre de *Biothanaton* (b) & comme l'observe très-bien cet habile Professeur, d'où ce Moine auroit-il pris une qualification aussi recherchée que dans les Oeuvres de S. Jérôme, qui ont toujours été fort connues dans les Monasteres. Cependant quelque plausible que cette restitution paroisse, deux endroits l'un d'Anastase Synaïte (c) & l'autre de S. Chrysostome (d) l'empêchent de prononcer aussi hardiment qu'il le feroit sans cela. Le mot de *Bataneotes* s'y lit expressément & les Mss. ne varient point là-dessus. Enfin il croit qu'il faut être d'au-
tant

ment s'il n'y a rien dans ce qui précède ou dans ce qui suit ces paroles, qui détermine le mot de *βιοθάνατος* à signifier un Homicide de soi-même *αυτοθάνειν*, il doit se prendre, comme il s'est pris parmi les Chrétiens, pour un scelerat, un méchant homme, &c.

(a) Vit. Plotini.

(b) V. Martenne Tom. I. Thef. Anecd. p. 45.

(c) Hodegi p. 267.

(d) Homil. VI. in I. ad Corinth. Epist.

tant plus circonfpect à reformer le texte de S. Jérôme qu'un savant Allemand a prétendu depuis quelque tems que ce mot de *Batanaotes* étoit effectivement le Titre du Livre que Porphyre avoit fait contre les Chrétiens. Comme cet Ouvrage ne lui étoit pas tombé entre les mains, il ne prend parti ni pour ni contre cette découverte (a).

Outre ces différentes corrections du passage de S. Jérôme rapportées par M. Wesseling, il y en a deux autres qu'il n'a pas sans doute ignorées, mais qu'apparemment il a cru peu dignes d'être proposées. Le P. Sirmond est Auteur de la première & il vouloit qu'au lieu de *Batanaotes* on lût *Βαλανιώτης*, ce qui est ingénieux, mais ne l'est pas encore autant & est sans doute moins vraisemblable que la conjecture de Tanneguy le Fevre, lequel lisoit *Βολανιώτης* (b). On ne sauroit disconvenir que cette idée ne convienne à Porphyre, qui comme Philosophe Pythagoricien ne se nourrissoit que d'herbages, & il peut fort bien se faire que S. Jérôme l'ait ainsi appelé par mépris, ou que joignant cette qualification à celle de scelerat il ait voulu donner à entendre que l'austerité de sa vie ne devoit empêcher personne de le prendre pour ce qu'il étoit au fond, c'est-à-dire, pour un scelerat.

C'est une grande dispute & il n'est pas encore décidé si les Anciens ont connu les Telefcopes

(a) C'est M. Heuman Tom. III. de sa *Poësie*,

(b) Lib. I. *Epist.* LXIV. p. 216.

copes. Ceux qui ne sauroient convenir que rien leur soit échappé citent trois passages qui dans l'abord peuvent faire quelque impression : mais outre que celui de Strabon est suspect à Almeloveen qui veut qu'au lieu d'*αὐλῶν fistularum* on lise *ὕδατος vitrorum*, correction que M. Wesseling ne paroît pas éloigné d'admettre, ces passages ne parlent que de *κρύσταλλα* qui peuvent servir à diriger la vûe. mais dont l'utilité est bien éloignée de ceux où par le moyen des Verres on rapproche & on grossit les objets. Que si M. Wesseling refuse aux Anciens la connoissance des Telescopes, il leur accorde en recompense celle d'une prétendue découverte, qui a fait beaucoup d'honneur à MM. van Helmont & Boyle, & dont l'Auteur des *Recognitions de S. Clement* fait mention en termes exprès (a). C'est au sujet de la nutrition des arbres & des plantes, à qui l'eau fournit les sucres nécessaires. L'expérience suivante a mis cette opinion au dessus de toute attaque. On n'a qu'à prendre une certaine quantité de terre & la mettre après l'avoir pesée dans un vase ; qu'on plante ensuite dans cette terre-là tel rejetton qu'on voudra, il est sûr que quand on viendra dans plusieurs années à arracher cet arbre & qu'on repesera la terre qui est dans le vase, il s'en trouvera la même quantité qu'on y avoit mise. Quoique cette expérience se trouve dans le Livre des *Recognitions* il y a bien de l'apparence que ce n'est pas là où MM. Boyle

&

(a) Lib. VIII. Cap. 27.

& van Helmont l'ont prise, & qu'ils la doivent plutôt à leur talent de découvrir les secrets de la Nature qu'à leurs Lectures.

Le Chapitre XV. est important par les vûes que fournit M. Wesseling pour l'intelligence des inscriptions; la Loi Servilia ordonnoit que chacun joignît toujours à son nom celui de son pere, celui de sa Tribu & enfin son surnom, *Patrem, Tribum, cognomenque*. On ne sauroit dire combien l'ignorance de cette Loi, ou le peu d'attention à l'observer ont fait commettre de fautes, même aux plus habiles. L'un pour se tirer d'affaire est obligé de recourir à des restitutions inutiles & ridicules. Il y a P. SALTIEBUS P. F. MAECIA THALAMUS, dans une inscription rapportée par Cambden: MAECIA, dit celui qui veut l'expliquer, est là-mis à l'Ablatif pour signifier le pays de Saltienus & THALAMUS doit être changé en THERMARIUS. M. Wesseling en ne perdant pas de vûe la Loi Servilia a bientôt trouvé le nœud. MAECIA est le nom de la Tribu de Saltienus, THALAMUS est son surnom. La Tribu est connue par Cicéron, T. Live & Festus & on trouve plusieurs exemples du surnom de THALAMUS dans le grand Recueil de Gruter. On voit ici quantité d'autres bevvues qui ont toutes la même source. Une des plus singulieres est sans doute celle de l'Editeur des Lettres de Tullius qui de la Tribu *Pupinia* a fait une femme Romaine.

Il y a dans le Chapitre XVII. quelques recherches

cherches sur Orphée qui ne sont encore nulle part. Tzetzes cite les Georgiques (a) de ce Poëte & il en rapporte quelques fragmens que Scaliger a fort loués, & qui n'ont servi qu'à faire regretter plus amèrement la perte de l'Ouvrage entier. Mais quand on compare ces fragmens avec différens morceaux même assez longs du Poëme du Philosophe Maxime que M. Fabricius a publié (b) on s'apperçoit aisément que ce Poëme de Maxime & celui dont Tzetzes a produit quelques lambeaux sous le nom d'Orphée sont un seul & même ouvrage ; car enfin de dire que le Philosophe a transporté dans son Ouvrage des morceaux considérables de celui du Poëte de Thrace, c'est ce qui n'est pas vraisemblable. Au reste peut-on croire sur la parole de Tzetzes que ce Poëme est de l'ancien Orphée ? On n'ignore pas le caractère hardi & impudent de ce Grammairien & l'on sait d'ailleurs en quelles étranges erreurs il s'est souvent précipité ; de sorte que son autorité seule ne suffira pas pour nous ôter tous soupçons. Ce qui les augmente même est que Varron & Columelle qui ont laissé le Catalogue des Auteurs qui avoient traité avant eux de l'Agriculture ne disent mot d'Orphée, lequel il n'est pas croiable qu'ils eussent oublié ou négligé s'il y eût eu effectivement de lui quelque ouvrage sur cette matière. Il faut dire

(a) Ou *περὶ ἔργων καὶ ἡμέρων* dans la Pref. de son *Commentaire sur Hesiode.*

(b) *Περὶ καταρχῶν* Tom. VIII. *Biblioth. Græca,*

dire la même chose de Pline l'ancien, qui non seulement n'a pas fait mention d'un pareil Poëme, mais assure positivement au contraire qu'Hésiode est le plus ancien qui ait traité ce sujet (a). Cela suffit sans employer la raison du style qui est trop moderne pour pouvoir convenir au vrai Orphée. Par une suite de conséquences que M. Wesseling tire de divers endroits de la Pièce de Maxime, & qu'il retablit d'ordinaire, on en vient insensiblement à conclure que M. Fabricius a eu raison de l'attribuer à ce Philosophe. On fera bien de voir le Chapitre entier où il y a des choses intéressantes sur un autre Orphée de Crotone qui vivoit du tems de Pisistrate & dont Suidas a parlé. Celles qui regardent les Ouvrages de Titus Bostrensis ne le sont pas moins, on y prouve que le Livre *de æroliis* est un Livre imaginaire, & que celui qu'on a cité sous ce titre-là faisoit partie du grand ouvrage de cet Evêque contre les Manichéens. Cette discussion occupe le XX. Chapitre. M. Wesseling emploie le XXII. à justifier l'authenticité des Vers qui finissent le Poëme de Prudence intitulé *Hamartigenia* (b), ils renferment une prière si singulière & qui paroît si impie du premier coup d'œil que M. Cave n'a jamais pû se résoudre à la lui attribuer. La voici.

Multa

(a) Lib. XVIII. *Hist. Nat.* Cap. XXV.

(b) *De l'origine du Péché.*

*Multa in Thesauris Patris est habitatio, Christe,
 Disparibus discreta locis. Non posco beata
 In Regione domum: sint illic casta virorum
 Agmina, pulvereum quæ dedignantia censum
 Divitias petiere tuas; sit flore perenni
 Candida Virginitas, animum castrata recisam.
 At mihi tartarei satis est si nulla magistri
 Occurrat facies, avidæ nec flamma gehennæ
 Devoret hanc animam, mersam fornacibus imis.
 Esto. Cavernoso quia sic pro labe necesse est
 Corporea, tristis me sorbeat ignis Averno
 Saltem mitificos incendia lenta vapores
 Exhalent, æstuque calor languente tepe scat.
 Lux immensa alios, & tempora victa coronis
 Glorificet, me pœna levis clementer adurat.*

C'est-à-dire: „ Il y a, ô Christ! plusieurs ha-
 „ bitations dans les thresors de ton pere; je
 „ n'en demande point dans une region heu-
 „ reuse, qu'elles soient reservées à cette chas-
 „ te troupe d'hommes qui dedaignant les biens
 „ de la terre & les regardant comme de la
 „ poussiere, n'ont souhaitté que les richesses
 „ du Ciel; qu'on y donne encore place à ces
 „ ames pures & sans taches qui ont gardé leur
 „ esprit exempt de toute souillure. Pour moi;
 „ c'est assez si la figure effraïante de quelque
 „ Ministre du Tartare ne s'offre pas à mes
 „ yeux, & que mon ame plongée dans les
 „ tournaïses profondes n'y soit pas la proie
 „ d'une flamme devorante. Il est juste
 „ que pour être purifié des taches que mon
 „ corps

„ corps a contractées, je souffre paisiblement le
„ feu de l'*Averne*, mais que du milieu même
„ de ce feu lent il sorte des vapeurs rafraichif-
„ santes; que la chaleur perde une partie de
„ sa force. Enfin qu'une lumière éternelle &
„ une couronne brillante glorifient les autres,
„ pourvu que condamné à une peine legere
„ je brûle tout doucement ". Il est certain que
cette priere est extraordinaire quand on ignore
quelle étoit l'opinion des Ecrivains des premiers
siècles de l'Eglise. Ils croïoient que ceux
même qui étoient destinez à la béatitude de-
voient expier leurs imperfections par le feu,
mais qu'à mesure qu'on étoit moins coupable
il agissoit avec moins d'activité, c'est le senti-
ment de S. Hilaire (a), c'est aussi celui de Lac-
tance (b) dont le passage a un rapport assez
grand avec celui du Poëte dont M. Wesseling
a entrepris l'Apologie.

On auroit bien de la peine à réussir dans
celle des Legendaires qu'il convainc dans le
Chapitre XXIV. de plusieurs bevuës ridicu-
les & qui viennent toutes de ne pas savoir
assez de Geographie. Cela est cause qu'ils
changent souvent les Villes en Saints. Le
XXVII. traite de quelques formules de
sermens, usitées les unes chez les Juifs, & les
autres parmi les Chrétiens. Ils étoient accom-
pagnés d'horribles imprécations. En voici un
exemple assez curieux. „ Que le Seigneur
„ Dieu

(a) In *Psalm*. CXIX. p. 261.

(b) *Div. Instit.* Lib. VII. Cap. 21.

„ Dieu de nos Peres qui a fait le Ciel & la
 „ Terre & nous a conduit à pied sec à travers la
 „ Mer Rouge soit beni comme je ne mens pas.
 „ Que si j'étois pris à mentir que le Seigneur
 „ Dieu me donne la lepre de Gieza, & d'A-
 „ ma, qu'il m'envoie le supplice du grand-Prê-
 „ tre Heli, & que la Terre ouvre son sein pour
 „ m'engloutir comme Dathan & Abiron. La
 lepre de Gieza est connuë comme le remarque
 M. Wesseling & il en est parlé dans la VIII.
 Nouvelle. καὶ σχῶ τὴν μερίδα τῆς Ἰούδα καὶ τὴν λέπραν
 τῆς Γιεζὶ καὶ τὸν τρόμον τῆς Καὶν : „ que j'aie la part de
 „ Judas, la lepre de Giezi & le tremblement
 „ de Caïn ”. Quant à l'*Ama* qui est joint à
 Giezi dans la formule que nous avons rapportée,
 M. Wesseling avouë qu'il ne comprend pas
 ce que c'est à moins qu'on ne lui permette
 de changer ce mot & de lire καὶ ἀμα τῆς Ἡλὶ,
 c'est-à-dire, „ qu'il me donne la lepre de
 „ Giezi & qu'en même tems, ἀμα simul, il m'en-
 „ voie le supplice d'Heli; il prefere pourtant
 καὶ τῆς Ναμαν, de ce *Naman* dont il est parlé dans
 le Chap. V. du II. Liv. des Rois. Cette con-
 jecture souffre d'autant moins de difficulté
 que ce nom se trouve employé en cas pareil
 dans des titres du moïen âge (a). A l'égard
 du supplice de Dathan & d'Abiron c'est ce-
 lui que l'Eglise a souhaitté communé-
 ment aux prevaricateurs. On n'a qu'à voir
 les *Capitulaires* de Baluze Tom. II. p. 679. & le
Tbresor Anecd. du P. Martenne Tom. I. p. 79.

Nous

(a) Chart. Reoli Tom. I. Annal. Bened. p. 702.

Nous avons dit qu'on trouvoit dans ces *Probabilia* plus d'une preuve que M. Wesseling avoit lû les Auteurs du moyen âge avec beaucoup d'exactitude, & qu'il étoit aussi capable de travailler sur ces Ecrivains que sur ceux de la bonne antiquité. Le Chapitre XXXVIII. est tout rempli de ce genre d'érudition. Il s'agit d'un passage de Fredegair, copié par Aimoin, & dans lequel il est fait mention de quelques endroits de la Frise dont les traces ne sont pas aisées à suivre & qui ont jusqu'à présent échappé à ceux qui ont traité avec le plus de succès, des antiquitez de cette Province. Voici le passage de Fredegair :

Itemque quod superius prætermisimus; in gentem durissimam maritimam Frisonum nimis crudeliter rebellantem præfatus princeps (Carolus Martellus) audacter navali evectioe properat, certatim ad mare ingressus navium copia adunata Anistrachiam & Austrachiam insulas Frisonum penetravit, super Burdine fluvium castra ponens. Poponem gentilem ducem illorum, fraudulentum Consiliarium interfecit, exercitum Frisonum prostravit, fana eorum Idololatriæ contrivit atque combussit igni. C'est-à-dire : „ Nous avons

„ oublié ci-dessus de raconter de quelle manière ledit Prince, (Charles Martel) s'avança
 „ hardiment par mer contre les Frisons, nation
 „ maritime, endurcie à la fatigue, & qui dans
 „ sa rebellion avoit commis toutes sortes de
 „ cruautés : aiant ensuite rassemblé tous ses
 „ Vaisseaux il penetra jusqu'à Anistrachie &
 „ Austrachie, Isles des Frisons, & posa son
 „ camp

98 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

„ camp au-dessus du Fleuve *Burdine*. Enfin il
 „ tua l'idolatre Popon qui étoit leur chef &
 „ le dangereux Auteur de leurs deliberations,
 „ il desit leur armée entiere, & detruisit & mit
 „ en cendres leurs temples qui étoient consa-
 „ crez à l'Idolatrie”. Les Historiens modernes
 ne conviennent pas des endroits où il faut pla-
 cer *Anistrachie*, *Austrachie* & le Fleuve que Fre-
 degaire appelle *Burdine*. Janus Douza regardoit
 l'Ommelande, Isle adjacente à la Frise, comme
 cette *Anistrachie* ou *Amistrachie*; & il croïoit
 qu'il ne restoit plus de vestige de l'*Austrachie*.
 Cette opinion a été très-vivement refutée par
 Bern. Furmerius (a) & n'a pas été fort suivie.
 Celle de Willel. Boschart qui a mis l'*Amistra-*
chie dans le Canton qui est autour du Fleuve
Amasis a un air de vraisemblance capable de
 faire d'abord impression; cependant ce senti-
 ment ne sauroit souffrir un examen serieuX,
 puisque le Fleuve nommé *Burdine* par Frede-
 gaire couloit entre les deux Isles dont il parle,
 & si l'une des deux est l'*Ostergoa* d'aujourd'hui,
 comme le prétend Boschart lui-même, il n'est
 pas possible que l'Annaliste ait pû avoir en vûe
 le país qu'arrose le Fleuve *Amasis*. M. Wes-
 seling ajoute à cette raison que la partie de
 la Frise qui est autour de ce Fleuve n'a jamais
 porté le nom d'*Anistrachia*, mais bien celui
 d'*Emisga* (b). Menso Alting s'arrangeoit dif-
 féremment; il supposoit premierement que le
 mot

(a) Lib. III. *Annal. Frisic.* Cap. 7.

(b) V. Altfrid, *Vit. S. Ludgeri* Lib. I. Cap. 19,

mot d'*Anistrachia* étoit corrompu & qu'il falloit lire à la place, *Wistrachia*; pensée qui étoit déjà venue à Furmerius; il vouloit encore que l'on changeât le nom du Fleuve *Burdine* en celui de *Burdipe* ou *Boerdipe*; & toutes ces corrections faites, il se trouvoit que *Wistrachia* étoit *Schellingia* & *Austrachia* l'Isle d'Ommelande que Douza avoit prise pour *Anistrachia*. On voit par le respect avec lequel M. Wesseling parle d'Alting que c'est avec peine qu'il s'écarte du sentiment de ce grand homme, mais les raisons suivantes l'y obligent. 1. Il n'est point sûr que les deux Isles de *Schellingia* & d'*Amelandia* existassent du tems de Charles Martel, aucun Auteur contemporain, ceux même des siècles postérieurs, n'en font point mention; & leur existence actuelle n'est pas une preuve pour ceux qui savent les changemens étonnans qui sont arrivez sur les côtes de la Hollande & de la Frise. Il y a plus; la situation des deux Isles dont il s'agit fait connoître avec évidence qu'elles faisoient autrefois partie du Continent de cette dernière Province. 2. Mais quand on supposeroit que l'*Ommelandia* & la *Schellingia* avoient déjà été séparées de la terre ferme du tems de Charles Martel, est-il prouvé pour cela que c'étoient les mêmes que Fredegair a connues sous les noms d'*Anistrachia* & d'*Austrachia*? On ne trouvera certainement pas un seul témoignage d'où l'on puisse l'inferer. 3. Pourquoi recourir à des Chimeres, ou tout au moins à des conjectures très-éloignées quand on peut à moins de

fraix avoir des éclairciffemens positifs ? Il n'y a point de difficulté que l'on connoissoit déjà sous Charles Martel les deux parties de la Frise nommées encore aujourd'hui *Westergoa* & *Ostergoa*. Et pourvu que l'on avouë qu'il faut lire *Wistrachia* au lieu d'*Anistrachia*, on retrouvera facilement dans ces deux parties de la Frise les lieux dont l'Annaliste Fredegair a fait mention. Tel est le sentiment de M. Wesseling sur une matiere qui a exercé tous les Antiquaires de ces Provinces & nous avouons que ses preuves nous paroissent au dessus de toute objection. La plus forte de ces objections seroit sans doute de dire que l'Historien de Fredegair fait des Isles de *Wistrachia* & d'*Austrachia* & que *Westergoa* & *Ostergoa* n'en sont pas. M. Wesseling repond sans peine à cela que non seulement Fredegair & les Auteurs de ces siècles d'ignorance appellent indifferemment du nom d'Isles les peninsules & les pays voisins de la mer, mais que les Ecrivains des meilleurs siècles ne sont pas exempts de cette sorte d'inexactitude; & il en donne un exemple d'autant plus concluant qu'il regarde la Frise elle-même. Le reste de ce Chapitre est rempli par quelques autres recherches sur divers points de Geographie qui concernent la même Province. M. Wesseling discute dans le suivant qui est le dernier de tout l'ouvrage le degré d'autorité qu'on doit accorder aux *Acta Diurna* dont Pighius a conservé quelques fragmens sous l'année DLXXXV. de ses Fastes & M. Dodwel quelques autres dans l'Appendix de
ses

Janvier, Février & Mars 1732. 101

ses Leçons faites à Cambridge. Il paroît que le savant Professeur de Franequer ne fait pas grand cas de ces monumens, & s'il nous est permis de dire ce que nous pensons, c'est ici principalement où l'on doit se souvenir que le titre de son Livre l'autorise quelquefois à faire part de conjectures, qui ne sont que probables; en effet, il s'en faut beaucoup que ce qu'il avance contre les *Actes Journaliers*, ne soit assez fort pour en détruire toute l'authenticité. La longueur de cet Extrait & la variété qu'il convient de repandre dans un Journal ne permet pas d'entrer là-dessus dans aucun détail; & ces deux raisons réunies nous obligent même de renvoyer au volume suivant de cette Bibliothèque ce qui regarde la refutation du Livre d'*Artemonius*.

ARTICLE IV.

ANACREONTIS Teii Odæ & Fragmenta,
Græce & Latine cum Notis JOHANNIS
CORNELII DE PAUW. *Trajecti ad Rhe-*
num apud Guilielmum Kroon.

C'est-à-dire:

Odes & Fragmens d'ANACREON de Teos, en
Grec & en Latin avec les Notes de M. DE
PAUW. A Utrecht chez Guillaume Kroon.
MDCCXXXII. in 4. Pagg. 315.

G 3

Ceux

Ceux qui ne connoissent pas M. De Pauw s'imagineront sans doute à la forme in 4 de cette nouvelle Edition qu'elle est dans le goût de la plupart de celles des anciens Auteurs que l'on publie en ces Provinces, c'est-à-dire , qu'il a rassemblé les Notes entieres des meilleurs Commentateurs d'Anacreon, qu'il a fait un choix des autres ; qu'il a recueilli les Préfaces & les Epîtres Dedicatoires, enfin qu'il a ajouté un petit nombre de ses propres Observations ; & que sur un fondement aussi frivole il s'est crû autorisé à mettre son nom à la tête d'un ouvrage qui lui auroit mediocrement coûté ; mais ce n'est pas-là l'idée qu'on doit se former de M. de Pauw : son *Hephestion* & son *Philé* ont fait voir qu'il n'aimoit pas les routes battues & qu'il se plaisoit à s'en tracer de nouvelles. L'Analyse que nous allons donner de ce nouvel Anacreon sera une bonne preuve qu'il ne se repent pas de son ancienne methode quoiqu'elle lui ait attiré des critiques mortifiantes, & que malgré tout ce qu'on en peut dire, il ne la changera jamais.

On trouve d'abord une Epître Dedicatoire à M. Le Clerc : les uns diront qu'elle est pleine de sentimens estimables ; quelques autres seront peut-être assez malins pour pretendre qu'elle ne doit être regardée que comme une boutade de mauvaise humeur & un excès de misanthropie. Ces derniers nous paroissent trop severes & nous sommes persuadés que M. de Pauw pense en effet ce qu'il dit sur la peine qu'il

qu'il a à louer, sur le mepris qu'il fait des louanges, sur le chagrin même qu'il auroit à souffrir celles de beaucoup de gens de Lettres. Dans la crainte que nous ne soions du nombre de ces derniers, nous le louerons sobrement; & nous rendrons compte en peu de mots de son travail sur Anacreon, ou plutôt pour nous conformer à sa façon de parler, sur le Recueil que nous avons sous le nom de ce Poète.

Il n'y a pas lieu de douter que ce debut ne surprenne nos Lecteurs & il les surprendra davantage à mesure qu'ils auront lû les Odes d'Anacreon avec plus d'attention & de plaisir, & qu'ils sauront mieux les reproches qu'a essuyez M. le Fevre pour lui avoir enlevé une demi-douzaine de Pièces qu'il ne trouvoit pas assez dignes du Poète Grec pour leur donner place parmi ses Ouvrages. M. de Pauw que les préjugez qu'il croit mal fondez n'effraient pas, va plus loin; ce sont toutes les Odes d'Anacreon qu'il juge avoir été supposées par les Grammairiens. Comme les Journaux sont particulièrement destinez à faire part des découvertes singulieres, & que celle-ci est aussi interessante pour ceux qui aiment les belles Lettres, que le pourroit être l'invention d'une nouvelle ligne pour un Geometre, ou d'un nouveau Phenomene pour un Physicien, nous traduirons le commencement de la Préface de M. de Pauw; qui a crû sans doute que le vrai moyen de rendre ses Lecteurs attentifs étoit d'ouvrir la Scene par une idée aussi étrange.

„ Si l'on me demande, dit l'Editeur, ce que
 „ je pense de l'Auteur de ces Vers Anacreon-
 „ tiques, je dis qu'ils ont été composés non
 „ par une seule personne, mais par plusieurs.
 „ En effet, soit que l'on en examine chaque
 „ parole en particulier, ou que l'on s'attache
 „ aux pensées qui sont repandues dans tou-
 „ tes ces Odes, il n'est pas possible de conce-
 „ voir que le même esprit ait pû les produire;
 „ la bigarrure est trop marquée: de là vient
 „ que le prix des Pièces qui entre dans ce Re-
 „ cueil est si différent: il y en a de bonnes,
 „ il y en a aussi de mauvaises, nous les indi-
 „ quons dans les Notes, & il n'est pas nécessaire
 „ de les indiquer ici derechef. Qui que ce soit
 „ n'attribuera les mauvaises à Anacreon. Mais
 „ que faire de celles qui sont dignes de ce
 „ Poète? ne doit-on pas les lui donner? J'en
 „ doute, se répond à lui-même M. de Pauw,
 „ & j'en doute beaucoup”. Or voici quelle
 est la raison d'un si grand doute. Les
 partisans de l'opinion commune n'ont en leur
 faveur que les MSS. sur l'autorité desquels
 H. Estienne a publié ces Poësies sous le nom
 d'Anacreon; mais comme il faut convenir que
 parmi ces Poësies il y en a qui ne sont certai-
 nement pas de lui, ces Manuscrits ne doivent
 plus être d'aucun poids par rapport à celles qui
 sont douteuses, & la preuve qu'ils fournissent
 n'est d'aucune force. Nous ne savons si cet
 argument persuadera beaucoup de Critiques,
 mais sans pousser le Pyrrhonisme aussi loin
 que M. de Pauw, nous doutons beaucoup
 qu'il

qu'il persuade aucun Logicien. Quoiqu'il en soit, voions les autres raisons qu'il a eues d'ôter à Anacreon jusqu'aux Pièces qui peuvent lui faire honneur. La première est qu'il y a eu d'autres Poètes que les Muses ont autant favorisez que le Teïen, & pourquoi ne vouloir pas qu'ils soient les Auteurs de ces bonnes Odes? Avec ce raisonnement, il n'y a gueres d'Ecrivains de l'Antiquité qu'on ne depouillât des ouvrages dont il est en possession. Quoi! parce que ces Odes sont bonnes, prétendre qu'elles sont d'Anacreon? reprend encore M. de Pauw. Il n'est pas difficile de répondre que ce n'est pas uniquement parce qu'elles sont bonnes qu'on les lui a attribuées, mais sur le consentement des MSS. qui est décisif en ces sortes de matieres; & s'il s'en rencontre quelques-unes sur la légitimité desquelles les Savans aient fait quelques difficultez, cela ne fait rien pour le corps même du Recueil qui suivant toutes les règles d'une Critique saine & modérée reste toujours à celui que les MSS. en designent comme l'Auteur. Au reste les Pièces qu'il y a quelque fondement à traiter de supposées parmi celles qui sont venues jusqu'à nous sous le nom d'Anacreon sont en petit nombre, & il ne faut pas s'en rapporter entierement à des Editeurs dont les uns peuvent avoir été trop delicats, & les autres ont été surement trop hardis, pour ne pas dire téméraires.

Nous ne dissimulerons point une Objection qui paroît d'abord très-forte & que l'Édi-

teur croit sans reponse. Suidas dit formellement qu'Anacreon avoit écrit en Dialecte Ionienne (a). Or je demande, dit M. de Pauw, à tous les Savans 'si l'on en trouve beaucoup dans les Odes qui composent le Recueil dont il s'agit ; à peine y en a-t-il la moindre trace : qu'on les compare avec Herodote, où l'on se plaint avec justice de ne pas trouver le tiers des Ionismes qui devroient y être, & l'on verra par cette comparaison que l'Idiotisme en est différent ; & qu'il y a encore dans ces Poësies les deux tiers moins d'Ionismes que dans Herodote, qui a lui-même perdu la plus grande partie de ceux qu'il devoit avoir. Il est aisé de détruire ce raisonnement, ou pour mieux dire ce tissu de conséquences conjecturales tirées du Passage de Suidas ; car si l'on veut bien y prendre garde , indépendamment de la quantité de vers que l'on peut citer & qui sont remplis de mots uniquement employés par les Auteurs qui ont écrit en Dialecte Ionienne, l'exemple auquel M. de Pauw nous renvoie fournit une reponse suffisante à son objection ; c'est que le petit nombre d'Ionismes qui se voient dans Herodote n'empêchant pas qu'on ne le laisse dans une possession paisible de son Histoire, le petit nombre de ceux qu'on rencontre dans les Odes d'Anacreon ne doivent pas non plus empêcher qu'on ne l'en reconnoisse l'Auteur. Nous ajouterons que les Poëtes en particulier se sont moins astreints que les

Ecri-

(a) V. *Ἀνακρέων*.

Janvier, Février & Mars 1732. 107

Ecrivains en Prose à se servir de la même Dialecte. Nous ne croions pas que M. de Pauw ose contester jamais ce principe; on le renvoïeroit à Homere, dont l'exemple est d'un poids d'autant plus grand qu'il étoit presque le seul Poëte qu'Anacreon pût avoir devant les yeux & le seul modele avec Hesiodé qu'il eût à se proposer.

Après avoir fait ces objections victorieuses, M. de Pauw s'en fait une capable d'embarasser un Critique moins hardi que lui; la voici avec la réponse qu'il y donne; l'exposition seule mettra les Lecteurs en état de sentir la solidité de l'une & de l'autre. „ Comment donc, *dit-il*, n'y „ aura-t-il pas dans tout ce Recueil de Vers „ Anacréontiques une seule Ode qui appartienne veritablement à Anacreon? Aulu- „ Gelle en cite une (a) qui s'y trouve; je l'avoue, reprend froidement le nouveau Commentateur, „ mais cela ne me touche point. „ Qu'on jette seulement les yeux sur mes remarques & l'on aura honte de s'être servi „ d'une raison aussi mince. Quoi! on pretendra s'appuier d'une Pièce où non seulement les paroles, mais les vers entiers sont si „ fort brouillez & que les Grammairiens ont „ pris la licence d'augmenter & d'estropier „ tant qu'ils ont voulu? A Dieu ne plaise, à Dieu „ ne plaise qu'on raisonne ainsi: ce qu'ils „ ont tourné à leur mode, d'autres peuvent „ bien aussi l'avoir d'abord supposé, & une „ fauf-

(a) C'est la XVII. V. p. 68. & suiv.

„ fausseté conduit naturellement à en soup-
 „ çonner une autre, c'est pourquoi cette ci-
 „ tation d'Aulu-Gelle ne conclut rien. Mais
 „ vous poursuivrez, ajoute M. de Pauw,
 „ Aulu-Gelle a trouvé cette Ode sous le nom
 „ d'Anacreon, & n'est-ce pas une preuve in-
 „ dubitable qu'elle est de lui? Rien moins que
 „ cela; & pour dire sans détour ce que je pense,
 „ cette collection de Vers Anacreontiques
 „ existoit déjà du tems d'Aulu-Gelle, & elle
 „ comprenoit beaucoup de Vers, qui quoi-
 „ qu'ils eussent été composez par d'autres
 „ Poëtes y paroissoient cependant mal à pro-
 „ pos sous le nom d'Anacreon; & cela ve-
 „ noit en partie de gens sans goût qui pre-
 „ noient pour des ouvrages de sa façon des
 „ Pièces fort mediocres; ou de fripons qui
 „ savoient que le vrai moyen de bien vendre
 „ leurs marchandises étoit de la débiter com-
 „ me venant d'une aussi bonne fabrique que
 „ l'avoit été la sienne. Les vrais Savans n'i-
 „ gnorent pas combien ces divers motifs ont
 „ fait supposer de monumens & qu'il y en a
 „ plus que nous ne pouvons le savoir ou que
 „ nous n'osons le dire”. [Cette dernière
 „ période est remarquable & nous invitons M. de
 „ Pauw à nous dire son secret. Pourquoi ne pas
 „ profiter de la liberté qui regne dans la Republi-
 „ que des Lettres, où il est permis d'offrir à la
 „ discussion des personnes instruites tout ce qu'on
 „ croit vrai, & dans celle de Hollande où il n'a
 „ pas à apprehender que l'on étouffe ses décou-
 ver-

vertes comme l'on a fait en France celles du P. Hardouin.]

Achevons le passage de l'Editeur. „ Je „ mets principalement, continue-t-il, parmi „ les embuches que les faussaires ont tendues „ à notre credulité l'Ode qu'Aulu-Gelle attribue à Anacreon; il paroît même que pour „ reussir plus sûrement, ils ont fourré dans „ l'Edition dont l'Auteur des Nuits Attiques „ s'est servi, le nom de Bathylle; rien n'est „ plus clair quand on y fait attention”. Nous ne croïons pas qu'il soit possible de pousser plus loin la hardiesse des conjectures. Mais que répondre aux faits suivans qui les détruisent & independamment desquels elles ne prouvent que la subtilité de celui qui les avance.

1. Les ouvrages d'Anacreon subsistoient du tems d'Horace (a), ils subsistoient du tems d'Ovide (b) qui en conseille la lecture à ceux qui vouloient apprendre les mysteres de l'Amour, est-il difficile de concevoir que dans la haute réputation où ils étoient, ils ont pu se conserver jusqu'à Aulu-Gelle? 2. Il se trouve dans l'Anthologie & sous le nom d'Anacreon quelques-unes de ces mêmes Odes qu'on trouve aussi dans la collection qui nous reste. 3. Alcyonius dans son I. Livre de *Exilio* dit avoir entendu raconter dans sa jeunesse à Demetrius Chalcondyle que les Prêtres avoient

fi

(a) *Nec si quid olim iussit Anacreon,*
Delevit aras.

Lib. IV. Od. IX;

(b) Lib. III. De *Arte Amandi*,

110 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE ,

si bien fait auprès des Empereurs de Constantinople qu'ils avoient obtenu d'eux qu'on brûlât les exemplaires des anciens Lyriques Grecs dont les Ouvrages pouvoient nuire aux mœurs. Anacreon est au rang de ceux qui furent livrez au zele de ces Ecclesiastiques ; il en restoit donc alors des MSS. Nous savons bien qu'on pourra revoquer en doute la verité du recit d'Alcyonius & qu'on l'a fait : mais si d'un côté il est dangereux d'être trop credule, il ne l'est pas moins de l'autre de nier sans aucun sujet ce qui est possible & affirmé par des gens qui n'avoient aucun intérêt à nous tromper, & sur la probité desquels il n'y a pas d'ailleurs de justes soupçons.

Nous nous sommes arrêté sur cet endroit de la Préface de M. de Pauw un peu plus que nous n'avions compté de le faire, & que la matière ne le demandoit. Mais c'est une suite de la douleur que nous avons de voir à quel point on viole aujourd'hui sur les plus légers fondemens les règles de la véritable Critique. On doit louer ceux qui se font de nouvelles routes, mais ce n'est pas assez qu'elles soient nouvelles ; il faut qu'elles conduisent au but. Que si malheureusement elles ne sont propres qu'à égarer, alors on ne sauroit apporter trop de soin pour empêcher que les Lecteurs ne s'y engagent & ne s'y perdent avec leurs guides.

Mr. de Pauw traite ensuite de la mesure des vers d'Anacreon & après avoir montré combien elle est différente en différens endroits, il
en

en conclut avec raison qu'elle ne suffit pas pour autoriser les Critiques à changer les vers où elle se fait remarquer, quand d'ailleurs ils sont corrects; c'est ainsi, dit-il, qu'il en use & qu'il continuera d'en user jusqu'à ce qu'on lui ait prouvé que les Anciens ne mêloient pas divers pieds, & qu'on ait fait voir que ce mélange est contraire aux règles du chant. Ce principe est excellent & ferme la porte à un grand nombre de pretextes que se forgent bien des Critiques sur la nécessité de corriger des passages qui sont très-clairs & très-beaux. Il passe ensuite aux fragmens de son Auteur & il avertit qu'il a donné place dans son Edition à tous ceux que H. Etienne & d'autres Editeurs qui l'ont suivi ont ramassés; ces fragmens doivent être d'autant plus précieux pour M. de Pauw qu'ils sont les restes les moins suspects du Poëte Grec: il les a mis tels qu'ils se trouvent dans les Auteurs qui les ont conservez en les citant, & ne s'est point embarassé de les rappeler aux règles étroites de la versification; l'expérience lui ayant appris que rien n'est si dangereux que de prétendre réduire à une mesure certaine les fragmens des Lyriques au milieu du grand nombre de mesures à quoi ils peuvent être effectivement réduits. Il y a beaucoup de sagacité dans la critique de quelques uns des fragmens que Josué Barnes a attribués à Anacreon & qui ne sont point de lui; tels sont entr'autres les sept vers tirés de la Poétique de Scaliger, & que M. de Pauw soupçonne avec beaucoup de vraisemblance avoir été

112 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

été composez par Scaliger même pour servir d'exemples des différentes mesures des vers Anacreontiques. Enfin l'Editeur finit sa Préface en expliquant brièvement ce qu'il s'est proposé de faire dans ses remarques ; c'est d'examiner succinctement tous les endroits difficiles, de sorte qu'on puisse lire à present le prétendu Anacreon sans être arrêté à chaque vers : il a évité surtout de toucher à cet amas de sottises dont ceux qui l'ont précédé ont farci leurs Notes : on ne sera pas fâché de savoir ce qu'il en pense : *Ut de aliis non loquar*, dit-il, *duo Commentarii duorum Interpretum, Barnesii & Baxteri, tot inutilissimis nugis sunt repleti, ut si eas singulatim refutare instituissem, plura de illis solis conscribenda fuissent mihi, quam nunc de Græcis omnibus conscripsi.* C'est-à-dire :
 „ Pour ne pas parler des autres Commenta-
 „ teurs, les Observations de Barnes & de Bax-
 „ ter sont remplies de tant de puerilitez, que
 „ si j'avois entrepris de les refuter toutes, ce-
 „ la seul auroit occupé plus de place que n'en
 „ ont pris mes remarques sur le Texte Grec”.
 Ce jugement est un peu dur, & M. de Pauw ne dement pas dans le cours de son ouvrage cette façon Laconique de décider. Il approuve peu, il louë moins encore, & quand il n'est pas de l'avis de quelque Interprète, il a soin d'ajouter toujours à son nom quelque Epithete offensante. Il s'y est tellement accoutumé qu'il ne perd pas cette coutume, quand même il s'agit de Savans dont il a goûté ailleurs quelques conjectures. Nous sommes
 très-

Janvier, Fevrier & Mars 1732. 113

très-persuadés qu'il prend ces sortes de proce-
dez pour la vertu appellée en Grec *μεινολια*, *Fran-*
chise. S'il s'applique jamais aux Langues mo-
dernes il verra qu'elles leur donnent un autre
nom que nous aurons le menagement de
supprimer.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici n'em-
pêchera pas que nous ne rendions justice aux
Notes de M. de Pauw. En general elles sont
pleines d'érudition. Cette érudition ne regar-
de pas seulement les mots, elle s'étend
jusqu'aux pensées de son Auteur, ce qui est
une methode toujours utile, mais dont il sem-
ble que ceux qui commentent les Poètes &
autres Ecrivains pareils ne devroient jamais
s'écarter. Au reste que ces observations cri-
tiques soient partout également justes & bien
appuïées, c'est ce que nous n'osons pas dire.
Nous ajouterons qu'il y regne une affluence
de paroles qui ne sera pas du goût de bien des
Lecteurs. Nous avons déjà touché l'air de
hauteur qui se fait sentir à toute occasion, ain-
si nous n'en parlerons pas davantage & nous
finirons cet extrait en rapportant quelques No-
tes qui puissent faire connoître si le jugement
general que nous en avons porté est bien fon-
dé.

ODE I. Cette Ode sert de Préface à tout le
Recueil & contient une pensée naturelle &
qui reçoit un prix infini du tour ingenieux qu'y
a donné Anacreon, il auroit voulu chanter les
exploits des Atrides & de Cadmus, mais son

Tom. VIII. Part. I.

H

luth

114 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

Luth ne vouloit chanter que l'Amour. Que fait-il? il change les cordes de sa lyre, il change sa lyre entiere :

Ἡμεῖς τε νεῦρον παλιν
καὶ τὴν λύρην ἀπαισαν.

C'est sur ces deux Vers que roule une Note de M. de Pauw. Tous les Interprètes conviennent que par *λύρην ἀπαισαν* il faut entendre qu'Anacreon s'apercevant que le changement de cordes ne suffisoit pas, il avoit changé toute sa lyre, c'est-à-dire, comme l'explique Barnes, l'archet, le pesson, les chevilles. M. de Pauw pretend au contraire que le Poëte a voulu dire qu'il avoit changé de Luth; mais cette explication paroît opposée au texte même, & à l'usage des Poëtes qui ont accoutumé de dire, lorsqu'ils veulent chanter quelque chose d'extraordinaire, qu'ils ont monté leur Luth de neuf & non pas qu'ils en ont pris un autre. Un passage de l'Ode XLVIII. en est une preuve. *Apportez-moi, dit Anacreon, la lyre d'Homere; mais que la Corde qui chante les combats en soit ôtée :*

Δότε μοι λύρην Ὅμηρος
Φοίνης ἀναιδε χορδῆς.

Ainsi ce n'est pas la difference des Luths, mais celle des cordes qui fait la difference des chants.

ODE II. Il y a trois endroits dans cette Ode qui embarrassent les Commentateurs & sur les-

lesquels ils sont divisez : 1. *κίεον* où la seconde Syllabe est longue contre l'usage ; Baxter pretendoit en avoir trouvé un exemple dans Orphée, mais Barnes ne se rendit pas & a toujours soutenu que dans ce Vers comme dans celui d'Anacreon *κίεον* la seconde longue venoit de *κίεον* & non de *κίεον*. M. de Pauw n'est pas content de toutes ces solutions, & il en donne une qui est tout au moins aussi naturelle. Les Poëtes, nous dit-il, ont employé *κίεον* lorsqu'ils ont eu besoin que les trois dernières Syllabes de ce mot fissent un dactyle, & par la même licence, ils ont en contractant ce mot rejeté l'a bref qu'ils y avoient introduit & réduit à un trochée les deux Syllabes qui restoient. Il faut seulement observer de laisser à ce mot la marque de la contraction & accentuer *κίεον* & non *κίεον*.

2. Le mot de *φρόνημα*, attribut qu'Anacreon dit que la nature a donné aux hommes embarrasse les Commentateurs. H. Estienne le prend pour la prudence ; Baxter veut que ce soit le courage, sur quoi Barnes se range de son côté. M. de Pauw entend par-là la grandeur d'ame. S'il y avoit des exemples de cette dernière signification elle fait certainement un sens plus beau, & dès qu'on en aura cité quelqu'un, nous l'adopterons avec plaisir ; en attendant nous ne voïons point d'inconvenient à nous en tenir à celle de H. Estienne, Barnes a beau dire que *φρόνημα* n'est employé par aucun Auteur pour signifier la prudence, & que si l'on veut absolument que ce soit la pen-

116 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

sée d'Anacreon il faut y substituer *φρόνησις*, ou *πρόνοια*; cependant il est certain que Plutarque s'en est servi en ce sens dans la Vie de Fabius; & quant à ce qu'il ajoute après Baxter que les Vers suivans où il est marqué que les femmes ont reçu la beauté *ἀντ' ἀντιδωκεν ἀνδράσιν* font allusion au courage qui a été accordé aux hommes, il faut convenir qu'il n'y a rien de si foible. Qui ne voit pas qu'Anacreon aiant dit que la nature sage & prudente avoit donné à chaque animal des armes propres à sa deffense & venant ensuite au present qu'elle a fait à la femme de la beauté, il ajoute qu'elle lui sert autant & plus que les cornes aux Taureaux, la vitesse aux Lievres, la prudence aux hommes; & qu'elle est pour le beau sexe un bouclier impenetrable & contre lequel les traits les plus forts s'émeussent facilement.

3. Après avoir fait l'énumération des avantages que la nature a accordez à diverses especes d'animaux, & de la prudence ou du courage dont elle a gratifié les hommes, il ajoute

*Τὴν αἰὲν ἔχον ἴσιν.
Τί ἔτι δίδωσι; καὶ τί.*

*At fœminis nequivit,
Quid ergo donat illis?
Decoram habere formam.*

C'est-à-dire, selon H. Etienne, que la nature n'aiant plus la prudence qu'elle avoit donné aux hommes, elle ne put la donner aux Dames; quel

Janvier, Fevrier & Mars 1732. 117

quel present leur fit-elle donc? la beauté. Il faut pour admettre cette explication suppléer dans le premier Vers le *φρόνημα* qui est dans le precedent que nous n'avons pas rapporté. M. le Fevre mecontent de cette interpretation tourne la chose d'une autre maniere; *φρονέειν* *ὅτι* *ἐξ* *αὐτῆς* veut dire selon lui que la nature avoit épuisé ses dons & qu'il ne lui restoit plus rien pour les Dames. M. de Pauw desapprouve cette entorse, qui renferme effectivement, comme il le remarque, une contradiction grossiere, puisque dans le Vers qui suit les femmes reçoivent la beauté pour appanage. M. Davies a restitué heureusement cet endroit, *φρονέειν* *ὅτι* *ἰστέχων*. Plutôt que d'admettre cette ingenieuse correction, M. de Pauw aime mieux croire que ce Vers n'est point gâté & qu'il est plus sage de croire que cette Ode n'est pas d'un Poëte tel qu'Anacreon.

ODE IV. Cette Ode a passé jusqu'à present pour une des plus jolies d'Anacreon; cependant M. de Pauw la trouve pleine de tant de defauts qu'il ne croit pas qu'à moins que de la partager, & d'en faire deux Pièces toutes differentes, on puisse la mettre sur le compte d'un Auteur qui a un peu de sens commun. Ses conjectures tiendroient trop de place ici, & elles meritent d'être lues en entier. Nous nous arrêterons seulement à une Note qui nous a paru fort subtile & qui peut-être paroitra chimerique à bien des Lecteurs. Mais il faut pour en juger avec plus de connoissance avoir sous

118 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

les yeux les Vers qui y ont donné occasion,
les voici.

Ἐπὶ μυρσίναις τρεῖναις
Ἐπὶ λωτίναις τε ποίαις
Στορέσας θείλῳ προσωίνην.
Ὁ δ' Ἔρως χιτῶνα δῆσας
Ἵπ' αὐχένῳ παπύρῳ
Μέθυ μοι διακονεῖτω.

C'est-à-dire suivant la Version de Madame Dacier : „ Je veux boire couché sur le Myrthe „ verd, & sur l'Alifier ; qu'Amour retrouffe „ donc son manteau au dessus de l'épaule avec „ un ruban *de papier d'Egypte* & qu'il me verse du vin”. Voïons à present la remarque de M. de Pauw : „ *Les Commentateurs*, dit-il, „ conviennent unanimement qu'il s'agit ici du „ papier d'Egypte, & ils ont raison ; je ne „ voudrois pas pourtant qu'ils entendissent par „ là une petite corde faite de ce papier, mais „ ou de l'écorce encore tendre, ou des bandes „ lettres de cette plante entortillées de façon „ qu'elles pussent servir de lien. Cela „ supposé, la pensée d'Anacreon aura quel- „ que sorte d'élégance, au lieu que sans cela „ on n'y decouvre rien que de grossier ; car „ peut-on rien imaginer qui le soit plus qu'une „ vraie corde ? Une tunique ainsi relevée „ jusqu'au col laisseroit voir à nud l'estomac „ & le ventre de Cupidon, & c'étoit sans „ doute pour repaître sa vuë d'un spectacle „ aussi charmant que le Poëte vouloit que ce „ Dieu

„ Dieu nouât son manteau; il y auroit beau-
„ coup de delicateſſe à ſe ſervir d’une corde
„ en cette occaſion, ce ſeroit certainement
„ une ſotiſe que cette idée: le Poète a donc
„ eu en vûe une feuille ou des bandelettes de
„ papier, pour que le manteau de l’Amour
„ fût renoué avec plus de grace. Cela me
„ paroît hors de toute conteſtation.

Nous avoïons ingenuement que nous ne ſavons à qui M. de Pauw peut en vouloir; & quoique nous aïons lû avec aſſez d’attention tout ce qui a été écrit ſur Anacreon, il ne nous reſte aucune idée d’avoir lû dans aucun de ſes Interprètes une idée aſſi ridicule que celle de cette corde qui attache le manteau de Cupidon. Si c’eſt un monſtre que l’Editeur s’eſt forgé, comme il y a bien de l’apparence, nous n’avons plus rien à dire, ſi ce n’eſt qu’il l’a parfaitement combattu & que nous le felicitons de ſa victoire. Quant à la ſuite de cette Note où il obſerve que cette Ode pourroit bien être d’un Poète Egyptien parce qu’il y eſt parlé du papier & du lotos qui croiſſoient dans ce pays & que le myrthe y croiſſoit aſſi, il nous ſuffira de remarquer que ſi une fois de pareilles conjectures font fortune, il ſera aisé de ſe ſignaler par de nouvelles decouvertes dans l’Hiſtoire Litteraire des Auteurs Grecs.

ODE IX. M. le Fevre, bon juge en cette matiere, dit dans une eſpece d’enthouſiaſme qui prend rarement à ceux qui ſentent plutôt la force des mots que les penſées des Originaux

naux qu'ils commentent, qu'on a de la peine à croire que cette Ode ait été faite par un homme, & qu'il semble que les Muses & les Graces y ont travaillé de concert à l'envi les unes des autres (a). M. de Pauw qui l'a sans doute considérée avec plus de flegme ne la croit pas d'Anacreon quoiqu'il ne la méprise pas entièrement. Voici pourquoi. La Colombe, qui est un des personnages de ce charmant Dialogue, dit qu'elle appartient à Anacreon, & qu'elle lui a été cédée par Venus pour une petite Hymne de la façon du Poète. Il n'y a qu'un fat selon l'Editeur qui puisse parler ainsi de soi-même & qui fasse tant de cas de ses propres productions, or Anacreon savoit trop bien vivre pour extravaguer jusqu'à ce point (b). Apparemment que M. de Pauw a oublié que les Poètes les plus célèbres se sont couronnés de leurs propres mains, qu'il y a par rapport à cette coutume une tradition non interrompue sur le Parnasse & qu'il faudroit ôter à ces Messieurs leurs plus beaux ouvrages, si l'on vouloit leur ôter ceux où ils se sont louez sinon avec autant de délicatesse, au moins avec aussi peu de respect pour la modestie. Mais de qui que soit cette divine petite Pièce, on doit convenir que M. de Pauw n'est pas au-dessous

(a) Pag. 139. Not. in Anacreont.

(b) *Quid tibi videtur? An homo non ineptus ita loquatur de se ipso & tanti estimabit sua? Vix puto, ipseque Anacreon cultior & lepidior quam ut ita insanierit. Quare dicam libere, Odarium hoc non ab eo, sed alio docto & bellatulo vase compositum esse auguror plane.*

deffous des meilleurs Interprètes d'Anacreon dans l'examen qu'il a entrepris des endroits les plus difficiles. Tel est ce Vers entendu si différemment par H. Etienne, M. le Fevre, Barnes, Tollius (a) & M. Davies (b). *Τίς ἐσσι, σὺ μέλει* §. Nous rapportons seulement la correction de ce dernier; comme elle se trouve dans un ouvrage qui n'a pas un grand rapport à Anacreon, il pourroit se faire que des gens habiles n'en auroient pas connoissance. Ce savant Anglois lit, *Τίς ἐσσι, εἰ μέλει* §; mais quelque ingénieuse qu'elle paroisse, M. de Pauw n'en est pas content, & il croit qu'il faut nécessairement *Τίς ἐμὴ, σὺ μέλει* §; cela peut se supporter, mais pour user de la liberté que l'Editeur veut bien accorder à tout le monde, nous remarquerons que l'homme avec lequel la Colombe s'entretient lui aiant d'abord demandé d'où elle vient & où elle va *πῶθεν πῶθεν πέταται*, il est naturel qu'elle dise quel est son maître & où il l'envoie ainsi parfumée. Et en effet la Colombe savoit si parfaitement que c'étoit là ce qu'on vouloit d'elle que quand elle s'apperçoit que le plaisir de parler de la douceur de son esclavage l'emporte trop loin, elle se traite elle-même de babillarde & se tait. Au reste nous sommes surpris que M. de Pauw n'ait dit mot de la conjecture de M. d'Arnaud (c), approuvée par MM. les Journalistes

(a) *Not. in Ausonium.*

(b) *In Cap. XLVII. Lib. II. de Natura Deorum.*

(c) *Spec. Animadv. Critic. ad Scriptores Græcos. Cap. L.*

122 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

tes de Leipzig (a), *Τίς ἰσὶ, μοι μέλει δὲ* ; elle vaut bien celle de Barnes qu'il refute assez au long ; voudroit-il nous laisser lieu de soupçonner que la hardiesse qu'a eue ce savant jeune homme de se mesurer avec lui au sujet de quelques endroits d'Hephestion, lui a déplu ? On le croiroit presque à voir l'affectation avec laquelle il garde un profond silence sur les corrections que M. d'Arnauld a faites dans Anacreon. Elles peuvent n'être pas toutes de la même force, mais au moins y en a-t-il qui valent la peine d'être refutées.

Revenons aux Notes de M. de Pauw ; on ne sauroit qu'approuver le changement du tems futur au présent qu'il fait dans ces Vers :

Τὸν οἶνον, ἂν πορπίνα
Πῖψα δ' ἂν χορεύσω,
Καὶ δισπότῃ Ἀνακρείοντα
Πτεροῖσι συγκαλύψω.

Cette difference donne un sens plus beau. Le troisiéme de ces Vers a besoin d'une main habile ; celle de nôtre Editeur presente

Καὶ δισπότῃ κρείοντα.

Ou bien

Δισπότῃ τ' Ἀνακρείοντα.

Mais

(a) *Μετ. Erudit.*, April, MDCCXXIX, p. 155.

Janvier, Février & Mars 1732. 123

Mais il avouë que ni l'une ni l'autre de ces corrections ne lui plait assez pour l'honorer de son suffrage. Un François qui lui est inconnu, dit-il, lisoit

Καὶ διαπύκνω γέροντα.

Ce qui lui déplait pour deux raisons, l'une est que ce *γέροντα* est trop éloigné de la Leçon ordinaire, & l'autre qu'Anacreon n'étoit pas si vieux dans le tems qu'il aimoit Bathylle; ce qu'il prouve par ce passage d'Horace,

*Non aliter Samio dicunt arfisse Bathyllo
Anacreonta Teium (a).*

La premiere n'est pas absolument d'un grand poids, puisque l'on admet, lorsqu'elles sont nécessaires, des corrections bien plus éloignées des MSS. Pour la seconde elle est plus forte, car il est certain que Bathylle a vécu avec Anacreon à la Cour de Polycrate Tyran de Samos qui aimoit éperduement ce jeune homme; & alors Anacreon n'étoit pas assez âgé pour se traiter de vieillard. Nous ne dissimulerons point pourtant qu'il y a dans cette même Ode un Vers ou deux desquels on pourroit conclure qu'Anacreon prenoit plaisir à se peindre sous l'idée d'un vieillard; ce sont ceux où la Colombe dit qu'elle le couvre de ses ailes, cela ne convient pas mal à un homme

(a) *Eped. Lib. Od. XIV.*

124 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

me qui a besoin de recourir à tout ce qui peut entretenir la chaleur naturelle. Quoiqu'il en soit, le passage d'Horace ne prouve rien contre cette correction, & le Poëte auroit pû dire qu'il n'aimoit pas avec moins d'ardeur sa maîtresse que le Poëte Teïen aimoit Bathylle, quand la passion d'Anacreon eût commencé dans une vieillesse avancée: *aliter* ne signifie pas autre chose.

Nous ne quitterons point cette Ode sans remarquer que Barnes vouloit que le Dialogue se passât entre Anacreon & sa Colombe; M. de Pauw dit qu'une idée aussi ridicule ne pouvoit naître que dans la tête de Barnes & de ses pareils. Il a raison, cette supposition que rien n'autorise ôteroit toutes les graces de cet ingénieux petit Poëme.

ODE XIII. M. de Pauw n'a gueres eu affaire jusqu'à présent qu'à des Critiques dont à l'exception de M. le Fevre, il ne paroît pas estimer beaucoup les lumieres, mais cette Ode le fait entrer en lice avec le célèbre M. Bentley, qui dans une Lettre écrite au Poëte sans fard a tenté d'en corriger quelques endroits, & entr'autres le troisieme Vers. Anacreon dit;

Οἱ μὲν καλῶ Κυβήβλη
Τὸν ἡμίγηλον Ἄτυον
Ἐν ἔρεσιν βοῶντες
Δίγυσιν ἐμμανήσας.

Ce qui signifie: „ On dit que l'effeminé Atys
„ devint furieux de l'amour qu'il eut pour
„ la

Janvier, Février & Mars 1732. 125

„ la bonne Cybele ”. La difficulté de Gacon Auteur du *Poëte sans fard* étoit que les Poëtes ont bien parlé de la fureur de Cybele pour Atys, mais qu'il ne connoissoit qu'Anacreon qui eût fait mention de celle d'Atys pour Cybele. Cette singularité lui aiant fait soupçonner que l'Original pourroit bien être corrompû, & son savoir n'allant pas jusqu'à rétablir des passages altérés, il s'adressa à M. Bentley, & lui proposa son embarras. Le célèbre Anglois frappé lui-même du mal ne fut pas long-tems sans y trouver un remede, & il changea d'abord *βοῶντα* en *βοῶσαν*; par ce moïen Anacreon ne disoit plus rien d'extraordinaire. On ne conteste pas à M. Bentley que cette restitution ne soit très-simple, & que si effectivement le passage avoit besoin d'être corrigé, il ne dût l'être de cette maniere: mais M. de Pauw prouve par l'autorité de Salluste (a) qu'Anacreon n'est pas le seul qui est fait Atys furieux: on peut voir le passage original au bas de la page (b). L'Editeur justifie une autre leçon que M. Bentley avoit crû devoir être reformée dans la même Ode, & il la justifie par des raisons solides & suffisantes: celles qu'il ap-
por-

(a) De Diis & Mundo. Cap 4.

(b) Τὴν μητέρα τῶν θεῶν φασὶ τὸν Ἀττιν παρὰ τῇ Γαλλῇ κείμενον ἰδοῦσαν ποταμῷ ἐρασθῆναι τε καὶ λαβοῦσαν τὸν ἄσπερτον αὐτῇ περιθεῖναι πέλον καὶ τοῦ λοιποῦ μετ' ἑαυτῆς ἔχειν. Ὁ δὲ Νύμφης ἐρασθεὶς τὴν θεῶν μητέρα ἀπολιπὼν τῇ Νύμφῃ σὺνεν. Καὶ διὰ τοῦτο ἡ Μήτηρ τῶν θεῶν ποιεῖ μανθῆναι τὸν Ἀττιν, &c.

126 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

porte pour mettre au Vers penultieme ~~μῦθος~~
~~μῦθος~~ au lieu de ~~μῦθος~~ ~~μῦθος~~ ne sont pas d'un
moindre poids & l'on ne sauroit disconvenir
que c'est le seul biais qu'on puisse prendre
pour prêter à cette fin d'Ode un sens raison-
nable. Nous croions aussi qu'il a bien fait
d'approuver la correction de ~~μῦθος~~ article en ~~μῦθος~~ troi-
sieme personne du subjonctif au Vers 12. de
l'Ode XVIII. il en fait honneur à M. de la
Fosse, à qui nous ne savons pas pourquoi il
donne le nom d'*Abbé*. Il est tems de finir cet
Extrait qui suffit pour donner une idée de la
Méthode de M. de Pauw, dont les Notes re-
duites à un tiers, & depouillées de l'air de
confiance qui y domine auroient été très-uti-
les & parfaitement reçues du public, à ce que
nous avons lieu de presumer.

ARTICLE V.

A Critical Examination, &c. C'est-à-dire :
*Examen Critique du NOUVEAU TES-
TAMENT EN GREC ET EN AN-
GLOIS qui a paru depuis peu, où l'on décou-
vre & censure le texte corrompu, la faus-
se version, & les notes dangereuses de l'E-
diteur, par LEONARD TWELLS, Vicai-
re de Ste. Marie de Marlborough, en III. Par-
ties. I. Part. pp. 166. II. Part. pp. 168. III.
Part.*

Janvier, Février & Mars 1732. 127

Part. pp. 187. A Londres, chez R. Gofling. 1731. in 8.

IL n'étoit gueres possible, qu'une entreprise aussi hardie que celle de publier un Texte du Nouveau Testament different en bien des endroits du Texte ordinaire, & de donner une Version fort libre de ce nouveau Texte, & accompagnée de Notes assez contraires aux sentimens reçus, échapât à la Critique de plusieurs personnes toujours attentives à prevenir les nouveutez, sur tout dans une matiere aussi essentielle à la Religion que la pureté du Texte Sacré. Animé d'un juste zèle contre une liberté, qu'on doit traiter sans hésiter de licence, & surpris qu'on ne se soit pas élevé jusqu'ici contre un ouvrage, si capable d'exciter d'indignation, Mr. *Twells* s'est chargé lui-même de l'entreprise, & fait paroître dans sa Critique ordinairement beaucoup d'érudition, souvent du discernement, & toujours beaucoup de Religion & un grand attachement pour l'Orthodoxie.

Quoique l'ouvrage ne soit distingué qu'en trois parties, il y en a proprement quatre. La 1. est employée à l'examen du Texte; la 2. à celui de la Version; la 3. à celui des Notes; & la dernière à la défense de la Canonicité de quelques-uns des livres du N. T. & principalement de l'Apocalypse, non seulement contre le Traducteur du N. Testament, mais encore contre l'Auteur Anonyme d'une Dissertation Historique & Critique sur ce Livre.

A

À l'idée que l'on vient de donner du plan de cet ouvrage, on sent bien qu'il n'est guères possible d'en former un Extrait suivi, puisque le tout consiste dans une discussion détaillée de passages sans liaison, & qui n'ont d'autre connexité entr'eux que par le rapport qu'ils ont à certains chefs généraux, dont notre Critique fait proprement l'objet de la Censure, & qu'il nous suffira presque d'indiquer pour donner une idée de l'ouvrage.

1. Mr. *Twells* prétend d'abord, que le nouvel Editeur dans la révision de son Texte n'a suivi aucune règle fixe; qu'ayant pris pour fondement de son Edition le Texte du Dr. *Mill*, il l'a abandonnée en plus de 1100. endroits; qu'il ne s'est point toujours déterminé par la pluralité des MSS; que quelque estime qu'il fasse paroître pour le MS. Alexandrin il s'en écarte en plus de 360. places pour suivre le Texte imprimé, & dans environ 80. autres, où le Texte imprimé & le MS. s'accordent; que d'ailleurs les leçons qu'il a suivies en plusieurs endroits avec le plus de raison ne sauroient être regardées tout au plus que comme plus probables; que d'autres n'ont pas pour elles plus d'autorité que celles auxquelles elles ont été substituées, & que quelques unes sont des depravations manifestes du Texte; que quelquefois il a suivi trop aveuglément le Dr. *Mill*, & que dans d'autres occasions il l'a ou abandonné ou contredit sans raison; que dans quelques rencontres il s'est contredit lui-même en suivant des

des corrections qu'il a rejetées dans des endroits paralleles ; que quelques-unes des leçons de son nouveau Texte ne viennent que de son ignorance de l'Orthographe Greque ou de ses meprises ; en un mot que son Texte est très-imparfait, & que dans la correction que l'Auteur en a faite il paroît avoir moins suivi les règles de Critique que les vuës particulieres qu'il a eues ou d'autoriser ses sentimens singuliers ou de decréditer ceux qui sont reçus dans l'Eglise.

2. De la Critique du Texte notre Auteur passe à celle de la Version Angloise, qu'il charge d'abord de differens défauts dans le style, & d'expressions fausses ; impropres, affectées, Poétiques, peu naturelles, indecentes, peu convenables au sujet, pleines d'une fausse délicatesse & d'une fausse modestie, & peu proportionnées au temps auquel elles doivent se rapporter.

Il ajoute que cette Traduction a des qualitez, qui seroient mauvaises dans toutes sortes d'ouvrages, mais qui le sont bien plus dans une Version du N. T. Que souvent c'est plutôt une Paraphrase qu'une Version ; que le Traducteur y fait disparoître ou y affoiblit différentes Antitheses qui sont dans le Texte ; qu'il supprime dans l'Anglois différentes fortes expressions qui sont dans le Grec ; & qu'il ajoute au Texte différentes choses ou inutiles ou absurdes. L'Auteur produit de tout cela des exemples, mais ce detail n'est pas pour un Extrait ; & tout ce que nous pouvons dire, c'est que si la Critique n'est pas fausse, nous

ne pouvons pas desavouer qu'elle ne soit quelquefois un peu trop severe.

Mr. Twells pousse la Censure encore plus loin dans la suite. Car non content de charger le Traducteur de fausses traductions en general ; il l'accuse d'avoir eu en vuë en differens endroits de favoriser le Libertinisme ou l'infidelité contre le Christianisme, ou l'Arianisme & le Schisme contre l'Orthodoxie, l'unité, & la Discipline de l'Eglise. Mais quoi qu'en quelques endroits la Traduction paroisse veritablement affoiblir quelques-unes des veritez reçues, comme lors qu'au lieu de traduire que J. C. *connoissoit toutes choses*, le Traducteur a dit qu'il *connoissoit toutes les difficultez* de ses Disciples, ou qu'il a substitué au mot de *fornication* celui de *Libertinage*, ou autres choses pareilles, on ne peut pas s'empêcher de reconnoître, que la Censure est quelquefois outrée, & que le Traducteur peut justifier par d'autres Versions ou même par l'autorité des Critiques & quelquefois des Peres des endroits, que le Censeur condamne avec beaucoup de rigueur.

3. Les Notes, comme l'on peut bien juger, ne sont pas plus épargnées que la Version. Outre le reproche de faux Criticisme, d'ignorance, & de plagiat que le Censeur fait au Traducteur, il l'accuse d'avoir fait plusieurs Notes pour favoriser l'infidelité, d'autres pour supporter l'Arianisme, & d'autres pour seconder les ennemis de la discipline & du gouvernement de l'Eglise. Quelques personnes au-
roient

roient pû être plus indulgentes, & n'auroient, par exemple, peut-être pas condamné comme Mr. Twells ce que le Traducteur dit, *qu'avant le temps de J. C. personne n'auroit pu sans revelation trouver dans l'Histoire de Melchisedech, qu'il viendroit après lui un Prêtre éternel qui ne devoit succéder à qui que ce soit, & ne devoit point avoir lui-même de successeur*; comme aussi ce qu'il dit sur le v. 9. du I. Chap. aux Hebreux; que les citations que l'Auteur de cette Eptre applique ici à J. C. se rapportent certainement à Dieu dans le sens du Psalmiste.

Si Mr. Twells juge de là que l'Auteur penche vers l'Arianisme sa conjecture n'est peut-être pas fausse; mais s'il croit qu'on ne peut faire une pareille remarque sans être engagé dans cette erreur, & sans regarder comme de bonnes preuves pour la Divinité de J. C. toutes celles, dont on a coutume de faire usage en cette matière, c'est ce dont nous ne pouvons convenir avec lui, & ce qui est convaincu de faux par l'exemple de célèbres Critiques.

4. Rien n'échape à l'attention du Censeur; & il n'y a pas jusqu'aux différentes leçons, à la Table Chronologique, & à l'Index du Traducteur où il ne trouve non seulement des négligences à relever, mais de justes fondemens à soupçonner l'Auteur de vues dangereuses, & d'inclination ou au Délisme ou à l'Arianisme, ou à quelque chose d'aussi mauvais. Ainsi il lui fait un procès d'avoir mis la composition de l'Evangile de St. Jean avant tous les autres, comme pour faire entendre que ceux-

132 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

ci avoient été écrits par des Auteurs non inspirés. Ainsi il passe condamnation sur une infinité de passages de son Index, qui paroissent designer quelque malignité, comme ceux-ci *Calomnies des Orthodoxes contre les Ariens; Interpolations, & forgeries des Orthodoxes, vanité de St. Paul excusée; l'Arche a été faite par Dieu le Pere; J. C. a la vie essentielle de son Pere &c.* Il est certain qu'en bien des endroits le Traducteur n'a donné que trop justement sur lui quelques prises. Nous souhaiterions seulement, qu'en ne multipliant pas trop les soupçons, le Censeur n'eût pas laissé quelque lieu de croire que son zèle avoit été quelquefois encore plus loin que ses lumieres.

5. Mr. Twells ne borne pas toute son attention à censurer l'Auteur qu'il examine, & comme parmi les Notes qu'il s'est proposé de combattre il y en a plusieurs qui tendent à rendre douteuse la canonicité de plusieurs Livres du N. T. il employe une moitié de la seconde Partie & la troisieme entiere de son ouvrage à maintenir cette canonicité contre son adversaire. C'est ce qu'il fait nommement à l'égard de l'Epître aux Hebreux, de celle de St. Jacques, de la 2. de St. Pierre, & de celle de St. Jude, comme aussi à l'égard du fameux passage du 5. Chapitre de la 1. Epître de St. Jean qui regarde les trois temoins celestes.

Comme il n'y a rien de bien nouveau dans les objections de l'Editeur du N. T. contre toutes ces Epîtres, on ne doit pas s'attendre de trouver non plus de recherches bien nouvelles

Janvier, Fevrier & Mars 1732. 133

velles dans les reponses. Ces matieres ont été si souvent traitées par les Critiques, qu'il est difficile aujourd'hui d'ajouter beaucoup à leurs Observations ; & que tout ce qui reste presque à faire ne consiste qu'à comparer les preuves avec les objections, & de choisir ce qui s'est dit de plus fort de l'une & de l'autre part, pour se determiner dans une matiere, qui depend uniquement des preuves de fait, par la Tradition qui paroît la plus ancienne & la plus universellement reçue.

Telle est celle, soutient notre Auteur, qui favorise la Canonicité de tous ces Livres, & à laquelle celle qui la combat n'a rien de comparable ni pour l'Antiquité ni pour l'Universalité. Nous renvoyons au Livre même pour s'instruire de la verité du fait, & nous nous contenterons de remarquer, qu'outre la citation des témoignages dont l'Auteur s'autorise, il tâche de repondre à toutes les difficultez, que fournissent les autoritez contraires qu'on lui oppose, & à celles qui naissent de la lecture même de ces Epîtres, & qui certainement n'ont rien d'insoluble, quoi qu'elles pussent avoir quelque poids, si on les examinait independamment de la Tradition des Eglises qui ont reçu ces Ecrits. L'on peut voir à ce sujet ce que dit Mr. Twells pour justifier l'Auteur de l'Epître aux Hebreux de l'ignorance qu'on lui attribue de la Langue Hebraïque ; de la substitution qu'il fait de ses paroles à celles des LXX. pour les accommoder à ses vues, de l'emprunt qu'on l'accuse d'avoir fait

134 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

à Philon de plusieurs pensées, & pour purger en même tems les Peres de la corruption prétendue qu'on les taxe d'avoir fait du Ps. XL. pour le concilier avec la citation qui s'en trouve dans cette Epître. Si ce que dit l'Auteur sur tout cela n'est pas toujours également convaincant, on verra du moins qu'il n'a rien omis de sa part pour pousser la conviction jusqu'où il pouvoit, & c'est tout ce qu'on peut exiger raisonnablement d'un Auteur.

En parlant de la Canonicité de la 2. Epître de St. Pierre il s'étend beaucoup pour prouver l'authenticité du 60. Canon du Concile de Laodicée, que l'Editeur avoit accusé de forgerie, apparemment parce qu'il le souhaitoit ainsi. Car au silence près de Denis le Petit on ne voit pas que les raisons produites pour prouver cette supposition soient d'une grande force.

L'Editeur étoit un peu mieux fondé pour contester la vérité du 7. Vers. du 5. Chapitre de la 1. Epître de St. Jean; & si Mr. Twells l'a censuré avec raison pour avoir montré trop de partialité en supprimant quelques-unes des autorités qui lui étoient contraires, nous ne voyons pas, que la peine qu'il a pris lui-même d'y suppléer & de s'étendre pour prouver l'authenticité de ce verset fût tout à fait pour la démontrer. Car quoi qu'il en dise, le silence de presque tous les MSS. Grecs & des Peres qui ont combattu le plus fortement l'Arianisme dans son origine formera toujours un
dout-

Janvier, Février & Mars 1732. 135

doute legitime, qu'on ne pourra gueres condamner que par zèle plutôt que par discernement.

6. Ici se termine la 2. Partie de l'Examen Critique de Mr. Twells, qui employe toute la 3. à defendre moins contre le nouvel Editeur que contre l'Auteur Anonyme d'une nouvelle Dissertation, la Canonicité de l'Apocalypse de St. Jean. Cette dernière Partie ne consiste pas comme les autres dans de simples Observations Critiques contre l'Auteur qu'il attaque. C'est une Dissertation en forme divisée en deux parties, dans la première desquelles notre Auteur prouve & par le Livre même & par une Tradition assez suivie que l'Apocalypse a tous les caractères d'une piece authentique, & que les plus anciens Auteurs suivis de presque tous les autres attribuent ce Livre à St. Jean l'Evangeliste, & qu'il n'y a rien dans cet ouvrage ni dans le style, qui ne convienne ou du moins qui soit opposé aux autres ouvrages du même Apôtre. La 2. a pour objet ou de maintenir contre l'Auteur de la Dissertation le credit des Peres favorables à la divinité de l'Apocalypse, ou d'affoiblir les temoignages de quelques Anciens, qui en ont pensé moins favorablement.

Pour fondement de la defense de l'authenticité de l'Apocalypse Mr Twells établit d'abord 4. règles auxquelles tout Critique judicieux ne peut manquer de souscrire. C'est qu'aucun ouvrage ne peut être regardé comme supposé 1. quand il est aussi ancien que

136 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

la personne dont il porte le nom. 2. Quand les Ecrivains qui ont vécu dans le tems de sa publication ou peu après, le lui ont attribué. 3. Quand il n'y a rien dans le Livre d'opposé à ce qui se trouve dans les Ecrits incontestables du même Auteur. 4. Enfin, quand le style n'est point contraire à celui de l'Ecrivain que l'on en garde comme l'Auteur.

Mr. Twells fait ensuite l'application de ces 4. règles à l'Apocalypse, & montre par l'aveu même de ceux qui en ont depuis contesté la divinité, que ce Livre est aussi ancien que St. Jean, que les plus anciens Auteurs Chrétiens comme Papias, Justin, St. Irenée, Meliton, Theophile d'Antioche &c. le lui ont attribué, & qu'il n'y a rien dans cet ouvrage de contraire ni au style ni aux autres Ecrits de cet Apôtre. Il pousse ensuite sa Tradition jusqu'aux siècles les plus reculez; & montre que le Livre même fournit beaucoup de preuves qu'il est de St. Jean, & qu'il ne peut être d'aucun autre.

Tout le reste de la Dissertation est employé à soutenir la reputation des Peres favorables à l'authenticité de l'Apocalypse contre les reproches de l'Adversaire qu'il combat; & à faire voir que cet Auteur ne peut opposer raisonnablement à cette foule de temoins produits l'autorité de Caius & de Denis d'Alexandrie; puisqu'outre la disproportion qu'il y a entre l'antiquité & le nombre des temoins alleguez de part & d'autre, Caius semble n'avoir pas parlé de la véritable revelation de St. Jean,

Janvier, Février & Mars 1732. 137

Jean , mais de quelque autre ouvrage forgé par Corinthe sous le nom de cet Apôtre , & que Denis d'Alexandrie a bien crû que ce Livre n'étoit pas de l'Apôtre , mais qu'il n'a pas laissé que de le regarder comme un Livre inspiré , & de le recevoir par deference pour le jugement du grand nombre de Chrétiens , qui pensoient si favorablement de ce Livre.

Mr. Twells justifie ensuite siècle par siècle tous les Peres qui ont regardé l'Apocalypse comme un Livre divin. Il defend leur autorité contre les attaques du Dissertateur , & fait l'Apologie de leurs lumieres & de leur discernement. Il tâche même de les purger de différentes meprises dont les Critiques en ont chargé plusieurs , & s'élève fortement contre l'Anonyme , & le mepris qu'il fait paroître pour les Anciens comme une entreprise qui ne tend à rien moins qu'à deshonorer la Religion , & qu'à nous priver des seuls moyens que nous avons de nous instruire de la verité des faits & de la doctrine suivie dans les premiers temps de l'Eglise , puisque si l'on fait regarder ces anciens Auteurs comme suspects en fait de sincerité ou de lumieres , nous n'avons plus aucun moyen de nous assurer de ce qui a été crû & de ce que nous devons croire.

Mais quelque justes que soient ces consequences , & quelque mauvais qu'en puissent être les effets , il n'y a pas d'apparence , que l'Auteur à qui on les objecte en soit fort ébranlé , dans la pleine persuasion où il paroît
I 5 être,

138 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

être, qu'on ne doit pour s'instruire de la doctrine Chrétienne consulter que l'Evangile; & qu'il y a peu de confiance à prendre en des Ecrivains, qui souvent ont donné leurs sentimens propres pour ceux de l'Evangile, & qui même en matiere de faits n'ont pas toujours fait usage de leur discernement, ou même quelquefois ont mieux aimé se servir de la credulité des peuples pour les attacher davantage à la profession du Christianisme, que de s'exposer à leur faire naître des difficultez en paroissant se desier ou de quelques créances populaires ou de Traditions dont ils connoissoient eux-mêmes l'incertitude.

Si ce ne sont pas là les pensées de l'adversaire de Mr. Twells, ce sont au moins les consequences de ses expressions, & nous ne croyons pas qu'on lui ait fait d'injustice en les lui attribuant. Tout ce que nous craignons, c'est qu'en comparant l'ouvrage qu'on attaque avec celui où il est attaqué, on ne juge que de part & d'autre on a excédé; & que si l'un a trop montré de passion pour decréditer les Peres, l'autre en voulant les justifier de meprises trop visibles n'a pas pris le moyen le plus propre pour rétablir leur autorité. Tout Critique judicieux doit éviter ces deux excès, & s'il doit être assez impartial pour ne pas excuser des meprises trop visibles; il ne doit pas sous prétexte de ces fautes renoncer aux éclaircissemens que l'on peut tirer de ces Ecrivains seuls pour s'assurer des faits de ces premiers temps & de la créance de l'Antiquité.

A R.

ARTICLE VI.

A Preservative against QUAKERISM &c. C'est-à-dire : *Preservatif contre le QUAKERISME, ou Complication de Désiisme, d'Enthousiasme ou d'autres différentes Heresies ou erreurs dangereuses anciennes & modernes, par maniere de Conference entre un Ministre & son Paroissien &c. Par PATRICE SMITH, Vicaire de Great Paxton en Huntingtenshire. A Londres, chez C. Rivington 1732. in 8. Pagg. 256. sans la Preface & les Tables.*

C E que l'Auteur de cet ouvrage qualifie ici de Conference n'est proprement qu'une espece de Catechisme par demandes & par reponses, où le Paroissien propose avec assez de simplicité les opinions de la Sette, que le Minillre Anglican refute ordinairement par des passages de l'Ecriture, & quelquefois par des raisons. Il nous assure que dans la composition de cet Ecrit, ce n'a pas été une de ses moindres peines de pouvoir fixer au juste quelle étoit l'opinion des Quakers soit par rapport à la varieté de sentimens qu'il a trouvé dans les Ecrivains de ce parti, soit par rapport à la maniere obscure & mysterieuse dont ils s'expriment, & qui forme une espece de langage aussi bizarre & aussi inintelligible que celui des Alchymistes. Mais quelque étranges que
soient

soient les erreurs qu'il s'est proposé de combattre, il l'a fait sans aigreur & sans amertume, comme sans raillerie; & s'est fait un devoir d'exposer avec candeur des sentimens, qu'il ne pouvoit en effet refuter avec plus d'avantage que par l'exposition sincere qu'il en pouvoit faire, tant il s'y trouve souvent d'extravagance & de bizarrerie. Au reste le plus grand avantage que les Lecteurs pourront tirer de ce Livre ne sera pas tant de voir refuter des erreurs dont chacun peut sentir assez aisément la foiblesse, que de connoître tout le corps de doctrine d'une Secte, qui n'a de Chrétien que le nom, & qui peut-être ne s'est fait de Sectateurs que par la singularité de ses opinions, chose qui a toujours beaucoup de pouvoir sur l'esprit des hommes.

C'est dans cette vuë que dans l'Extrait que nous nous proposons de donner de cet ouvrage, nous nous attacherons moins à la refutation de l'Auteur qu'à donner une idée des sentimens qu'il se propose d'y combattre. On fait souvent si peu chez les étrangers quelle est la doctrine des Quakers, qu'on ne croit pouvoir rien faire de mieux que de l'exposer ici d'après l'Auteur.

A suivre l'idée qu'il nous en donne, ils enseignent (a), 1. Que tout homme qui vit moralement bien, & qui pratique tous les devoirs de la Religion naturelle, a toute l'essen-

(a) Pag. 3. & 4.

l'essence d'un bon Chrétien ; & qu'il n'y a entre un honnête Payen, & un bon Chrétien d'autre différence que celle d'avoir une foi historique de quelques faits, qu'ont les Chrétiens, & non point les autres, foi qui n'est nullement essentielle au salut.

2. (a) Que J. C., qui est la véritable lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde, est cette lumière intérieure qui éclaire tous les hommes par des inspirations immédiates, & non la doctrine extérieure de l'Evangile qu'il a annoncée aux hommes pour en faire la règle de leurs sentimens & de leur conduite; que ce n'est pas la predication extérieure de la doctrine Evangelique, qui est la voye ordinaire dont Dieu se sert pour éclairer les hommes, mais qu'il le fait par des inspirations intérieures, qu'il communique à tous; que l'Evangile n'est proprement que cette lumière intérieure; & que l'on doit adorer cette lumière comme n'étant autre chose que J. C. & Dieu lui-même.

3. (b) Que ce n'est pas l'Ecriture qui est la véritable règle & le Guide de la doctrine & de la Morale Chrétienne, mais la lumière intérieure que chacun a au dedans de soi, ou qui se manifeste dans les Assemblées des frères, & que nous ne devons pas avoir le même regard pour la lettre morte des Ecrits sacrez que pour la Predication de ceux qui en sont les Auteurs; que ces Ecrits qui ont été adressés

(a) Pag. 9.

(b) Pag. 33.

sez à des Eglises ou à des personnes particulieres ne nous regardent point; que la publication de l'Evangile n'a pas aboli les inspirations immediates, & que comme il arrive une infinité de cas particuliers, où l'Ecriture ne peut nous servir de règle, il faut necessairement regarder la lumiere interieure comme la veritable règle qui doit diriger la conduite des hommes, & que ce n'est point par l'Ecriture qu'on doit juger de la certitude des revelations: qu'il est necessaire que chaque fidele ait une inspiration immediate, & que les preceptes de l'Evangile ne nous obligent point qu'autant qu'ils sont confirmez par cette inspiration.

4. (a) Que l'inspiration du St. Esprit qui nous enseigne interieurement est la principale règle de notre foi, & que l'Ecriture n'est qu'une règle qui lui est subordonnée; qu'il nous est aussi necessaire qu'aux Apôtres d'être immediatement inspirez; que cette inspiration nous enseigne suffisamment tout ce qui est necessaire au salut: que la promesse qu'a faite J. C. aux Apôtres de les *instruire par son Esprit de toutes les veritez*, & que cet Esprit *demeurerait toujours avec eux*, n'est pas bornée aux seuls Apôtres, & regarde tous les fideles; que c'est d'eux tous qu'il est dit que l'*Onction leur enseignera toutes choses*; qu'il vaut mieux converser avec Dieu immediatement que mediatement, & que la joye & le plaisir que sentent

tent les Quakers dans leurs assemblées à la manifestation de l'esprit est une preuve certaine; qu'il habite au milieu d'eux.

5. (a) Qu'on ne peut avoir une preuve certaine de la vérité du Christianisme, & de l'autorité de l'Ecriture que par le témoignage intérieur de l'Esprit; que ce témoignage est nécessaire, quelque fortes que soient les preuves extérieures que l'on a de la vérité de l'une & de l'autre; qu'il est aussi également nécessaire pour la véritable intelligence de l'Ecriture Sainte, & qu'y ayant tant de choses obscures dans l'Ecriture, c'est à l'Esprit qu'il faut avoir recours pour les entendre.

6. (b) Que tous les véritables Ministres de J. C. sont aussi infallibles en ce qu'ils enseignent que l'étoient les Prophètes & les Apôtres, ou qu'autrement l'Esprit de J. C. ne seroit pas infallible: que tous ceux qui sont pleins des dons de l'Esprit ont aussi l'infaillibilité, parce qu'autrement ce seroit separer l'infaillibilité de l'Esprit; qu'il n'y a point de forme extérieure de doctrine qui puisse servir à juger de la vérité de celle qu'on prêche; que l'inspiration immédiate suffit à un Ministre sans le secours des Ecritures ou des autres moyens extérieurs pour prêcher; que ceux qui parlent sur les paroles de J. C. ou des Apôtres sans une inspiration particulière sont de faux Prophètes & des trompeurs; qu'il ne doit point y avoir d'autre Ministère dans

dans l'Eglise que celui de ceux qui sont appelés par une inspiration immediate ; que pour la preuve d'une vocation immediate il ne faut d'autres miracles que des miracles intérieurs, dont les extérieurs n'ont été que la figure ; qu'il n'est point nécessaire que les Quakers fassent des Miracles pour autoriser leur doctrine , puisqu'ils n'annoncent point de nouvel Evangile ; qu'une succession de Ministres exterieurement établis est inutile , & que tout homme qui se sent interieurement appelé au Ministère est suffisamment qualifié pour cela ; que la Sainteté interieure est nécessaire pour un veritable Ministre, aussi bien que pour faire un veritable Membre de l'Eglise ; qu'il peut y avoir de veritables Membres de l'Eglise parmi les Juifs, les Turcs, & les Payens, quoi qu'ils ne fassent aucune profession & n'ayent aucune connoissance de J. C. & des Ecritures ; que c'est un grand orgueil aux Ministres de s'approprier le nom de Clergé, qui doit être commun à tous les Chrétiens ; que c'est être un faux Ministre que de ne prêcher que le Christ extérieur, & non pas celui qui est au dedans de nous, & ne pas apprendre au peuple à le sentir ; enfin que les femmes comme les hommes peuvent prêcher & être Ministres de l'Eglise ; *n'y ayant en J. C. aucune distinction de mâle & de femelle*, & le Prophète Joël ayant prédit que sous l'Evangile les femmes prophetiseroient comme les hommes.

7. (a) Qu'il n'est ni legitime ni convenable au Ministère de l'Evangile de fixer une subsistance pour le maintien des Ministres qu'ils puissent exiger comme une dette; que le payement des dixmes est un reste de Judaïsme, & une marque d'Antichristianisme, que c'est porter le caractère de faux Prophète que de tirer un salaire du Ministère; & que cela est condamné par J. C.

8. (b) Qu'il n'est dit nulle part dans l'Ecriture, que le Pere, le Fils, & le St. Esprit soient trois personnes, quoi qu'il y ait trois manifestations differentes; que d'en faire trois personnes, c'est en faire réellement trois Dieux; que l'Ecriture n'ayant rien déterminé sur la maniere de l'Unité & de la distinction qui se trouve dans la Trinité, c'est une temerité à l'Eglise Chrétienne de le faire; que la distinction des personnes dans la Divinité est une subtilité speculative, dont la recherche ne tend en rien à nous rendre meilleurs, & nuit beaucoup à la conservation de la paix; & que pour exprimer les articles de foi il faut se borner aux termes dont se sert l'Ecriture.

9. (c) Que le veritable Christ est celui qui étoit, avant qu'il eût été manifesté en chair, & qui n'a jamais été vu avec des yeux charnels; que J. C. comme Dieu a une humanité celeste, dont la terrestre n'étoit proprement que l'habit, & le type ou la figure; que J. C. la Parole & le Fils de Dieu ne s'est point

point uni personnellement notre nature humaine, & qu'il ne l'a prise que comme un vêtement dont il se devoit revêtir pour quelque temps, & qui étoit inspirée comme tous les autres hommes, quoique d'une manière plus particuliere: qu'il n'a pas pu s'unir personnellement une nature corrompue; que J. C. né interieurement au dedans des hommes est un plus grand mystere que la naissance extérieure de J. C.; & que la foi & la connoissance de J. C. selon la chair & de tous ses mysteres n'étoient que des especes de rudimens, pour l'enfance du Christianisme, qui sont devenus inutiles après que nous sommes sortis de cette enfance, & que nous avons commencé à apprendre à être en Christ, à être une nouvelle creature, & à laisser passer les choses anciennes pour faire place aux nouvelles.

10. (a) Que ce n'est pas l'effusion extérieure du sang de J. C. qui nous a mérité l'expiation de nos pechez; que le sang de J. C. n'étoit pas plus précieux que celui d'un autre Saint; que ce n'est pas par ce sang extérieur qu'il a racheté son Eglise, mais par un sang intérieur & spirituel; que c'est par ce sang intérieur qu'il purifie nos cœurs & nos consciences; que ce n'est point du sang extérieur que l'Ecriture dit qu'il a été versé pour notre justification, & que J. C. dit que *si on ne boit point son sang, on n'aura point en soi la vie*; que l'Ecriture ne dit point que J. C. ait satisfait

fait à la justice de Dieu pour nos pechez ; que comme ce n'est pas une injustice en Dieu de pardonner les pechez sans satisfaction, elle n'est nullement necessaire ; que cette satisfaction est incompatible avec la remission gratuite de nos pechez, & qu'on ne peut concilier avec la justice de Dieu la punition de son Fils qui est innocent de ces mêmes pechez.

11. (a) Que J. C. n'est point monté au Ciel avec le même corps qu'il avoit sur la terre ; que ce n'est point le même corps qu'il avoit sur la terre qui est presentement dans le Ciel à la droite de Dieu ; que c'est une erreur de croire que le corps de J. C. qui est dans le Ciel occupe une place particuliere & bornée, & qu'il doit être par tout où est son Esprit ; que si le corps de J. C. est separé de nous par quelque distance de lieux il ne peut nous sauver, & que c'est être un faux Ministre que de prêcher une telle doctrine.

12. (b) Qu'il y a presentement dans l'Eglise le même don du discernement des esprits qu'il y avoit du temps des Apôtres ; que quand nos pechez nous ont été une fois remis, il n'est plus necessaire de nous repentir, & de continuer à prier pour le pardon de ces mêmes pechez ; que nous devons être purifiés de nos pechez avant que d'être Serviteurs de Dieu ; que Dieu n'accepte la justice de personne, s'il n'a rempli toute la loi & la justice ; qu'on peut parvenir à la perfection de la jus-

148 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

justice sans commettre aucun péché; qu'il est nécessaire de vivre sans aucun péché pour parvenir au salut; qu'il n'y a aucun fondement dans l'Ecriture pour distinguer deux sortes de pechez & de pecheurs; enfin que ce n'est pas seulement l'exemption du péché que Dieu demande de nous, mais un degré de perfection en connoissance & en grace, qui ne soit susceptible d'aucun accroissement.

13. (a) Que tout serment même en justice est un péché, & que J. C. l'a défendu; qu'il n'est pas permis de faire aucune guerre, ni de repousser la force par la force; & que c'est ce que J. C. nous prescrit en nous défendant de résister au mal; que tout homicide même commis en guerre est contraire au précepte d'aimer ses ennemis; qu'il est défendu de donner aux hommes des titres d'honneur & de respect; de se découvrir devant eux, & de s'incliner pour leur marquer quelque respect; que le commandement d'honorer son pere & sa mere ne doit s'entendre que du respect interieur; qu'il n'est pas permis de se conformer aux modes du siècle; & qu'il ne convient ni à l'humilité ni à la vérité de donner à un particulier le titre de *Vous* ou de le recevoir.

14. (b) Que personne n'est obligé d'être de la Communion de l'Eglise, qui est établie par les Loix; qu'on ne doit pas appeller l'Ecriture la Parole de Dieu, puisque ce nom

ne

ne convient qu'à J. C.; & que cette dispute n'est qu'une dispute de mots; que Dieu n'a point ordonné qu'on lût l'Ecriture dans le Service public; que les Ministres n'ont rien qui les autorise à prêcher sur des Textes de l'Ecriture; que St. Paul dit lui-même qu'il n'est pas le Ministre de la lettre mais de l'esprit; que Dieu écrit ses Loix dans les cœurs des fideles ou par une inspiration immediate ou par le ministère de ceux qui sont immédiatement inspirez; & qu'il y a des personnes qui arrivent à un tel degré de connoissance & de foi, que cela leur rend inutile tout le Ministère & tous les preceptes extérieurs.

15. Que toute priere extérieure n'a rien d'agréable à Dieu qu'autant qu'elle est faite par une inspiration immediate de Dieu; qu'il n'est point nécessaire d'avoir aucun temps réglé pour les prieres publiques ou particulières ou pour celles du matin ou du soir; que l'homme ne manque jamais de quelque impulsion plus ou moins forte pour le porter à prier intérieurement; que puisque l'Ecriture défend de prier ou de prêcher sans un mouvement particulier de Dieu, on doit garder le silence dans les assemblées publiques, quand personne ne sent ce mouvement; que les Chrétiens comme les Prophetes & les Apôtres ont à présent des inspirations particulières pour prier, & que tous les formulaires extérieurs de prieres sont incompatibles avec les mouvemens de l'esprit: que l'ordre que nous avons de veiller pour prier est d'attendre le mouvement

150 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

de l'esprit pour le faire; qu'il est inutile de prier avant ou après le repas sans cette inspiration; que nous ne devons pas offrir nos prières à Dieu au nom de Jesus Fils de Marie; ni à J. C. existant corporellement & exterieurement dans le Ciel; enfin que tout signe exterieur de reverence dans le Culte public est contraire au precepte d'honorer Dieu en esprit & en verité.

16. (a) Que le Batême exterieur n'a pas été ordonné par J. C. ou non pas du moins comme une Loi perpetuelle: que d'entendre l'ordre de baptiser d'un Batême d'eau c'est ajouter au Texte qui n'en dit rien; que le Batême prescrit par J. C. est le Batême de l'esprit & non celui de l'eau; que le Batême d'eau étoit celui de St. Jean, & qu'il a été aboli; que St. Paul dit qu'il n'a pas été envoyé pour baptiser, mais pour prêcher; que ce n'a été que par condescendance pour la foiblesse des Juifs que les Apôtres ont pratiqué le Batême d'eau; que cette sorte de Batême ne peut être d'aucun usage pour le bien de notre ame; que l'Ecriture ne parle nulle part du Batême par asperision; que le Batême d'eau & celui de l'esprit sont deux Batêmes tout differens; que le seul Batême interieur est le Batême de J. C.; & qu'on ne doit point baptiser les enfans, puisqu'ils ne sont capables d'aucun engagement, ni de professer la foi, ni de repondre à Dieu par le temoignage d'une bonne conscience.

17. (b) Que la reception de l'Eucharistie

Janvier, Février & Mars 1732. 151

ristie n'est pas d'une obligation perpetuelle, que cette institution n'a été faite que pour les nouveaux Convertis, ou pour les Chrétiens foibles dans le commencement du Christianisme; que quand nous sentons au dedans de nous-mêmes ce que signifie le Batême & le pain & le vin de l'Eucharistie, l'un & l'autre nous sont inutiles; que l'Evangile est la substance de la Religion, & que toutes les autres choses exterieures ne sont que des ombres, qui cessent d'être utiles, lorsque l'on en a la substance; que les institutions exterieures du Batême & de l'Eucharistie n'obligent point ceux qui prétendent à une inspiration immediate; que quand l'Apôtre dit que le pain que nous rompons & le vin que nous buvons est la communion du corps & du sang de J. C. cela ne doit point s'entendre de l'Eucharistie; qu'on peut en tout temps faire commemoration de la mort de Jesus - Christ sans participer à l'Eucharistie; & que ce n'est point la communion du corps & du sang terrestre de J. C. auquel on participe dans l'Eucharistie, mais celle de son corps celeste par lequel il communique la vie aux hommes.

18. (a) Que le bonheur de l'ame ne consiste point dans la réunion à son corps; que la resurrection du même corps ne peut contribuer à l'accroissement ni du bonheur ni du malheur des hommes; qu'on ne doit pas toujours entendre de la resurrection du corps

ce

(a) Pag. 225.

152 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

ce qui est dit de la resurrection des morts ; que l'Apôtre traite d'insensés ceux qui veulent rechercher la nature de la resurrection ; que ce ne sera pas le même corps substantiellement qui ressuscitera ; que la chair & le sang ne peuvent heriter du Royaume de Dieu ; que la foi de la resurrection du même corps en substance n'est pas un article fondamental de la foi Chrétienne ; qu'un corps qui est changé ne peut pas être le même en substance ; qu'il importe peu de croire la resurrection du même corps, pourvu que l'on croie qu'on ressuscite avec un corps ; & qu'enfin on ne sait quand arrivera une telle resurrection.

19. (a) Qu'outre l'avenement de J. C. en chair à Jerusalem, il y en aura un autre à la fin du Monde ; que le Ciel est la presence de Dieu au dedans des hommes ; que J. C. nous a dit lui-même que son Royaume étoit au dedans de nous ; que c'est une vaine imagination que de croire que le Ciel soit une place visible où l'on vive, qui ait quelque ressemblance à ce monde visible ; qu'il n'y a aucun mal à nier que le Ciel & l'Enfer soient aucune place particulière, & qu'on doit entendre par là quelque chose de spirituel.

Ce sont là les erreurs dont notre Auteur charge les Quakers, & dont il pretend qu'ils ne peuvent se justifier, sous prétexte que plusieurs de leurs Auteurs les desavoient ; puisqu'on doit regarder ces differences plutôt comme des contradictions que comme des desaveus. Il avoué néanmoins qu'ils pensent aujour-

Janvier, Février & Mars 1732. 153

jourd'hui plus sainement sur la plupart de ces articles, qu'ils ne faisoient autrefois ; mais il voudroit qu'ils poussassent la sincerité jusqu'à retracter pleinement ces erreurs, sans chercher à les excuser par des pretextes frivoles, & à les deguïser par des interpretations forcées & peu fondées.

Nous ne nous arrêterons pas à exposer ici ce que Mr. Smith oppose aux sentimens qu'il vient d'exposer. Quoique tout ce qu'il en rapporte ne soit pas condamnable, ou ne le soit pas également, on sent bien que les principes de cette Secte conduisent directement au Fanatisme, & que sous pretexte de rendre la Religion Chrétienne toute Spirituelle, on la reduit à des imaginations qui ne tendent à autre chose qu'à la détruire ; qu'on y donne à l'Ecriture des interpretations forcées & ridicules, qu'on y renouvelle des erreurs condamnées dès la naissance du Christianisme, qu'on s'y fait un scrupule de choses ou très-bonnes ou du moins indifferentes ; qu'on y introduit des préceptes impraticables dans une Societé, où l'on doit supposer, que les hommes spirituels forment toujours le moindre nombre ; que sous pretexte d'arrêter le meurtre & le parjure par l'interdiction du serment, de la guerre, & de l'homicide on ôte à la Societé tous les moyens de maintenir l'ordre & de pourvoir à sa propre conservation ; qu'en voulant rendre les hommes tous spirituels en leur faisant regarder les Sacremens & les rites extérieurs comme des observances inutiles &

154 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

imparfaites, on prive les hommes de tous les secours que leur nature & le maintien d'une Société extérieure rend nécessaires; qu'on fait de J. C. un fantôme en lui donnant un corps spirituel outre celui avec lequel il a paru dans le monde; qu'en niant la résurrection on détruit un des fondemens essentiels du Christianisme, & sans lequel St. Paul enseigne que sa Predication & notre foi sont vaines; qu'enfin en supposant, comme font les Quakers, la nécessité ou l'existence toujours subsistante d'une inspiration immédiate, on autorise toutes les extravagances qu'il plaît à des ignorans ou à des Enthousiastes de débiter, sans laisser aucuns moyens de les convaincre ou de les ramener de leurs égaremens, puisqu'ils ne donnent rien à la Raison & ne font profession de céder qu'à des impulsions intérieures de l'esprit, qui ne sont ordinairement que les effets d'une imagination échauffée, qui prend pour autant d'Oracles de Dieu toutes les fantaisies qu'elle enfante.

C'est ce que notre Auteur montre dans le détail qu'il fait des opinions des Quakers, dont il prouve que la plupart ne sont fondées que sur de fausses interprétations de quelques endroits de l'Ecriture, ou sur des assertions imaginées sans aucun fondement. Pour les réfuter avec succès Mr. Smith n'a eu qu'à rétablir le sens naturel des autorités qu'ils avoient détournées à un sens étranger, & montrer que toutes les inspirations prétendues dont se glorifient ces Sectaires ne sont que des visions, dont

Janvier, Février & Mars 1732. 155

dont tout le mérite ne consiste que dans la singularité, & dont l'autorité n'a pour appui que la confiance avec laquelle ils les proposent.

Tout ce que nous ajouterons à ceci, c'est que notre Auteur dans la refutation de tant de singularitez n'oppose rien de singulier lui-même, qu'il ne s'écarte en aucun point de l'Orthodoxie de son Eglise, qu'il ne combat les erreurs qu'il expose que par l'opposition la plus simple des vertuez contraires, qu'il n'a point cru devoir faire parade d'une érudition recherchée pour combattre des sentimens qui se refutent assez d'eux-mêmes; & que pour suivre la simplicité qu'exigeoit la forme qu'il a donnée à son ouvrage, qui est une espece de Catechisme, le Paroissien a tant de deference pour les lumieres de celui qui l'instruit, qu'il reçoit toujours avec docilité les reponses que le Ministre fait à ses interrogations, & les trouve si convaincantes que jamais il ne replique.

ARTICLE VII.

QUESTIO MEDICO-CHIRURGICA, quodlibetariis disputationibus manè discutienda; in Scholis Medicorum, die Jovis undecimo mensis Maji MDCCXXX. M. CAMILLO FALCONET, salubris Consilii Regii Socio, è Regiâ Inscriptionum & Numismatum Academia, Doctore Med. Præside. *An-
edu-*

156 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,
*educendo Calculo, cæteris anteferendus Appa-
ratus Lateralis ?*

C'est-à-dire :

QUESTION DE MEDECINE CHIRURGICALE,
agitée dans les Ecoles de Medecine &c. sous
Mr. FALCONET, Medecin Consultant du
Roi, Membre de l'Academie Royale des Ins-
criptions & des Medailles &c. dans laquelle
on examine , Si la Taille par l'Appareil La-
teral est préférable aux autres Methodes ?

Combien de bons ouvrages n'avons-nous pas perdu, qui, s'ils eussent eû certaine dimension, seroient sûrement parvenus jusques à nous ; mais, quoique bons, ils ont été soumis à la Loi bizarre qui proportionne souvent la durée d'un Livre à sa masse ; de petits ouvrages tels que celui-ci font sentir tout le mal que cette Loi produit dans la Republique des Lettres. Que ne devoit-on pas faire pour conserver ces petits ouvrages, & les mettre à l'abri des injures du temps, qu'un *Tractatus* *Tractatum* ne craignit jamais, & à l'égard duquel toutes ces masses prodigieuses de Compilations indigestes sont de marbre, de fer, de diamant.

Une protection si naturelle & si utile aux Lettres devoit être confiée aux Journaux, comme à l'asyle des Pièces fugitives, de celles, sur tout, qui sont de nature à se faire regretter, en cas qu'elles viennent à disparoitre ;
il

Janvier, Février & Mars 1732. 157

il n'est point de Lecteur qui après avoir lu la petite Dissertation dont on donne ici l'Extrait, ne fasse reflexion qu'il se perd tous les jours de pareils ouvrages par le seul défaut de volume; celui-ci est tout rempli de ce genre d'érudition que l'illustre *Morgagni* a si fort cultivé, & dont on fait très-bien que Mr. *Falconet* a fait une étude toute particuliere; s'il étoit possible de l'ignorer, la Medecine porteroit moins d'envie aux autres genres d'érudition qui occupent aussi ce savant Medecin (a). Chaque profession partage avec peine ce qu'elle se croit en droit de posséder toute seule, lorsqu'il lui est réellement avantageux de le conserver en entier. Le sujet de cette Dissertation est de ceux qui intéressent directement tout le Genre humain, & la vivacité avec laquelle les Chirurgiens les plus distinguez en France & en Angleterre, se sont partagés là-dessus, le rend en quelque façon encore plus intéressant. Pour le traiter avec ordre Mr. *Falconet* l'a divisé en cinq parties, dont la premiere ne traite de la nature & de la formation de la pierre; qu'autant que cela est nécessaire pour que dans la suite de l'ouvrage, il n'y ait rien à desirer dans son commencement. Il examine dans la seconde la situation, la nature, la figure, & l'étendue de la Vessie & des

(a) Qu'il nous permette de temoigner ici l'impatience avec laquelle on attend ses remarques sur *Pline*, en nous taisant sur d'autres occupations qui intéressent peut-être plus particulièrement les Philologues François,

158 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

des parties qui l'environnent, tant qu'elles sont intéressées dans l'opération de la Taille. Il donne dans la suivante, selon l'ordre des temps, une Histoire abrégée des différentes Méthodes, qui ont été mises en usage pour l'extraction de la pierre, depuis le siècle d'*Hippocrate* jusques au nôtre. L'on trouve dans la quatrième un détail anatomique, ou plutôt une notice des parties que l'on coupe dans cette opération, faite selon les diverses Méthodes décrites dans l'article précédent. Après cet examen, & celui que Mr. *Falconet* fait dans la dernière Partie, des inconveniens qui sont presque nécessairement attachez à l'opération de la Taille faite par le grand & par le haut Appareil, il finit sa Dissertation en se déclarant pour l'*Appareil Lateral*, dont il indique en peu de mots tous les avantages.

La matière de la pierre, dit nôtre Auteur, est dans tous les hommes, mais elle y est plus ou moins abondante, selon la nature des alimens dont ils se nourrissent; elle y existe sous une forme invisible aussi long temps que les parties, qui servent à séparer l'urine de la masse du sang, & à la contenir après la sécretion, existent dans leur intégrité naturelle; mais dès que le calibre des petits tuyaux urinaires, ou que le sentiment des fibres qui les composent, diminue, il se fait dans les Reins ce que produit dans la Vessie tout changement de figure, par lequel l'urine y est trop long temps retenue en tout, ou en partie; car si une des particules terrestres ou salines dont l'urine est rem-

Janvier, Fevrier & Mars 1732. 159

remplie, s'arrête dans un tuyau urinifere trop étroit & s'unit à une seconde, pour peu qu'elle y séjourne, elle reçoit bientôt de l'accroissement par l'accesion de nouvelles particules. Si ce petit corps ainsi formé tombe des Reins par les uretheres dans la Vessie, pour peu qu'il y fasse de séjour, par apposition continuée de nouvelles particules, il deviendra bientôt une veritable pierre dont il sera comme le noyau; mais lorsque sans noyau la pierre se forme dans la Vessie, c'est la Vessie seule qu'on doit en accuser; le relâchement de ses fibres musculaires, quelle qu'en puisse être la cause, produit des especes d'enfoncemens & de niches où l'urine s'arrête, s'épaissit, se crystallise, & forme insensiblement une pierre. Cette theorie de la formation de la pierre, dit Mr. *Falconet*, se confirme parfaitement par les Phenomenes qui s'observent dans sa dissolution; car elle s'amolit plus ou moins promptement dans la plupart des eaux, & étant changée en limon & même entierement dissoute par certaines eaux, elle s'insinué dans tous leurs pores, de façon qu'elle disparoit absolument, sans presque troubler la liqueur, dont elle fait comme partie. Cette observation doit paroître fort étrange aux Medecins, qui avoient toujours crû & dit fermement que la pierre ne peut être dissoute que par l'esprit de Nitre; & il est à craindre que l'usage que Mr. *Falconet* en fait, n'autorise quelque imprudent à conclure, des phenomenes de la dissolution de l'or par l'eau regale, ou de celle de l'argent

gent par l'eau forte, que ces métaux se forment de telle ou de telle maniere. Mais ne pourroit-on pas par une suite d'experiences, ou plutôt de simples observations, parvenir à une idée plus certaine de la formation de la pierre, & de la nature des élémens dont elle est formée? Mr. *Boerhaave* qui tant de fois a forcé la Nature à lui découvrir ses secrets, a fait là-dessus quelques experiences qui ne sont presque point connues, & qui ont été le fondement de celles dont on va donner un petit détail.

Si l'on prend de l'urine d'une personne quelconque qui soit parfaitement saine, & qu'on la mette dans des Vaisseaux de verre cylindriques qui aient seulement un demi-pouce de Diamètre, afin qu'il soit possible d'observer tous les Phenomenes de la liqueur avec un Microscope; l'urine homogene & pellucide, de couleur de paille ou de citron, conserve son *homogeneité*, sa transparence, & sa couleur sans aucune alteration pendant sept ou huit minutes; mais alors on commence d'apercevoir avec une loupe du 5. ou du 6. genre (a) de petits corpuscules dispersés également dans la liqueur, comme de petits flocons dont la superficie ressemble à une espece de duvet, & qui montent & descendent avec la même facilité, ne donnant encore aucun signe de gravité. Quelques momens après, on

(a) En faisant ces experiences, l'on s'est servi d'un Microscope d'*Edward Scarlett*.

Janvier, Février & Mars 1732. 161

on decouvre dans la liqueur quelque chose de blanchâtre qui ne paroissoit point auparavant, & par ci par là de petites couches ondées qu'on ne peut mieux comparer, qu'à celles que forme l'esprit de vin lorsqu'il est mêlé avec l'eau; de là naît une espece de petit nuage repandu d'abord dans tout le liquide, mais qui bien-tôt après semble se réunir vers l'axe du Cylindre, en devenant peu à peu plus épais; déjà ces petits corpuscules qui voltigeoient dans la liqueur, descendent insensiblement & se rassemblent au fond à la hauteur d'un demi ponce; alors examinés avec un Microscope, ils paroissent comme un amas confus de petites pierres, qui dans moins d'une heure tapissent le fond & les côtez du Vaisseau, & qui passants par diverses nuances d'un roux toujours plus foncé, acquierent enfin une couleur rougeatre, qui dans quelques-uns même se change en brune. Ces divers Phenomenes peuvent s'observer aussi exactement sur la superficie du liquide, que dans son fond ou sur ses côtez, car l'air qui lui est contigu attire & retient au haut de l'urine grand nombre de corpuscules avec tant de force, qu'après l'entiere crySTALLIZATION & le changement successif de couleurs, il est besoin de secousses pour surmonter cette attraction & les faire tomber au fond du vase. Ces cristaux ainsi formez parviennent insensiblement à la grosseur d'un grain de moutarde & sont tous de figure rhomboïde, à angles obtus, ou parallepipedes oblongs, quelquefois mais très-ra-

Tom. VIII. Part. I.

L

re-

rement on en aperçoit de quartés : il naît de tout ceci deux conséquences bien évidentes , la première est que les élémens de la pierre existent nécessairement dans l'urine de l'homme même le plus sain , & qu'ils y acquièrent une forme visible par une véritable crySTALLIZATION parfaitement analogue à celle du Tartre ; l'autre conséquence est que l'opinion de *Paracelse* , & celle de *Van Helmont* (a) sur la formation de la pierre , subissent le sort malheureux de tant d'autres hypothèses qui n'ont pû soutenir le grand jour de la Physique expérimentale ; il en sera de même du sentiment des Galénistes. Car ces élémens ainsi crySTALLISÉS forment en s'unissant la pierre proprement dite , les cristaux rhomboïdes s'unissent par leurs côtes , de même que les parallépipèdes , & forment de petites masses qui grossissent insensiblement par l'accession continuée de nouveaux cristaux ; cet accroissement suppose le repos du premier élément , qu'elle qu'en soit la cause , & ce repos étant une fois supposé , l'on comprend facilement que la crySTALLIZATION se fait dans les Reins de la même manière que dans les Verres cylindriques. On donne le nom de gravier à ces petits corps ainsi formés , qui après quelque séjour dans les Reins , dans les Urethères , ou dans la Vessie ,

(a) L'un & l'autre croioit que la formation de la pierre dans le corps humain étoit momentanée, *illu fulminis petrisici quasi inspiratione lithogénicâ.* Voyez le Traité de Van Helmont de *Lithiasi*.

Janvier, Février & Mars 1732. 163

Vessie, deviennent comme les noyaux autour desquels s'apliquent les élémens de la pierre. Telle est l'idée de la formation spontanée de la pierre dans le corps humain, celle qu'on nomme accidentelle se fait de la même manière, & quoique dans ce dernier cas le noyau ne soit pas de la nature de la pierre, l'accrétion cependant n'est point différente, & se fait presque toujours par couches concentriques; toutes les observations faites là-dessus le confirment (a) & chacun peut s'en assurer par l'expérience de *Nuck*, en introduisant dans la Vessie d'un animal quelconque une petite boule de bois ou de quelqu'autre matière, qui disparoit en peu de temps sous une croûte pierreuse dont elle est bientôt envelopée, & c'est sur ce fondement que se font les pierres factices telles que le *Bezoar*, la *Pedra del Porco* (b) &c. dont on a porté l'imitation au plus haut point de perfection. Il est encore plus aisé d'en faire l'expérience avec l'urine humaine, dont on peut même hors du corps, tirer sans aucun artifice une véritable pierre, & examiner à vûe d'œil la manière simple dont elle se forme. Quant à l'origine des élémens de la pierre, n'auroit-on pas bien des raisons de soupçonner, qu'avant d'être cachés sous la forme d'un liquide, ils ont été parties des

foli-

(a) Voyez *Raesch. Thesaur. II. pag. 83. Philof. Transact. N°. 168. pag. 882. & N°. 260. pag. 455. & N°. 266. pag. 689. &c.*

(b) Voyez les remarques du *Dr. Slare* dans les *Trans. Phil.* N°. 40. pag. 83.

solides du corps humain, dont l'action même de la vie, les a detachés? Quiconque examine, avec attention l'analyse (a) de la pierre, & la nature des humeurs où elle se forme ordinairement, aperçoit aisément le fondement de cette conjecture.

Revenons à la Dissertation. Mr. *Falconet* rapporte les principales différences de la pierre, à la grandeur, à la figure, & à la dureté; les douleurs qu'elle cause augmentent avec elle, surtout lorsqu'elle est dure & hérissée de pointes; il est vrai qu'alors elle est seule, & qu'on ne doit point en craindre la multiplicité, comme quand elle est plus égale & en quelque façon polie par le frottement. Il est à souhaiter qu'elle ait une certaine dureté pour que l'extraction puisse s'en faire avec moins de peine & avec plus de sûreté, vu le danger qui accompagne la pierre qui se brise dans la Vessie au moment de l'extraction. Remarquons sur cela que ce danger est si grand, que Mr. *Raw* a avoué plus d'une fois, que tous ceux de ses patients à qui ce malheur étoit arrivé, n'avoient survécu que peu de jours à cet accident: mais il seroit encore plus heureux, qu'elle fût assez molle pour céder à l'action mécanique de la sonde, ainsi que Mr. *Falconet* assure que cela est arrivé. Pour ce qui est des pierres qu'on appelle *Adherentes* (b) peut-

on

..(a) Voyez celle dont le Dr. *Slars* fit rapport à la Soc. Royale dans les *Transf. Philos.* N°. 157. pag. 523.

(b) Voyez en un exemple très remarquable dans l'abregé des *Transf. Philos.* Tom. III. pag. 165.

Janvier, Février & Mars 1732. 165

on ne pas prévoir par avance, ce qu'en pense notre Auteur? un Medecin Anatomiste n'hésita jamais là dessus. Quant aux signes de la pierre, il renvoie à *Fernel* qui les a très-bien décrits dans le Chap. 13. du Liv. VI. de sa *Pathologie*, en remarquant cependant que tous ces signes doivent céder à l'évidence de la sonde.

Après avoir donné, dans la seconde Partie de cette Dissertation, une description fort exacte de la Vessie, Mr. *Falconet* fait une remarque qui est comme nouvelle, bien que *Celse* en ait fait mention dans le Chap. 1. du Liv. IV. de sa *Medécine*, mais il ne paroît pas que les Anatomistes y aient fait attention; cette remarque est que la Vessie est le plus souvent inclinée du côté gauche; l'Illustre Mr. *Winslow*, à qui rien n'échappe, a observé plusieurs fois que le dernier arc du *Colon* dont le *Rectum* est l'appendice, porte sur le côté droit de la Vessie. Cette Observation ne donne-t-elle pas quelque jour à celle du Medecin Romain? La description de l'Urethère que Mr. *Falconet* ajoute à celle de la Vessie, n'est pas faite avec moins d'exactitude, mais les ouvrages d'*Alghisi* (a), de *Cockburn* (b), de *Cowper* (c), de *Graaf* (d), de *Littre* (e), de *Morgagni* (f), de *Ruysch* (g), &c. ont fait si bien
con-

(a) *Trattato di Lithotomia*, Florent. 1707. 4.

(b) *The Symptoms, Nature, Causes, and Cure of a Gonorrhœa &c.*

(c) *Myotomia Reformata.* (d) *De Virorum Organis.*

(e) *Memoires de l'Academ. des Sc.* Ann. 1700.

(f) *Adversaria Anatomica I.*

(g) *Observat. Anat. Chirurg.* C.

166 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,
connoître cette partie, qu'il est peut-être impossible d'en dire quelque chose qu'on ignore.

Nous suivrons de plus près notre Auteur dans la partie historique de son ouvrage; l'ordre, & le choix d'érudition qui y regnent, la rendent tout à fait curieuse. L'opération de la Taille étoit déjà en usage dans le temps d'*Hippocrate*, mais on n'en confioit l'exécution qu'à ceux qui en faisoient une profession particulière (a); excepté, cependant, le cas du fils d'*Antiochus* dont l'Historien *Florus* a parlé, il n'en reste aucune trace chez les Anciens, depuis *Hippocrate* jusques à *Celse*. Celui-ci devoit aux Grecs tout ce qu'il savoit sur ce sujet, & ce qu'il en a laissé par écrit est véritablement la source, où ont puisé les Grecs & les Arabes qui sont venus après lui; de plus modernes encore y ont eu recours, & ont enrichi leurs Ecrits des dépouilles de *Celse*. Ce reproche ne paroît injuste qu'à ceux qui n'ont point examiné la description que *Celse* a donné de cette opération, voyons ce qu'il en dit; après avoir décrit (b) la posture où doit être le patient, il faut, dit-il, introduire deux doigts dans le fondement, & comprimer de l'autre main le bas ventre, de manière que la pierre soit poussée contre les deux
doigts

(a) Tout autre étoit engagé par serment à ne point l'entreprendre. Voyez le serment d'*Hip.* Οὐ τιμὴν δὲ οὐδὲ μὴν λιβάντας &c.

(b) Voyez le Chap. 26. du Liv. 7.

Janvier, Février & Mars 1732. 167

doigts introduits dans le gros boyau , qui à leur tour la repoussent dans le col de la Vessie; alors il faut faire une incision en formé de Croissant à côté du fondement, & la diriger de façon que les deux cornes du Croissant regardent un peu les cuisses du patient, & qu'elle penetre jusqu'au col de la Vessie, que l'on ouvre par une seconde incision transversale, qu'il faut faire sous la peau dans l'endroit le plus bas & le moins dilaté de la premiere playe &c. C'est là le precis de la Methode de *Celse*, qu'on appelle aujourd'hui le *petit Appareil*. Dans tout cet intervalle de temps qui s'est écoulé depuis *Celse* jusques à *Galien*, on ne trouve plus de monument de cette operation, c'est dans le siècle d'*Adrien* qu'on en retrouve quelque trace; le premier Auteur qui en parle est l'inconnu qui a écrit cette Introduction à la Medecine, qu'on attribue à *Galien*; si la pierre, dit-il (a), est fortement engagée dans le col de la Vessie, il faut faire une incision sur la pierre elle-même comme sur le point d'appui; *Aeginette* la dit aussi (b), mais il ajoute qu'il faut que l'incision regarde la fesse gauche; *Avicenne* (c) & *Albucasis* (d) ont repeté la même chose; & tous ces Chirurgiens du 13. siècle que *M. Auzel Severinus* nommoit les Arabistes, n'ont

câ

(a) Voyez le Chap. 19. de l'*Isagoge Medica*.

(b) Voyez le Chap. 60. du Liv. VI.

(c) Voyez Lib. III. Fen. 19. Cap. 7.

(d) Voyez *Chirurg.* Part. 2. Cap. 60.

168 BIBLIOTHÈQUE DE L'EUROPE,

et qu'une voix pour l'approuver. Le fameux *Guido a Cauliaco* qui vivoit dans le siècle suivant ne fit aucun changement dans cette Methode (a) quoique par deference pour lui on l'ait appellé l'*Operation Guidonienne*, & qu'à la faveur de son nom, elle se soit soutenuë avec éclat jusqu'au commencement du 16. siècle; auquel temps *Job. de Romanis* inventa la Methode dont *Marianus Sanctus* donna la description plus de vingt ans après; on la ravit en quelque maniere à son veritable inventeur le Chirurgien de Cremona, en lui donnant le nom de la *Taille Mariane*, qu'elle a porté jusques à ce qu'elle ait eü celui du *grand Appareil*. Cette nouvelle Methode fut bientôt repandue par toute l'Europe; Non ne fit plus de cas de celle de *Guido*, ou si l'on s'en servit encore, ce ne fut que sur les enfans. La tête & le corps du patient étant à demi panchez en arriere, & les cuisses disposées d'une maniere convenable, on introduit dans la Vessie une sonde crenelée de façon que la pointe du bistouri puisse rencontrer la crénelure qui est sur la courbure convexe de la sonde, alors on fait l'incision de l'urethre à droit ou à gauche du raphé, à quelque distance de l'anus en retenant toujours la pointe du Lithotome dans la crénelure de la sonde &c. puis l'on se sert de Conducteurs, de Gorge-rets, de Tenettes, de Boutons, de Crochets pour

(a) Voyez *Traité. 6. Doctrin. 2. Cap. 7. §. De iust. Lapid.*

Janvier, Février & Mars 1732. 165

pour l'extraction de la pierre, qui effectivement ne se fait pas sans un grand appareil

Peu de temps après le hazard ou le desespoir fit faire, à un Chirurgien Provençal nommé *Franco*, le temeraire essai d'une nouvelle Methode sur un enfant de deux ans; on lira peut être avec plaisir ce qu'il en a écrit lui même, (a) „ Ayant trouvé la pierre de la grosseur d'un œuf de poule, où à peu près, je
„ fey tout ce que je pus pour la mener bas,
„ & voyant que je ne pouvois rien avancer
„ par tous mes efforts . . . je deliberai avec
„ l'importunité du père, mère, & amis de
„ copper le dit enfant par dessus l'os pubis,
„ d'autant que la pierre ne voulut descendre bas, & fut coppée sur le penis, un peu
„ à côté & sur la pierre; car je levoys icelle
„ avec mes doigts, qui étoient au fondement, & d'autre côté en la tenant sujettée
„ avec les mains d'un serviteur qui comprimoit le petit ventre au-dessus de la pierre,
„ dont elle fut tirée hors par ce moyen, &
„ puis après le patient fut guarý „, &c. Le succès n'empêcha point *Franco* de se desfier de cette Methode, & puisqu'il ne conseilla à personne de la suivre, doit-on trouver étrange que pendant quinze ou vingt ans elle ait été ensevelie dans l'oubli? *Roussel* fut le premier qui en renouvela l'idée dans son excellent *Traité de l'operation Casarienne*, où il démon-

tra

(a) Voyez son *Traité* très-ample des hernies, Chap. 33. pag. 339. & 340.

tra très-bien qu'on peut parvenir dans la Vessie, par la taille hypogastrique, sans blesser le Peritoine; cependant l'autorité de cet habile Medecin n'eut pas assez de force pour faire approuver cette methode, qui fut extremement negligée & même meprisée, jusques à ce qu'*Hildanus* eût temoigné d'en faire quelque cas (a); ce qui n'arriva que trente ans après que *Roussel* eût publié son livre; dans ce même temps, c'est-à-dire dans l'année 1680, il paroît qu'on commença de la mettre en usage à Paris; ce qu'il y a de certain c'est qu'en 1635. *Nicolas Pietre* soutenu par *Riolan*, entreprit la defense de l'operation hypogastrique dans une these qu'il fit sur ce sujet; mais cette protection lui fut presque inutile, car elle se soutint peu de temps à Paris, & y fut enfin tout à fait oubliée. Il y a grande apparence qu'elle y seroit encore dans l'oubli, si Mr. *Jacques Douglas* n'eût entrepris de la rétablir (b); Mr. *Jean Douglas* son Frere & Mr. *Chefelden*, tous deux Chirurgiens distinguez à Londres se joignirent d'abord à lui, & demontrèrent par l'exécution la bonté de sa theorie. Ils la confirmèrent aussi par leurs Ecrits (c) qui en peu de temps ont repandu la methode de *Franco*, connue aujourd'hui sous le nom du *baut Appareil*, en Angleterre, en Ecosse, en France

(a) Voyez *Hildan. de Lithotom. Cap. 17.*

(b) C'est en 1718. le 23. Janv. qu'il presenta à ce sujet un Memoire à la Societé Royale.

(c) Qu'ils publierent l'un & l'autre en 1723.

Janvier, Février & Mars 1732. 371

ce &c. où, d'habiles Chirurgiens s'en servent avec succès (a). Remarquons cependant qu'un certain Chirurgien nommé *Proby* s'en étoit servi à Dublin dans un cas fort extraordinaire dès l'année 1694. (b).

Passons à la quatrième partie de notre Dissertation qui n'est pas moins intéressante que celle qui précède; on ne peut douter, dit l'Auteur, que dans l'opération de *Celse*, le sphincter de la Vessie & une partie de son corps, ne fussent coupés. *Arétée* le pensoit de même, & de là naquit l'aversion constante qu'il eût pour cette opération qu'il regardoit en quelque façon comme criminelle (c); une pareille aversion eut pu rendre suspect le bon sens d'*Arétée*, si certain préjugé qui défendoit aux Anciens de toucher à la Vessie, ne l'eût justifié. Il faut pourtant avouer que la méthode de *Celse* étoit fort dangereuse, par la temerité de l'incision; *Franco* (d) & *Andreas à Cruce* (e) la rendirent plus sûre en se servant de la sonde grêlée, qu'*Hildanus* mit aussi en usage, ayant appris à s'en servir des Disciples de *Franco* qu'il avoit connus à Lausanne. *Riolan* qui fleur-

(a) Consultez là-dessus la Dissertation que Mr. *Morand* a insérée dans le recueil des Pièces qu'il a publié sur le Haut Appareil en 1728.

(b) Voyez les *Transact. Philos.* N^o. 260. pag. 455.

(c) Voyez de *Disturn. Morbor. Signis*, Lib. II. Cap. 4.

(d) Voyez l'endroit cité ci-dessus.

(e) C'étoit un Médecin de Venise qui a écrit une Chirurgie Univerf. Impr. à Venise en 1583. Voyez Liv. VII. pag. 23.

172 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

flourissoit à Paris dans le temps qu'*Hildanus* mourut, y faisoit peut-être allusion, lorsqu'écrivant contre *Spigelius*, il dit, „ que le „ Sphincter de la Vessie, qui est tous les jours „ coupé par les Lithotomistes, se retablit entièrement sans aucune suite facheuse (a) „. Il y a tout lieu de croire qu'un Médecin Hollandois nommé *Jean Groenvelt* qui vivoit quelque temps après, se servoit aussi de cette méthode (b); il faut cependant l'avouer, elle ne fut bien connue qu'après que le Frère *Jacques* lui eut acquis un grand nom en France & en Hollande, où tout le monde sait qu'il s'en servit avec un succès qui quelquefois fut égal à sa temerité. Dans le commencement *Mery* ne désaprouva point la pratique de l'Hermitte. *Hunauld* savant Médecin d'Angers tâcha de la perfectionner, & écrivit même là-dessus un petit ouvrage qui n'a point vu le jour. Le célèbre *Raw* vint ensuite qui la perfectionna en effet, & s'en servit avec tant de bonheur, que lorsqu'il fut appelé à Leyde, il pouvoit déjà compter jusqu'à quinze cens quarante patients, qu'il avoit taillé lui-même en suivant cette Méthode (c). Elle eût un succès presque égal en Angleterre, où le Dr. *Jacques Douglas* se déclara d'abord pour elle, *Mrs. Barn-*

(a) Voyez son *Anthropograph.* Edit. 1649. pag. 745.

(b) Voyez son *Livre de Lithotomiâ* Edit. ann. 1627. pag. 57.

(c) C'est ce qu'il dit lui-même dans sa Harangue inaugurale pag. 37. qu'il fit au Mois de Septembre de l'an 1713.

Janvier, Février & Mars 1732. 173

Bamber & Cheselden la mirent bientôt en pratique avec un bonheur pareil à leur industrie; ce dernier y fit quelques petits changemens, qu'il a bien voulu depuis communiquer au public. D'un autre côté les Chirurgiens de Paris ont fait tous leurs efforts pour la perfectionner autant qu'il leur a été possible; aussi doit-on convenir que cette dernière methode, connue à present sous le nom d'*operation Laterale*, a été extrêmement cultivée. Le Corps étant situé comme dans l'appareil de *Celse* &c. les fesses un peu plus élevées, l'on introduit dans la Vessie une sonde crenelée à grande courbure, de maniere que son dos crenelé soit tourné du côté gauche vers l'éminence de l'os Ischion; l'on fait alors dans cette même direction une incision qui en coupant les tegumens, n'aille pas au delà de la graisse, & après avoir senti avec le doigt, qu'on porte dans le fond de la playe, l'endroit qui est précisément sur la sonde, l'on pousse tout droit la pointe du bistouri dans la crenelure, & l'on continue à faire l'ouverture dans le corps même de la Vessie, en dirigeant le Lithotome, de l'angle que le muscle Accelérateur fait avec l'Erecteur, à l'éminence de l'Ischion. Peut-on disputer avec raison, à la methode de *Celse* la ressemblance qu'elle a avec l'Appareil *Lateral*? Qui fait même si l'on eût connu celui-ci, si l'autre ne l'eût jamais été?

L'on peut déjà apercevoir par ce qui a été dit, quelle sera la conclusion de cet ouvrage; elle naît comme d'elle-même du simple exposé,

16, des différentes méthodes, & acquiert une véritable évidence après un plus grand examen, c'est ce dont on est convaincu par la dernière partie de cette Dissertation. Si le Chirurgien de Cremonne *Jean de Romanis* eût eu quelque connoissance des parties du Corps humain, on ne pourroit lui pardonner d'avoir inventé sa méthode; il faut croire que ni lui ni *Marianus* ne surent jamais bien ce qu'ils faisoient, quoique la cruauté de leur opération, dût, ce semble, les en degouter, & les forcer à reprendre l'ancienne méthode de *Celsus*. Mr. *Falconet* entre dans un détail fort exact, sur toutes les parties délicates qui sont déchirées ou meurtries dans cette opération; il n'y auroit qu'à le suivre pour inspirer aux Lecteurs une extrême aversion pour cette méthode; ils ne seroient pas à l'abri de l'horreur même, si le stile de l'Auteur pouvoit se communiquer au Journaliste; mais n'est-ce pas assez de dire, que ceux qui ne succombent pas sous cette opération, rachètent ordinairement leur vie aux dépens de leur virilité, & qu'une incontinence d'urine, ou quelque fistule incurable, leur permet pas d'oublier pendant le reste de leurs jours, tous les tourmens qu'ils ont soufferts. Ce n'est point l'incision, c'est le déchirement & la meurtrissure des parties qui produisent de si tristes effets, aucun Medecin ne l'ignore. Que ne pouvons-nous ajouter, comme une conséquence naturelle, qu'il n'y a de même aucun Medecin qui n'ait rejeté cette méthode, depuis que l'on en con-

Janv. Fev. Mars 1772. 177

connoit de moins cruelles & de plus sûres, qui ne laissent après elles que les suites ordinaires des simples playes? Dans la Taille Hypogastrique l'incision se fait dans la ligne blanche & dans les fibres cellulenses qui, au défaut du peritoine, couvrent la partie antérieure de la Vessie; & dans l'operation Laterale faite par des mains habiles, depuis les tegumens jusqu'à la Vessie le Lithotome parcelllement ne rencontre dans son chemin que cette membrane celluleuse; il est vrai que dans les mains de l'Hermite dont la temerité égaloit l'ignorance, il faisoit des blessures aussi funestes au patient, que les déchiremens ou que les meurtrissures du grand Appareil, en coupant ou l'artère honteuse, ou le muscle érecteur, ou le gros boyau; ou le vagin, & en perçant de part en part l'urethre & la Vessie; mais le Médecin, *Hunauld* le premier, & le célèbre *Raw* ensuite ne confondant point l'Operateur & l'operation, démontrèrent évidemment qu'on devoit blâmer *Frère Jacques*, & louer sa methode; qui passant en de bonnes mains, pût même, dans la suite être mise en usage sur les jeunes filles avec beaucoup de succès; ce qui peut-être n'est jamais arrivé à *Frère Jacques*. Disons cependant, pour excuser, autant qu'il est possible, le malheur constant avec lequel il s'en servit sur le Sexe, que *Raw* n'osa jamais le hazarder sur les femmes, vû le danger inevitable qu'il y a à penetrer dans leur Vessie par un autre chemin que par l'hypogastre.

176 BIBLIOTHÈQUE DE L'EUROPE,

tre , à moins d'employer la methode de *Buffiere* (a) qui après avoir conduit & engagé la pierre dans le col de la Vessie, par le moyen de deux doigts introduits dans le Vagin, coupe hardiment, sur la pierre, & le vagin & le corps de la Vessie, qui dans cet endroit-là sont étroitement appliquez l'un à l'autre.

Quiconque ignoreroit l'heureux succès de l'operation Laterale, & le nom immortel qu'elle a acquis à *Raw*, auroit peut-être de la peine à la preferer au haut Appareil; mais pourroit-il heziter, s'il faisoit reflexion, premiere-ment, que la pierre se presente d'abord à l'ouverture de la Vessie dans l'appareil Lateral; secondement, que, selon la remarque de *Celse*, la Vessie est presque toujours un peu inclinée du côté gauche, où l'on a aussi observé que se forment ordinairement ces niches & ces enfoncemens que les Grecs nomment *Exphoras*, qui paroissent si propres à contenir la pierre; enfin qu'après l'operation tout ce qui doit sortir de la Vessie avant que la playe soit refermée, trouve une issue plus facile dans l'appareil Lateral que dans l'hypogastrique, en sorte que les facheux effets du gravier, du sang, du pus, ou de l'urine retenus dans la Vessie ou aux environs de la playe, ne sont point du tout à craindre dans l'operation Laterale, comme

(a) On en trouve la description dans les *Transact. Philosoph.* de l'an 1699. pag. 106. où l'Auteur rapporte quelques exemples de pierres extrêmement grosses, tirées de la Vessie par cette methode, sans qu'il en soit resté aucune incontinence d'urine, &c.

Janvier, Février & Mars 1732. 177

comme dans celle du haut Appareil. Si l'on réfléchit là-dessus avec attention, l'on conclura sans peine avec Mr. Falconet, qu'on dans l'extraction de la pierre l'Appareil Latéral est préférable à tous les autres.

Remarquons cependant avant de finir, que quelques soins qu'on se donne pour perfectionner de plus en plus cette opération, son succès sera toujours incertain, lors même qu'elle sera faite avec toute l'habileté possible; car

1. La pierre retenue quelque temps dans la Vessie la rend souvent scirrheuse, quelquefois même carcinomatense, d'où elle acquiert tant d'épaisseur qu'elle en devient un corps solide incapable de se contracter (a).

2. La pierre devient quelquefois si grosse, qu'elle remplit toute la Vessie, sans qu'il y reste de la place pour l'urine, qui se fraye alors un chemin dans la substance de la pierre, entre la pierre & la Vessie. Peut-on dans un tel cas introduire la tenette, charger la pierre, & la tirer, sans quelque meurtrissure ou quelque déchirement? souvent même n'arrive-t-il pas que la Vessie ne peut plus recouvrer son ton, & se contracter dans la suite (b).

3. La pierre est quelquefois cachée, & adhérente entre les membranes de la Vessie (c).

4. Ou

(a) Voyez Boneti Sepulchret. Anatom. Lib. III. Sect. 15. Observ. 3.

(b) Voyez Eustachii Tract. de Renibus Cap. 45.

(c) Voyez les Mem. de l'Acad. Roy. ann. 1702. où l'on trouve une Observation très-curieuse de Mr. Lempe.

Tom. VIII. Part. I.

M

178 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

4. Ou dans certains enfoncemens qui prennent la forme de la pierre & qui sont comme hors de la capacité de la Vessie (a).

5. La Vessie a quelquefois deux cavitez distinctes dans chacune desquelles on a trouvé la pierre dans le même temps & dans la même personne (b).

6. L'on a trouvé jusqu'à vingt & neuf pierres dans une seule Vessie, renfermées chacune à part dans son propre retranchement (c).

7. La pierre s'attache souvent à la Vessie avec tant de force, qu'en l'arrachant l'on arrache aussi la Vessie (d).

8. Enfin, la pierre est quelquefois si molle, que de quelque façon qu'on s'y prenne, elle se rompt sous la tenette, avant d'être hors de la Vessie.

Toutes ces raisons & plusieurs autres sans doute qui nous seront échappées, dont personne n'eut pu nous donner un détail plus exact que Mr. Falconer, s'il eût voulu l'entreprendre, développent facilement le fondement de la crainte qu'un sage Lithotomiste doit toujours avoir sur le succès de l'opération de quelque manière qu'il l'entreprenne. Quelle conséquence en tirer? C'est que malgré les secours infinis de la bonne Chirurgie, on doit travail-

(a)

(a) Voyez *Beneti Sepulchris. Anatom. Lib. cit. Sect. 23. Observ. 7.*

(b) Voyez ubi supra *Observ. 4.*

(c) Voyez *Tulpii Observat. Medic. Lib. II. Cap. 4.*

(d) Voyez *Tulpius Lib. III. Cap. 5.*

Janvier, Février & Mars 1732. 179

Il est sans cesse à perfectionner la Cure prophylactique de la pierre.

ARTICLE VIII.

TRAITE de la Vérité de la RELIGION CHRETIENNE. Trad. du Latin de Mr. J. ALPHONSE TURRETTIN, Professeur en Théologie & en Histoire Ecclesiastique à GENEVE. Section III. De la Vérité de la REVELATION JUDAÏQUE. A Genève, chez Marc-Michel Boussquet, & Compagnie, *In octavo*, pages. 154. [On a donné l'Extrait des deux premières Sections, dans le Tome VI. de cette Bibliothèque, I. Part. Article II.]

Si quelqu'un s'avisoit de dire, que le titre de cette III. Section annonce une matière qui paroît hors du sujet général sur quoi roule tout l'Ouvrage, puis que c'est un *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne*, & non pas de la Vérité de la Religion Judaïque; il ne faudroit que renvoyer une telle personne à la lecture de cette Section même, pour y trouver de quoi se convaincre que l'examen de la Vérité de la Révélation Judaïque, entre nécessairement dans le plan d'un Livre où l'on veut démontrer la Vérité de la Révélation de l'Evangile. Ces deux Révélations sont inséparables. L'une mène à l'autre; & la dernière suppose

880 BIBLIOTHÈQUE DE L'EUROPE,

la première. Elles sont corps ensemble, & se prêtent réciproquement du jour, aussi bien que de l'appui; comme cela paroîtra encore mieux par la suite.

C'est d'ailleurs une transition naturelle à ce qui devoit suivre dans toutes les règles de l'ordre (a) Après avoir prouvé la nécessité d'une Révélation, & donné les caractères auxquels on peut distinguer les vraies Révélations d'avec les fausses; il est tems de chercher quelque Révélation, à laquelle ces caractères conviennent. Or la plus ancienne, & celle qui paroît d'abord mériter seule notre attention, avant le tems où le Christianisme s'est montré, c'est sans contredit la Religion Juïdaique.

Au milieu de l'Univers Idolâtre, les Hébreux seuls ont conservé le Culte du vrai Dieu, dans le coin du Monde où ils étoient renfermez. Le corps d'Écritures, qu'ils produisent, comme contenant l'Histoire & les Leçons de plusieurs Prophètes que Dieu a suscitez parmi eux, est le plus ancien Livre qu'il y ait au monde. Tandis que les Annales des plus grandes Monarchies se sont perduës, celles-ci ont résisté aux injures du tems, & aux plus terribles révolutions qu'un Etat puisse jamais éprouver. Ce Peuple même, comme Peuple, a quelque chose d'admirable & de singulier, qui frappe. C'est un Peuple

(a) Introduction, pag. 153, & suiv. & l'ouvrage de l'auteur.

Janvier, Février & Mars 1732. 181

tout composé de Frères, (a) & quoi qu'étrangement abondant, tout sorti d'un seul Homme. C'est le plus ancien Peuple connu; d'où il y a lieu d'inferer, que, si DIEU s'est de tout-tems communiqué aux Hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir, pour en savoir la Tradition.

Le Livre, où s'est conservée la Révélation dont ce Peuple a prétendu être honoré, est ce que nous appellons l'Ancien Testament. On y trouve des Dogmes, des Loix, des Histoires, & des Prophéties: toutes choses, qui chacune en particulier portent des marques sensibles de divinité.

1. I. ENTRE les (b) DOGMES, celui qui concerne l'idée de DIEU, ou la vraie connoissance du premier Être, est sans contredit le plus important, & la base de toute Religion. A cet égard, il n'y a ni Peuple, ni Secte de l'Antiquité, qui puisse entrer en comparaison avec les Hébreux. Eux seuls ont toujours fait profession de reconnoître un premier Principe, spirituel, invisible, existant avant tous les Siècles. Rien de plus simple, & en même tems de plus majestueux, que le nom & la (c) définition de cet Être, que l'on trouve dans leurs Auteurs Sacrez; que la manière dont ils décrivent (d) son Immenité, sa (e) Puissance,

la

1. (a) Voyez les Pensées de Pascal, Attic. VIII. pag. 50, 51.

(b) Chap. I. pag. 157, & suiv.

(c) Exode, II. 14. (d) Esaié, LXVI. 1.

(e) Genèse I. 3. Psaume XXXIII. 6, 9. & CIV. 4. Esaié XL. 15.

sa (a) Providence, sa (b) Justice, & ses autres Perfections. Aucun des plus sages Païens n'a rien dit qui en approchât.

Mais ces mêmes Écrivains ne parlent-ils pas quelquefois d'une manière qui ne s'accorde point avec des idées si justes & si sublimes? Ne nous disent-ils pas, que l'Éternel (c) se promène, qu'il descend, qu'il se fait quelquefois voir (d) seulement par derrière, qu'il étend son bras, qu'il ouvre les yeux, qu'il est jaloux, qu'il se repent, qu'il se met en colère, qu'il endurecit le cœur des Hommes, qu'il les tente & les aveugle? Ne sont-ce pas là des imperfections & des faiblesses, qui ne peuvent convenir à la Nature Divine? Sans doute, s'il falloit prendre de telles expressions à la lettre. Mais il est visible, que ce sont des façons de parler figurées & populaires, dont l'Écriture se sert pour s'accommoder au génie d'une Nation toute charnelle, à qui l'on ne pouvoit rien faire entendre que sous des images sensibles. On n'a qu'à dépouiller tout cela de la figure, & il n'y aura rien que de très-digne de Dieu, comme notre Auteur le montre en détail. Ce stile est d'ailleurs ordinaire à toutes les Langues, sur tout dans l'usage familier; ajoutons, que les Peuples Orientaux en ont toujours fait usage beaucoup plus, que d'au-

(a) Job XXXVIII. 6. Psaum. XXXIII. 10. Prov. XXI. 1. Psaum. CIV. 27. & suiv.

(b) Psaum. XXXV. 7. XXXVII. 2. XCIV. 7, 11. CXXXIX. 7. & suiv. &c.

(c) Genèse III. 8. (d) Exode XXXIII. 23.

Journal, Premier Mars 1731 183

d'autres, chez qui telles expressions, qui n'ont rien pour les premiers que de très-commun & de très-aisé à entendre, paroissent fort étranges, & sont sujettes à être prises tout de travers. En un mot, il n'est aucun Auteur, à qui l'on ne pût faire dire mille absurditez, si en l'expliquant on se dispensoit de cette règle de l'Equité & de la bonne Critique.

En vain prétendrait-on, qu'avec les mêmes couleurs on pourroit pallier jusqu'aux plus grossières expressions des *Poëtes* touchant leurs Divinités. Le cas est très-différent. Ces expressions s'accordent très-bien avec le Système du Paganisme, dont le fonds est connu d'eux-mêmes. Chez eux, le faux n'est point démenti ni rectifié par le vrai; au lieu que, dans la Bible, mille Textes pour nous enseignent au juste ce qu'il faut penser de Dieu, & s'il s'y rencontre quelque terme ambigu ou susceptible d'un mauvais Sens, le correctif n'est pas loin. Les vrais caractères de la Divinité (dit fort bien Mr. (a) DE LA MOTTE) sont posez en principes en tant d'endroits de l'Ecriture Sainte, que, quand les Auteurs Sacrez viennent à employer les Figures, on les reconnoît d'abord pour ce qu'elles sont, & on ne les apprécie que ce qu'elles valent: au lieu que, dans HOMERE, par exemple, ces prétendues figures sont elles-mêmes les principes, & qu'il n'y a rien

(a) Discours sur l'Iliade, pag. 320. Edit. de Helt.

rien d'ailleurs qui avertisse l'esprit de ne les pas prendre à la lettre.

A cette occasion, notre Auteur fait une remarque, qui est d'un très-grand usage dans la Théologie, c'est que, de la manière dont l'Ecriture Sainte parle de DIEU, il paroît qu'elle a eu moins en vue de nous le représenter tel qu'il est en lui-même, que tel qu'il est par rapport à nous. Ce n'est pas tant sa nature & son essence qu'il nous importe de connoître, que ses qualitez relatives de Créateur, de Juge, de Maître bon, juste, & sage. La Religion n'est point une Science de curiosité, mais de piété & d'édification. Que le Métaphysicien s'arrête à creuser les profondeurs divines, s'il en est capable. Il suffit au Fidèle de connoître DIEU par les côtes qui le touchent, & qui peuvent lui inspirer de l'amour, de la crainte & de la soumission pour lui; comme il suffit à des Sujets d'être instruits des ordres de leur Prince, & de son autorité légitime, sans avoir besoin de connoître ses desseins secrets. De là cette belle pensée de (a) Moïse: *Les choses cachées sont pour l'Escrivel, & les choses révélées sont pour nous & pour nos enfans.*

On peut étendre cette observation à divers autres sujets; par exemple, à ce que l'Ecriture semble approuver des opinions qui passent aujourd'hui pour fausses en Physique, comme
lors

(a) Deuter. XXXII, 29.

Janvier, Février & Mars 1732. 189

lors qu'elle dit que la Terre est (a) *immobile sur ses bases*, & qu'elle parle des Cieux au nombre pluriel &c. „ Voudroit-on que le „ Saint Esprit eût abandonné le langage commun, pour parler celui des Philosophes, & „ même des Philosophes (b) qui ne devoient „ venir que quelques Siècles après? Cette „ exactitude mal placée n'auroit servi qu'à „ voler les Esprits, qui étoient alors imbus „ de préjugés tout contraires & à faire perdre „ toute créance aux Ministres de Dieu; en „ sorte que, pour vouloir guérir les Hommes „ sans nécessité de certaines erreurs indiffé- „ rentes, ils auroient manqué de les instruire „ des seules Vérités qu'il importe de savoir.

„ II

(a) Le Passage, que Mr. Vernet a en vuë, & dont il n'indique point l'endroit, est sans doute celui-ci, du Pseaume CIV. 4. *Dieu a fondé la terre sur ses bases, en sorte qu'elle ne sera jamais ébranlée, ou, qu'elle ne chancelera jamais.* Il n'y a rien là, ce me semble, qui marque l'immobilité de la Terre, dans le sens du système de Ptolémée. Il s'agit seulement de la fermeté avec laquelle la Terre, quoi qu'au milieu d'un Fluide, y demeure toujours suspendue, & dans le même état, sans chanceler, & sans que ses parties cessent d'être poussées constamment vers leur centre. Il n'y a rien non plus qui regarde la question du mouvement de la Terre, dans les paroles de l'Ecclesiaste I. 4. que l'on traduit: *Terra autem in aeternum stat.* Cela signifie seulement, que la Terre demeure toujours la même, & que tout s'y passe de même, selon les Loix de la Nature, par opposition au changement perpétuel des Hommes qui y vivent: *Une Génération passe, & l'autre vient, mais la Terre &c.*

(b) Voyez ABBADIE, *De la Vérité de la Relig. Chrétienne* Sect. III. Chap. XVIII. & JAQUELOT, *Conformité de la Foi avec la Raison*, Part. II. Chap. I.

DES BIBLIOTHÈQUE DE L'EUROPE,

Il y a assez d'obstacles & d'illusions à combattre dans l'Esprit Humain, par rapport à la Foi & à la Morale, sans qu'il faille encore le heurter par d'autres endroits qui ne font rien au Salut. Le but de la Religion n'est pas de nourrir notre curiosité, ni de nous rendre Philosophes. En matière de Sciences Humaines, la Révélation suppose les Opinions communes, quelles qu'elles soient, & ne se pique pas d'employer d'autre Style que celui du Peuple. Les Philosophes eux-mêmes n'en font-ils pas autant, lorsqu'il ne s'agit pas précisément de la question qu'ils veulent éclaircir? Il suffisoit aux Ecclésiastiques de nous guider en toute vérité par rapport à la doctrine du Salut : pour tout le reste ils pouvoient laisser le monde dans le même état où ils le trouvoient, & (a) supposer certaines Opinions populaires, sans les refuser, parce qu'elles n'avoient pas de dangereuses suites pour la Religion. Dans l'Ecriture Sainte, comme dans tous les autres Livres, il y a des choses qui sont de style, & non de dogme; & (b) quelques Pères de l'Eglise l'ont remarqué, en matière de ce qui regarde des points de Philosophie, quoi que de leur tems on n'eût pas encore apperçu le défaut des anciens Systèmes.

Un

(a) D. Calmet, sur Matth. VIII.
 (b) Eusèbe, Præpar. Evang. L. IV. C. 8, Chrysostome, in Genes. Basil. in Hexaëmer.

Janner, Fevrier & Mars 1731. 189

Un (a) autre Dogme, qui a fait l'embarras de (b) la torture des Philosophes les plus éclairés, mais qui se trouve parfaitement expliqué dans l'*Ancien Testament*, c'est l'*origine du Monde*. Ici nous apprenons, que le Ciel & la Terre sont l'ouvrage de DIEU; que l'admirable structure de l'Univers est le chef-d'œuvre de sa Sagesse; & que le Genre Humain sort tout d'une seule tige.

La se voit aussi la solution des Problèmes de l'Antiquité, sur la *condamnation du Monde*, sur ce qui a donné entrée au *Mal* parmi les Hommes, sur le *Souverain Bien* & la vraie *Fin* de l'*Homme*. C'est la Providence Divine, qui régle & gouverne toutes les affaires d'ici bas. C'est elle qui mêle notre Vie de quelque amertume, pour des raisons conformes & à sa Sagesse, & à notre utilité. Le *Péché* est entré dans le monde par notre premier Père, & y a produit le plus grand nombre des *Maux* qui inondent la Terre. L'Homme est fait pour obéir à DIEU, sa grandeur consiste dans la *Piété*; & son Bonheur dans la communion de celui qui est la première source de tout Bien.

Il est vrai que la Religion Judaïque ne parle pas bien clairement de la *Vie à venir*. Mais il y avoit des secrets réservés à l'avènement du *Messie*, & la Loi de Moïse n'étoit qu'une entrée & une préparation à une Oeconomie plus

(a) Chap. II. pag. 171, & suiv.

(b) Voyez l'Amic. de *Xenophane*, dans le *Diog. de Laër.*

plus parfaite. Le génie grossier du Peuple Hébreu ne vouloit pas être élevé tout d'un coup à la sublimité de nos mystères, ni à la recherche des Biens purement Spirituels... Il falloit le retenir par quelque chose de plus visible & de plus marqué, par des bénédictions ou des maledictions temporelles, où la Providence se déployoit aussi plus qu'elle ne fait maintenant, & cela par une sorte de compensation très-sage... Car (a) l'attente de la Vie à venir suppléant à ce qui pour manquer pour le présent au salaire de la Vertu, il étoit à propos que la Sagesse Divine se manifestât plus ou moins dans cette Vie, à proportion que cet avenir étoit plus ou moins caché. Il ne faut pas croire cependant qu'il n'y eût rien dans l'Ancien Testament, qui fût propre à ouvrir les yeux là-dessus aux personnes intelligentes. La haute idée qui nous y est donnée des Perfections de DIEU, les fréquens exemples de sa haine pour le Crime, la mort indigne d'Abel, la destinée d'Enoch, & d'Elie, les promesses faites aux Patriarches, & dont l'étendue ne paroissoit pas suffisamment remplie par les jours courts & mauvais qu'ils avoient passé ici-bas, & enfin plusieurs déclarations semées çà & là, laissoient assez entrevoir quelque chose de plus considérable qu'une Vie terrestre. Quand il n'y auroit que l'exhortation si souvent réitérée de mettre toujours sa confiance

(a) Pag. 174. & suiv.

Janvier, Février & Mars 1732. 189

en Dieu, & de ne rien craindre, quoi
qu'il arrive, parce que le Juste sera finale-
ment délivré, & que l'Impie demeurera
confus, cela pouvoit tenir lieu aux anciens
Fidèles de Promesses plus claires qui leur
manquoient. C'étoit assez pour eux de sa-
voir en général, qu'il y a un gain assuré à
servir Dieu, & qu'on doit espérer en lui;
en quelque état que l'on se trouve, sans
perdre même cette (a) espérance à l'heure
de la mort, comme dit SALOMON. Un
esprit qui est plein de foi, doit être assez
touché de ces Promesses, quoi que généra-
les, pour s'affermir constamment dans le
parti de la Piété.

II. VOILA pour les Dogmes de l'Ancien
Testament. Les LOIX, qu'on y trouve, sont
ou Morales, ou Cérémonielles, ou Politiques,
selon la division ordinaire.

1. A l'égard des LOIX. (b) MORALES, on
ne voit rien de si beau chez les Philosophes,
soit que l'on considère les Devoirs envers
Dieu, ou ceux qui ont pour objet les autres
Hommes, ou ceux qui nous regardent nous-
mêmes; comme notre Auteur le montre en
détail. La chose parle d'elle-même, & la
moindre attention suffit pour se convaincre de
la pureté & de l'utilité de cette Morale. Le
Décalogue seul est un excellent abrégé du Droit
Naturel.

On

(a) Proverb. XIV. 32.

(b) Chap. III. pag. 377, & suiv.

100 BIBLIOTHÈQUE DE L'EUROPE,

On a néanmoins (a) reproché aux Juifs, d'être infociables & durs envers les Etrangers. Mais peut-être qu'on les a cru tels, à cause du peu de commerce qu'ils avoient avec les autres Nations. Que s'ils l'ont été effectivement, ce sera un excès où les aura jettez un désir outré de suivre l'esprit d'éloignement que leur Législateur avoit voulu leur inspirer pour les Coutumes étrangères. Du reste, la Police Judaique n'avoit rien de contraire au *Droit des Gens*; & on voit (b) dans la Loi même un précepte formel, souvent repeté, où l'amour des Etrangers, qui se trouveront dans le pais, est fortement recommandé. JOSEPH, (c) faisant l'apologie de sa Nation, montre par plusieurs exemples, combien les Juifs devoient être soigneux, selon leurs Loix, de rendre aux Etrangers tous les devoirs communs de l'Humanité, & de moderer même envers eux le droit de la Guerre.

L'ordre, que DIEU donna aux *Israelites*, d'exterminer les *Cananéens*, semble d'abord d'une rigueur excessive, & difficile à concilier avec ce que l'on vient de dire. (d) „ Mais, „ outre que la Guerre se faisoit alors d'une „ manière plus sanglante qu'à présent, & que „ ce

(a) Tacite, Hist. Lib. V. Cap. 5. *Juvenal*, Sat. XIV. vers. 103, 104.

(b) Lévitiq. XIX. 33, 34.

(c) *Contra Apion*. Lib. II. §. 29, 30. pag. 427, 428. Et. Hudf. Lugd. B. Voyez aussi *Philon*, De Charitate, pag. 705, & seq. Edit. Paris.

(d) Pag. 127, 128.

„ ce qui nous paroît d'une extrême barbarie,
„ n'étoit qu'un droit de représailles; il faut
„ considérer ceci comme un cas particulier,
„ où la sévérité étoit nécessaire. Car il s'a-
„ gissoit non seulement de faire une Guerre
„ selon les Loix ordinaires, mais de châtier
„ hautement une Nation, dont le débordement
„ étoit venu à son comble. DIEU pou-
„ voit employer pour cela l'Epée, aussi bien
„ que d'autres fleaux. Les *Israélites* n'étoient
„ que les exécuteurs de la Vengeance céleste,
„ & il étoit bon d'y employer leur bras, afin
„ que ce terrible exemple fût plus d'impression
„ sur eux, & les détournât des Crimes qui
„ avoient perdu les premiers possesseurs du
„ Pais où ils entroient. Que si quelques In-
„ nocens se trouvoient alors enveloppez avec
„ les Coupables, c'est-là une suite inévitable
„ de toutes les Calamitez Publiques; & après
„ tout, DIEU est le souverain arbitre de la
„ Vie des Hommes. Il peut la leur ôter,
„ quand & de la manière qu'il lui plaît, sauf
„ à lui d'y apporter les compensations que sa
„ Bonté jugera nécessaires.

C'est par de semblables principes qu'il faut
juger de la permission qui fut donnée aux En-
fants d'*Israël* d'emporter les vases des *Egyptiens*.
Il y a même ici une raison particulière, qui,
selon le Droit des Gens, pouvoit autoriser
les *Israélites*, indépendamment de toute per-
mission du Ciel, à se dédommager par là du
tort que leur avoient fait les *Egyptiens*, comme

me l'a remarqué (a) PHILON, Juif, & après lui (b) CLEMENT d'*Alexandrie* (c).

La permission du *Divorce* & de la *Polygamie*, paroît aussi une petite tâche dans le tableau des Loix Morales données aux *Hébreux*. (d) Mais outre que la première institution du *Mariage*, telle qu'elle est rapportée par Moïse, faisoit assez voir quelle est la perfection de cet état, & que le contraire n'avoit été accordé aux *Juifs* (e) qu'à cause de la dureté de leur cœur; notre Auteur ne craint pas d'avouer qu'en ce point, comme en plusieurs autres, l'ancienne Oeconomie est au dessous de la nouvelle; ce qui n'empêche pourtant pas qu'on ne doive en admirer le prix & l'excellence, sur tout si on la compare avec ce qui avoit cours alors chez les autres Nations.

2. Outre ce qu'il y a de moral dans le *Service Divin*, comme l'*Adoration*; les *Prières*, les *Hymnes*, les *Lectures Pieuses*; DIEU avoit prescrit (f) diverses CÉRÉMONIES, comme des *Sacrifices*, des *Oblations*, des *Parfums*, des *Purifications*, des *Fêtes*, & d'autres Observances, qui composoient ce qu'on appelle le *Service Lévitique*.

Ce Service avoit alors son usage, ou politique, ou moral. L'Etat Judaique étoit propre-

(a) *De Vita Mos.* Lib. I. pag. 624.

(b) *Stromat.* Lib. I. Cap. 21. pag. 415. Ed. Oxon.

(c) Voyez aussi *Tertullien*, Adv. Marcion. Lib. II. Cap. 20.

(d) Pag. 190.

(e) *Matth.* XIX. 8.

(f) Chap. IV. pag. 191, & suiv.

prement une *Théocratie*, ainsi que l'appelle (a) JOSEPH. DIEU vouloit être regardé comme le Roi particulier de cette Nation; à cause de quoi les *Cultes Etrangers* passioient pour Crime de *Léze-Majesté*, & l'*Idolatrie* étoit punie comme une rébellion. Ainsi tout l'appareil du *Tabernacle*, & ensuite du Temple de *Jérusalem*, tout l'ordre des Sacrifices & du Sacerdoce Lévitique, formoit comme la Cour du grand Monarque des *Hébreux*. Il n'est pas besoin d'autre clé, pour expliquer fort naturellement tout le détail du Service Lévitique, qui paroît un peu étrange du premier coup d'œil. On ne nie pourtant pas que ces sortes de choses ne pussent avoir leur usage mystique pour l'avenir.

Mais, à considérer le Service Cérémoniel dans un autre point de vuë, c'étoient autant de figures, qui cachotent sous leur écorce quelque instruction importante de Morale, & qui parloient, pour ainsi dire, aux yeux de ce Peuple grossier. Les *Sacrifices*, par exemple, marquoient que l'on se reconnoissoit coupable devant DIEU, & digne de souffrir la mort, ni plus ni moins que la Victime immolée. Les *Ablutions* extérieures étoient un emblème de la pureté du Cœur. Sur tout le Législateur se proposoit de prémunir contre l'*Idolatrie* une Nation, qui y avoit, depuis sa sortie d'*Egypte*,

(a) *Advers. Apion. Lib. II. §. 16. pag. 482. Ed. Hudf. Lugd. B.*

se, un malheureux penchant, dont à peine a-t-il pu revenir après plusieurs siècles. Il falloit lui prescrire des Rites particuliers, qui, en s'accommodant à son génie, l'empêchassent d'imiter les mauvaises Coûtumes des Peuples voisins, & missent une forte barrière entr'eux & lui. C'est ce qu'un (a) s'avant Rabbin, & plusieurs Pères (b) de l'Eglise, ont remarqué. Il n'est pas facile aujourd'hui, que nous sommes si éloignés de ces tems anciens, d'expliquer en détail à quoi pouvoit tendre chaque Rite, & chaque circonstance de ces Rites. Les Savans néanmoins, qui ont voulu creuser ce sujet, (c) n'y ont pas tout-à-fait perdu leurs veilles. Ils ont trouvé dans presque toutes les parties de la Loi une opposition marquée aux Coûtumes des *Cananéens* & des *Egyptiens*, pour servir de barrière entr'eux & le Peuple d'*Israël*. De sorte que, de quelque manière qu'on envisage ce Culte, on peut le convaincre que DIEU avoit eû de très-sages raisons de l'établir.

Il ne vouloit pourtant pas que son Peuple s'y arrêtât au point d'oublier l'essentiel. Plus d'une fois il leur a déclaré, que c'étoit-là l'écorce, & non l'ame de la Religion; & cela même.

(a) *Maimonid.* Duñt. dubitant. Lib. III. Cap. 32.

(b) *Euseb.* Demonstr. Evangel. Lib. I. Cap. 6. *Chrysostom.* in Esai. Cap. I. *Tertulian.* adv. Marcion. Lib. II. Cap. 18. *Justin, Martin.* Dial. contr. Tryphon. pag. 58, 203. &c. Ed. Oxon.

(c) *Marsham.* Canon. Chronic. Ægypt. & Hebr. *Spenker.* De Legib. Ritual. Hebr. Cleric. in Pentateuch.

Janvier, Février & Mars 1732. 195

même (a) en des termes qui vont jusqu'à rabaisser tout-à-fait cette partie de son Culte.

Après tout, le Service Cérémoniel n'avoit pas été institué pour toujours. Ce n'étoit, pour ainsi dire, qu'une Ordonnance *provisionnelle*; un *Pédagogue* (b) pour conduire à JESUS CHRIST; des rudimens ou de *foibles élémens* (c), tels qu'un Maître en donne à de Jeunes Ecôliers, en attendant qu'ils soient plus avancez en âge. Dès que le Messie a paru, ces ombres se sont dissipées, le joug des Cérémonies a été levé, & tout ce Service Rituel a fait place à un Culte plus simple & plus noble.

Ce n'est point là une variation qu'on puisse blâmer dans la conduite de la Providence. La Sagesse de DIEU ne demandoit pas non plus qu'il changeât les circonstances, & même le naturel des *Juifs*, plutôt que de leur donner une Loi, qu'il a fallu reformer dans la suite. Objections, auxquelles nôtre Auteur n'a pas de peine à répondre en peu de mots.

3. Il montre (d) aussi très-aisément la sagesse des LOIX POLITIQUES, dont la considération n'entre qu'indirectement dans le plan de cet Ouvrage. Il fait voir en particulier, que la Loi du *Jubilé*, qui ordonnoit (e) de laisser reposer les Terres tous les sept ans, quel-

(a) *Esais* L. 12, & *suiv.* *Hebr.* VI. 6. *Psaume* L. 12, & *suiv.* LI. 18, & *suiv.*

(b) *Galat.* III. 24. (c) *Ibid.* IV. 9.

(d) *Pag.* 202, & *suiv.* (e) *Exodiq.* Chap. XXV.

quelque étrange qu'elle paroisse d'abord, sert à prouver que Moïse, en la prescrivant, a agi non en fin Politique, mais en vrai Prophète; puisque, s'il n'eût pas été assuré d'une promesse divine de rendre la sixième année doublement fertile, il auroit exposé tout un Peuple à de fréquentes famines, & à secouer tôt ou tard une Autorité qui se seroit ainsi trouvée en défaut.

III. AINSI la Doctrine & les Loix de l'Ancien Testament concourent à faire reconnoître l'excellence de la Révélation Judaïque, considérée en elle-même. Les FAITS HISTORIQUES s'y joignent ensuite, pour fournir une preuve encore plus frappante de Vérité & de Divinité.

(a) Moïse, Auteur des plus anciens Livres de cette Histoire, précède au moins de cinq cens ans tout ce que nous connoissons de plus anciens Auteurs, (b) comme HOMÈRE & HÉSIODE. Il touchoit au tems des Patriarches, & par là en quelque manière à celui de l'origine du Monde. La *Genèse*, son premier Livre, remonte jusques-là, & contient, pour ainsi dire, les Annales des premiers Hommes. Tout y ressent l'antiquité la plus reculée. C'est une espèce de Théologie Historique, également utile en elle-même, & propre à détruire les Fables du Paganisme, aussi bien que la

(a) Chap. V. pag. 206, & suiv.

(b) Voiez *Justin, Martyr, Cohort. ad Græc. Cap. IX. pag. 61, & seqq. Ed. Oxon. 1703.*

Janvier, Février & Mars 1732. 127

la prétendue antiquité de certains Peuples. Si *Moise* ne contente pas pleinement nôtre curiosité sur l'état de l'ancien Monde, c'est qu'il lui suffisoit pour son but de nous apprendre quand & comment le Monde a commencé, & de toucher brièvement ce qui regardoit les Ancêtres du Peuple Hébreu. La manière même dont il raproche les tems, en écrivant lors que la mémoire des principaux événemens, dont il parle, devoit être encore récente, est une preuve authentique & de sa sincérité, & de la vérité de ce qu'il avance.

On voit aussi qu'il rend raison de certaines choses, dont les *Paiens* n'avoient qu'une connoissance confuse, & qui sont pourtant confirmées par leurs plus anciennes Traditions. Nôtre Auteur en donne quelques exemples, renvoyant du reste là-dessus à divers Livres (a) tant Anciens, que Modernes; & particulièrement au *petit, mais excellent Traité* de GROTIUS sur la *Vérité de la Religion Chrétienne*, où ce grand Homme a (b) ramassé avec autant de choix, que d'érudition, les témoignages des Auteurs Profanes sur ces articles.

A la vérité, il y a quelque chose d'obscur & d'énigmatique pour nous en divers endroits: mais cela vient de l'ancienneté même & des Histoires, & de l'Historien; du dessein qu'il a eu

(a) *Joseph*, dans ses deux Livres contre *Apion*; *Eusebe*, Prépar. Evangel. *St. Augustin*, De Civit. Dei; *Borchart*, Phaleg, & Canaan; *Huet*, Demonstr. Evangelic. *Faguelot*, De l'Exist. de Dieu, I. Diss. Chap. 25.

(b) Pag. 227.

198 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

est d'abréger, & de nous apprendre seulement le fond des événemens, qui est tout ce qu'il nous importe de savoir; du goût, du stile, & des usages d'une Antiquité si reculée, fort différens de ceux de notre Païs & de notre Siècle. Il peut même y avoir des *Apologues*, & des *Allégories*, que les *Orientaux* aimoient beaucoup, & qu'ils mêloient avec les Vérités Historiques. Les faits singuliers, qui doivent être pris à la lettre, quelque extraordinaires qu'ils nous paroissent, parce qu'ils n'arrivent pas de nos jours, ne méritent pas pour cela seul d'être traitez de fables. Il suffit qu'ils n'aient rien d'impossible, & qu'une Histoire si authentique en fasse foi; d'autant plus qu'ils sont liez avec un Corps de Religion, dans lequel il paroît d'ailleurs des traits de vérité si admirables.

L'*Exode* (a) & les autres Livres de Moïse, présentent des faits encore plus merveilleux, mais qui n'en sont pas moins croiables, ni moins certains, quand on prend la peine d'en creuser les fondemens, & d'en examiner tous les rapports.

L'Histoire, dont il s'agit maintenant, n'est que l'exécution d'un dessein très-digne de la Bonté & de la Sagesse de DIEU; dessein que tout portoit à croire qu'il exécuteroit un jour, comme on l'a montré (b) ci dessus. Il voulut se reveler au Peuple d'*Israël*. Qui dit Révéla-
tion,

(a) Chap. VI. pag. 227, & suiv.

(b) Sc&. I.

Janvier, Février & Mars 1732. 199

sign, suppose par cela même quelque chose de surnaturel. Dès-lors tout cet enchaînement de merveilles suit de lui même. Il falloit vaincre la résistance opiniâtre de *Pharaon*. Le Peuple, que DIEU vouloit attacher à son service, s'étant multiplié & corrompu étrangement en *Egypte*, une simple Tradition ne suffisoit plus pour le retenir. La mission de *Moïse* avoit besoin d'être autorisée par des Miracles : une Loi Revelée ne (a) sauroit marcher sans cela.

Pour s'inscrire en faux contre les faits, dont il s'agit, il faudroit prendre l'un de ces quatre partis : (b)

„ Ou de dire, que *Moïse* n'a jamais été, & que c'est un personnage imaginaire.

„ Ou que, s'il y a eu effectivement un homme de ce nom, ç'a été un Impositeur, qui a trompé le Peuple d'*Israël* par des prestiges :

„ Ou que la supposition de ces faux Miracles s'est faite du plein gré & avec la participation de ce Peuple, afin d'en imposer à la Postérité :

„ Ou enfin que l'Histoire, que nous en avons, a été écrite long tems après les événements, & qu'ainsi on a pu la charger de mille faussetez, sans avoir pour garant aucun Témoin contemporain.

La première hypothèse ne peut tomber dans l'esprit

(a) Voyez ci dessus, *Sect. II. Chap. 4.*

(b) Pag. 229, & suiv.

l'esprit d'aucun homme de bon sens, puis qu'elle seroit contraire à la Tradition constante & universelle de l'Antiquité, des (a) *Païens*, des *Chrétiens*, des *Mahométans*, qui s'accordent tous à parler de *Moïse* comme d'un fameux Législateur des *Juifs*. Si une Tradition comme celle là étoit fautive, il faudroit renoncer à toute certitude historique.

Il y a quelque chose de plus spécieux dans la seconde hypothèse, & c'est la pensée favorite des *Déistes*. Ils croient triompher, en comparant *Moïse* à *Minos* & à *Numa Pompilius*, qui sûrent faire accroire à des gens simples, qu'ils tenoient leurs Loix de quelque Divinité. Mais que l'on considère la Sainteté de la Doctrine & des vuës de *Moïse*, sa patience, son désintéressement, sa franchise & son zèle, le caractère de ses Miracles, publics & authentiques : tout le fondement du parallèle disparaîtra. Par quels prestiges ce Législateur auroit-il fasciné les yeux de tout un Peuple, & cela pendant plusieurs années ; sur des choses où chacun, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, n'avoit besoin que du sens commun & de l'expérience pour en savoir la vérité ? Comment auroit-il pu, par des fictions si grossières, engager des millions de personnes à recevoir les Loix dures qu'il leur imposoit, à transmettre leur persuasion & leur soumission à leurs Descendans pendant une lon-

(a) *Diodore de Sicile, Strabon, Trogue Pompée, Justin, Plin, Tacite, Juvenal, Galien, Longin, &c.*

longue suite de Siècles ? „ PLINE (a) dit,
 „ que *Moïse* étoit un grand Magicien. Parler
 „ ainsi, c'est avouer qu'il a fait des choses
 „ surnaturelles. Prenons droit sur cet aveu,
 „ pour en conclurre que la renommée des
 „ Miracles de *Moïse* étoit généralement ré-
 „ pandue; & quant à la cause qu'il en allé-
 „ gue, savoir la Magie, renvoions-le à la
 „ bonne Philosophie, qui fait maintenant à
 „ quoi s'en tenir sur ces sortes d'accusa-
 „ tions (b).

La troisième hypothèse, qui suppose que le Peuple d'*Israël* se prêta lui-même à l'imposture, n'est pas mieux fondée que les deux autres. Ceux qui trament des fraudes, n'ont garde d'y admettre tant de complices; & si *Moïse* avoit eû l'imprudence de le faire, le secret n'auroit pas été long tems gardé. D'ailleurs, parmi les choses qui pouvoient être honorables aux *Israélites*, combien n'y en a-t-il pas qui devoient les couvrir de confusion? & quelle apparence qu'ils eussent consenti à en éterniser la mémoire? Une Nation si revêche, si encline à l'Idolatrie & au murmure, auroit-elle voulu, en recevant & autorisant des fables, se soumettre à une Loi si gênante, & forger elle-même les fers qui devoient l'enchaîner? Enfin peut-on comprendre, qu'instruite de la fraude, elle eût non seulement obéi à *Moïse* pendant sa vie, mais encore elle n'eût

(a) Hist. Natur. Lib. XXX. Cap. 1. §. 3. Edit. Harduin.

(b) Pag. 242.

n'eût rien changé à ses Constitutions après sa mort ? qu'elle eût au contraire conservé pour sa mémoire & pour ses Loix une fidélité sans exemple, jusqu'à s'astreindre scrupuleusement aux moindres Préceptes, & à tout souffrir, plutôt que d'y renoncer ? Un attachement si fort, si enraciné, marque certainement une persuasion bien sincère de la divinité de la Loi, que les *Israélites* ont transmise sur le même pié & avec tant de soin à leurs Enfans.

Reste la quatrième & dernière hypothèse, qui regarde l'Auteur du *Pentateuque*, & le tems auquel ce Livre a été écrit (a).

On peut supposer ici, ou que le Livre entier a été fabriqué après coup, ou que certains endroits seulement, comme ceux qui contiennent les Miracles, y ont été fourrez dans la suite.

Que le Livre entier ait été forgé par une main plus récente que celle de *Moïse*, c'est 1. Un soupçon aussi mal fondé, que celui de regarder *Moïse* comme un personnage imaginaire. Les mêmes raisons qui détruisent le dernier, renversent l'autre ; puis que ceux qui parlent de sa personne, parlent aussi presque tous de ses Ecrits, & de la Loi qu'il laissa aux *Hébreux*. Le *Pentateuque* a été regardé de tout tems comme son ouvrage ; & il n'est pas plus certain que l'*Enéide* soit de VIRGILE, ou que l'*Alcoran* soit de MAHOMET.

2. „ Le

(a) Chap. VII. pag. 246, & suiv.

2. „ Le (a) stile du Pentateuque, le tour
„ des phrases, la manière de penser, les re-
„ pétitions fréquentes, les allusions à de cer-
„ tains usages ; tout y porte un certain air
„ d'antiquité, qui se sent mieux qu'on ne
„ l'exprime. On y trouve même de certaines
„ observations, qui ne convenoient qu'au
„ tems & au dessein de *Moïse*, & qui n'étoient
„ plus de saison dès que les Israélites furent
„ en possession du Pais de *Canaan* ; ce qui
„ montre que l'Ouvrage est véritablement du
„ tems auquel nous le rapportons.

3. Les *Hébreux* n'auroient pû suivre une
forme de Gouvernement & une Police si sin-
gulière, sans avoir dès le commencement un
Corps de Droit Ecrit, comme en ont d'ordi-
naire toutes les Nations ; & tant de Cérémo-
nies ne pouvoient pas se pratiquer, (b) avant
que d'avoir le Livre qui en contient les régle-
mens. Quel autre Livre seroit-ce, que celui
que les *Juifs* produisent encore à présent,
comme la Loi qui leur a été donnée par
Moïse, reconnu d'un commun aveu leur Lé-
gislateur ?

4. Si *Moïse* se fût contenté de donner ses
Ordonnances de vive voix, c'eût été une cho-
se de notoriété publique. Comment donc un
Faus-

(a) Pag. 247, 248.

(i) Par exemple, à quoi bon donner un si grand dé-
tail de la construction du Tabernacle, de la manière
dont on devoit le porter dans les Campagnes, de la
façon que devoit se régler la marche des *Israélites* dans
le Désert &c.

Fausfaire auroit-il pû faire passer quelques Ouvrages sous son nom? Comment auroit-il osé dire que *Moïse* écrivit telle ou telle chose, (a) comme on le voit en plusieurs endroits du Pentateuque? Cette fiction grossière n'auroit pas trouvé plus de créance, que si un Impositeur venoit à présent débiter un Code Civil des Loix de *France* sous le nom d'*Henri IV.* que l'on fait bien n'en avoir jamais (b) composé.

Il n'est donc pas douteux que *Moïse* n'ait au moins rédigé les Loix par écrit, & qu'ainsi le fond du Pentateuque ne soit de lui. A l'égard de l'autre branche de la supposition, on avoué sans peine, que le recit de la mort de *Moïse* a été ajouté d'une autre main à la fin du *Deutéronome*, pour faire la clotûre de son Histoire. „ L'on peut aussi (c) avoir conti-
 „ nué une Généalogie commencée: peut-être
 „ aura-t-on expliqué un nom de Ville changé
 „ par le tems: à l'occasion de la Manne,
 „ dont le Peuple aura été nourri durant qua-
 „ rante ans, on aura marqué le tems où cessa
 „ cette nourriture céleste, & ce fait écrit de-
 „ puis.

(a) Voyez-le *Discours* de Mr. de Meaux sur l'*Hist. Universelle*, Part. II. Chap. 13.

(b) Ni même ordonné qu'on en composât un, comme fit *Henri III.* dont le *Code Henri* parut ainsi par les soins du fameux Président *Barnabé Brisson*. Car du reste, nous avons un *Code d'Henri IV.* rédigé par *Thomas Cormier*, mais sans aucun ordre de ce Prince. Ainsi l'exemple, dont Mr. *Vernet* se sert, est à propos.

(c) *Bessuet*, *ibid.* pag. 339, 340, *Ed. de Holl.* 1681. * * *

„ puis dans un autre Livre, sera demeuré
„ pour remarque dans celui de *Moise*, com-
„ me un fait constant & public dont tout le
„ Peuple étoit témoin : quatre ou cinq remar-
„ ques de cette nature, faites par *Josué* ou par
„ *Samuel*, ou par quelque autre Prophète,
„ parce qu'elles ne regardoient que des faits
„ notoires, & où constamment il n'y avoit
„ point de difficulté, auront naturellement
„ passé dans le Texte ». Voilà tout ce qu'on
peut alleguer de plus considérable par rapport
aux additions faites au Pentateuque. Du res-
te, on ne sauroit soutenir, sans se livrer à un
préjugé superficiel, que le fond même du Li-
vre ait été altéré.

Car 1. il n'y a ni preuve, ni vestige, de
cette prétendue altération. Les *Juifs* ont tou-
jours regardé le *Pentateuque* comme l'ouvra-
ge d'une seule main, & en ont respecté éga-
lement toutes les parties.

2. On ne s'apperçoit point que les *Histoires*
du *Pentateuque* soient écrites d'un autre stile,
ni dans un autre esprit, que les *Loix*; le mê-
me génie régit par tout.

3. Ce Livre porte, que Dieu défendit d'y
rien ajoûter, ni retrancher. La défense re-
vient très-souvent, & se trouve presque tou-
jours accompagnée de malédictions terribles,
contre quiconque osera y contrevenir. Un
Particulier auroit-il été assez hardi, ou toute
une Assemblée assez corrompue, pour entre-
prendre de commettre un tel Sacrilège? Du
moins

moins, en le faisant, on auroit retranché les endroits qui défendent de le faire.

4. On ne sauroit assigner aucun tems, où une telle falsification aît été praticable, ni aucune personne, sur qui le soupçon puisse raisonnablement tomber. La division des deux Roiaumes, de *Juda* & d'*Israël*, fournit sur tout de quoi éloigner ce soupçon d'*Esdras*, à qui l'on voudroit attribuer les prétendues additions. Car le *Pentateuque*, qui passa des Dix Tribus aux *Samaritains*, ne se trouve pas différent de celui des *Juifs*; & ces deux Nations Ennemies s'accordent à nous produire le même Texte, que les *Samaritains* n'avoient garde de recevoir de la main d'*Esdras*.

5. Si quelcun avoit osé toucher à un Livre si saint, ç'auroit été dans la vuë d'y inserer des choses honorables à la Nation, ou de relever extrêmement la gloire de son Législateur. D'où vient donc qu'on y trouve au contraire tout ce qu'un Juif zélé auroit dû supprimer, & qu'on n'y trouve pas ce qu'un Juif zélé auroit dû y mettre? Les fables, que *JOSEPH* (a) & les *Rabbins* encore plus ont débitées au sujet de *Moïse*, sont assez comprendre de quoi étoient capables les *Juifs*, quand ils croioient pouvoir débiter des fictions impunément.

6. Si quelque Compilateur eût retouché le
Pen-

(a) Par exemple, ce qu'il dit *Antiq. Jud.* Lib. II. Cap. X. *divis. Hudson.* de la Guerre de *Moïse* contre les *Ethiopiens*, & de la Fille de leur Roi, qu'il épousa &c.

Pentateuque; il n'y auroit pas laissé tant de répétitions, de parenthèses, de transpositions, en un mot de certaines négligences, qui, sans diminuer en rien la fidélité de l'Histoire, montrent pourtant qu'elle n'a pas été forgée dans le loisir du Cabinet. Ces défauts, qui blessent des Lecteurs trop délicats, servent heureusement à faire taire certains Critiques, en montrant que l'Ouvrage a été conservé dans sa première & naïve simplicité; comme l'éloquent Evêque de Meaux l'a remarqué dans un beau passage (a) que l'on cite.

7. Qu'un Livre obscur & négligé soit sujet à des falsifications, il n'y a rien là d'impossible. Mais le moien d'alterer & de corrompre un Livre, comme celui dont il s'agit, Livre public & authentique, qui faisoit l'unique règle du Gouvernement & de la Religion de tout un Peuple; Livre, qui contenoit ses titres & ses droits, qui étoit lu journellement dans les Familles, que les Magistrats & les Docteurs étudioient avec soin, qui devoit être lu solennellement tous les sept ans, & que le (b) Roi même devoit lire chaque jour, & transcrire de sa propre main?

8. De plus, la Loi est ici tellement mêlée avec les Faits, & le Dogme avec l'Histoire, qu'il est impossible que l'une de ces parties ait été consué à l'autre. Toutes les instructions, tous les discours de Moïse, toutes ses Ordon-

nan-

(a) Part. II. Art. 13. pag. 337.

(b) Deut. XVII. 18, 19.

nances, ou rappellent, ou supposent les Miracles, dont le Peuple d'*Israël* avoit été le témoin. Détachez de ses Loix les événemens miraculeux, tout le reste tombe.

9. Enfin, ces événemens se trouvent écrits non seulement dans les Livres des *Hébreux*, mais en quelque sorte dans leur Pratique & dans leurs Usages, comme en autant de mémoriaux vivans & sensibles. Toutes leurs Fêtes, toutes leurs Cérémonies, toutes leurs Loix, toutes leurs Coûtumes, font allusion à quelque trait de leur Histoire, qui en marque clairement l'origine & le but. La Police de ce Peuple devient une Lettre indéchiffrable, sans cette clé. Et avec cette clé, dont il faut nécessairement faire usage, la créance des Miracles rapportez dans le Pentateuque doit être reconnuë aussi ancienne chez les *Hébreux*, que leur Religion.

La vérité du *Pentateuque* une fois prouvée, (a) tout le reste de l'Histoire Judaïque n'a plus de quoi arrêter des Lecteurs équitables & non prévenus. „ C'est un (b) Abrégé des Anna-
 „ les de la Nation, écrites par des Auteurs
 „ contemporains & dignes de foi. Si l'on y
 „ trouve de tems en tems quelque recit qui
 „ peut surprendre, il faut voir d'abord si le
 „ génie des *Orientaux*, reconnus pour être
 „ amateurs du stile figuré, ou bien quelque
 „ autre règle & remarque de Critique, ne
 „ four-

(a) Chap. VIII. pag. 261, & suiv.

(b) Pag. 262, 263.

„ fournit point un moien naturel de lever la
„ difficulté : Car, comme on ne doit pas re-
„ jeter le merveilleux dès qu'on le trouve, il
„ n'est pas nécessaire non plus de le chercher
„ à chaque pas. Après cela il faut se souve-
„ nir, qu'il s'agit ici d'un Peuple tout extra-
„ ordinaire, que DIEU voulut protéger spé-
„ cialement, & separer des autres, pour des
„ raisons importantes. . . . L'établissement
„ d'une Religion & d'une République si sin-
„ gulière, ne pouvoit se faire par des voies
„ communes ; il falloit frapper de grands
„ coups, sur tout dans les commencemens ;
„ après quoi les choses étant une fois mises en
„ train, pouvoient plus facilement rouler sur
„ le pié ordinaire. De là vient que l'Histoire
„ des *Juifs* est moins chargée de faits miracu-
„ leux, à mesure qu'elle s'éloigne de la fon-
„ dation de leur Etat. On remarque même
„ que le don de Prophétie cessa après la Cap-
„ tivité de *Babylone*, parce que ce Peuple étoit
„ suffisamment guéri de l'Idolatrie, & affer-
„ mi au service de DIEU. La Providence,
„ qui ne prodigue point les Miracles sans né-
„ cessité, jugea alors qu'il ne falloit plus em-
„ ployer que des moiens naturels, pour en-
„ tretenir son ouvrage.

L'Histoire Sacrée de l'Ancien Testament
a en général un caractère (a) singulier, qui
la distingue de toutes les Histoires Profanes,
„ c'est qu'elle ne s'arrête point aux affaires
„ Poli-

(a) Pag. 264.

„ Politiques, ni à des considérations pure-
 „ ment humaines. Elle ne perd jamais la
 „ Divinité de vue; elle ne nous parle des ac-
 „ tions du Peuple & des Rois, que par rap-
 „ port à DIEU, & à la Religion.

Les difficultez, que les Incrédules se plai-
 sent à trouver dans les Livres écrits depuis
Moïse, ne sont pas plus capables de détruire
 ou d'ébranler la certitude des faits rapportez;
 que celles qu'ils forment contre le *Pentateu-
 que*; & les mêmes règles de la bonne Criti-
 que servent à les faire disparaître. Notre Auteur
 le montre ici en examinant ce que l'on dit sur
 quelques prétendues méprises de *Chronologie*
 ou de *Géographie*; sur l'exagération qu'on
 trouve à faire (a) sortir de *Jacob*, au bout de
 deux Siècles & demi, six cens mille ames,
 sans compter les Femmes & les Enfans; & à
 faire monter le nombre des (b) Sujets de *Da-
 vid* à environ quatorze millions d'ames, dans
 un pais qui ne semble pas pouvoir en nourrir
 autant; enfin, sur les richesses immenses de
 (c) *David* & de *Salomon*, qui paroissent in-
 croiables. La plupart de semblables difficul-
 tez ne prouvent que l'ignorance où nous som-
 mes d'une infinité de choses que l'éloignement
 des tems nous cache, ou le peu d'attention
 que l'on fait aux solutions satisfaisantes qui se
 présentent. Contentons-nous d'alleguer ce
 que

(a) *Exod.* XII. 37.

(b) II. *Samuel* XXIV. 9. I. *Chren.* XXI. 5.

(c) I. *Chreniq.* XXII. 14.

Janvier, Février & Mars 1732. 211

que nôtre Auteur dît au sujet du dernier article. Quelques Savans (a) croient que le *Talent* étoit moins fort du tems de *David* & de *Salomon*, que du tems de *Moïse*, ce qui diminueroit considérablement la valeur des sommes destinées à la construction du Temple.

„ Mais quand (b) cette remarque n'auroit pas
 „ lieu, ceux qui sont tant soit peu versés dans
 „ l'Antiquité, savent quelle immense quantité d'or & d'argent il y avoit en *Asie*, &
 „ ensuite à *Rome*, & que les Trésors des Rois
 „ de *Perse*, des *Ptolomées*, de *Pythius le Lydien*, & de *Crassus*, passioient tout ce qu'on
 „ en peut croire. Un (c) Savant Homme a
 „ même prouvé, qu'il y avoit plus de richesses dans la *Perse* seule, qu'il n'y en a présentement dans tout le Monde commerçant.
 „ Si l'on demande ce qu'elles sont devenues, il
 „ répond, qu'elles ont été dispersées & enfouies,
 „ depuis les ravages affreux des *Huns*, des *Gots*,
 „ des *Vandales*, des *Sarrasins*, des *Tartares*, & des
 „ *Turcs*. Les anciennes Mines sont épuisées; &
 „ celles du *Mexique* & du *Perou*, découvertes
 „ depuis environ deux Siècles, n'ont pû encore
 „ les remplacer. Cela étant, il n'est point incroiable que *David* & *Salomon*, qui avoient
 „ des

(a) *Prideaux*. Hist. des Juifs &c. Liv. I. Part. I. pag. 3, & suiv. Tom. I. de la Trad. Française: & Liv. V. pag. 101. Tom. II.

(b) Pag. 269. de nôtre Auteur.

(c) Le P. D. Bern. de Montfaucon, Supplément de l'Antiq. expliquée par figures, Liv. V. Chap. I. Tom. III. pag. 115. & suiv.

212 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

„ des Flottes en *Afrique*, & jusqu'aux *Indes*
 „ *Orientales*, aient pû amasser une très-gran-
 „ de quantité d'or & d'argent.

„ Après cela, pour ces sortes de nombres
 „ & de faits, il est bon de remarquer, que si
 „ les diverses explications qu'on en donne ne
 „ satisfont pas tout le monde également, il
 „ n'y a point d'inconvenient à avouer qu'il a
 „ pû se glisser quelque erreur dans le Texte,
 „ par la faute des Copistes; comme cela est
 „ arrivé, par exemple, au sujet de l'âge d'*Acha-*
zias, tel qu'il est marqué dans (a) le II. Livre
 des *Chroniques*; & comme presque tous les
 Théologiens l'avouent touchant ce *Cainan*, qui
 se trouve nommé par méprise au III. de (b) S.
 Luc. „ Si nos Imprimeurs ne sont pas in-
 „ faillibles, il n'y a aucune raison de croire
 „ que les anciens Copistes l'étoient. Et heu-
 „ reusement nôtre foi ne dépend pas d'un mot
 „ ou d'une syllabe; le fond des choses est si
 „ nettement exprimé, & repeté tant de fois,
 „ que ces petites altérations Grammaticales
 „ ne sauroient y donner atteinte.

IV. VENONS au dernier article; ce sont
 (c) les PROPHE'TIES, qui achèvent de met-
 tre dans tout son jour la Vérité de la Révé-
 lation Judaïque.

Nous passons ce que nôtre Auteur dit sur la
 sincérité, la droiture, le zèle, le désintéresse-
 ment,

(a) Chap. XXI. vers. 20. & XXII. vers. 2. comparé
 avec II. *Rois*, VIII. 26.

(b) Vers. 36. (c) Chap. IX. pag. 271, & suiv.

Janvier, Feorier & Mars 1732. 213

ment, la noble hardieſſe, le courage intrépide, des *Prophètes*, que DIEU ſuſcitoit de tems en tems parmi le *Peuple Hébreu*, & que les *Juifs*, quoi que repris par eux, & menacez dans les termes les plus rudes, ont toujours vénerez comme des perſonnages remplis de l'Esprit Divin. Nous ne dirons rien non plus ſur l'excellence des choſes qu'ils enſeignoient; cela leur eſt commun avec tous les Auteurs Sacrez. Arrêtons-nous aux *Prédiction*s, dont leurs diſcours ſe trouvent parſemez, & qui forment le caractère de divinité le plus frappant.

La connoiſſance de l'Avenir a toujours été regardée comme le partage propre de celui qui fait tout, & c'eſt auſſi à cette marque que l'Eternel (a) vouloit qu'on le diſtinguât des faux Dieux. Le Paganisme néanmoins a eû ſes *Oracles*, & chaque Pais ſes *Dévin*s: Que ces *Prédiction*s & ces *Divination*s fuſſent ou des artifices du Démon, ou de ſimples effets de l'adreſſe humaine, peu importe. Il ſuffit qu'on ne puiſſe y trouver ces trois caractères d'une vraie *Prophétie*. 1. Que la *prédiction* ait été faite & publiée avant l'événement. 2. Qu'elle ſ'exécute à point nommé. 3. Qu'elle ait pour objet des choſes où la *Prévoiance Humaine* ne peut atteindre.

Outre ces conditions abſolument requiſes, il y a des circonſtances qui ne ſervent pas peu à relever l'éclat des *Prophéties*. Plus elles ſont

(a) *Eſaye*, XLI, 23.

214 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

sont anciennes, claires, & détaillées, plus l'on y reconnoît la voix de DIEU.

Or on en trouve plusieurs de telles dans l'Ancien Testament. La plupart concernent le Peuple Juif. Quelques-unes regardent les Nations Etrangères. Plusieurs ont en vuë l'avènement du Messie. On ne dit rien ici des dernières; elles trouveront leur place ailleurs. Deux ou trois exemples des premières servent seulement d'échantillon.

Dans le Chapitre XXVI. (a) du *Lévitique*, & dans le XXVIII. (b) du *Deutéronome*, Moïse prédit clairement la translation des dix Tribus en *Assyrie*, la ruine de *Jérusalem*, & la Captivité de *Babylone*. Il suppose que la Nation auroit alors des Rois, quoi que cette forme de Gouvernement n'ait eû lieu que long tems après. Il marque plusieurs circonstances extraordinaires des diverses sortes de malheurs qui fondirent sur cette misérable Nation; & il donne à entendre la fin que DIEU mettroit à sa Captivité, touché par la repentance d'un grand nombre de Juifs. En un mot, on voit ici une bonne partie de leur Histoire.

La Prophétie d'Esaië, contenuë dans les Chapitres XLIV. & XLV. est encore plus remarquable. Il y annonce les destinées de *Cyrus*, & le rétablissement de *Jérusalem*; ce Prince est désigné là nommément, deux cens ans avant qu'il fût au monde. Aussi apprenons-nous de

(a) Vers. 28, & suiv. (b) Vers. 36, & suiv.

Janvier, Février & Mars 1732. 215
de JOSEPH, que lors qu'on présenta à Cyrus le Livre d'*Esaïe*, il fut frappé d'étonnement, & déclara qu'il n'étoit que l'exécuteur des ordres du Ciel.

Après cela, rien ne mérite plus d'attention, que la Prophétie de (a) DANIEL touchant les quatre grandes Monarchies, qui passèrent en revue devant lui. Elle est si claire, qu'on croit lire une Histoire, plutôt qu'une Prophétie. PORPHYRE, grand Ennemi du Christianisme, frappé de l'éclat de cette prédiction, en vint à dire, que le Livre de *Daniel* avoit été composé après le regne d'*Antiochus Epiphane*s. Mais c'est-là couper le nœud, que l'on ne peut delier. Trois (b) Auteurs Chrétiens avoient réfuté solidement le Philosophe Païen, à ce que nous apprend (c) ST. JÉRÔME; & quoi qu'ils fussent plus à portée que nous de vider cette question, il nous reste encore assez de quoi suppléer au défaut des lumières qu'ils nous fourniroient, comme on le montre ici par quatre raisons.

Cette Section finit par (d) une récapitulation, où toutes les preuves de la Vérité de la Religion Judaïque sont proposées dans un tableau raccourci, qui en fait voir d'un coup d'œil la force & l'enchaînement. On conclut en remarquant, que, quand même un Disputeur élèveroit encore quelque doute contre ce qui

(a) Chap. II. VII. XL.

(b) *Methodius, Eusèbe, Apollinaire.*

(c) *Præfat. in Daniel.* (d) *Pag. 287, & suiv.*

216 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE ,

qui a été dit , il n'auroit encore rien fait pour le fond de la cause. „ Cela pourroit tout au plus embarrasser un *Juif*, qui ne tire sa foi que de l'Ancien Testament ; quoi qu'en ce cas même sa foi ait des fondemens très-solides. „ Mais avec des *Chrétiens*, il faudroit que ce Disputeur portât ses coups jusques sur l'*Evangile* ; or la Vérité de l'Evangile est au-dessus de toute atteinte ; comme on espere de le faire voir dans la suite de cet Ouvrage.

A R T I C L E IX.

JOH. PHILIPPI BURGGRAVII. Jun. Doct. Med. Francofurti ad Mœnum, LEXICON MEDICUM UNIVERSALE , omnium verborum , præcipuè verò rerum ad Medicinam & Disciplinas illi famulantes spectantium , explicationem systematicam exhibens &c. *Francofurti ad Mœnum sumptibus Friderici Danielis Knochi.*

C'est-à-dire :

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE , contenant une explication systematique de tous les mots , mais sur tout de toutes les choses qui ont raport à la Medecine , & aux Sciences qui servent à cet Art , &c. Par J. PHILIPPE BURGGRAVE , Doct. en Medecine à Francfort

Janvier, Février & Mars 1732. 217
sort sur le Mein. Aux depends de Frideric
Daniel Knoch.

IL y a six mois qu'on a publié en Hollande (a) le titre d'un Livre du même genre, dont on a donné depuis peu une espèce d'essai; l'utilité d'un pareil ouvrage est trop sensible aux Medecins, pour qu'il n'y en ait que deux qui aient pensé serieusement à l'exécuter; aussi n'est-il pas étonnant qu'on y travaille en même temps en Hollande & en Allemagne. Ce concours de dessein ne peut qu'être avantageux au Public, qui doit naturellement en attendre plus de perfection dans l'ouvrage, par l'émulation qui naît presque necessairement entre des Auteurs d'un même genre, qui sont toujours dans le cas des jeunes gens ambitieux dont Quintilien dit, *Tout leur sert, l'amour de la gloire leur donnera de l'émulation; ils auront honte de céder à leurs égaux, ils voudront même surpasser les plus avancez; voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes esprits, & quoique l'ambition soit un vice, bien souvent pourtant elle produit de grandes vertus* (b).

Après un titre fort détaillé où Mr. Burggrave promet de se conduire dans tout l'ouvrage d'une manière *systematique*, il fait l'ouverture de son Programme par les definitions
de

(a) Voy. *Biblioth. Raisson.* Tom. VII. Part. I.

(b) *Turpe ducunt cedere pari, pulchrum superasse majores, accendunt omnia hæc animos, & licet ipsa vitium sit ambitio, frequenter tamen causa virtutum est.*
Instit. Orator. Lib. I. Cap. 3.

218 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

de ces trois mots *Lexicon Medicum Universale*, *Dictionnaire Universel de Medecine*, sur chacun desquels en particulier il donne une espece de petit Commentaire, où il établit, que les mots *Lexicon* & *Dictionarium* sont synonymes, que la Medecine est l'art de procurer la santé, & que la matiere aussi bien que la structure du corps humain, a un certain raport avec l'Univers entier & avec chaque partie qui le compose &c.

Il dit ensuite que son ouvrage sera executé à peu près sur le Plan de celui que *G. H. Velschius* avoit entrepris sous le Titre de *Bibliotheca Medici eruditi*, & dont *Sebroeckius* a dit quelque chose dans une Brochure intitulée *Memoria Velschiana* (a).

Mais le soin principal de l'Auteur, est de mettre son entreprise à l'abri des difficultez qu'on pourroit lui faire, parce qu'Hippocrate a dit que *l'art est long, mais que la vie est courte*. Il entre après cela dans un plus grand detail sur les conditions de son ouvrage, qu'il se propose de publier par souscription en VI. Volumes in Fol. dont il promet de donner un Volume par année, en commençant à Pâques de 1733. L'exacétitude de Mr. Burggrave est si grande, qu'il n'a pas même negligé d'ajouter ici le calcul du poids specifique de l'ouvrage, qu'il évalue à trente Livr. pesant, c'est-à-dire à cinq Livr. par Volume. On n'en fera point surpris, si l'on fait attention à la

ma-

(a) Pag. 56.

maniere dont il execute l'article *Ammoniacum*, qu'il donne ici comme un Essai par lequel on doit juger du reste de l'ouvrage.

Ammoniacum, dit-il, est le surnom de deux medicamens dont l'un est une Gomme, & l'autre est un Sel. Il tire son origine du mot Grec ἄμμω qui signifie le *sable*, parce que ces medicamens viennent de la Libye qui est un pais sablonneux, surtout aux environs du lieu où Jupiter avoit son Temple; l'Auteur fait à ce propos une digression de près d'une page, où il examine si le surnom du Dieu prenoit son origine de la nature du terrain, ou bien d'un Berger nommé *Ammon*, qui le premier de tous lui érigea une statue. Pour accorder là-dessus les avis differens, le sien est que le Dieu & le Berger doivent l'un & l'autre leur surnom au terrain.

Vû la diversité des humeurs, on peut soupçonner qu'un Lecteur impatient murmurerait contre la digression, tandis qu'elle sera du gout de tel autre, qui n'aura jamais osé dire qu'Ἀμμωνιακὸν ne vient point directement ἀπὸ ἄμμου, mais bien ἀπὸ τῆς Ἀμμωνίας, que toute la Libye a été nommée *Ammonie* du surnom de Jupiter (a), & que non seulement cette Gomme ou ce Sel, mais tout ce qui naissoit dans ce pais-là, avoit le surnom d'Ἀμμωνιακὸν, parce que le pais même s'appelloit Ἀμμωνία. Pour ce qui est du nom d'*Ammon*, sous lequel Jupiter

(a) Ἄμμι δὲ πᾶσι τῇ Ἀσίᾳ, οὕτως ἰσχυρὰ, ἀπὸ Ἀμμωνος. Stephan.

piter étoit adoré dans son Temple, il faudroit plutôt en chercher l'origine dans *Plutarque* qui, sur l'autorité d'un Auteur fort ancien nommé *Manethos Sebennita*, nous apprend qu'*Ammon* ou *Hammon* étoit le nom du Dieu de l'*Egypte*, & qu'en Langue Egyptienne ce mot signifioit en general, un secret, une chose cachée (a); *Hecateus Abderita* remarque à peu près la même chose, & dit que le mot *Ammon* étoit chez les Egyptiens un terme d'invocation, &c.

Nous revenons à notre Auteur; après avoir donné la définition, ou plutôt la description de la *Gomme Ammoniaque*, il fait un long raisonnement qui tend à la depouiller du nom simple de *Gomme*, pour lui donner celui de *Gomme-Resineuse*; il emploie ensuite un peu plus d'une page pour dire que les Grecs l'apelloient aussi *ῥυμίαμα* & *κερίδιον*, & que les Latins lui donnoient le nom de *Gutta*; sur quoi il remarque, qu'une goutte est une petite portion d'un liquide, ramassée en un petit globule, qui, dès qu'elle tomboit, changeoit de nom chez les Romains, & se nommoit alors *Stilla*. Mr. *Burggrave* examine avec cette même érudition & cette même exactitude les différences, la couleur, la figure, l'odeur & le gout de la *Gomme Ammoniaque*, & croit avec *Valerius Cordus* & *Rolfincius*, malgré tout ce que peut dire *Aloysius Mundella*, qu'on nous apporte en

Eu-

(a) "Ἀμμωνιὰ τὸ κερτυμμένον εἶναι λέγουσιν. De Isid. & Oñid.

Janvier, Février & Mars 1732. 221

Europe de la très-veritable Gomme Ammoniaque. Il passe après cela à l'examen & à l'énumération des qualitez, facultez, & vertus generales de ce medicament, sur lesquelles il entre dans un fort grand detail, en louant d'une façon singuliere leurs merveilleux effets dans la *Peripneumonie pituiteuse*, dont il donne en passant une description de demi page. Il seroit étonnant, que les maladies de la *Trachée Artère* & des *Bronches* fussent hors de la sphère d'activité de la Gomme; aussi Mr. *Burggrave* remarque-t il qu'elles ne lui resistent pas long-tems; lors, sur tout, qu'elle est dissoute dans de l'eau d'Hyssope & dans du vin de Rhin à la façon de *Brunner*, ou qu'on la mêle avec l'oxymel squillitique & le safran, à la maniere d'*Ettmuller*; l'Auteur révèle aussi sa methode d'operer en pareil cas, qui ne le cede en rien aux deux precedentes, principalement en matiere d'Asthme inveteré, & de maux catarrheux.

Mais pour mieux développer tous les usages & toutes les vertus de la Gomme Ammoniaque, l'Auteur donne en même tems une description détaillée des Medicamens composés dont elle est ingredient, & qui ont un grand cours en Allemagne. Ainsi il nous décrit exactement l'*Emplastrum Resolvens Heurnii*, le *Ceratum pro Splene H. Fabr. ab Aquapendente*, l'*Unguentum Hermanni ad Tumores frigidos*, enfin le *Spiritus Asthmaticus Michaëlis*, pour ne rien dire des pilules de *Quercetan*, de *Bontius*, de *Schroöder* &c. Parmi

222 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

mi cette énumération de remèdes excellens, dont on connoît à peine les noms dans le reste de l'Europe, & qu'hors de leur territoire on ne connoîtra peut-être jamais, Mr. *Burggrave* finit en se déclarant ouvertement préférer la *Potiuacula Brunneri* dans les maux catharreux de la Poitrine, au *Spiritus Asthmaticus Michaëlis*, lors même qu'il est combiné avec quelque Elixir Pectoral. Quel Eloge pour la *Potiuacula*!

ARTICLE X.

NOUVELLES LITTERAIRES.

D' O X F O R D.

MR. Fabre nous a donné les deux Comedies d'Ercole Bentivoglio intitulées *I Fantasma & Il Gelofo*, accompagnées d'une Traduction Francoise. *Les Fantômes & le Jaloux : Comedies Italiennes traduites en François.* In 8. Ces Comedies sont fort estimées. Ludovico Dolce dans ses Observations sur la Langue Italienne les égale à celles de Plaute & de Terence. *Mentre rimarranno, le belle Commedie del Signor Ercole Bentivoglio, non avremo onde invidiar à gli Antichi Plauto & Terenzio.* Mr. Fabre a cru qu'une nouvelle Edition de ces deux Pieces seroit agréable à ceux qui dans cette Université se font un amusement de la Langue Italienne. Elle commence, dit-il, à y être
en

Janvier, Fevrier & Mars 1732. 223

en vogue & semble vouloir le disputer à la France.

Mr. Hearne delivre aux Souscripteurs son dernier Recueil intitulé : *Walteri Hemingfort, Canonici de Giffesburne, Historia de rebus gestis Eduardi I, Eduardi II, & Eduardi III: Accedunt, inter alia, Eduardi III Historia per Anonymum, Narratio de Processu contra Reginaldum Peacockium, Auctore Johanne Whethamstedia; Excerpta historica à Thoma Gascoignii Dictionario Theologico; Libellus de Caroli I. ab urbe Oxoniensi fuga, sive discessu; Notitiæque Domorum Religiosorum in Diœcesi Batho-Wellensf. E Codicibus MSS. nunc primus publicavit Thomas Hearne, A. M. 2. Vol. in 8. Il fait presentement imprimer *Duo rerum Anglicarum Scriptores veteres, viz. Thomas Otterbourne & Johannes Whethamstede, ab origine gentis Britannica usque ad Eduardum IV.* Il les donne d'après deux anciens Manuscrits, dont l'un se trouve dans la Bibliothèque Cottonienne, & l'autre dans celle des Hérauts d'Armes. On trouvera encore dans ce Recueil, entr'autres Pièces, 1. La Fondation de l'Hôpital de Ewelme dans le Comté d'Oxford, tirée d'un Manuscrit de la Bibliothèque Harleienne. 2. Diverses Lettres (parmi lesquelles il y en a plusieurs de Marguerite Reine d'Ecosse) touchant les affaires du Nord en 1523 & 1524, copiées sur les Originaux trouvez dans un Manuscrit qui appartenoit au Lord Dacres, Gardien general des Frontieres d'Angleterre. 3. *Francisci Godwini Catalogus Episcoporum Bathoniensium & Wellensium.* Ce Catalogue, qui se trouve dans un Manuscrit de Cambridge, est non seulement plus ample, mais très-different de celui que nous a donné l'Evêque Godwin dans son *Commentarius de Prasulibus Anglia.* Du reste, le prix de la sous-*

crip-

224 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

cription de ce nouveau Recueil (en deux Volumes in 8.) est de deux Guinées pour le grand papier, & d'une pour le petit.

DE LONDRES.

Mr. le Dr. Bentley a publié son Edition du *Paradis perdu* de Milton, in 4. La plupart de ses Remarques tendent à rétablir ce Poème dans son premier état. Comme il y a trouvé une infinité d'endroits, qui ne lui paroissent pas dignes de Milton, il les attribue à la personne que Milton, étant aveugle, avoit chargée du soin de l'impression, & quelquefois aux Imprimeurs. Il marque tous ces endroits-là, qui comprennent non seulement des mots & des phrases, mais des Vers entiers, plusieurs Vers de suite, & quelquefois des pages entières. A l'égard de ses corrections, il ne les fait point entrer dans le texte; il se contente de les mettre à la marge. On a publié quelques brochures contre cet Ouvrage. La plus sentée a pour titre: *A Review &c, Revue du Texte du Paradis perdu de Milton, où l'on examine les principales Corrections du Dr. Bentley, & où l'on propose plusieurs autres Corrections & Observations. I. Partie contenant des Remarques sur les quatre premiers Livres.* In 8. L'Auteur ne croit pas que personne se soit ingeré de faire dans ce Poème des Additions & des Changemens, à l'insçu de Milton. Cette supposition, dit-il, n'a aucune vraisemblance. Milton avoit sans doute communiqué son Ouvrage à quelques-uns de ses Amis avant que de le publier: ne se feroient-ils pas aperçus de ces prétendus Changemens, & ne l'en auroient-ils pas averti, du moins assez à tems pour empêcher qu'ils

Janvier, Février & Mars 1732. 225

qu'ils ne passent dans la seconde Edition? Cependant elle est conforme à la première. Il avoue que quelques-unes des Remarques du Dr. Bentley sont utiles & judicieuses, mais il désapprouve plusieurs de ses Corrections, & les relève en conservant néanmoins tous les égards dûs à ce Savant. A l'égard des Corrections que l'Anonyme fait de son Chef, elles se bornent à changer un petit nombre de Mots, qui ayant à peu près le même son que ceux dont l'Auteur s'étoit servi, ont pu tromper son oreille lorsqu'on lui lisoit les épreuves; ou à rectifier la ponctuation, qui est quelquefois vicieuse parce que Milton s'en fioit à l'Imprimeur & au Correcteur.

Mr. Morgan, qui nous a donné une Histoire d'Alger, publiée depuis quelque tems, par brochures, un Recueil de petites Pièces Historiques, Politiques &c, qui étoient devenues extrêmement rares. Ce Recueil a pour titre *Phoenix Britannicus*. Le premier Volume contient plus de 550. pages in 4. le second sera de la même grosseur.

Mr. Miller, qui a soin du Jardin des Simples à Chelsey appartenant à la Compagnie des Apothicaires, & qui est Membre de la Société Royale, a publié *The Gardener's Kalender* &c. C'est à dire: *Le Calendrier du Jardinier, où l'on marque ce qu'il faut faire chaque mois dans les Jardins potagers, fruitiers, &c.* In 8.

Mr. Jackson a réfuté l'Ecrit de Mr. Browne, Curé de Richemond, intitulé: *Défense de la seconde Lettre Pastorale de l'Evêque de Londre* &c. Cette Réfutation a pour titre: *Calumny no Conviction: being a Vindication* &c. C'est-à-dire: *La Calomnie n'est pas Preuve; ou Justification de la Défense de la Raison humaine contre les Calomnies contenues dans*

Tom VIII. Part. I.

P

nn

226 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

un Livre publié sous le nom de Jean Browne &c, & intitulé *Defense de la seconde Lettre Pastorale de l'Evêque de Londres, &c.* In 8. Mr. Jackson refute pie à pie le zélé Champion du Prelat, & ne l'épargne point. L'endroit le plus intéressant de cet Ecrit, c'est celui où Mr. Jackson fait voir qu'on peut démontrer l'Unité de Dieu *à priori*, c'est-à-dire, par la considération de sa Nature & de ses Attributs. Bien loin, dit-il, qu'on la puisse démontrer *à posteriori*, c'est-à-dire, en remontant de l'effet à la cause, on ne peut pas seulement prouver que Dieu est un Etre infini, ou qu'il a des pe fections infinies. Il y a joint un Appendix, où il soutient contre le Dr. King Archevêque de Dublin, que la Vertu & les devoirs de la Morale ne dependent pas du bon plaisir de Dieu, mais sont tels de leur nature & independamment de sa volonté.

Continuation de l'Histoire du XVI. Siècle, septième Partie, qui contient la Vie de M. de Thou, extrait de ses propres Memoires jusqu'en 1601, & continuée jusqu'à sa mort en 1617. & les Commencemens du Regne de François II. Par D. Durand, Min. de St. Martin & Membre de la S. R. In 8. Dans une courte Préface, Mr. Durand nous apprend que Mr. Perizonius, dont il a suivi le plan dans les six premiers Tomes, n'ayant conduit son Histoire que jusqu'en 1559, il lui a falu choisir quelque Historien de réputation qui le dirigéât jusqu'à la fin de sa carrière, & qu'il s'est déterminé pour Mr. de Thou. Il remarque que l'Histoire de ce grand homme a été longtems negligée, mais que depuis peu trois savantes Nations se sont comme accordées à lui rendre justice. „ Les Anglois, „ dit-il, ont commencé, & non contents d'une „ Edi-

Janvier, Février & Mars 1732. 127

3. Edition Latine, qui effacera toutes les autres, ils ont déjà poussé leur Traduction Angloise jusqu'au 2. Tome. La Hollande de son côté nous promet une Traduction François, & la France même s'est enfin piquée d'émulation, puisqu'on m'assure (dans quelques Lettres de Paris en Octobre 1731.) que la traduction de l'œuvre entier y paroitra en moins d'un an. On ne reprochera pas à Mr. Durand d'avoir donné un Extrait sec & décharné des Memoires de Mr. de Thôu: il l'a enrichi par des Additions interessantes, des traits gracieux, & des reflexions où il y a bien du neuf. Aussi a-t-il pris soin de distinguer ce qui lui appartenoit en propre, & de l'enfermer entre deux crochets.

Mr. le Dr. Mandeville vient de publier *An Enquiry &c. Recherches sur l'Origine de l'Honneur, & sur l'utilité du Christianisme dans la Guerre. Par l'Auteur de la Fable des Abeilles.* In 8. Il y a dans cet Ouvrage bien des pensées singulieres, mais qui ne sont pas toutes Originales.

The History of the Puritans &c. Histoire des Puritains ou des Protestans Non-Conformistes, depuis la Reformation jusqu'à la mort de la Reine Elizabeth avec une Relation de leurs sentimens, des efforts qu'ils ont fait pour pousser plus loin la Reformation de l'Eglise, de leurs souffrances, avec la Vie & le Caractere de leurs principaux Theologiens. Par Daniel Neal, Maître es Arts. In 8. 2. Vol.

On imprime en un Volume *in folio* tous les Ouvrages de feu Mr. Friend Docteur en Medecine. Ceux qu'il a écrit en Anglois seront traduits en Latin.

Mr. Clifton, Medecin du Prince de Galles, & Membre du College des Medecins & de la Socie-

228 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

té Royale, se propose de nous donner une nouvelle Edition des *Oeuvres d'Hippocrate*, en Grec & en Latin, où les Observations que cet Illustre Medecin a faites sur le même sujet en divers endroits de ses Ouvrages seront recueillies & mises ensemble, afin qu'on s'en puisse former une idée plus distincte. Il nous assure que cette Edition sera plus correcte que celles qui ont paru jusqu'ici. Elle contiendra trois gros Volumes in 4. dont le premier sera publié dans un an. Le prix de la souscription est de deux Guinées, dont on payera une Guinée en souscrivant, demie Guinée en recevant le second Volume, & le reste lorsqu'on delivrera le troisiéme.

Voici deux Brochures qui ont fait du bruit: *A Defence &c. Defense de la Lettre au Dr. Waterland, contre les faussetez & les Chicaneries de l'Auteur de la Réponse.* In 8. *A Reply &c. Replique à la Defense de la Lettre au Dr. Waterland. Par l'Auteur de la Réponse à cette Lettre.* In 8. Les principaux points de la Dispute sont, si l'Histoire de la Creation du Monde & de la Chute de l'Homme doit être prise à la lettre, ou expliquée allegoriquement: si les Juifs ont pris des Egyptiens la coutume de circoncire leurs enfans: si l'Historien Joseph a attribué à Moïse une inspiration divine & surnaturelle, ou s'il l'a seulement mis au rang de Minos & des anciens Legislateurs, qui pour rendre leurs Loix plus respectables les ont attribuées à des Dieux &c. L'Auteur de la Lettre au Dr. Waterland, qu'on croit être le Dr. Middleton, a pris l'affirmative, & l'a appuyée par un grand nombre de Citations & d'autoritez; mais son Adversaire, le Dr. Pearce Curé de St. Martin des Champs, a soutenu que ses Citations étoient faus-
ses

ses qu tronquées, & l'a accusé d'avoir donné atteinte à l'autorité de Moïse, & par conséquent à celle de la Religion Judaïque. Les ennemis du Dr. Middleton ont voulu profiter de cette occasion pour lui faire ôter sa Charge de Bibliothécaire de l'Université de Cambridge, mais ils n'en ont pas pû venir à bout.

An exact Chronological History &c. C'est-à-dire : *Histoire Chronologique de la Vie & des Actions des Archevêques de Cantorbery Papistes, depuis Augustin jusqu'à Polus ; où l'on donne une relation exacte de la Conduite des Ecclesiastiques dans ce Royaume durant ce tems-là, & où l'on fait voir combien le pouvoir excessif du Clergé est dangereux & prejudiciable à l'Etat.* In 8. L'Auteur cite à la marge les Historiens qui lui ont fourni les faits qu'il rapporte.

Practical Christianity &c :- La Pratique du Christianisme est la véritable Orthodoxie : ou, une mauvaise Vie est la pîne de toutes les Heresies. Sermon prêché à Exeter le 8. de Septembre 1731. devant une Assemblée de Ministres, par Guillaume Nation, In 8. Ce Sermon fut prononcé devant l'Assemblée des Ministres Non-Conformistes de Devonshire & de Cornouaille. Il déplut au plus grand nombre ; on trouva mauvais qu'il eut moins pressé la créance des dogmes que la pratique des devoirs du Christianisme, & lorsqu'on proposa selon la coutume de remercier le Predicateur, la negative l'emporta de deux ou trois voix. C'est ce qu'il nous apprend dans la Preface. Cependant on a publié une Brochure pour defendre la conduite des opposans : *A Letter to the Rev. Mr. Nation &c.*

Mr. Martyn, Membre de la Société Royale, a traduit en Anglois l'*Histoire des Plantes qui sont aux environs de Paris, avec leur usage dans la Médecine.*

230 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

par Mr. Tournesort. Il y a fait plusieurs Additions & l'a accommodée aux Plantes qui croissent dans la Grande Bretagne. In 8. 2 Vol.

A Dissuasive &c. Lettre à un jeune homme pour le dissuader de prendre les Ordres. In 8. Cette brochure contient des traits vifs & piquants contre les Ecclesiastiques.

Messieurs d'Oyly & Colson ont entrepris de traduire en Anglois le *Dictionnaire de la Bible* du Pere Calmet, & ils promettent d'y joindre quelques Remarques. Cela fera trois Volumes *in folio*.

On a fait une nouvelle Edition de l'*Independant Whig* en 2. Vol. *in 12*. Elle est augmentée.

DE GENEVE.

Nous perdîmes ici, le 17. *Septembre* 1731. un savant & habile Magistrat, qui mérite bien que son nom soit conservé avec honneur dans la République des Lettres, quoi qu'il n'ait jamais rien fait imprimer de considérable. C'est Mr. JEAN ROBERT CHOÛET, qui, après avoir été Professeur en Philosophie, premièrement à *Saumur*, & ensuite à *Genève*, sa Patrie, passa de l'Académie dans le *Conseil des Vingt-cinq*. Il y fut Secrétaire d'Etat, pendant neuf ans, puis Syndic, le second en ordre du premier coup, & douze ans après le premier; de sorte qu'il s'est trouvé depuis à la tête de l'Etat, tous les quatre ans que son tour de Syndicat revenoit selon la coutume. Il fut le premier qui enseigna à *Saumur* la Philosophie de *Des Cartes*, quoi qu'il eût été élevé dans l'École des *Péripatéticiens*: mais il s'attacha sur tout à ce que la nouvelle Philosophie avoit de meilleur, & qui est reconnu pour tel encore aujourd'hui. Le Cours de Philosophie qu'il dictoit à ses Disciples,

&c

Janvier, Février & Mars 1732. 231

& dont les Copies manuscrites se repandirent, à été d'un grand secours à ceux même qui ne le lui avoient pas entendu expliquer. Mais il n'a tenu qu'à ceux qui l'ont eû pour Maître, de tirer de la Philosophie les plus excellens usages. Il avoit, dans un souverain degré, l'art d'enseigner, & de faire aimer ce qu'il enseignoit. On l'a regardé comme celui qui a introduit le bon gout dans la Ville de *Genève*, & qui a formé tout ce qu'elle a produit de meilleurs Esprits depuis cinquante ans. Par conséquent on lui est redevable, comme à un autre *Socrate*, de ce que les Auteurs de sa patrie ont enfanté & publié de plus exquis; pour ne rien dire des Etrangers qui ont étudié sous lui, & que sa réputation attiroit de toutes parts. Quelques-uns de ceux-ci, qui ont acquis eux-mêmes un grand nom, se sont fait honneur d'avoir profité de ses leçons ou de ses entretiens, comme Mrs. *Basnage*. Mr. *Lenfant*, Mr. *Bayle*, Mr. *Bernard*, Mr. *de Superville*, &c. Pour ce qui est des *Genévois*, il ne faut que lire la Vie de Mr. *Le Clerc*, publiée en Latin l'année 1711. pag. 13, 14. Mais Mr. *Chônet* ne s'est pas moins distingué dans la Magistrature, que dans les Lettres; & l'on ne pourroit se consoler de la grande perte que l'État fait, s'il n'avoit joui de ses services au delà de ce que l'on avoit lieu d'attendre; puis que, quoi qu'il fût d'une compléxion fort délicate, il est mort âgé d'environ 89. ans. On vient de publier un *Eloge Historique* de ce grand homme; & quoique l'Auteur n'y ait pas mis son nom, il sera aisé d'y reconnoître la plume de Mr. *Vernet*. Tous ceux qui ont eû l'honneur de connoître Mr. *Chônet*, & principalement ceux qui ont eû avec lui depuis long tems les liaisons les plus étroites, tomberont

212 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

d'accord que le beau portrait qu'on y voit des qualitez & de son esprit, & de son cœur, n'a rien de flatté. Ce seroit dommage qu'un tel Eloge eût le sort ordinaire des brochures. On y a pourvu. Vous le verrez inséré dans le XII. Tome de la *Bibliothèque Italique*.

DE PARIS.

Quillau vient d'imprimer un *Abregé de la Vie de Pierre Danez, Evêque de Lavaur*, auquel on a joint des Memoires sur la Vie d'un autre Danez Evêque de Toulon mort en odeur de sainteté en 1663, avec un Recueil contenant les Textes de tous les Ecrivains qui ont parlé de Pierre Danez, l'Oraison funebre de ce Prélat par Genebrard qui avoit été son Disciple, une Dissertation publiée en 1702. pour prouver que cet Evêque est le principal Auteur du Livre de *Risibus Ecclesia Catholica* imprimé plusieurs fois sous le nom de Duranti premier Président du Parlement de Toulouse, & enfin les Opuscules qu'on a pu ramasser de ce Prélat, soit imprimés soit manuscrits. Tout cela ne fait qu'un Volume in 4. de 184. pages. L'Auteur n'est pas nommé, mais on ne doute point que ce ne soit M. l'Abbé Danez, Conseiller clerc au Parlement de Paris, qui a voulu par là illustrer son nom, ce qui paroît encore plus par un Memoire Genealogique de sa famille qu'il a inséré dans ce Recueil. Quoiqu'il en soit, l'abregé de la Vie de Pierre Danez est mal écrit, & aussi peu correct dans les faits que dans le style. Il veut à toute force enlever à Duranti l'ouvrage de *Risibus Ecclesia Catholica*, mais ses efforts seront inutiles, & les preuves du contraire sont sans réplique. On voit aussi

aussi qu'il a voulu faire la cour à la Société en plus d'un endroit, & qu'il ménage avec un soin infini la Cour de Rome & ses partisans, ce qui ne surprendra pas ceux qui le connoissent & qui savent comme il se conduit dans son corps. Ce doit être outre cela un grand partisan de la Secte Peripateticienne, dont cependant il ne paroît guères connoître la doctrine que par des cahiers de College. Il ne faut pas être surpris que le nom de *Pierre Danez*, tout respectable qu'il est n'ait pû soutenir un Livre fait sur de pareilles idées. Pour les Opuscules qu'il a recueillis, voici à quoi ils se réduisent.

1. Dix vers Latins (*Decastichon*) sur l'*Isagoge* de Nicolas Menéel.

2. Une Lettre Latine sur l'*Officina* de Ravifius Textor.

3. La Preface qui est à la tête de Plin l'Historien publié en 1532. sous le nom de Bellocirius, & dont Danez est le vrai éditeur.

4. Une Lettre Latine adressée à Jacques Cochin, Lecteur de François I. & tirée des *Epistola selecta Clarorum Virorum* imprimées en 1556.

5. *Apologética Epistola pro Francisco I. adversus Imperatorem Carolum V.* Cette Apologie contient 23. pages & l'Éditeur prouve par les témoignages de Genebrard, de Pierre du Puy, & de Mr. de Launoy qu'elle est incontestablement de Pierre Danez.

6. *De Substantia & Modis ejus Fragmentum inter Manuscripta Danesii repertum.* Ce Fragment est écrit dans les principes d'Aristote, & l'Éditeur avoue que c'est l'ébauche d'un plus grand dessein qui est exécuté, & que l'on pourra donner un jour. Quoique la façon de raisonner de ce siècle ne soit

234 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

plus celle du siècle de Pierre Danez, comme cependant il entendoit bien la Philosophie ancienne, cet ouvrage pourra être curieux.

7. *Oratio ad Synodum Tridentinam habita die 8. Julii 1546.* Tout le monde sait que Pierre Danez joua un beau rôle au Concile de Trente & la fameuse réponse, qu'il y fit à la parole pleine de mépris qu'un Prélat Italien laissa échapper contre un Evêque François qui prêchoit hautement la Reformation, suffiroit seule pour l'immortaliser.

8. *Instruction de Pierre Danez pour MM. de Lansac & de l'Isle Ambassadeurs à Rome & au Concile en années 1561, 1562.* Danez prescrit dans cette belle Instruction la manière dont un Ambassadeur doit s'acquitter de sa charge.

D'A M S T E R D A M.

Les Wetsteins & Smith débiteront au premier jour, *Les Metamorphoses d'Ovide*, en Latin & traduites en François, avec des Remarques & des Explications historiques, par Mr. l'Abbé Banier, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, en deux Vol. *in folio*. L'Ouvrage est enrichi de 131. Figures en Taille-douce, gravées par B. Picart, & par d'autres habiles Maîtres. Toute l'Edition est imprimée sur de papier *super Royal*. On a tiré seulement une douzaine d'Exemplaires sur du papier *Imperoyal*, & que l'on ne sauroit vendre, qu'à un haut prix. Le même Ouvrage paroîtra en même tems, *Latin & Anglois; & Latin & Hollandois*. Les trois Editions sont imprimées sur la même sorte de papier: elles sont de même format; se trouvent ornées des mêmes Tailles-douces; & accompagnées des mêmes Remarques & Explications

His-

Janvier, Février & Mars 1732. 235

Historiques. Les Wetsteins & Smith donneront aussi dans le même tems, la Traduction Française des *Métamorphoses d'Ovide*, avec les Explications des Fables, par Mr. l'Abbé Banier; in 12. III. Vol. avec Fig.

Les mêmes Libraires vont publier incessamment l'*Histoire de l'Empire* par Mr. Heiss, Nouvelle Edition, augmentée de quantité de Faits intéressans, de Notes & de Remarques Historiques & Critiques, & continuée jusqu'à présent; en 2. Vol. in 4. & en 8. Vol. in 12. On ne s'est pas borné à suivre l'Edition de Paris de 1731. On s'est proposé de la surpasser par l'exactitude de la correction, par la beauté de l'impression & du papier, par l'abondance des Faits & par le choix des Remarques & des Notes. A la tête de l'Ouvrage on trouve un Discours, très étendu sur l'Etat & les dispositions présentes de l'Empire d'Allemagne. Après y avoir passé en revue les différentes espèces d'Etat & de Gouvernemens, on fixe l'idée que l'on doit avoir de la forme du Gouvernement de l'Empire. On examine en qui réside l'autorité souveraine; quelle est l'autorité des Diètes; à qui appartient le droit de faire des Loix; le droit de recevoir les Foi & Hommage & le serment de fidélité; l'autorité en matière de Religion; le droit de faire la Paix, la Guerre & les Alliances; la Jurisdiction suprême, le droit de Proscription ou Ban de l'Empire; le droit de Collectes ou de Levées; le droit de créer des Officiers; le droit de battre monnoye; & celui d'en régler le prix. Le Texte de Mr. Heiss vient après. On n'y change rien: au contraire on y rétablit quelques endroits altérés dans l'Edition de Paris. On y ajoute, entre des crochets, plusieurs faits historiques, qui

mé-

236 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

méritoient d'y trouver place; & des Notes soit sur le Texte de Mr. Heiss, soit sur les Notes de l'Edition de Paris. Dans la Partie qui concerne l'Etat de l'Empire moderne, & les changemens qui y sont arrivés, tant à l'égard du Chef qu'à l'égard des Membres; on insère un grand nombre de Remarques curieuses sur le Droit public de l'Empire; sur ses Loix; ses Usages & ses Coutumes; sur les Titres & Marques d'honneur de l'Empereur; sur les droits des Electeurs & des autres Etats, tant Ecclesiastiques que Séculiers; sur l'origine des Comtes Palatins, Landgraves, Margraves, Burgraves, Comtes simples, Barons, Gentilshommes, Collèges & Villages Immédiats de l'Empire. On y ajoute pareillement des Remarques intéressantes, sur la Bulle d'or, & sur les autres Constitutions de l'Empire. La Capitulation de Charles VI. entre autres est expliquée avec un soin extrême. Dans des Notes fort étendues, & tirées de l'Histoire, des Actes publics, & des Recès & Constitutions de l'Empire, on développe les motifs des précautions, que l'on a été obligé de prendre avec la Maison d'Autriche. On y pénètre jusque dans les intérêts les plus secrets des Princes. On y approfondit les vues & les Maximes de Politique, qu'employe la Maison d'Autriche, pour se maintenir dans le haut point de grandeur & d'élévation, auquel elle est parvenue, & pour l'augmenter, s'il est possible. Mais en même tems on fait voir que l'Empereur considéré comme tel ne peut étendre ses Droits & ses prétentions, qu'autant que les Electeurs le lui permettent; que l'Empire est toujours en droit & en état de modérer ces droits, & de les réduire, soit par la force, soit par la conformité des suffrages dans une Diète Gé-

Janvier, Février & Mars 1732. 237

hérale; soit au tems de l'Election, lors que l'expérience du règne précédent engage à prendre de sages précautions, par rapport au Prince, que les Electeurs choisissent pour le mettre sur le trône Imperial. Il est nécessaire d'observer, que toutes ces augmentations sont particulières à l'Edition que nous annonçons; & qu'en éclaircissant davantage les droits & les intérêts des Princes & des divers Etats de l'Empire, elles rendent par conséquent l'Ouvrage plus propre au dessein pour lequel il a été composé.

Jean Frederic Bernard a publié 2. petits Volumes in 8. qui ont pour titre: *Memoires Historiques & Critiques sur divers points de l'Histoire de France & plusieurs autres sujets curieux, par François Eudes de Mezerai.* Ces Memoires où les matieres sont disposées par ordre Alphabetique contiennent des recherches interessantes, & l'on y reconnoit en bien des endroits l'amour de l'Auteur pour la Verité. On a mis à la tête un Discours qui merite d'être lu: il y a des reflexions nouvelles sur l'Histoire de France de Mezerai, & l'on justifie parfaitement ce grand Historien de l'ignorance que lui imputent ses ennemis. Sa Vie y est écrite en abrégé, & l'on y prouve d'une manière bien forte que Mezerai n'est point l'Auteur de l'*Histoire de la Mere & du Fils* que le Sieur Granet fit imprimer il y a deux ou trois ans sous le nom de cet Ecrivain. Elle est du Cardinal de Richelieu.

François Changuion publiera incessamment une nouvelle Edition des *Essais de Theodice* en 2. Vol. in 12. Il y aura au commencement du premier Volume des Memoires fort amples sur la Vie de Mr. Leibnitz & une Histoire complete des Ouvrages & des Disputes de ce grand Homme. Les Memoires ont été dressés par M. Camusat.

T A-

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I. P oësies de Mr. l'Abbé CHAULIEU & du Marquis de la FARE.	Pag. 5
II. <i>Dissertation sur la COLIQUE &c.</i>	30
III. <i>Conjectures de Mr. WESSELING &c.</i>	77
IV. <i>Les Oeuvres d'ANACREON, avec les Notes de Mr. DE PAUW.</i>	101
V. LEONARD TWELLS, <i>Examen Critique du Nouveau Testament &c.</i>	126
VI. PATRICE SMITH, <i>Preservatif contre le QUAKERISME.</i>	139
VII. Mr. FALCONET, <i>Question de Medecine Chirurgicale, si pour l'extraction de la Pierre l'Appareil lateral merite la preference.</i>	156
VIII. Mr. TURRETIN, <i>Traité de la Verité de la RELIGION CHRETIENNE, second Extrait.</i>	179
IX. J. PHILIPPE BURGGRAVE, <i>Dictionnaire Universel de Medecine.</i>	216
X. <i>Nouvelles Litteraires.</i>	222

CATALOGUE de Livres nouveaux.

Libri Latini.

THUCYDIDIS de Bello Peloponnesiaco Libri octo, cum adnotationibus integris Henr. Stephani, & Joan. Hudsoni. Recensuit & Notas suas addidit Jos. Wasse; Editionem curavit, suasque animadversiones adjecit C. A. Duker, &c. Fol.

D. Joh. Bohnii de Renunciatione vulnerum, seu vulnerum lethalium examen, exponens horum formalitatem & causas, tam in specie ac per singulas Corporis partes. 8.

Sammarthani Gallia Christiana. Folio. Tomus V. Alb. Schultens Animadversiones Philologicæ & Criticæ ad varia Loca Veteris Testamenti. 8.

Pet. Burmanni pro Literatoribus & Grammaticis Oratio, habita ad diem VIII. Feb. 1732. cum Magistratu Academico abiret. 4.

Arithmetica Universalis; sive de compositione & resolutione Arithmetica Liber. Auctore Iſ. Newton Eq. Aur. Editionem curavit G. J. 's Gravefande, qui omnia adjecit quæ in Transactionibus Philosophicis Societatis Regiæ Londonensis reperiuntur, & illi ad Newtoni librum illustrandum utilia visa sunt. 4.

Livres François.

DE la Maniere d'enseigner & d'étudier les Belles Lettres, par rapport à l'Esprit & au Cœur, par Mr. Rollin. 12. nouv. Edit. 4 Tom.

Histoire Ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Medes & des Perses, des Macedoniens, &c. par Mr. Rollin. Tom. 3. 12.

Le Theatre de Pradon. 12. N. Edition.

Sorberiana, ou bons mots, rencontres agréables, pensées judicieuses & Observations curieuses, de Mr. Sorbiers. 12.

Vie

Vie du Pape Alexandre VI, & de son Fils Cesar Borgia, par Mr. Gordon. 12. 2 Tom.

Nouveau Dictionnaire François & Latin, enrichi des meilleures façons de parler en l'une & l'autre Langue, &c. 8. Septieme Edition.

Le Journaliste Amusant, où le Monde sérieux & comique. 12.

Anecdotes Grecques, ou Aventures Secrettes d'Aridée. Traduites d'un Manuscrit Grec. 12.

Histoire des Rois de Chypre, de la Maison de Lusignan, & les différentes Guerres, qu'ils ont eu contre les Sarazins & les Genoïs. Traduit de l'Italien du Chevalier Henr. Giblet Cypriot. 12. 2 Tom.

Recueil de Chansons. Tom. 5.

Les Aventures d'Aristée & de Telasse. Histoire Galante, & Heroïque. 12.

Oeuvres de Monsieur Riviere du Freney, Comedies. 12. 6. Tomes.

Traité General du Commerce, par Sam. Ricard, cinquieme Edition. Plus ample qu'aucune des précédentes, & augmentée d'un Nouveau Tarif, avec les appréciations des Marchandises & d'une Instruction très-abregée sur les Livres à doubles parties, comme aussi sur la direction des Comptoirs, revu & corrigé, par Nic. Struëck le Fils, qui y a ajouté une maniere nouvelle & facile pour calculer les arbitrages & pour trouver le pair dans les Changes &c. 4.

Cassandre, nouvelle Edition, gros Caractere. 12. X. Tomes.

Les Metamorphoses d'Ovide, traduites en François, avec des Remarques, & des Explications Historiques, par Mr. l'Abbé Banier de l'Academie Royale des Inscriptions & belles Lettres, ouvrage enrichi de figures en taille douce. 12. 3. Tomes.

Theatre de Mr. le Grand Comedien du Roi. 12. 4 Tom.

Memoires pour l'Histoire des Hommes Illustres. Tom.

XV. & XVI.

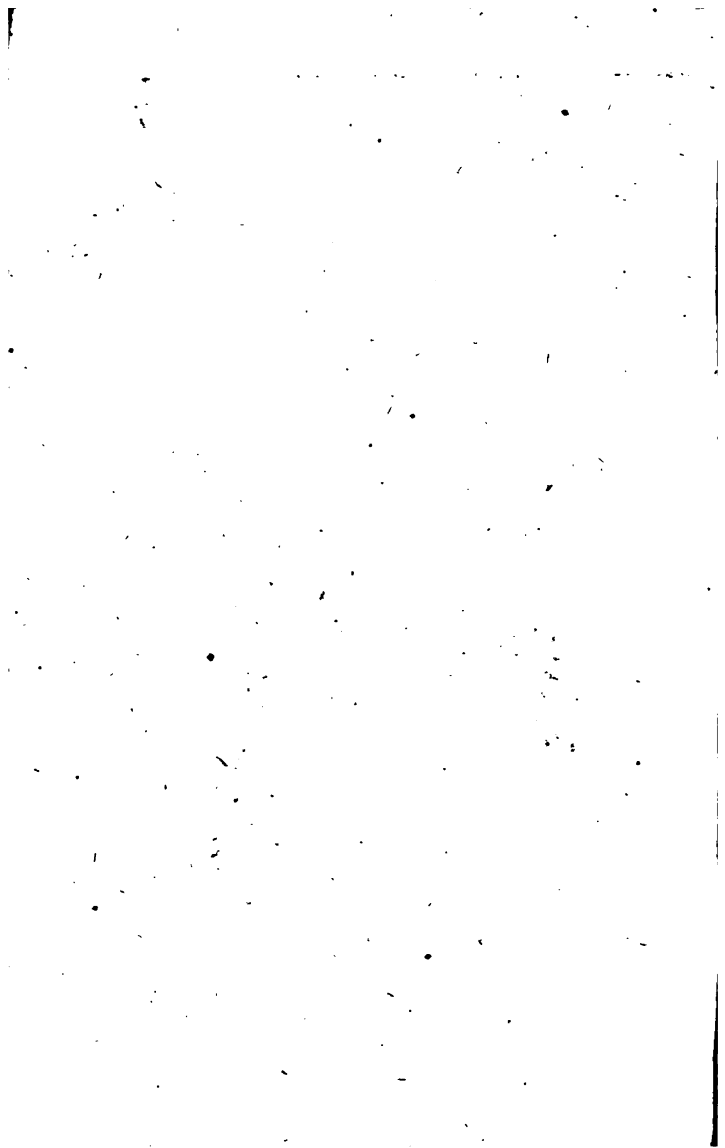
F I N.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois
AVRIL, MAI, & JUIN,
1732.
TOME HUITIEME.
Seconde Partie.



A AMSTERDAM,
Chez les WETSTEINS & SMITH.
MDCCXXXII.



BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Avril, Mai,
& Juin 1732.

ARTICLE I.

SUITE de l'Extrait du Livre Anglois de Mr. FOSTER, sur l'Utilité, la Vérité, & l'Excellence de la REVE'LATION CHRE'TIENNE, en réponse aux Objections de l'Auteur du CHRISTIANISME aussi ancien que le Monde &c. [On a vu le commencement de cet Extrait dans la II. Partie du Tome VII. Artic. II. p. 291.]

IL FAUT maintenant justifier la conduite de la Providence, en ce que DIEU n'a pas jugé à propos de rendre universelle la *Révélation de l'EVANGILE*. C'est sur quoi roule (a) le II. Chapitre de notre Auteur.

UNE

(a) Pag. 65, & suiv.

Tom. VII. Part. II.

Q 2

UNE Révélation étant si utile au Genre Humain, comme on l'a fait voir dans le Chapitre précédent, d'où vient que DIEU ne l'a pas donnée plus tôt ? Pourquoi ne l'a-t-il pas communiquée à tous les Hommes sans exception ? Pourquoi ne l'a-t-il pas renouvelée aussi souvent qu'une ignorance grossière, & une corruption extrême de la Religion Naturelle, ont prévalu dans le monde ? L'Auteur du *Christianisme aussi ancien que la Création*, pose autrement la question. (a) Il fait dépendre la difficulté du *besoin égal que tous les Hommes auroient d'une Révélation extérieure, si elle étoit nécessaire pour le Bonheur du Genre Humain* ; & de ce qu'il étoit aisé à DIEU de se révéler à tous, en usant de sa Puissance Infinie, comme sa Bonté le demanderoit dans cette supposition. Tout cela est hors du sujet. Il s'agit seulement de savoir, s'il est compatible avec la Sagesse & la Justice de DIEU, considéré comme Conducteur Suprême du Genre Humain, & avec sa Bienveillance universelle envers ses Créatures, dépendantes de lui, de favoriser une partie d'entr'elles du grand bénéfice de la Révélation, pendant qu'il le refuse aux autres ?

Les ennemis de la Révélation tirent de là une objection, qui leur paroît sans réplique, & sur laquelle ils fondent la matière de leur triomphe. Mais ils supposent ainsi une chose qu'il est impossible de prouver, c'est que DIEU soit

(a) *Christianity as old &c.* pag. 196. Voyez le passage cité dans le Second Extrait de ce Livre, Tom. VI, pag. 23, 24.

soit obligé en aucune manière de se reveler extraordinairement aux Hommes, quelque grande que soit l'ignorance & la corruption où ils sont tombez. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'y a rien là qui ne soit conforme aux idées que nous avons de sa Bonté souverainement parfaite, & qu'ainsi on pourra concevoir quelque espérance qu'il le fasse. Mais, comme il y a une infinité de choses de cette sorte qui seroient très-avantageuses à quelque partie de ses Créatures, & dont néanmoins il ne lui plaît pas de les favoriser, ce ne sera jamais qu'une présomtion, une conjecture, qui ne sauroit être poussée jusqu'à la probabilité.

Posez l'ignorance & la corruption des Hommes aussi grande & aussi générale qu'il vous plaira, leur constitution primitive & essentielle demeure toujours, au fond, sage & bonne, nonobstant tous ces désordres & ces défauts accidentels qu'a produits l'abus de leur Liberté & de leur Raison. Le grand Auteur de la Nature n'est pas plus obligé alors d'intervenir extraordinairement, pour y remédier, qu'il ne l'est dans tout autre cas où il entre du *Mal Physique*. C'est une chose de fait, & qui saute aux yeux, qu'il se trouve parmi l'Espèce Humaine de frans *Idiots*, qui très-vraisemblablement, sans quelque défaut accidentel de leurs Organes Corporels, pourroient penser & raisonner aussi bien que le reste des Hommes. Il n'est pas certainement plus incompatible avec la Sagesse & la Bonté Divine, de permettre que d'autres Hommes vivent dans

des circonstances, où ils soient capables d'ignorer le Bien & le Mal à un tel point qu'ils manquent de justes idées de Religion & de Morale, presque autant que les *Idiots*, ou que les *Bêtes* mêmes. Il n'est pas non plus nécessaire, dans cette supposition, de regarder comme entièrement perdue la Faculté de raisonner que DIEU avoit donnée à de telles gens; parce qu'ils peuvent dans la suite être mis dans des circonstances plus favorables, où leur Raison aura ses coudées plus franches, sans aucun des obstacles qui l'embarrassent & l'accablent pour le présent. Et malgré tous ces empêchemens actuels, leur Bonheur, dans cette Vie même, peut encore être plus grand, que leur Misère.

Si une Révélation extraordinaire n'est nullement d'une absolue nécessité, même par rapport à des personnes comme celles dont on vient de parler; beaucoup moins peut-on dire, qu'elle le soit, lors que, faute de cette Révélation, les Hommes sont seulement hors d'état de parvenir au plus haut degré de Bonheur dont leur nature est susceptible.

Donc, pour appliquer tout cela à la question dont il s'agit, quelques grands avantages qu'il revienne aux Hommes d'une Révélation, quelque déplorable que soit l'état où ils se trouvent pour en manquer, cela ne sauroit prouver qu'un Etre Sage, Juste, & d'une Bienveillance infinie, doive se révéler à tous les Hommes généralement, puis qu'il n'est obligé de se révéler à aucun d'eux. La question se

se réduit donc à ceci, Si, ce que DIEU n'est obligé de faire en faveur d'aucun, il ne peut pas le faire en faveur de quelques-uns, à l'exclusion de tout le reste du Genre Humain. Ou, pour dire la même chose en d'autres termes, s'il ne peut pas, sans préjudice d'une Sagesse & d'une Bonté souverainement parfaites, communiquer ses graces à qui il lui plaît, & dans certains cas où le Droit & la Justice rigoureuse le permettent, mettre de la différence entre ses Créatures à l'avantage de quelques-unes? Or il faut ou convenir que DIEU peut agir ainsi, ou supposer qu'il est obligé de traiter tous les Hommes précisément de la même manière, de donner à tous des Perfections Morales dans un degré absolument égal, & de les rendre tous également capables de Félicité; ce qui est insoutenable, comme on le fait voir ici, en défendant le Docteur (a). CLARCKE contre Mr. Tindal. Celui-ci (b) reconnoît, que la variété infinie de Créatures, & par conséquent leur inégalité, est nécessaire pour montrer la grande étendue de la Bonté Divine. On prend droit sur cet aveu, & l'on fait voir que la même chose peut se dire de la diversité, & par conséquent de l'inégalité qu'il y a entre les Créatures de même ordre & de même espèce. D'ailleurs, c'est un fait, & un fait

(a) *Sermons at Boyle's Lecture*, pag. 317. Edit. 7. (Tom. III. Chap. XI. pag. 28, 29, de la Traduction Française.) *Sec. Edit.* 1728.

(b) *Christianity &c.* pag. 408. 409.

248. BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

fait d'expérience certaine, qu'il y a une très-grande différence entre les talens des Hommes, & les circonstances où ils se trouvent, ce qui les met plus ou moins en état de parvenir au Bonheur. Dire nonobstant cela, comme fait cet Auteur, (a) que DIEU doit *tôt ou tard, ou dès à présent ou à l'avenir, donner à ses Créatures tout le bonheur dont leur nature est capable, puis que c'est la fin pour laquelle il les a créés*; n'est-ce pas nier que la constitution présente des choses, telle que DIEU l'a établie, soit conforme à sa Sagesse & à sa Bonté? Et par conséquent n'est-ce pas nier un des principes les plus évidens de la Religion Naturelle, que Mr. Tindal se pique tant de défendre? On le pousse encore vivement, en lui faisant voir, que tout le poids de son objection, si elle étoit bien fondée, porteroit avec autant de force contre la Religion Naturelle, que contre la Révélation.

Si l'on demande maintenant, (b) quelles sont les raisons particulières, pourquoi DIEU a jugé à propos de se révéler à quelques parties du Monde, & non pas aux autres; notre Auteur avoue sans peine son ignorance. On peut dire seulement en général, que ces raisons, selon toutes les apparences, sont de même nature que celles qui ont porté DIEU à établir une variété, telle qu'on la reconnoît, entre les Créatures Raisonnables.

En

(a) Pag. 401.

(b) Pag. 79, & suiv. de notre Auteur.

En accordant même, que l'Être souverainement parfait ne prend pas pour règle de ses actions sa *pure volonté*, mais la *convenance* & les *qualitez propres des choses*, & par conséquent qu'il n'agit jamais *sans quelque raison*; il ne s'ensuit nullement de là, que ses Créatures doivent de toute nécessité appercevoir les raisons de sa conduite dans chaque cas; mais encore qu'elles soient en droit de censurer tout ce dont elles ne peuvent rendre raison distinctement. Car comment est-ce que nous venons à connoître que Dieu n'est pas un *Être arbitraire*? Ce n'est pas en voyant qu'il y a quelque raison dans toutes ses actions, ce qui est infiniment au dessus de la portée des plus sages Mortels, auxquels le but & les usages d'une infinité de choses, dans la constitution de la Nature & dans le cours de la Providence, sont entièrement inconnus: mais nous tirons cette conséquence des marques merveilleuses de Sagesse & de Bonté que nous pouvons clairement appercevoir dans les Ouvrages de DIEU, & de ce que, plus nous les approfondissons, & plus nous y trouvons une démonstration évidente, forte, & incontestable, que le grand Auteur & Conducteur de l'Univers possède ces perfections de la manière la plus parfaite; d'où il s'ensuit, que tout est fait & réglé dans les mêmes vues sages & bienfaisantes, quoi que nos Esprits bornés ne les découvrent pas également dans chaque chose, & ne les apperçoivent en aucune manière dans quelques-unes. Ainsi il ne faut

jamais confondre ces deux Propositions très-différentes : l'une, *Que DIEU agit sans quelque raison* ; & l'autre, *Que nous ne pouvons voir aucune raison dans la constitution particulière de telle ou telle chose, ou dans la manière dont DIEU agit*. Le premier n'est nullement une suite nécessaire du dernier. Au contraire, il est raisonnable d'inferer des preuves générales que nous avons de la Sagesse infinie de DIEU, que dans toute sa conduite & en général, & en particulier, il y a quelque *raison bonne & suffisante*, quoi que souvent nous ne soyons pas capables de découvrir précisément quelle est cette raison. „ Je laisse, dit notre Auteur, (a) au jugement de tout Lecteur judicieux & de bonne foi, à décider, si cette „ reponse n'est pas aussi bonne & aussi forte „ dans la bouche de ceux qui s'en servent pour „ justifier la Providence, en ce qu'elle n'a „ pas fait connoître le *Christianisme* à tous les „ Hommes généralement, qu'elle l'est en la „ bouche des Défenseurs de la *Religion Naturelle*, lors qu'ils l'emploient contre les „ *Athées*, pour résoudre plusieurs difficultés „ très-considérables que ceux-ci tirent de la „ conduite ordinaire de la Providence, dont „ on ne sauroit rendre raison en détail.

On fait voir (b) ensuite, qu'il n'y a rien dans le cas dont il s'agit, qui ne s'accorde avec l'*Impartialité*, autant qu'elle est une perfection réelle, & un des attributs de la Divinité,

(a) Pag. 21. (b) Pag. 22. & suiv.

nité, aussi bien qu'avec une *Bonté* absolue &
 universelle. L'Impartialité de DIEU ne con-
 siste pas à traiter de la même manière toutes
 ses Créatures, au moins celles d'une même
 espèce. Elle n'empêche point qu'il ne soit
 libre dans la distribution de ses grâces, & qu'il
 ne puisse les ménager avec toute la variété &
 la différence qu'il lui plaît. Mais c'est prin-
 cipalement, sinon tout-à-fait, dans l'exercice
 de la Justice, que DIEU doit se montrer im-
 partial. Et cette Impartialité demande tout au
 plus, qu'il ait un désir égal que tous les Hom-
 mes parviennent au Bonheur qui convient à
 leur situation, à leur capacité, & aux circon-
 stances particulières où ils se trouvent ; &
 qu'en qualité de leur Maître, & de leur
 Juge, il leur ait donné des moyens suffi-
 sans pour connoître & pratiquer tout ce
 qu'il exige d'eux ; qu'enfin il veuille favo-
 riser & récompenser également ceux qui
 auront été également *sincères*, à proportion
 de leurs progrès & de leur attachement à leur
 devoir, quelque différence qu'il puisse y avoir
 dans les occasions & les facilités qu'ils ont
 eues. Or posé ce principe, dont les meil-
 leurs Avocats de la Révélation conviennent,
 tout ombre d'Impartialité disparoit dans la fa-
 veur que DIEU fait à quelques Peuples de se
 révéler à eux, pendant qu'il laisse les autres
 destituez de cette lumière. Notre Auteur em-
 ploie le reste de ce Chapitre à examiner plu-
 sieurs passages de Mr. Tindal, & à montrer
 qu'il

252 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,
qu'il n'agit pas avec candeur, en supposant,
pour y trouver son compte, de tout autres
principes, & les attribuant au Docteur CLARKE,
qui en étoit bien éloigné. Il serre par tout
son homme de près, & lui ôte tout moyen
d'échapper.

III. Voici maintenant des Objections d'une
autre sorte. Jusqu'ici Mr. Tindal n'a attaqué
que les dehors. Il a emprunté le secours
de la *Métaphysique*, & bâti sur de pures raisons
de convenance. Présentement il en vient,
pour ainsi dire, au corps de la Place. Il veut
trouver dans les Livres mêmes du *Nouveau
Testament*, de quoi détruire leur authenticité,
leur crédibilité, & l'intégrité du Texte.

Ici notre Auteur (a) reconnoît d'abord, que
les Preuves d'une Révélation, quelles qu'elles
soient, ne sauroient être aussi fortes dans une
distance considérable de tems, qu'elles l'é-
toient pour ceux à qui la Révélation a été
manifestée au commencement, & qui voioient
de leurs propres yeux les Miracles faits pour
en établir la vérité; le témoignage des Sens
étant sans contredit plus convainquant de sa
nature, que la Tradition la plus incontestable.
Cependant, si l'on peut montrer, que nous
avons aujourd'hui toute la probabilité dont la
chose en elle-même est susceptible, & une
probabilité de telle nature, que les personnes
raisonnables se déterminent toujours à y don-
ner leur consentement en d'autres cas, en
forte

(a) Pag. 92, & suiv.

sorte qu'il paroîtroit très-absurde de ne pas se régler sur elle dans le cours ordinaire de la Vie; quiconque réfléchit un peu, doit croire certainement qu'il est de son intérêt d'embrasser au plus tôt la Doctrine du Christianisme. C'est non seulement agir en esprit foible, mais encore courir un grand risque, que de ne pas se rendre à la probabilité, uniquement parce qu'il est possible que les choses se trouvent autrement, & de rejeter des Preuves suffisantes, parce qu'on n'en a pas de plus grandes que l'on ne peut raisonnablement s'en promettre en de pareils cas. Sur ce pié-là, on seroit aussi bien fondé à ne rien croire sur le témoignage d'autrui, ni même sur le rapport des Sens, qui peuvent quelquefois nous tromper; & on devroit demander sur chaque sujet une Démonstration rigoureuse.

C'est néanmoins le parti qu'a pris l'Auteur du *Christianisme aussi ancien que le Monde*. Il ramasse de tous côtez ce qui lui paroît propre à affoiblir la probabilité de la Vérité d'une Révélation, dans des tems aussi éloignez que le nôtre, & à persuader au monde qu'on ne peut faire beaucoup de fond sur elle; que d'ailleurs elle est, à divers égards, une règle très-obscur & très-incertaine. „ S'il n'y avoit, „ dit nôtre Auteur, (a) que des personnes „ sensées & judicieuses qui lussent le Livre „ de Mr. Tindal, on pourroit se dispenser „ d'examiner en detail presque tout ce qu'il „ dit

(a) Pag. 93.

254 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

„ dit là-dessus ; la plupart de ses Objections
 „ ne consistant qu'en affirmations vagues , en
 „ possibilité , en suppositions précaires , de
 „ quelques-unes desquelles l'Auteur même
 „ semble sentir la faiblesse , & qui ne sau-
 „ roient rien prouver , qu'on ne puisse oppo-
 „ ser à la créance de toute autre chose fondée
 „ uniquement sur la Probabilité. Il est bien
 „ fâcheux , qu'un Ecrivain qui se pique de
 „ candeur nous réduise à prendre la peine de
 „ refuser de pareils raisonnemens.

Voici le premier, qui se présente. (a) „ S'il
 „ est seulement probable, que DIEU se soit
 „ révélé extérieurement en aucune manière,
 „ il ne sauroit être que probable, quoi que
 „ peut-être dans un degré de Probabilité plus
 „ ou moins haut, que telle ou telle Révéla-
 „ tion vient de lui (b) ”. C'est-là, dit (c) nô-
 „ tre Auteur, s'exprimer bien obscurément. Car
 la probabilité d'une *Révélation actuelle* que
 DIEU ait jamais donnée aux Hommes , ne
 peut être que la probabilité de quelque *Révéla-
 tion particulière*. J'aime mieux croire que ce
 n'est point là le sens de l'*ingénieux Ecrivain*.
 Il a voulu dire apparemment , que, s'il n'étoit
 pas déjà probable , en faisant abstraction de
 toute Révélation actuelle, que DIEU voulût
 se révéler extraordinairement , il seroit peu
 probable que telle ou telle Révélation actuelle
 vînt

(a) *Christianity &c.* pag. 184.

(b) Voyez le Passage traduit tout entier, Tom. VI. de
 cette Bibliothèque, pag. 21.

(c) Pag. 94.

viât de lui. Mais dans cette supposition même, dont on tombe d'accord, puis que, comme on l'a prouvé ci-dessus, il n'est ni ne peut être probable, mis à part toute Révélation actuelle, que DIEU veuille jamais se reveler exterieurement, cette Révélation étant une pure faveur, qu'il est absolument libre à DIEU d'accorder ou de ne pas accorder; en supposant, dis-je, cela, on ne laisse pas de soutenir hardiment, & sans un *peut-être*, qu'il peut y avoir une grande probabilité que DIEU s'est revelé actuellement. Car si une Doctrine paroît, dans toutes ses parties, digne de DIEU, & a été établie par des Miracles incontestables, personne ne sauroit alors raisonnablement douter qu'elle ne soit divine, soit que l'on ait pu, ou non, avoir quelque attente probable d'une telle intervention extraordinaire de la Providence; à moins qu'on ne prouve que DIEU est obligé de faire en faveur de ses Créatures, par une voie extraordinaire, tout ce qui pourroit leur être fort utile, lors que par accident elles ont manqué de l'avoir par les voies naturelles & ordinaires; ou qu'il ne peut leur faire aucune grace hors du cours ordinaire de la Nature, quand elles n'ont aucune raison particulière de s'y attendre. La vérité est au contraire, que cela même que ces faveurs sont hors du cours ordinaire & des règles générales, prouve que, quelque ardemment que les Hommes les désirent, avec quelque confiance qu'ils les espèrent, ils ne sauroient avoir aucune probabilité qu'elles leur soient accordées,
tant

tant que la constitution primitive & essentielle des choses demeure au fond sage & bonne, malgré les irrégularitez accidentelles auxquelles elles sont sujettes ; ce qui doit être reconnu de tous ceux qui raisonnent sur les principes de la Religion Naturelle, & peut par conséquent être tenu ici pour accordé par les Adversaires.

Mais, (a) dit-on, „ tous prétendent avoir „ des preuves de telle ou telle Révélation particulière, puis qu'il n'y a peut-être jamais „ en de tems ni de lieu, où l'on n'ait cru „ quelque Révélation extérieure, & où les „ Devots, qui la recevoient, n'aient été également assurés que c'étoit une véritable Révélation ; d'où il paroît combien aisément „ on peut en imposer sur ce point aux Hommes. Qu'il y ait, répond nôtre (b) Auteur, autant qu'on voudra de gens qui prétendent faussement & avec beaucoup de confiance, avoir une véritable Révélation, s'ensuit-il qu'il n'y ait point de règle pour juger, si telle ou telle Révélation particulière vient de DIEU, & que les Hommes ne puissent, s'ils l'examinent, être capables d'en voir les preuves ? La vérité d'une Révélation dépend-elle de ce qu'elle est reçue, & de la confiance avec laquelle on l'embrasse, comme Mr. Tindal semble le supposer ? Sur ce pié-là, il faudroit ou les recevoir toutes, ou n'en recevoir aucune ;

(a) *Vid. sup.*(b) *Pag. 95, 96.*

cune; & aucune en particulier ne pourroit être plus probable que l'autre.

„ Comme il n'y a point (ajoute-t-il) de Démonstration de la Révélation elle-même, il „ ne sauroit non plus y en avoir, que la Révélation se soit transmise à la Postérité: (a) Si par là Mr. Tindal entend une *Démonstration rigoureuse*, on en convient. Mais il s'agit d'une *probabilité* très-grande; & la transmission d'une Révélation céleste peut avoir cette probabilité, aussi bien que la vérité de la Révélation elle-même.

En réduisant à quelque ordre les difficultez dispersées çà & là dans le Livre du *Christianisme aussi ancien que le Monde*, nôtre Auteur rapporte ensuite ce qu'on y trouve sur la *Probabilité* en général, dans les paroles suivantes: (b) „ Telle est la nature de la *Probabilité*, „ qu'en laissant faire le tems seul, elle s'use „ & se dissipe entièrement; s'il est vrai du „ moins, comme les *Mathématiciens* prétendent le démontrer, Que la *Probabilité* dépendant du Témoignage des Hommes, doit „ diminuer peu-à-peu; à proportion de la distance du tems où les choses se sont passées. Je n'ai nul besoin, répond (c) nôtre Auteur, de m'embarrasser de ce Calcul Mathématique; d'autant moins que celui qui l'objecte, ne semble pas en parler sérieusement, & le regarde comme y faisant peu de fonds. Je lui de-

(a) Pag. 96. (b) *Christianity &c.* pag. 185.

(c) Pag. 97, & suiv.

demanderaï seulement, si, à son avis, dix-sept Siècles *usent & dissipent* entièrement la probabilité des Histoires, ou s'ils la *diminuent* à un tel point, qu'on ne puisse compter sur des faits rapportés dans une Histoire qui a cette antiquité? Voudroit-il appliquer cette Règle à toutes les Anciennes Histoires sans distinction? Doute-t-il le moins du monde de l'authenticité des *Commentaires* de CÉSAR, par exemple, qui sont écrits avant tous les Livres du *Nouveau Testament*? Ou plutôt, doute-t-il de la vérité de quelques Histoires beaucoup plus anciennes?

Pour venir maintenant au fond de la question, on remarque, qu'il y a une grande différence entre une *Tradition Orale*, & une *Tradition Ecrite*. Les choses qui dépendent de la première, peuvent aisément être corrompues, ou se perdre entièrement. Les circonstances essentielles des faits disparaissent souvent, ou se trouvent fort exagérées. Il n'est guères possible que la Mémoire seule conserve exactement les Dogmes, & qu'ils passent de main en main tels qu'ils avoient été enseignés au commencement. Les Hommes peuvent même s'imaginer, qu'il n'est d'aucune importance de s'en tenir aux termes originaux, pourvu qu'on en retienne le sens en gros: & ce sens étant pour chacun tel qu'il le conçoit, de fausses interprétations passent ainsi pour le vrai Dogme, ou bien le Dogme s'altère insensiblement. Mais quand les Dogmes ont été mis par écrit, il suffit de prouver que les Livres,

vres, où ils se trouvent contenus, sont authentiques ; que les Historiens, qui les rapportent, étoient des personnes intégres, & d'une capacité suffisante pour l'ouvrage qu'elles entreprenoient ; que leurs Ecrits n'ont pas été altérez à un tel point, que le sens & le but général des Auteurs en soit devenu obscur, & ait été corrompu, ou que les altérations jettent nécessairement dans l'erreur en matière de points importans. Si l'on peut prouver cela, on peut aussi, dans un éloignement même comme celui où nous sommes, avoir un Témoignage direct & immédiat, non seulement des personnes qui étoient en état de s'instruire pleinement de la vérité des faits qu'elles rapportent sur la foi d'autrui, mais encore des Témoins oculaires ; & par conséquent on aura là une probabilité suffisante de la vérité de ces faits. Nier une telle probabilité, c'est traiter de fables & rendre inutiles tous les précieux restes de l'Histoire Ancienne. Si l'on disoit quelque chose de semblable pour détruire l'autorité de TACITE ou de TITE-LIVE, les Adversaires mêmes du Christianisme ne feroient-ils pas les premiers à se moquer d'une telle objection, & de ceux qui la feroient ?

Mr. Tindal insinué souvent, que les Livres du Nouveau Testament sont supposés, parce, dit-il, (a) que ces Livres ont passé par les mains de gens, qui non seulement dans les Siècles ténébreux de l'Eglise, mais dès le commencement,

(a) *Christianity* &c. pag. 283.

à en juger par le nombre des Passages corrompus, & même des Livres entiers supposez, ont été capables de quelque fraude piense. Mais, pour ne pas parler encore des Passages corrompus (ce qui viendra en son lieu) (a) la supposition des Livres du Nouveau Testament n'est qu'un vain soupçon, fondé sur une simple possibilité, & un soupçon que l'on pourroit former également au sujet des Commentaires parvenus à nous sous le nom de César. Au fond, la découverte de quelques Livres forgez, sous le nom des Apôtres, bien loin d'affoiblir le moins du monde l'authenticité de ceux qui n'ont jamais été contestez, & contre lesquels on n'a jamais rien objecté de quelque poids, sert plutôt à la confirmer. Car l'imposture une fois découverte, rend naturellement les Hommes plus circonspects : & l'importance de la chose même, entant qu'elle se rapporte à la Religion, qui, au jugement de tous les Hommes sages & de probité, est le plus sacré de nos intérêts, fait que l'on se tient davantage sur ses gardes. Le soin que les Chrétiens ont eu d'examiner, & le succès avec lequel ils ont reconnu quelques fraudes, prouve clairement, que, comme il leur paroissoit très-important de ne pas s'en laisser imposer, ils ne manquoient non plus ni de capacité, ni de bonne volonté, pour distinguer les véritables Monumens du Christianisme d'avec les faux, & pour mettre au jour la falsification des

(a) Pag. 101, & suiv, de notre Auteur.

des derniers. Les Ecrits supposés pouvoient aisément être reconnus tels par des personnes qui les examinoient de bonne foi, dans le tems qu'ils commençoient à paroître. Et s'il s'en trouvoit d'assez méchantes pour tâcher de les faire regarder comme des ouvrages d'Hommes Apostoliques & inspirés, il n'est guères possible qu'ils fussent universellement reçus pour tels, à moins qu'on ne suppose que tous ceux qui faisoient profession du Christianisme n'étoient que des Ignorans, des Fourbes, des gens sans foi, sans jugement, & sans conscience: soupçon, si frivole & si malhonnête, quand même il ne contrediroit pas ce qu'il y a de plus assuré dans l'Histoire, que tout Ennemi de la Révélation, qui veut passer pour homme d'honneur, devoit en rougir.

D'ailleurs, les impostures auroient été d'autant plus aisément découvertes, que le Christianisme a été de bonne heure partagé en diverses Sectes, qui étoient la conduite les unes des autres. Et après tout, on ne sauroit marquer aucun tems, où personne ait pu si librement essayer de forger quelque Livre sous le nom des Apôtres; comme notre Auteur le montre. De simples soupçons ne sauroient être opposés au consentement universel de l'Antiquité, que nous avons du moins à l'égard des *Quatre Evangiles*, des *Actes des Apôtres*, des treize *Epîtres* de St. PAUL, de la *I. Epître* de St. PIERRE, & de la *I. de St. JEAN*, c'est-à-dire, de la plus grande partie des Ecrits attribuez aux Apôtres.

L'authenticité de ces Livres est donc au dessus de toute atteinte. Mais l'Histoire, sur laquelle les Auteurs fondent leurs Dogmes, est-elle digne de foi? (a) Sans doute, & il y a encore ici une très-forte probabilité. C'est ce que notre Auteur prouve 1. Parce que les faits, quelque extraordinaires qu'ils soient, sont de telle nature, que ceux qui les rapportent ne pouvoient y être trompez. 2. Et ensuite parce que le caractère d'intégrité qui brille dans ces Ecrivains, ne permet pas de croire qu'ils aient voulu tromper les autres. C'est ce que les Apologistes de la Religion Chrétienne ont fait voir tant de fois, & avec tant de force & d'étendue, qu'il n'est pas nécessaire de s'arrêter à la manière dont notre Auteur développe & pousse les deux parties de l'argument. Aussi bien le but de son Ouvrage n'est pas tant d'établir les preuves directes de la Vérité de la Religion Chrétienne, que de repousser les Objections nouvelles, ou proposées avec un tour nouveau, dans le Livre qu'il réfute.

Par exemple, sur ce que l'on soutient que les premiers Propagateurs de la Révélation de l'Evangile n'ont été ni trompez, ni trompeurs, Mr. Tindal entend cela comme s'ils devoient (a) avoir été *infaillibles & impeccables*. Mais, dit notre (c) Auteur, je ne voi pas qu'une in-

(a) Pag. 107, & suiv.

(b) *Christianity &c.* pag. 243. Voyez le passage entier, Tom. VI. de cette Bibliothèque, pag. 31, 32.

(c) Pag. 117, & suiv.

infaillibilité absolue soit nécessaire pour rendre un témoignage tel, qu'aucune personne raisonnable ne puisse douter qu'on ne doive y ajouter foi : car, à la rigueur, aucun rapport des Sens n'est infaillible; & cependant la déposition des Témoins oculaires n'est-elle jamais suffisante pour nous convaincre qu'ils ont vu effectivement ce qu'ils déposent? Sous prétexte qu'il est possible qu'ils se trompent, rejetterons-nous une probabilité, qui, dans les affaires de la plus haute importance, détermine les Hommes avec autant de force, que les Démonstrations les plus certaines & les plus infaillibles? N'est-ce pas là-dessus qu'on prononce dans toutes les Cours de Justice, & que l'on décide de nos plus grands intérêts, de notre Vie même? Et n'y a-t-il que le cas dont il s'agit, où il faille une impossibilité absolue que des Témoins oculaires se trompent?

L'impeccabilité n'est pas plus nécessaire. Car où est l'Homme qui soit impeccable? Et n'y en a-t-il donc aucun, qui soit digne de foi? Ne seroit-ce pas une chose bien étrange, qu'on refusât de croire des gens d'une intégrité reconnue, en matière même de choses d'où dépend le bonheur de la Vie, par cette seule raison qu'ils manquent d'une qualité qui est au dessus de la Nature Humaine, dans l'état d'imperfection où elle se trouve ici-bas? Sur ce pié-là, il faudroit renoncer à tout commerce, à toute confiance mutuelle, à toute communication de services, & vivre chacun à

264 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE ,

part, déstitué de secours , au milieu de la Société Humaine. Les Sociétez même particulières se dissoudroient bien-tôt , ne pouvant subsister avec une jalousie & une défiance universelle.

L'Auteur du *Christianisme* aussi ancien que le Monde dit ailleurs des choses qui attaquent plus directement l'intégrité des Historiens de l'Evangile. De ce que Nôtre Seigneur parle ainsi à ceux (a) *qui ont prophétisé & chassé les Démon*s en son nom , *Eloignez-vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité*; il conclut, que (b) *ni les Prophéties, ni les Miracles, ne sont pas des choses sur quoi l'on puisse compter sûrement*. D'accord, répond nôtre (c) Auteur, lors que la Doctrine enseignée n'est pas en elle-même, raisonnable & digne de DIEU. Mais, du reste, les Prophéties & les Miracles ont uniquement pour but d'attester la Vérité de la Doctrine, & non pas la probité de ceux qui l'annoncent. Ainsi on ne fauroit rien inférer de là, qui porte contre le Christianisme; sur tout si nous supposons, (ce qui est incontestable par rapport à Judas, pendant tout le tems que cet Apôtre eut le pouvoir dont parle Mr. Tindal, de faire des Miracles, jusqu'à ressusciter les Morts) si l'on suppose, dis-je, comme on le peut, que ceux, dont il s'agit, n'étoient pas d'une vie ouvertement & scandaleuse.

(a) Matth. VII. 22, 23.

(b) *Christianity* &c. pag. 245.

(c) Pag. 120, 121.

leusement déreglée, de sorte que leurs Vices ne causoient aucun deshonneur à la Religion dont ils confirmoient la vérité. D'ailleurs, que fait cela contre les Ecrivains, sur l'autorité desquels la Religion Chrétienne est fondée? Parce qu'il y aura en quelques Méchans, qui auront opéré des Miracles, ou qu'un Apôtre aura trahi lâchement son Maître, s'enfuit-il que tous les Apôtres fussent des infâmes, des perfides, & des traîtres?

Mais, dit Mr. *Tindal*, (a) „ les autres Apôtres s'enfuirent, & abandonnèrent leur Maître. Le chef des Apôtres le *renia*, tout „ autant de fois qu'on lui demandoit s'il étoit „ un de ses Disciples. Lui, & *Barnabas*, se „ rendirent depuis coupables d'une lâche dissimulation. *Paul* & *Barnabas* eurent „ ensemble, sur un point tort indifférent, une dispute si échauffée, qu'elle causa „ leur séparation. La conséquence n'est pas mieux fondée ici. Notre (b) Auteur le montre au long, & avec beaucoup de force. C'est conclurre du particulier au général, & vouloir qu'un Homme perde toute créance, pour avoir une ou deux fois en sa vie commis par surprise quelque vilaine action, quoi qu'il ait donné depuis les plus fortes marques de repentance, qu'aucune tentation, aucune espérance des avantages mondains, la crainte même des plus grandes souffrances, n'ait été capable d'ébranler sa Vertu & son Courage. La foi-

(a) *Ubi sup.*

(b) Pag. 121, & suiv.

foiblesse même & la lâcheté que les Apôtres témoignèrent en abandonnant leur Maître, sert à confirmer, plutôt qu'à détruire la validité du témoignage qu'ils rendirent ensuite constamment. Qu'est-ce qui put alors les animer & les soutenir dans leur résolution inflexible, si ce n'est la forte persuasion où ils avoient toujours été de la vérité de la Doctrine qu'ils annonçoient ?

Pour ce qui regarde en particulier la dissimulation, par laquelle *Paul & Barnabas* sacrifièrent la liberté des *Gentils* convertis à une condescendance en faveur des *Juifs* attachés à des préjugés opiniâtres ; il n'y a là aucune apparence de mauvais dessein : ce peut n'avoir été qu'une simple imprudence. Il s'en faut même bien que ce soit la supposition la plus favorable & la plus honorable que l'on puisse faire à l'égard de leur conduite en cette occasion. Mais en se tenant même à cela, leur manière d'agir n'étoit-elle pas au fond directement opposée à une falsification volontaire ? Et pour avoir une fois ou deux dissimulé & prévariqué, plus vraisemblablement par erreur, que manque de bonne foi, un Témoin ne sera-t-il plus digne d'être cru ? Sur tout lors que dans la suite continuelle de ses actions en général, qui est l'unique marque par laquelle on doit juger du caractère d'une personne, il se montre clairement homme d'honneur & de probité, & que d'ailleurs toutes les circonstances concourent à confirmer la vérité de son témoignage ?

L'ob-

L'objection tirée de la dispute entre *Paul & Barnabas*, ne mérite presque pas qu'on y réponde sérieusement. Qu'une personne soit sujette à s'échauffer dans la Dispute, & à se quereller même quelquefois avec ses meilleurs Amis; si d'ailleurs elle est d'une sincérité sans reproche, cette ardeur de tempérament, cette opiniâtreté, aura-t-elle la moindre force pour décrediter son témoignage devant une Cour de Justice? Mais au fond le fait, tel qu'on le trouve dans les *Actes des Apôtres*, se réduit à ceci, que *Paul & Barnabas* furent une fois de différente opinion sur le choix d'une personne qui devoit les accompagner dans leurs Voyages (ce qui n'étoit pas une chose fort indifférente, comme le dit l'Adversaire), & que chacun d'eux fut si ferme dans son sens, & si ardent à vouloir l'emporter, qu'ils se séparèrent là-dessus. Du reste, il ne paroît pas, que dans cette contestation, ils aient passé les bornes de l'honnêteté & de la bienséance, ou qu'ils se soient séparés sans une amitié & une estime réciproque.

Ce n'est pas seulement sur les deux articles, dont on vient de parler, que Mr. *Tindal* a voulu trouver *St. Paul* en faute. Il porte ses coups jusqu'à le faire regarder comme un Homme esclave du Vice, & cela par sa propre confession. Car ne dit-il pas lui-même, (a) qu'il est charnel, vendu au Péché, qu'il ne fait pas le bien qu'il voudroit faire, & qu'il fait le

(a) *Romains*, VII. 19, 23.

le mal qu'il ne voudroit pas faire, qu'il voit une autre Loi dans ses membres, qui combat contre la Loi de son Esprit, & qui le rend captif de la Loi du Péché, qui est dans ses membres. Mais, répond (a) nôtre Auteur, c'est-là faire flèche de tout bois, & montrer un grand désir de dénigrer à quelque prix que ce soit un mérite extraordinaire, que des Ames généreuses respectent & reconnoissent avec plaisir jusques dans leurs Ennemis. C'est montrer en même tems qu'on ne fait ce que c'est que d'expliquer l'Écriture selon les règles de la Critique, & qu'on veut jeter de la poudre aux yeux des Lecteurs ignorans ou peu attentifs, en donnant à des passages détachés de la suite du discours un sens où l'on n'a égard qu'au son des paroles, & à une signification apparente. Quiconque aura lû les Epîtres de *St. Paul* avec soin, & à dessein de les entendre, se convaincra clairement, que cet Apôtre, dont les Ecrits portent le caractère le plus marqué de douceur & de tendresse, lors qu'il dit des choses qui peuvent être desagréables & choquantes, parle souvent en son propre nom, quoi qu'il ne s'agisse nullement de lui, mais d'autres. C'est ainsi que, dans la même Epître d'où sont tirées les paroles qu'on allègue, il dit: (b) *Mais si la vérité de DIEU reçoit une plus grande gloire par mon mensonge, pourquoi suis-je encore condamné, comme coupable?* C'est-à-dire, non pas moi *Paul*, mais celui qui fait
cette

(a) Pag. 127, & suiv.

(b) Rom. III. 7.

cette objection. Et que ce soit là la vraie clé pour l'intelligence des passages du VII. des ROMAINS, il paroît évidemment de ce que, selon le stile de l'Ecriture, tous les traits de la description qu'on voit ici marquent l'état d'un Pécheur d'habitude, déterminé au Vice par une volonté constante. De plus, outre qu'il est fort absurde de supposer que *St. Paul* ait voulu se peindre lui-même de ces couleurs, dans le même tems qu'il fait le personnage de Réformateur du Genre Humain, & qu'ainsi il devoit au moins affecter les dehors d'une sainteté extraordinaire; outre cela, dis-je, il est clair par (a) divers passages de ses Epîtres, où il parle incontestablement de lui-même, qu'il n'en avoit pas une idée si odieuse, puis qu'au contraire il s'y défend tantôt contre ceux qui cherchoient à le dénigrer, tantôt il se propose en exemple, tantôt il prend à témoins ceux à qui il écrit, de son intégrité; dont toute l'histoire de sa vie est d'ailleurs une preuve parlante.

La vie peu réglée que les Apôtres avoient menée avant leur conversion, fournit à *Mr. Tindal*. (b). un autre argument, sur lequel il prend plaisir de citer des expressions très fortes par lesquelles leur état précédent est dépeint dans (c) l'Epître de *St. BARNABÉ*, & dans
un

(a) I. *Thessal.* II. 10. I. *Cor.* IV. 4. II. *Corinth.* I. 12. X. 2, 3. &c.

(b) *Christianity* &c. pag. 49.

(c) "Ὅρατος ὁ πᾶν ἀμαρτῶν ἀνθρωπίνων. §. 5. pag. 16. Ed. *Angl.* Voyez là-dessus la Note de *J. B. Coste*.

un passage de CELSUS, cité (a) par ORIGÈNE. (b) Mais, quels qu'aient été les Apôtres, avant que de suivre JÉSUS-CHRIST, il fustit que depuis ils se soient conduits tout autrement, & que, lors qu'ils ont rendu témoignage à la Vérité du Christianisme, leur vie aît été en général irréprochable, & digne même d'être donnée en exemple. Il n'y avoit qu'un degré peu commun de Probité & de Résolution, qui fût capable de leur faire surmonter de si fortes Habitudes de Vice, & de produire un si merveilleux changement dans leur conduite. Aussi y a-t-il peu d'Historiens qui puissent être mis en parallèle avec eux, pour l'air de candeur & d'intégrité qui brille dans leurs Ecrits.

Il ne sert pas plus de dire, comme ajoûte Mr. Tindal, pour invalider leur témoignage, „ Que d'abord ils devinrent Disciples de JÉSUS par des motifs temporels; & que la „ créance d'un Messie temporel étoit si profondément enracinée dans leurs esprits, que „ JÉSUS ne put les desabuser, ni pendant sa „ vie, ni même après sa Résurrection. (c) Cette erreur générale de leur Nation, à laquelle ils se laissèrent entraîner, ne prouve nullement qu'ils fussent de méchantes gens, Et quelle plus forte preuve pourroient-ils donner de leur Probité, que de surmonter enfin leurs plus forts préjugés, de renoncer à une opi-

(a) *Origen. contr. Cels.* Lib. I. pag. 47. *Ed. Cantabrig.*

(b) Pag. 131. de notre Auteurs. (c) Pag. 132.

Opinion favorite, sur laquelle toutes leurs espérances avoient été d'abord fondées, & de demeurer attachez au parti de JESUS-CHRIST, non seulement lors que les motifs temporels qui les y avoient engagez cessoient de faire impression sur eux, mais encore en bravant les reproches les plus amers qu'on leur faisoit là-dessus, les plus mauvais traitemens auxquels ils étoient exposez à cause de l'Evangile qu'ils annonçoient, & toutes les fraieurs d'une mort ignominieuse & cruelle?

Après avoir ainsi justifié l'honneur & la bonne foi des Ecrivains du Nouveau Testament, (a) nôtre Auteur fait en peu de mots quelques remarques, sur certaines circonstances qui portent à un fort haut degré la probabilité des faits contenus dans ces Livres; comme sur l'accord des quatre Evangelistes dans toutes les choses de quelque conséquence; sur l'air de sincérité qui y régne, & que la manière même différente, dont ils s'y sont pris, confirme; sur le tems & les lieux dans lesquels leurs Histoires ont été publiées; sur les dons miraculeux du St. Esprit, communs parmi les premiers Chrétiens; sur le succès merveilleux de la Prédication de l'Evangile &c.

Arrêtons-nous seulement à deux objections que l'on examine ici. La première est, qu'il peut y avoir eu divers Livres où on faisoit connoître l'imposture des premiers Chrétiens, mais qui ensuite furent supprimez, lors que,

les

(a) Pag. 133, & *suiv.*

les Empereurs Romains s'étant convertis au Christianisme, la Religion Chrétienne, devint enfin la dominante (a). Mais, dit notre Auteur, il me paroît très-évident, qu'on n'a jamais publié de tels Livres assez de bonne heure pour pouvoir invalider l'Histoire de l'Evangile. Car, le Monde aiant si peu d'inclination à favoriser la Religion Chrétienne, elle n'auroit pas manqué d'être étouffée dès sa naissance. Et puis qu'elle ne l'a pas été, même dans son enfance, comme elle l'auroit été sans doute, si ses Propagateurs eussent pu être convaincus de fourberie, qu'au contraire elle s'est accruë & a fleuri de plus en plus en depit de toutes les oppositions, il naît de là une présomtion, la plus forte du monde, que jamais personne n'entreprit une chose de cette nature, & que par conséquent l'objection est une pure calomnie, inventée par les Ennemis de nôtre Sainte Religion, au défaut de bonnes preuves.

L'autre Objection est, qu'il paroît étrange qu'aucun des Historiens Profanes qui vivoient environ ce tems-là, n'aît parlé des faits extraordinaires qui sont narrez dans le *Nouveau Testament*; & qu'il faille s'en rapporter ici à des Auteurs Chrétiens, qui sont parties intéressées. (b) Mais la reponse est aisée, sans entrer même dans la question, jusqu'où un point de fait peut être regardé comme véritable. Il arrive souvent, en d'autres cas, que les

(a) Pag. 135, & suiv.

(b) Pag. 139, & suiv.

les Historiens ne disent rien de certaines choses incontestables. Et ce silence par-lui-même ne sauroit en aucune manière diminuer la force d'un Témoignage, lors que les Témoins sont croiables à tous égards. Il ne faudroit pas du reste, s'étonner, quand même on ne pourroit donner aucune raison pourquoi les Historiens se sont tus sur ce sujet, puis que nous ne connoissons pas les principes qui influent sur la manière d'agir des Hommes. L'omission peut néanmoins venir de ce que de tels faits n'entroient pas dans le dessein général de l'Ecrivain. D'ailleurs, on ne sauroit raisonnablement prétendre que des Historiens, pendant qu'ils demeuroient *Juifs* ou *Païens* n'aient pas manqué d'insérer dans leurs Histoires des événemens si favorables à une nouvelle Religion, & de se condamner ainsi eux-mêmes, les uns en ce qu'ils rejettoient leur Messie, les autres, en ce qu'ils persisteroient dans l'Idolatrie & les Superstitions de leurs Ancêtres. Que s'ils étoient devenus Chrétiens, convaincus par ces mêmes faits, leur témoignage alors n'auroit pas plus de poids que celui des autres Auteurs Chrétiens d'une égale antiquité. Mais ce qui supplée abondamment au défaut de Témoignages étrangers, & qui l'emporte de beaucoup sur une telle autorité, c'est le succès de la Prédication de l'Evangile, qui devoit résulter naturellement de la Vérité des Miracles faits pour la confirmer, mais qui est inexplicable, dans la supposition de la fausseté de ces faits. Et touchant un succès

274 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

si prompt, si rapide, & si étendu, dans l'espace d'un petit nombre d'années, on a des dépositions authentiques de (a) TACITE, & de (b) PLIN le Jeune. Tout ceci est poussé fortement & assez au long dans l'Original.

Nôtre Auteur passe ensuite (c) aux Livres du *Nouveau Testament*, dont l'autorité a été contestée dans les tems même où l'on pouvoit le mieux l'établir, tels que sont l'*Epître aux HEBREUX*, celle de St. JACQUES, la seconde de St. PIERRE, l'*Epître de St. JUDE*, la II. & la III. de St. JEAN, & l'*APOCALYPSE*. Il répond là-dessus, que, quand même il seroit impossible de prouver, que ces Livres sont véritablement des Apôtres, cela intéresseroit peu le Christianisme; parce que les autres Livres, qui sont incontestablement authentiques, renferment toute la Doctrine de l'Evangile, & toutes les preuves de sa Vérité. Quand nous n'aurions même que les *Quatre Evangiles*, & les *Actes des APÔTRES*, cela suffiroit de reste. Mais on ne manque pas de quoi faire voir, qu'il y a assez de probabilité en faveur de l'authenticité des Livres qui n'ont pas été d'abord reconnus généralement pour être des Apôtres, quoi que cette probabilité ne soit pas aussi grande qu'à l'égard des Livres qui n'ont jamais été contestez. Nôtre Auteur a cru ne pouvoir mieux faire, que de copier ici ce que dit là-

(a) *Annal.* Lib. XV. Cap. 44.

(b) Lib. X. *Epist.* 97.

(c) *Pag.* 140, & suiv.

là-dessus l'Evêque (a) BLACKALL, dans un de ses Sermons composez à l'occasion de la fondation du Chevalier BOYLE.

L'autorité des Livres du *Nouveau Testament* ainsi établie, on vient (b) à défendre leur *intégrité*, c'est-à-dire, à montrer, que, malgré le sort ordinaire des Manuscrits, sur tout de ceux qui sont d'une si grande Antiquité, malgré les trente mille diverses Leçons, dont on parle si souvent comme d'une objection très-formidable, malgré les fraudes pieuses de quelques Chrétiens; ces Livres sont parvenus heureusement jusqu'à nous aussi exemts de toute altération essentielle, qu'aucun des autres Ecrits de l'Antiquité, sur lesquels on fait fond; & que tout ce que l'Auteur du *Christianisme aussi ancien que le Monde* oppose ici, ne sont que des possibilités, de simples soupçons sans fondement. On lui reproche avec raison, qu'il ne fait que proposer de vieilles objections, auxquelles on a cent fois répondu & satisfait pleinement, comme si personne ne l'avoit encore entrepris, puis qu'il ne dit pas un mot des solutions, moins encore se met-il en peine de les refuter. C'est pour cela aussi que nous passerons tout ce que notre Auteur dit au long sur cet article, où il rapporte même des morceaux d'une (c) Pièce Angloise du
Doc-

(a) *Sermons at Boyle's Lectures*, III. Sermon. pag. 20, 21, 22. Ed. in quarto.

(b) Pag. 154, & suiv.

(c) *Remarks on a Discourse of Free-Thinking*, by PHILELEUTHERUS LIPSIENSIS, 5. Edit. Mx. le Docteur Bent-
ley

276 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

Docteur BENTLEY, comme d'un bon Juge, s'il en fut jamais, sur ces sortes de matières.

Il s'agit maintenant de savoir, comment le Commun des Hommes peut juger de la vérité des faits, dont la connoissance dépend de la *Tradition* ; s'assurer, par exemple, de l'authenticité des Livres du *Nouveau Testament*, de la crédibilité des Histoires qui y sont rapportées, & de la transmission de ces Livres jusqu'à nous sans aucune altération de conséquence. Mr. *Tindal* croit avoir ici un grand avantage, (a) & il voudroit fort persuader au monde, que tous les Hommes, à la reserve d'un très-petit nombre, sont réduits à s'en rapporter aveuglément aux décisions des *Prêtres*, qui ont un intérêt manifeste à les tromper, & qui n'ont guères manqué de le faire, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée. Voici ce que nôtre Auteur répond là-dessus (b).

„ Que faut-il autre chose pour être en état
 „ de prononcer avec connoissance sur les su-
 „ jets dont il est question, si ce n'est des ma-
 „ tériaux convenables, & la capacité de bien ju-
 „ ger, avec de tels matériaux ? Que des gens
 „ du

„ doit bien aimer ce nom de *Philolautherus Lipsiensis*, puis qu'après avoir commencé de le prendre en attaquant Mr. *Le Clerc*, dans ses *Emendationes in Menandrum*, il l'a mis à la tête d'un Livre où il défend la Religion Chrétienne, sans doute dans d'autres vues, que celles qui le porteroient à se déguiser pour un Combat grammatical sur des Passages d'Auteurs Profanes.

(a) *Christiandy* &c. pag. 232, 233, 234.

(b) Pag. 179. & *suiv.*

„ du commun se mettent à examiner la Vé-
„ té du Christianisme attentivement, sans par-
„ tialité, & avec un cœur honnête, qu'ils li-
„ sent soigneusement tout ce que l'on dit de
„ part & d'autre, pour & contre: en ce cas-
„ là, si ce que l'on a écrit là-dessus est suffi-
„ sant pour vider la dispute, ils connoîtront
„ tout ce qui est nécessaire pour en porter un
„ jugement raisonnable. Ils en sauront alors
„ autant que les Ecrivains eux-mêmes, que
„ l'on peut présumer avoir proposé leurs pen-
„ sées avec toute la force & toute l'étendue
„ dont ils étoient capables. Ainsi ils auront
„ une vuë aussi pleine du sujet, que les Sa-
„ vans, & que ceux qui ont beaucoup plus
„ cultivé leur Esprit. Il n'est pas même ne-
„ cessaire que, pour acquérir une habileté suf-
„ fisante de juger de cette dispute, ils lisent
„ généralement tout ce qui a été écrit là-des-
„ sus, ou qui pourroit être écrit dans la suite
„ (tâche trop pénible pour le Commun des
„ Hommes, & dont leur condition & leur état
„ ne leur laisseroit peut-être pas l'occasion &
„ les moiens): car, le sujet ayant été souvent
„ traité, il n'arrive guères qu'un ou deux Au-
„ teurs de quelque réputation ne contiennent
„ tout ce qu'il y a d'important. Ainsi il est
„ très-clair, à mon avis, que, si la dispute
„ peut être décidée par ce que les Savans ont
„ écrit, & par conséquent par ce qu'ils savent
„ là-dessus, les gens du commun, qui en li-
„ sant leurs Livres auront pû être fournis de
„ toutes les mêmes idées, seront capables

278 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

„ d'en former un jugement aussi raisonnable ;
 „ pourvu que la question à décider ne soit
 „ point par elle-même au dessus de leur por-
 „ tée. Bien plus : il n'est nullement absurde
 „ de supposer, qu'ils peuvent souvent mieux
 „ juger, que les Savans, parce qu'ils peu-
 „ vent examiner avec un esprit plus libre de
 „ prévention, & être plus disposez à peser au
 „ juste chaque argument, que ceux qui, avec
 „ toute leur habileté, n'ont que trop souvent
 „ un fort attachement à quelque système par-
 „ ticulier, ne cherchent qu'à embarrasser & à
 „ brouiller ce à quoi ils ne sauroient répon-
 „ dre, & disputent non pour la Vérité, mais
 „ pour la Victoire. Or qu'y a-t-il dans le su-
 „ jet dont il s'agit, qui soit au dessus de la
 „ capacité du Commun des Hommes ? Tous
 „ ceux qui veulent faire usage de leur Raison,
 „ & examiner sans partialité, ne sont-ils pas
 „ en état de juger, après avoir considéré les
 „ argumens de part & d'autre, si l'on a prou-
 „ vé que les Livres du *Nouveau Testament*
 „ soient supposés ; ou si l'on a prouvé, au
 „ contraire, qu'ils ont été constamment at-
 „ tribuez aux Ecrivains dont ils portent le
 „ nom ; que leur authenticité est établie par
 „ une Tradition aussi incontestable, que les
 „ autres anciens Ecrits qui sont généralement
 „ reconnus pour véritables ; & par consé-
 „ quent que rejeter, comme supposés, les
 „ Livres du *Nouveau Testament*, c'est détrui-
 „ re l'autorité de toutes les Histoires Ancien-
 „ nes, qui n'ont pas de meilleur fondement ?

„ Posé

„ Posé que les gens du Commun aient ainsi
„ devant eux toutes les preuves, ne fussent pas
„ capables de juger si l'on a prouvé, ou non,
„ des choses manifestement de fait, comme
„ celles-là, il n'y aura point de fait dont elles
„ puissent juger. A quel désordre ne donne-
„ roit pas lieu une telle idée de l'incapacité
„ du Commun Peuple, si on l'introduisoit
„ dans la Vie Civile ?

„ Le Peuple peut donc juger des Preuves
„ qu'on lui propose pour l'authenticité des Li-
„ vres du *Nouveau Testament*. Cela étant,
„ ce seroit certainement se jouer des Hom-
„ mes, que de perdre du tems à leur persua-
„ der, qu'ils sont capables de juger si l'on a
„ prouvé suffisamment que les Historiens sont
„ dignes de foi, & si les objections qu'on a
„ faites contre leur témoignage sont assez for-
„ tes pour autoriser à le rejeter. Car étant
„ convaincus que ces Histoires ont été écrites
„ par des Témoins oculaires, il leur est aisé
„ de juger si l'on a pleinement prouvé, que
„ ces Témoins, vû toutes les circonstances,
„ n'ont pu se tromper eux-mêmes par rapport
„ à de tels faits; & qu'ils étoient d'ailleurs
„ d'une telle intégrité, démontrée par toute
„ la suite de leur conduite en général, & par
„ leur constance à attester ces faits, au mé-
„ pris de leurs intérêts temporels, & en ai-
„ mant mieux non seulement souffrir tout,
„ mais encore mourir, que de retracter leur
„ témoignage; qu'on ne sauroit les soupçon-
„ ner raisonnablement d'un dessein de trom-

„ per les autres. Si les gens du Commun sont
 „ incapables de prononcer là-dessus ; il s'en-
 „ suivra, qu'ils ne doivent jamais rien croire
 „ sur le rapport d'autrui, & qu'ils ne fau-
 „ roient même comprendre en quoi consiste
 „ la Vertu & la Probité. Que deviendrait le
 „ monde, si cela étoit vrai ? l'out commerce
 „ devroit aussi tôt cesser entre les Hommes,
 „ & leur destination naturelle à une Vie so-
 „ ciale demeureroit entièrement sans effet.

„ On peut dire la même chose de ce qui
 „ regarde l'Intégrité du Texte. Les gens du
 „ Commun, en lisant les raisons avancées
 „ là-dessus de part & d'autre, sont capables
 „ de juger, si l'on a produit quelques exem-
 „ ples de corruptions considérables, & clai-
 „ rement montré qu'elles étoient telles, ou si
 „ tout ce que l'on a débité n'est que soupçons
 „ & conjectures, contraires à toute vraisem-
 „ blance. Autrement ils seroient hors d'état
 „ de juger de la probabilité en aucun cas ; &
 „ ainsi leur Raison leur seroit en quelque ma-
 „ nière inutile, y ayant peu d'affaires de la
 „ Vie où l'on puisse avoir une plus grande
 „ évidence.

De là nôtre Auteur tire une conséquence
 en faveur de la liberté que l'on doit laisser,
 selon lui, d'écrire ouvertement contre la Re-
 ligion Chrétienne. Il soutient que les Défens-
 ses qu'on oppose aux Livres des Incrédules,
 en montrant la foiblesse des Objections, l'es-
 prit qui anime les Adversaires, leur embarras,
 les misérables ressources auxquelles ils n'ont
 pas

pas honte d'avoir recours, après avoir épuisé toute leur subtilité à chercher de quoi combattre le Christianisme; servent à confirmer le Vulgaire même dans sa créance. Après quoi il continuë ainsi: „ Il faut avouer qu'il y a „ beaucoup plus de difficulté à faire voir, que „ les gens qui ne savent pas lire, ou qui n'ont „ pas les moyens & l'occasion d'examiner par „ eux-mêmes les Preuves de la Vérité du „ Christianisme, peuvent néanmoins s'élever „ au dessus d'une Foi implicite, fondée sur „ l'autorité de leurs Pères, ou de leurs Ec- „ clésiastiques. Cependant il s'en faut bien „ que ceux-ci mêmes soient généralement ré- „ duits à cette Foi implicite. Un grand nom- „ bre d'entr'eux, du moins, peuvent, s'ils le „ veulent, former leur jugement sur une con- „ viction raisonnable. Tous sans exception „ sont Juges compétens de l'excellence pro- „ pre & intrinsèque d'une Révélation. Et „ pour ce qui est des Preuves extérieures de „ cette Révélation, qu'ils rencontrent seule- „ ment une personne bien versée dans cette „ dispute, & de la sincérité de laquelle ils „ soient bien assurés (on ne sauroit nier que „ plusieurs des plus Ignorans d'entre le Vul- „ gaire ne puissent aisément trouver une telle „ personne, s'ils y apportent le même soin & „ la même prudence, dont ils useroient dans „ le choix de quelcun qu'ils voudroient pren- „ dre pour leur donner conseil & pour les di- „ riger dans les affaires communes de la Vie)

S 5

„ que

„ que cette personne leur propose de bonne
 „ foi & sans partialité la substance des argu-
 „ mens de part & d'autre, afin qu'ils puissent
 „ se déterminer là-dessus avec mûre délibéra-
 „ tion : Il est clair, qu'en ce cas-là, ils ne
 „ s'en rapporteront pas au jugement d'autrui
 „ sur un point de spéculation, mais seulement
 „ à ce qu'on leur dira sur une matière de fait;
 „ ils se fieront, non aux lumières de celui qui
 „ les instruit, mais à son intégrité. . . . Pour
 „ plus grande sûreté, ils peuvent s'adresser à
 „ plusieurs personnes, & voir jusqu'où elles
 „ sont d'accord dans ce qu'elles leur disent
 „ là-dessus. . . . A l'égard de ceux qui
 „ n'ont pas même occasion d'être instruits de
 „ cette manière, je ne fais pas difficulté d'a-
 „ vouer, que, s'ils croient une *Révélation Tra-*
 „ *ditionnelle*, ce n'est que par une Foi impli-
 „ cite. Cependant elle peut leur être fort u-
 „ tile, lors qu'ils ont souvent occasion de
 „ l'entendre lire & expliquer. Cela fixe dans
 „ leurs Esprits les principes de la Religion
 „ Naturelle, & leur donne des idées de Mo-
 „ rale plus justes, qu'ils ne s'en seroient ja-
 „ mais formées par leurs propres réflexions.

En tout ceci on suppose, comme il le faut,
 (& cela aussi suffit pour la question) que les
 gens du Commun ne négligent point tous les
 secours qu'ils peuvent avoir, pour s'instruire
 des Preuves de la Religion Chrétienne. Au-
 trement leur incapacité sera aussi grande, par
 rapport à la connoissance de la Religion Na-
 turel-

Avril, Mai & Juin 1732. 283

tuelle; comme nôtre Auteur le (a) montre au long.

Il vient (b) ensuite à examiner les argumens, par lesquels Mr. *Tindal* a prétendu prouver l'obscurité des Livres Sacrez, & faire ainsi regarder les Ecrits du *Nouveau Testament* comme une Règle non seulement incertaine & peu sûre, mais encore très-dangereuse, & qui a souvent besoin d'être redressée par la Raison. Quoi que l'Adversaire se croie là dans son fort, il n'y a rien où il découvre mieux un esprit de chicane grossière & impertinente.

Le (c) même Terme, dit-il, est pris tantôt en un sens, tantôt en l'autre. Le sens des mots change avec le tems. Les Livres même de l'Ecriture sont écrits dans une Langue, qui n'est connue que des Savans. Mais qu'y a-t-il là, qui ne porte également contre tous les Ecrits de l'Antiquité? Sur ce pié-là, il n'en est aucun que l'on puisse traduire, ni même entendre; il faut renoncer à toute étude des Anciens Auteurs, des Moralistes mêmes, dont ceux qui font de telles objections croient néanmoins être en état de publier des Traductions en Langue Vulgaire. Bien loin que les Originaux soient inintelligibles, pour être écrits dans une Langue morte, cela même les met à couvert du flux & reflux perpétuel des Langues vivantes.

Mais ces anciens Originaux, qu'il faut traduire,

(a) Pag. 189, & suiv. (b) Pag. 195, & suiv.

(c) *Christianity &c.* pag. 286, & suiv.

duire, „ ne sont-ils pas pleins d'expressions
 „ Hyperboliques, Paraboliques, Mystiques,
 „ Allégoriques, & Typiques, aussi opposées
 „ à l'usage des autres Pais, que l'*Orient* l'est
 „ à l'*Occident*? Cela est vrai, répond nôtre
 (a) Auteur: mais c'étoit le stile, le langage,
 & le goût des tems & des lieux, où ces Ecrits
 ont été faits; or c'est à l'instruction des per-
 sonnes qui y vivoient qu'ils étoient principale-
 ment & plus immédiatement destinez. Il n'y
 a rien là, qui ne soit commun à toute sorte
 d'Ecrits. Les Apôtres auroient même fait peu
 de fruit, s'ils eussent employé un nouveau lan-
 gage, ou évité ce qu'il y avoit de particulier
 dans le langage du pais où ils étoient nez &
 où ils avoient été élévez. Cela seul auroit été
 capable de rebutter les Lecteurs. D'ailleurs,
 il faut remarquer, que plusieurs de ces Livres
 n'ont été écrits que par occasion, ou pour
 faire plaisir à quelques personnes qui les avoient
 demandez, ce qui peut avoir engagé St. Luc
 à composer son Evangile, & les *Actes des A-*
pôtres, tous deux dediez à un certain *Théo-*
phile. D'autres furent faits pour certaines cir-
 constances particulières, qui exigeoient que les
 Apôtres s'interposassent, & donnassent des a-
 vis, tantôt à quelques Particuliers convertis
 au Christianisme, tantôt à des Eglises entiè-
 res. Il seroit certainement très-déraisonnable
 de vouloir qu'en écrivant ainsi, on se fût servi
 d'un autre stile que de celui qui étoit en usage
 dans

(a) Pag. 199, & suiv.

dans les païs où l'on écrivoit, quelque différent qu'il fût de celui des autres Païs, & sur tout du génie des Langues Modernes. Bien loin donc que cela prouve l'obscurité des Livres du Nouveau Testament pour ceux à l'usage desquels ils étoient principalement destinés, il s'ensuit de là au contraire, qu'ils leur devoient être très-clairs, puis qu'ils étoient tout-à-fait conformes à leur langage & à leurs manières.

L'Adversaire, fort soigneux de citer l'Ecriture même, pour y trouver de quoi combattre son autorité & sa clarté suffisante, (a) allégué ici ce que dit St. MATTHIEU, (b) que JESUS ne parloit point à la Multitude sans paraboles. La raison, ajoute-t-il, en est remarquable; c'étoit, selon St. MARC, (c) afin qu'en voyant ils vissent, & n'aperçussent point, qu'en entendant ils entendissent, & ne comprissent point, de peur qu'ils ne se convertissent quelque jour, & qu'ils n'obtinsent le Pardon de leurs Péchez. Par là Mr. Tindal insinüe, que Nôtre Seigneur cherchoit tout exprès à se rendre inintelligible au Commun Peuple, en usant de Paraboles; crainte que, s'il parloit clairement, ces gens-là ne renonçassent à leurs Vices, & ne devinssent heureux. Dessein bien étrange certainement, s'il eût pu venir dans l'esprit d'un Docteur qui se disoit envoyé de DIEU, & dont la Mission avoit pour but principalement d'appeller les Pécheurs à se

con-

(a) *Christianity &c.* pag. 332.

(b) Chap. XIII. vers. 32, (c) *Marc.* IV. 12.

convertir ! Il est aisé à notre Auteur de refuter une explication si absurde, (a) & de montrer qu'il y avoit au contraire une grande sagesse, en ce que Notre Seigneur, dont les Paraboles étoient d'ordinaire très-familières & très-intelligibles à tous ses Auditeurs, jugeoit quelquefois à propos, lors qu'il craignoit que les Véritez qu'il vouloit proposer ne choquassent beaucoup, d'employer ces Paraboles d'une manière à cacher en quelque manière son but, afin qu'on ne le comprît pas d'abord tout-à-fait, & que par là il n'irritât point les Passions de ceux à qui il parloit. C'est là tout ce qu'on peut inferer du passage de St. MARC, comme il paroît par toutes les circonstances de l'Histoire Evangélique. Le sens des paroles de St. MATTHIEU, (b) *Que JE'SUS ne parloit point à la Multitude sans Paraboles*, est même expliqué précisément de cette manière par St. MARC: *Il leur annonçoit*, dit-il, (c) *la Parole sous diverses Paraboles, selon qu'ils étoient capables de l'entendre, & il ne leur parloit point sans Paraboles*; c'est-à-dire, comme la suite du discours le demande nécessairement, parce qu'ils ne pouvoient pas souffrir une manière de parler plus libre & plus ouverte. Les mots, *afin qu'en voiant ils n'apperçoivent point &c.* signifient seulement, *parce qu'en voiant, ils n'apperçoivent point &c.* comme cela est exprimé dans un endroit parallèle de (d) St. MATTHIEU.

Notre

(a) Pag. 204, & suiv.

(b) Matth. XIII. 34.

(c) Marc, IV. 33, 34.

(d) Matth. XIII. 13, 14, 15.

Nôtre Auteur fait là-dessus diverses autres remarques, qui confondent pleinement la critique & aveugle & malicieuse de l'Adversaire.

Il y a quelque chose de plus spécieux dans ce que l'on dit de l'obscurité des Livres du Nouveau Testament, par rapport à ceux qui vivent dans des tems éloignez de celui où ils ont été écrits, & sur tout aux Gens sans lettres. (a) Mais toutes les difficultez, qui naissent de là, n'empêchent point qu'on ne trouve dans ces Livres une Règle suffisamment claire & sûre pour tous les Hommes de tous les Siècles & de tous les Lieux.

Les Expressions figurées, allégoriques, proverbiales &c. ne rendent pas nécessairement obscur & difficile à entendre, le sens d'un Livre, eu égard aux Passages mêmes où elles se rencontrent. Dans les *Paraboles* & les *Allégories*, le but général de l'Ecrivain, & le principal point qu'il a en vuë, peuvent se faire sentir aisément & clairement à tout Lecteur qui y apporte la moindre attention. Il n'y a même rien de déraisonnable à supposer, que les *Paraboles* de Nôtre Seigneur en particulier peuvent être aujourd'hui plus intelligibles au Commun Peuple, qu'elles ne l'étoient pour ceux à qui elles furent autrefois proposées; parce qu'ils ont l'explication que JÉSUS lui-même a donnée de quelques-unes : & que d'autres ont été expliquées par l'événement, comme celles qui regardent la prompte & grande pro-

(a) Pag. 210; & suiv.

288 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

propagation de l'Evangile parmi les *Gentils*. Pour les *Figures*, il y en a aussi, dont le sens est si clair, que la moindre réflexion empêche de s'y méprendre; & on en trouve des exemples (a) parmi ceux que Mr. *Tindal* objecte. Quelques-unes mêmes sont de l'usage de toutes les Langues, quoi que moins sujettes en général à admettre le stile guindé & hyperbolique.

Mais il suffit ici, que les endroits du *Nouveau Testament*, qui sont conçus d'une manière très-claire & très-simple, renferment tout ce qui est nécessaire pour donner une idée complète & très-raisonnable des Perfections de DIEU & de sa Providence, & pour former un beau plan de Morale; en sorte que les moins éclairés d'entre le Peuple, sans s'embarrasser en aucune manière des expressions figurées, ou proverbiales, des Allégories, des Paraboles, & autres choses semblables, & en supposant même qu'ils ne soient pas capables de les entendre, ont, par le moyen de ce saint Livre, un excellent Système de Religion Naturelle, appuyé sur des principes plus certains, & soutenu de plus forts motifs, qu'on ne sauroit en trouver dans tous les Ecrits des Philosophes de l'Antiquité. Cela fournit aux personnes les plus simples une bonne explication, quoi que générale, de tous les Passages obscurs, & les tient suffisamment en garde contre les erreurs de quelque conséquence, en ma-

(a) II. *Chroniq.* IX, 23. *Joan.* XXI. 54

matière de tous les grands points de Religion & de Morale, si du moins chacun veut faire usage de sa Raison, comme il le peut & il le doit.

Pour éluder une règle d'Interprétation si naturelle, & si fort à la portée de tout le monde, Mr. *Tindal* (a) objecte, que, „ si l'on „ peut faire fond sur des Textes particuliers, „ & que, quand il y a entr'eux de la diversité, les plus clairs doivent l'emporter ; là „ difficulté sera de savoir quels sont les plus „ clairs : puis que les différentes Sectes du „ Christianisme ont toujours prétendu que les „ Passages les plus clairs faisoient pour elles, „ & témoigné être surprises que leurs Adversaires pussent les mal entendre. C'est-là, répond nôtre (b) Auteur, dire effectivement qu'il n'y a point de Règle dans la nature des choses, par où l'on puisse distinguer ce qui est clair d'avec ce qui est obscur ; ou bien, que la différence en elle-même est toujours si imperceptible, que les gens du Commun ne sauroient former là-dessus aucun jugement, dès que chacun des Partis opposez soutient fort & ferme sa prétension. En un mot, c'est vouloir qu'on ne puisse jamais discerner entre la hardiesse à donner pour clair ce qui ne l'est point, & l'attention à bien raisonner. Quel contraste dans la manière dont on s'y prend pour attaquer la Révélation ? Tantôt on nous

(a) *Christianity &c.* pag. 325.

(b) *Pag. 216, & suiv.*

290 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

nous dit que la Raison est un guide si sûr, même pour le Commun Peuple, que chacun n'a besoin que d'elle pour s'instruire de toute la Religion, & pour se garantir de toute erreur en matière des choses qui s'y rapportent. Tantôt on nous représente tous les Gens sans lettres comme autant de stupides, de Bêtes brutes, qui n'ont pas le Sens Commun, qui ne sauroient distinguer entre des expressions simples & des expressions figurées, & ne peuvent jamais prendre qu'à la lettre des manières de parler Proverbiales, des Paraboles, des Allégories &c. quelque opposées qu'elles soient non seulement aux plus claires maximes de la Raison, mais encore aux déclarations les plus formelles & les plus positives de la Révélation même. Ceux qui disputent ainsi, ont-ils des principes fixes? Et ne découvrent-ils pas un désir manifeste de détruire à quelque prix que ce soit la Vérité de la Révélation, qu'ils attaquent?

Après tout, il n'y a pas ici une simple possibilité pour le Commun Peuple d'éviter l'erreur où l'on prétend que les jette infailliblement le stile de l'Ecriture: il est de fait, que généralement parlant ces sortes de gens ne prennent point de travers un grand nombre d'expressions figurées ou proverbiales, & ne sont pas réduits à ne savoir comment entendre des *Préceptes proposez d'une manière générale, indéterminée, & même hyperbolique.* Notre Auteur en fait l'application à divers Passages & du *Vieux & du Nouveau Testament*; en s'arrêtant sur

sur tout à ceux que son Adversaire a entassés, comme pleins d'obscurité, & propres à donner de fausses idées, si on les prend à la lettre.

Par exemple, combien peu de gens y a-t-il, qui s'imaginent que DIEU ait des parties corporelles, qu'il soit sujet aux mêmes infirmités & aux mêmes Passions, que les Hommes? A peine s'en trouverait-il un, de mille. Presque tous croient fermement, que DIEU est un Esprit Infini, & invisible; par conséquent que, lors qu'il est représenté comme ayant des yeux, des oreilles, des mains, &c. comme (a) assis sur le Globe de la Terre, comme (b) porté sur les ailes du Vent, comme se mouvant de lieu en lieu, pour observer la conduite de ses Créatures; ce n'est que pour s'accommoder à la manière dont nous concevons les choses, & pour exprimer des Vérités abstraites par les idées les plus familières au Commun des Hommes: qu'ainsi tout cela n'emporte que sa Connoissance & sa Puissance, sa Majesté souveraine, sa Providence Universelle, le soin particulier qu'il a de diriger les Evénemens, & de prendre garde de près aux Actions des Hommes. De même, lors qu'il est parlé de DIEU comme ayant été visible, pendant plusieurs jours, sur le Mont SINAÏ, le Peuple généralement entend cela, non comme si le DIEU invisible avoit été vu effectivement, mais de quelque marque extérieure de sa Gloire, d'un symbole

&

(a) *Esaye*, XL. 22.

(b) *Psaume XVIII.* 10.

& d'une manifestation de sa Présence. Ces belles & sublimes Descriptions de la Divinité, dont sur tout les Livres Poétiques de l'Ecriture sont remplis, ont naturellement de quoi frapper non seulement le Vulgaire, mais encore des Esprits plus Philosophes ; de quoi leur inspirer le plus profond respect pour elle ; de quoi les élever aux sentimens les plus vifs de sa Puissance & de sa Providence, ainsi peintes des couleurs les plus pompeuses & les plus magnifiques. Par conséquent, elles sont d'un très-excellent usage.

Demandez à des gens du Commun Peuple, si le *Repentir* peut être proprement attribué à DIEU ; ils vous répondront presque tous, que (a) DIEU *n'est pas Homme, pour se repentir* : qu'ainsi, lors que cela est dit de lui dans le *Vieux Testament*, ils ne l'entendent pas, comme s'il jugeoit des choses autrement qu'il n'avoit fait d'abord, ou comme s'il étoit fâché de la manière dont il s'est conduit en quoi que ce soit (supposition qu'ils ne peuvent que trouver contraire & à leur Raison, & à la Révélation, pour peu qu'ils les consultent, y aiant d'autres (b) Passages formels qui la détruisent) mais que c'est une expression figurée, qui signifie qu'en certains cas DIEU agit comme une personne qui se repentiroit effectivement.

Y

(a) I. Samuel, XV. 29.

(b) Nombres, XXIII. 19. I. Samuel, XV. 29. Rem.
XI. 29.

Y at-il quelcun (a) qui s'imagine, que, quand Nôtre Seigneur dit, (b) *Ne pensez pas que je sois venu apporter la Paix sur la Terre: Je ne suis pas venu apporter la Paix, mais l'E-pée*; ces paroles doivent être prises à la lettre, comme si le but direct de sa Mission avoit été de mettre le monde en combustion, d'attiser le feu des disputes & des divisions parmi les Hommes, d'augmenter les Crimes & les Malheurs terribles de la Guerre? Pour peu que l'on connoisse l'esprit de douceur, de bienveillance, & d'amour, que la Religion Chrétienne inspire, peut-on seulement concevoir une telle pensée? Les plus simples d'entre le Peuple vous diront là-dessus, que Nôtre Seigneur n'a voulu parler que de l'occasion innocente que sa Doctrine fourniroit, par un effet de la corruption du Siècle, à des animosités, des divisions, des massacres, contraires d'ailleurs & au dessein & aux maximes de l'Evangile.

Sur le même ton, nôtre (c) Auteur défie son Adversaire de prouver, que le Commun Peuple, généralement parlant, entende à la lettre, & dans un sens opposé aux principes évidens de la Révélation & de la Raison, ce qui est dit dans l'Ecriture, que (d) DIEU se repose, qu'il (e) éprouve son Peuple, qu'il (f) jure dans sa colère, qu'il (g) siffle; que l'on doit

(a) Pag. 233, & suiv. (b) *Matth. X. 34.*

(c) *Pagg. 220-264.* (d) *Genèse, II. 3.*

(e) *Dent. VIII. 2.* (f) *Ezechiel, XXXIII. 11. Hébr. VI. 13.* (g) *Esaïe, VII. 18.*

294 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

doit (a) *haïr Père, Mère, Femme, Enfants, Frères, Sœurs, même sa propre Vie*; qu'il (b) *ne faut point penser au lendemain*; que l'on doit (c) *abandonner le Manteau à celui qui veut nous prendre la Tunique, & présenter la joue gauche à celui qui nous donne un soufflet sur la droite*; vendre (d) *tout ce que l'on a, pour le donner aux Pauvres*; & autres semblables Passages, où il y a quelque chose de figuré, de proverbial, ou même d'hyperbolique.

De là il passe (e) aux Textes, dont on ne peut nier que le sens ne soit mal entendu & corrompu par bien des gens, même de ceux qui ne sont pas du Commun Peuple. Il soutient, qu'à l'égard de ces Textes, les personnes les plus simples peuvent aussi aisément se donner garde de l'erreur & la reconnoître, qu'en matière des autres, où l'on a fait voir que peu se trompent. Il ne faut pour cela, sinon qu'ils observent dans l'examen de la dernière sorte de Textes, les mêmes Régles qui les ont dirigés, & leur ont fait prendre le bon parti, dans la première.

DIEU (f) *endurcit le cœur de PHARAON*. N'est-il pas aussi aisé de voir, que cela ne peut s'entendre à la lettre d'une opération immédiate de DIEU sur le cœur de ce Roi, qu'il est aisé de prendre dans un sens figuré les Passages qui semblent attribuer à DIEU des Membres

(a) *Matth. X. 35.*

(b) *Matth. VII. 34.*

(c) *Matth. V. 40, 34.*

(d) *Luc, XII. 33.*

(e) *Pag. 247, & suiv.*

(f) *Exode, VII. 3, 13, &c.*

bres corporels, des Foiblesses & des Passions Humaines? L'acte d'*endurcir*, proprement ainsi dit, n'est-il pas aussi évidemment contraire à la Raison, & aux témoignages les plus clairs & les plus exprès de la (a) Révélation? D'autant plus qu'il est attribué à DIEU d'une manière qui peut & doit s'accorder avec ce que l'Historien Sacré dit expressément, que (b) *Pharaon endurecit lui-même son propre cœur*. DIEU ne fit en cela, que suspendre ses Jugemens, & permettre que les *Magiciens* imitassent pour un tems les Miracles de *Moïse* & d'*Aaron*: par là il donna occasion à *Pharaon* de s'*endurcir*, de la même manière que Notre Seigneur est venu apporter sur la Terre, non la Paix, mais l'*Epée*.

Nôtre Auteur applique le même principe à d'autres Passages, sur tout à ceux dont plusieurs Théologiens se servent pour établir une *Réprobation absoluë*. Il fait ensuite (c) quelques Remarques sur plusieurs Passages, que Mr. *Tindal* tord en leur donnant un sens tout-à-fait contraire au but manifeste des Auteurs Sacrez; & sur d'autres, qu'il représente comme obscurs & pleins d'impropriété, quoi que ceux-ci, pris dans leur sens le plus rigoureux, donnent les idées les plus claires & les plus raisonnables du monde, & renferment même de belles & excellentes pensées, selon le Système de Morale, que la Révélation nous propose.

II

(a) *Jaqes*, I, 13.

(b) *Exode*, VIII. 32.

(c) *pag.* 254, & suiv.

Il allégué, par exemple, ceux du *Vieux Testament*, où (a) les Rites & les Sacrifices *Judaïques* sont condamnés, absolument, comme (b) une iniquité, une abomination aux yeux de l'Eternel, *quoi qu'ils ne fussent tels que par supposition*. Il ne faut que lire ce qui suit immédiatement dans l'endroit indiqué du Prophète ESAÏE, pour se convaincre d'abord, que non seulement les Cérémonies de la Loi n'y sont pas regardées comme mauvaises absolument & en elles-mêmes, mais encore que l'on y trouve expressément la raison pourquoi DIEU les avoit *en abomination*, savoir, la corruption de ceux qui les pratiquoient, & la folle pensée dont ils se flattoient, d'être agréables à l'Etre Suprême par de telles observances extérieures, pendant qu'ils étoient adonnés aux plus grands Vices. *Vos mains sont pleines de sang*, dit le (c) Prophète.

Croiroit-on que l'Auteur du *Christianisme* aussi ancien que le Monde se fût avisé de mettre au rang des Passages difficiles à entendre cette règle de St. PAUL: (d) *Epreuvez toutes choses*? Comme si l'Adversaire craignoit, qu'en prenant les paroles à la lettre, elles renfermassent une exhortation à juger de Propositions Mathématiques, ou de Vérités Métaphysiques, susceptibles de Démonstration! Mais ce n'est-là qu'une partie de la maxime, qui prise toute entière doit nécessairement être restreinte aux

ma-

(a) *Christianity* &c. pag. 235. (b) *Esaië*, I. II, 12.

(c) *Ibid.* vers. 15. (d) *I. Thessal.* V. 21.

matières de Religion & de Morale, & ne peut que l'être, au jugement de tout Lecteur, qui fera attention aux paroles suivantes, *Retenez ce qui est bon, & abstenez-vous de toute apparence de mal.* Ainsi il y a là, dans le sens naturel qui se présente d'abord, le plus excellent avis du monde. L'Apôtre veut que les *Chrétiens* ne croient rien d'une *Foi implicite*, & sans faire usage de leur Raison: cela n'est-il pas utile à tous les Hommes, dans tous les Siècles. Un Ecrivain aussi grand amateur de la *Liberté de penser & d'examiner*, que l'est celui qui objecte ce passage, n'a-t-il pas bonne grace de le faire servir à combattre la Révélation, & cela après l'avoir cité lui-même en d'autres endroits, comme renfermant une condamnation formelle de la *Foi implicite* & de la *Bigoterie*?

Il n'est pas moins étrange de lui voir mettre (a) au rang des Passages où il y a de l'impropriété & une grande difficulté, ceux où la *Persuasion* est appelée *Contrainte*, comme dans ces mots d'une Parole, & (b) *Contrain les d'entrer.* Y a-t-il rien de plus commun, dans la Langue même Angloise, que de dire, la force de l'Eloquence, de la *Persuasion*, de l'Exemple, des importunités, & d'autres choses semblables? Des objections, comme celle-là, méritent-elles qu'on y réponde?

Par cette raison, jointe à ce qu'il est bien
tems

(a) *Christianity &c.* pag. 335.

(b) *Luc.* XIV. 23.

298 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

tems de finir un Article où nous ne saurions même achever l'Extrait du Livre, nous passons ce que l'Auteur dit pour faire voir la clarté suffisante de plusieurs autres Passages, comme de ceux qui regardent le *Pardon des Injures*, l'*Amour des Ennemis* &c. Il déclare lui-même, qu'il n'a point pris à tâche (a) d'expliquer & de justifier en détail tous les Textes où l'Adversaire a cru trouver des armes pour attaquer la Révélation; & que ceux, dont il a dit quelque chose, se sont rencontrés incidemment dans le plan de cette partie de sa Réponse. „ J'ai eu dessein, dit-il, d'y montrer „ que la Révélation Chrétienne, nonobstant „ le stile particulier des Ecrivains Sacrez, malgré toutes les obscuritez & les difficultez „ qu'on veut y trouver, est au fond très-claire „ & très-utile, comme une Règle sûre & constante de Religion & de Morale; & que tous „ ses Dogmes essentiels, qui renferment des „ secours, des encouragemens, & des motifs „ à la pratique de la Vertu, sont très-aisés à entendre pour le Commun des Hommes. „ Après cela, qu'il reste autant qu'on voudra d'obscuritez, par rapport aux anciennes „ Costumes & autres circonstances étrangères, ou sur des points de pure spéculation, „ ce ne seront que des bagatelles, dans l'esprit d'un Lecteur judicieux & impartial; „ qui jugera aisément qu'elles n'ont rien de „ contraire au but & à l'usage de ces Ecrits,

„ en-

(a) Pag. 269, 270.

„ entant qu'ils contiennent une Révélation
 „ Divine. Chacun verra néanmoins, que ce
 „ que j'ai dit sur quelques Textes citez par
 „ l'Auteur du *Christianisme aussi ancien que le*
 „ *Monde*, peut servir à en expliquer & défen-
 „ dre quantité d'autres, dont je n'ai fait au-
 „ cune mention pour éviter la longueur.

A ces paroles de nôtre Auteur, il faut que
 j'ajoute encore ce qu'il dit sur l'objection sui-
 vante de l'Adversaire. (a) „ Les Régles de
 „ Morale ne doivent-elles pas être accommo-
 „ dées aux circonstances particulières où les
 „ Hommes se trouvent, & marquer claire-
 „ ment la conduite qu'elles demandent ?
 „ N'est-ce pas le but des Loix Municipales de
 „ chaque Païs ? Quel bien revient-il aux Su-
 „ jets de Loix écrites d'une manière si vague,
 „ si générale, & si indéterminée ? De celles-ci,
 „ par exemple, (b) *Prêtez, sans en rien espe-*
 „ *rer* &c. . . . Il est dit, (c) *Rendez à CE-*
 „ *SAR ce qui appartient à CE'SAR* : mais ne
 „ devons-nous pas apprendre des Loix de cha-
 „ que Nation, qui est ce *César*, & ce qui lui
 „ est dû ? . . . Il faut (d) *rendre à chacun ce*
 „ *qui lui est dû*. Mais c'est de la nature des
 „ choses, & des Loix du Païs, que nous de-
 „ vons apprendre quels sont ces Devoirs.

„ Si cet étrange raisonnement prouve
 „ quelque chose (répond (e) nôtre Auteur) il
 „ tend

(a) *Christianity* &c. pag. 344.

(b) *Luc*, VI. 35.

(c) *Matth.* XXII. 21.

(d) *Rom.* XIII. 7.

(e) Pag. 267, & suiv.

„ tend à persuader, que des Règles générales
 „ de Conduite ne servent de rien aux Hom-
 „ mes. La vérité est, au contraire, que le
 „ Système de la Religion Naturelle, & de la
 „ Morale même, consiste en Principes géné-
 „ raux, qui sont d'une utilité, aussi bien que
 „ d'une obligation, universelle & immuable,
 „ & qui peuvent être aisément accommodés
 „ aux circonstances particulières. De la ma-
 „ nière que l'Auteur du *Christianisme aussi an-*
 „ *cien que le Monde* conçoit ici les choses, un
 „ Ecrivain de Morale devra être regardé com-
 „ me s'exprimant d'une manière vague, lors
 „ qu'il recommandera en général d'être chari-
 „ table envers les Pauvres; de donner à ceux
 „ qui en ont besoin; d'être disposé à assister &
 „ soulager les autres dans leurs nécessitez, sans
 „ aucune vue de récompense; à quoi se réduit
 „ le sens clair & naturel de ces paroles, *Pré-*
 „ *tez, sans en rien espérer.* Quand le Moraliste
 „ exhortera à avoir pour les Magistrats la *so-*
 „ *mission & l'obéissance qui leur est due*, & à
 „ rendre à chacun ce que la Justice exige; il
 „ faudra de toute nécessité qu'il spécifie la
 „ manière dont chacun doit exercer la Chari-
 „ té dans chaque cas, les objets particuliers
 „ envers lesquels il est appelé à l'exercer, &
 „ la juste proportion même de ses libéralitez;
 „ car je ne vois pas pourquoi l'instruction ne
 „ devrait pas s'étendre jusques-là. Il faudra
 „ qu'un tel Auteur sâche aussi les Loix & les
 „ Constitutions de chaque Païs; & toutes les
 „ choses en particulier que chaque Personne

„ a droit d'exiger d'une autre. Mais, au con-
 „ traire, il n'est pas possible de donner, dans
 „ des Discours de Morale, comme ceux-là,
 „ aucunes Régles accomodées à toutes les
 „ circonstances particulières ; & si l'on pou-
 „ voit en donner, comme ces circonstances
 „ changent perpetuellement, elles ne feroient
 „ point partie de cette *Loi Naturelle, éternelle*
 „ & *immuable*, que la Révélation se propose
 „ principalement d'inculquer & de confirmer.
 „ L'Auteur du *Christianisme aussi ancien que le*
 „ *Monde*, ne sauroit marquer aucune *Obliga-*
 „ *tion naturelle*, imposée à tout le Genre Hu-
 „ main, qui ne doive être exprimée d'une ma-
 „ nière générale & indéterminée. Car si elle
 „ est exprimée d'une façon particulière, & a-
 „ vec des circonstances particulières, dès-là elle
 „ ne peut servir de Règle qu'à quelques Indivi-
 „ dus, & nullement à toute l'Espèce des E-
 „ tres Raisonnables. Il est aussi absurde de
 „ prétendre que, dans une Révélation desti-
 „ née à l'usage de tous les Peuples, & qui doit
 „ durer jusques à la fin du Monde, il n'y ait
 „ que des Régles accomodées aux circons-
 „ tances particulières, qu'il le feroit de par-
 „ ler d'une *Loi Eternelle à tems*, ou d'un U-
 „ *niversel Particulier*. La Règle générale de
 „ *rendre à chacun ce qui lui est dû* légitime-
 „ ment, est aussi claire, que si chaque *Deute*
 „ en particulier étoit spécifiée. Quand on lit,
 „ *Rendez à CE'SAR ce qui appartient à CE-*
 „ *SAR* ; cela s'entend aussi bien, que si l'on
 „ , nom-

302 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

„ nommoit le Roi GEORGE, pour les *Anglois*,
„ & LOUIS XV. pour les *François*. Il en est
„ de même du précepte général, d'assister les
„ Nécessiteux, d'exercer la Charité envers les
„ objets les plus propres, & à proportion de
„ nos facultez. L'application de cette Règle
„ aux cas particuliers, est si aisée & si intelli-
„ gible, que ceux qui ont la moindre atten-
„ tion ne sauroient guères s'y méprendre.

IL reste encore deux Chapitres, qui feront
la matière d'un autre Extrait.

ARTICLE II.

PLUTARCHI *Charonensis* VITAÆ PARALLE-
LAE, cum singulis aliquot; Græcè & Lati-
nè. Adduntur Variantes Lectiones ex
MSS. Codicibus Veteres & Novæ, Docto-
rum Virorum Notæ & Emendationes, &
Indices adcuratissimi. Recensuit AUGUSTI-
NUS BRYANUS. *Londini*, ex Officina Ja-
cobi Tonson & Johannis Watts. 1729.

C'est-à-dire :

Les Vies des Hommes Illustres comparées en-
semble, & quelques-unes seules, par PLU-
TARQUE; en Grec & en Latin. Avec les
Diverses Leçons des Manuscrits, tant celles
qui ont été déjà produites, que d'autres nou-
velles.

vellement recueillies. On y a joint des Notes & des Corrections de divers Savans, & des Index très-exacts. Edition revuë par AUGUSTIN BRYAN. En cinq Volumes, grand in quarto, dont le I. contient 521. pagg. sans la Préface, & quelques autres préliminaires; le II. en a 594. le III. 590. le IV. 611. le V. & dernier, 468. sans les Index. A Londres, chez Jaques Tonson, & Jean Watts. 1729.

QUOI qu'on ne voie que le nom d'un Editeur sur le titre de ce Livre, la vérité est qu'il y en a deux. Et, à mon avis, on souhaitera que celui dont la modestie laisse à l'autre tout entier un honneur qu'il pourroit partager avec lui sans présomtion, eût été associé à l'ouvrage dès le commencement, comme il l'a été depuis par nécessité.

Mr. BRYAN avoit entrepris de donner une nouvelle Edition de ces *Vies* de PLUTARQUE, revuë sur les Manuscrits, & accompagnée des Notes critiques de divers Savans, auxquelles il joignoit les siennes propres. Pendant qu'il travailloit à ramasser ou composer ces Notes, qui devoient être mises à la fin de chaque Volume; il faisoit imprimer le Texte & la Version. Toutes les Vies étoient ainsi sorties de dessous la presse, avec les Notes sur les deux premiers Volumes, lors qu'il vint à mourir, le 6. d'*Avril* 1726. Il fallut donc chercher quelque personne capable d'achever ce qui restoit, & qui n'étoit pas le moins considérable. On
ne

ne pouvoit mieux s'adresser , qu'à Mr. DU SOUL, dont l'érudition connue a fait son principal objet de l'étude de la *Langue Gréque*, & d'une lecture critique des Auteurs qui ont écrit en cette Langue. Il en donna des preuves de bonne heure, puis qh'étant encore Etudiant à *Franker*, il y composa & défendit publiquement, en 1696. une *Dissertation Philologique*(a) sur le *Stile du Nouveau Testament*, contre SEBASTIEN PFOCHENIUS. Feu Mr. RHENFERD, alors Professeur en Langues Orientales, voulut bien présider à la Dispute, & il inséra depuis cette pièce de son Disciple dans un *Syntagma Dissertationum de Stylo Novi Testamenti*, qu'il (b) publia. C'est de quoi Mr. *Du Soul* (c) nous avertit lui-même en passant, pour qu'on ne le méconnoisse pas sous le nom latinisé de *Solanus*, qu'il mit alors sur le titre, à l'imitation, dit-il, de son Grand-Père, Professeur dans l'Academie de *Saumur*, mais qui, quoi que fort savant, ne publia rien, par où il aît pû se rendre célèbre.

Mr. *Du Soul* vit présentement en *Angleterre* dans la retraite agréable d'une Campagne, où, libre de tous soucis, il peut se donner entièrement à ce qui fait les délices d'un Homme de Lettres sérieusement amateur de sa profession. Lors qu'on lui proposa le travail, dont il s'agit,

(a) *Dissertatio Philologica De Stylo Novi Testamenti contra Seb. Pfochenium, quam defendet Moses Solanus, Gallus, Fontenaensis, Auctor.*

(b) A *Lewarde*, en 1702. in quarto.

(c) *Not. in Vol. V. pag. 457. Col. 1.*

git, il étoit occupé à d'autres études, & à un Ouvrage fort différent: il ne dit pas quel est cet Ouvrage, & il excite nôtre curiosité, sans la satisfaire. Cependant il se laissa persuader d'interrompre pour quelque tems l'occupation qu'il s'étoit imposée lui-même, pour ne pas laisser imparfaite une si belle Edition du chef-d'œuvre d'un Auteur Grec des plus utiles. Il fut bien aise d'avoir par là occasion de rendre service non seulement à la République des Lettres, mais encore aux personnes de tout ordre, qui ne peuvent lire les Vies de *Plutarque* que dans quelque Version en Langue Vulgaire, ou tout au plus dans une Traduction Latine. Depuis environ trois Siècles, il a paru de tems en tems de telles Versions, & cela fait augurer qu'il en sera de même à l'avenir. A l'aide des nouvelles Corrections du Texte qu'on trouve dans cette Edition, les futurs Interprètes auront de quoi donner de beaucoup meilleures Traductions que toutes celles qu'on a jusqu'ici.

Il auroit été à souhaiter, que celui qui avoit entrepris cette Edition, eût pu exposer lui-même, dans une Préface, le plan qu'il s'étoit fait, & les secours qu'il avoit eus. Mr. *De Saut* y a suppléé, autant qu'il lui a été possible, par une considération attentive de ce que le Défunt avoit laissé en état de paroître, & par quelques indications qui s'en sont trouvées parmi ses papiers.

La beauté de l'impression attire d'abord & frappe agréablement les yeux du Lecteur. Le
Tom. VIII. Part. II. V Texte

306 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

Texte est en caractères gros & fort nets; & s'il s'y est glissé quelques fautes d'impression, ce qui est inévitable, elles se trouvent en très-petit nombre. La forme, quoi que grande, est assez commode. On n'avoit point d'Edition à part des *Vies de Plutarque*, en Grec & en Latin. Les dernières Editions, déjà assez anciennes, de toutes les Oeuvres de ce Philosophe sont en deux gros Volumes *in folio*. Celle (a) d'*Henri Estienne*, *in octavo*, est très-rare; & les exemplaires qu'on en trouve par hazard, sont sujets à être incomplets, à cause du (b) grand nombre de Volumes, qui fait qu'il s'en égare quelcun aisément.

On a suivi pour le Texte la dernière Edition publiée à *Paris* en 1624. hormis quelque peu d'endroits. Mr. *Du Soul* trouve, avec raison, que l'Editeur auroit pû s'en éloigner plus souvent, c'est-à-dire, toutes les fois que les Manuscrits, ou les premières Editions, ou des conjectures certaines, soit de quelque autre Savant, ou de lui-même, lui fournissoient de quoi changer des mots visiblement corrompus, ou de quoi suppléer quelque chose qui manquoit. Il me semble que ceux qui donnent de nouvelles Editions des Auteurs Grecs ou Latins, sont souvent ou trop timides, ou trop hardis. Les uns n'oseroient presque toucher au Texte reçu, comme s'il étoit en quelque mani-

(a) Imprimée en 1572.

(b) Il y en a six pour le Texte, & sept pour les Versions, les Notes &c.

manière consacré par l'usage. Les autres, éblouis par des conjectures de Savans distinguez, & plus encore amoureux de celles qui leur sont venues dans l'esprit à eux-mêmes, se permettent de les fourrer dans le Texte, sans l'autorité d'aucun Manuscrit, & sans que la leçon ordinaire ait rien qui demande nécessairement qu'on la rejette. Mais pour tenir le juste milieu il faut beaucoup d'attention & de discernement, un goût qui ne soit ni épais, ni trop fin, un esprit libre de préoccupation : qualitez qui ne sont pas des plus communes, & qui rarement se trouvent réunies en un même sujet.

Peut-on excuser, par exemple, Mr. *Bryan*, quand on voit que, dans la (a) Vie d'*Artaxerxe*, il a laissé une lacune de cinq ou six lignes, dont la seule Version Latine pouvoit l'avertir, & lui indiquer en même tems le moyen de la remplir. Il auroit compris par là que ce Traducteur avoit lu dans les Editions dont il s'étoit servi, les paroles qui manquent dans l'Edition de *Paris*. Il indique lui-même, dans ses Notes posthumes, l'Edition de *Florence*, celle d'*Alde Manuce*, & celle de (b) *Bâle*, comme portant ce qu'il faut ici suppléer. Bien plus; il pouvoit voir le supplément dans la collation d'un Manuscrit, qui se trouve par-

(a) Tom. V. pag. 294. lig. 1. de cette Edit. (pag. 1019. D. des Editions de *Francfort* & de *Paris*, dont les pages sont précisément les mêmes.)

(b) Je vois les paroles, dont il s'agit, dans l'Edition de *Bâle* 1533. fol. 347. verso.

308 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

parmi celles de l'Edition de *Paris*, tirées des Editions de *Wechel*. Mr. DACIER, & après lui, Mr. *Du Soul*, s'étonnent de ce qu'il n'y a pas un mot dans le Texte Grec de ce que la Version, qui est à côté, exprime pleinement. La surprise cessera, si l'on considère ce qui paroît assez d'ailleurs, & que l'endroit seul, dont il s'agit, prouveroit, c'est que, depuis l'Edition d'*Henri Etienne*, on n'a fait que copier son Texte, en y ajoutant seulement des fautes d'impression. Ce célèbre Imprimeur ne prit pas garde que ses Ouvriers avoient (a) sauté ici quelques lignes, en commençant une page : car, s'il les eût retranchées comme manquant dans ses Manuscrits, il en auroit sans doute dit quelque chose dans ses Notes, & auroit au moins averti du défaut de liaison qui restoit après ce retranchement. L'omission ne pouvoit donc que passer dans les Editions de *Francfort* & de *Paris*, qui prenoient absolument pour règle celle d'*Henri Etienne* faite à *Genève*. Il y a d'ailleurs bien d'autres endroits, où la Version Latine ne répond pas, même dans cette (b) Edition, à la leçon ou au sens du Texte.

Cette

(a) Tom. III. pag. 1864.

(b) Par exemple, dès la première page du I. Volume, il y a dans le Texte, *lin. 5. Exordium xpus*, & dans la Version *Scythica juga*, parce que *Cruferius* avoit lu *xpus*, comme portoient les Editions, avant celle d'*Henri Etienne*. Mr. *Bryan* croit même qu'il vaut mieux lire ainsi, que *xpus*. Mais je doute que les raisons qu'il en donne, soient plus fortes que celles d'*Henri Etienne*, dont il rapporte la Note sur cet endroit.

Cette Version est, comme on sait, d'HERMAN CRUSER, qui (a) s'étoit borné à mettre en Latin les *Vies* des Hommes Illustres. *Henri Etienne* l'ayant préférée, comme la meilleure, les Editeurs de *Francfort* & de *Paris* se conformèrent encore ici à son jugement : mais pour les *Opuscules* (ou *Oeuvres Morales*) ils substituèrent aux Versions de divers Auteurs, que ce Savant Imprimeur avoit choisies, celle d'un seul Traducteur, je veux dire, de XYLANDER, qu'il ne suivit pas lui-même, soit qu'il ne la crût pas assez bonne, ou que son Edition fût trop avancée, quand cette Version (b) des *Opuscules* parut, ou qu'il fût bien aisé de pouvoir joindre aux autres Versions de différentes mains, celles qu'il avoit fait de quelques Traitez.

Mr. *Du Soul* ne s'est aperçu que tard, que l'entrepreneur de la nouvelle Edition avoit reformé quelques endroits de la Version Latine. En continuant l'ouvrage, il donnoit, dit-il, toute son attention au Texte : & d'ailleurs il n'approuve guères la coutume de publier les Auteurs Grecs avec une Traduction Latine.

Cela

(a) Je vois que *Baillet* s'est imaginé mal-à-propos, que *Cruser* avoit aussi traduit les *Morales*, comme il parle, *Jugemens des Sav.* Tom. II. pag. 403. Ed. in 4. d'Amst. Mr. de la Monnoie, qui relève tant d'autres fautes moins importantes, n'auroit pas du laisser passer celle-là.

(b) Elle avoit paru un an & demi seulement avant l'Edition d'*Henri Etienne*, comme *Xylander* le dit lui-même dans une Préface datée du mois d'*Août* 1572. qui est à la tête du II. Volume des Editions de *Francfort* & de *Paris*.

Cela est causé, à son avis, que les gens de notre Siècle lisent si négligemment l'Original. Il est bien aisé, que l'on ait remédié en quelque manière à cet inconvénient, en suivant la méthode de quelques Editions d'*Angleterre*, où la Version étant placée au bas des pages, on peut bien la consulter quand on veut, mais il n'est pas aussi facile d'y jeter d'abord les yeux, après avoir lû quelques mots du Grec, que lors qu'elle est à côté. Ce zèle, que Mr. *Du Soul* témoigne ici & ailleurs, pour ranimer l'étude de la Langue Gréque, est sans doute très-louable. Mais, de la manière que les choses vont, une infinité de gens ne sauroient entendre les Anciens Auteurs sans quelque Version, & ne veulent ou ne peuvent pas même faire assez de progrès dans la connoissance des Langues Originales, pour se passer d'un tel secours. Encore vaut-il mieux qu'ils en conservent ou en attrappent quelque teinture à la faveur d'une Langue qui leur est plus connue, & qu'ils ne soient pas privez entièrement, comme ils le seroient sans les Versions, de l'utilité qui leur revient de la lecture des bons Ouvrages de l'Antiquité. Après tout, qui voudroit publier des Auteurs un peu gros avec le Grec seul, trouveroit, je crois, aujourd'hui peu de Libraires disposés à faire les frais de l'Impression. Depuis la belle Edition de St. CHRYSOSTÔME, que (a) l'Editeur publia
même

(a) *Henri Savil.*

Avril, Mai & Juin 1732. 311

même à ses dépens il y a plus d'un (a) Siècle, je ne sache pas qu'en Angleterre, non plus qu'ailleurs, aucun Libraire ait imité ce Savant Anglois.

Après les *Vies de Plutarque* disposées de la manière que nous l'avons dit, on trouve d'abord à la fin de chaque Volume, les Remarques de (b) JEAN RUAULD, où ce Savant redresse diverses fautes de l'Historien, avec beaucoup d'érudition & de jugement. Chaque Remarque fait un Article assez étendu, & quelquefois fort long. Il y en a, en tout, trente-quatre. L'Edition de *Paris*, dans laquelle on les ajoûta, en contient davantage; mais les autres se rapportent aux *Opuscules*; & c'est sans doute la raison pourquoi on les a omises.

Ensuite vient un Recueil de *Diverses Leçons*, c'est-à-dire, celui qui se trouvoit déjà dans les Editions de *Francfort* & de *Paris*; auquel on en a joint de nouvelles, tirées des Manuscrits de la *Bibliothèque Bodléienne* de l'Université d'*Oxford*. Il y a quatre de ces Manuscrits, qui viennent de la *Bibliothèque de François Baroccio*, Gentilhomme Vénitien; & un de celle de l'Archevêque *Land*; tous imparfaits, plus ou moins. Mr. *Bryan* avoit lui-même conféré les quatre premiers avec l'Edition d'*Henri Etienne*; & Mr. *Wise* le Jeune, Membre du Collège de la *Trinité*, lui fournit la colla-

(a) En 1622. à Etone, en 2. volumes in folio.

(b) *Jeannis Rualdi Animadversiones in insigniora σφάλματα sive Lapsiones quæ in Vitæ Parallelis continentur.*

312 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,
 collation du dernier. Outre cela, il avoit reçu,
 mais un peu tard, des Notes du doct^e MURET,
 que Mr. JACQUES PHILIPPE D'ORVILLE (a)
 prit la peine de copier d'un exemplaire d'*Isaac
 Vossius*, qui se trouve dans la Bibliothèque de
Leide. Ces Notes, au jugement de Mr. *Du
 Soul*, renferment non seulement des Colla-
 tions de divers Manuscrits, mais encore des
 corrections ou conjectures critiques de divers
 Savans, qui ne sont pas fort anciens. Il dit
 la même chose, après le premier Editeur,
 d'un des deux Manuscrits d'où sont tirées tou-
 tes les Diverses Leçons de l'Edition de *Paris*,
 & qui n'est désigné que par le titre d'*Anony-
 me*.

Mais l'on trouvera encore, dans cette Edi-
 tion, la collation d'un manuscrit, qui n'est
 venuë que fort tard, & lors que Mr. *Du Soul*
 avoit déjà achevé son travail; de sorte que,
 pour en instruire le Lecteur, il a été obligé de
 joindre à sa *Préface* un Avis écrit près d'un
 an après. Cela est cause aussi qu'on n'a pu
 joindre cette Collation au Recueil de Divers-
 es Leçons; il a fallu la placer toute seule à la
 tête du premier Volume, immédiatement avant
 la Vie de *Thésée*, par où commence le corps
 de l'Ouvrage.

Le Manuscrit, dont il s'agit, est le même
 dont (b) feu Mr. DACIER a donné quelques
 échan-

(a) Il est présentement Professeur en Histoire & en Bel-
 les Lettres, dans l'Ecole Illustre d'*Amsterdam*.

(b) Voyez ce qu'il en dit dans sa *Préface*, pag. XXVI.
Ed. d'Amst. où il n'en parle néanmoins que d'une ma-
 nière fort générale.

échantillons dans ses Notes sur sa Traduction Françoisse. Il est à *Paris*, & appartient présentement à l'Abbaye de *St. Germain des Prez*. On le croit du Dixième Siècle. Le préjugé favorable que forme son antiquité, est confirmé par l'excellence de quantité de Diverses Leçons qu'il fournit, & qui ne peuvent que le faire regarder comme un des meilleurs Manuscrits qui soient parvenus jusqu'à nous. Il est en parchemin, & quoi qu'écrit de deux mains, dont l'une, à qui l'on en doit la plus grande partie, est très-belle, elles paroissent l'une & l'autre du même tems. On n'y trouve que quinze Vies, à trois desquelles il manque quelque chose, au commencement & à la fin. Ces Vies sont autrement rangées, que dans les Editions; mais il n'y a rien là de particulier. Plusieurs Manuscrits suivent un tout autre ordre: & *Plutarque* même, en écrivant ses Vies, n'avoit pas toujours observé celui du tems auquel vivoit un des Hommes Illustres qu'il comparoit ensemble les uns après les autres; (a) ce ne fut que dans la suite, qu'on les disposa ainsi, à peu près, selon la chronologie.

Un Savant inconnu avoit conféré d'un bout à l'autre le Manuscrit de *St. Germain*, en partie sur l'Edition d'*Henri Etienne*, en partie sur celle de *Paris*. Mais quelques-unes des Diverses Leçons, qu'il a notées, ne regardent que

(a) Voyez ce que dit *Henri Etienne*, à la fin de ses Notes sur ces Vies.

314 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE ,

que de pures fautes d'impression des Editions ; dont il se servoit. D'autres sont si mal écrites, qu'on n'a pû les déchiffrer. Enfin, il y a quelques Scholies, qui se trouvent à la marge du Manuscrit, mais de très-peu d'importance, au jugement même de celui qui l'a collationné. Mr. *Du Soul* a omis tout cela, comme inutile. Pour le reste, il le donne exactement tel qu'il l'a trouvé, quoi que tout ne soit pas de même prix, qu'il y ait même des manières de lire visiblement fautives, & bien des diversitez de très-peu d'importance. Les Savans ne laisseront pas d'en pouvoir profiter. Il est bon de remarquer les fautes que les Copistes commettoient ordinairement, & les diverses manières d'écrire mal le Grec qui passoient comme en coûtume, selon la différence des Siècles. Ce n'est pas un des moindres secours, pour réussir en critique. Il seroit néanmoins à souhaiter, que ceux qui ramassent les Diverses Leçons avec tant de soin & d'exactitude, distinguassent par un astérisque, ou par quelque autre signe, celles qui sont passablement bonnes, d'avec les fautives & manifestement rejettables. Mr. *Du Soul* avoit d'abord eû quelque dessein de l'essayer dans les trois derniers Volumes, où il étoit encore tems de le faire : mais comme on le pressoit de fournir de la Copie aux Imprimeurs, pour achever une Edition commencée depuis plusieurs (a) années, il s'est contenté d'indiquer

(a) Le II. Volume porte sur le titre l'année 1723. & appa-

quer les Leçons nouvellement publiées qui se trouvent ou les mêmes ou différentes des anciennes, celles dont on a fait mention ou usage dans les Notes, & celles qui étoient venues dans l'esprit à quelque Savant par conjecture.

Dans les Notes, qui suivent les Diverses Leçons, on trouve des Remarques & des Corrections, non seulement de XYLANDER, de CRUSER, & d'HENRI ÉTIENNE, qui étoient, déjà dans les Editions de *Frankfort* & de *Paris*; mais encore de JACQUES PAUMIER DE GRENTÈSMENIL, & de feu Mr. DACIER, qui ont paru long tems après; enfin celles de Mr. BRYAN, dans les deux premiers Volumes, & un bon nombre de Mr. DU SOUL, dans les trois derniers. Les nouveaux Editeurs rétablissent quantité de Passages, quelques-uns uniquement sur la foi des Manuscrits; d'autres par la comparaison de ce que *Plutarque* dit lui-même ailleurs, ou de ce que l'on trouve dans APPIEN, & semblables Auteurs de l'Antiquité; quelques-uns par leurs propres conjectures, ou par celles que divers Savans ont fait en passant dans leurs Ouvrages; le tout recueilli avec beaucoup de soin & de peine. Dans les trois derniers Volumes, Mr. *Bryan* aiant été surpris par la mort lors qu'il eût mis en ordre

apparemment le premier étoit de plus vieille date; mais il a fallu y mettre celle du tems où toute l'Edition devoit paroître, savoir l'année 1729. Elle n'a pourtant été publiée qu'en 1730.

316 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

ordre & achevé ce qu'il avoit à dire sur les 17. premières pages; on n'a trouvé, sur le reste, que de petites Notes écrites de sa main à la marge de l'Edition d'*Henri Etienne*; & Mr. *Du Soul* en a fait usage, autant qu'il a pû.

Au reste, il s'en faut bien que cette Edition contienne toutes les Notes des Savans, que l'on a nommez, ou que celles qu'on rapporte soient entières. On n'en a guères pris que ce qui regarde la manière de lire le Texte. Mr. *Bryan* semble même n'avoir jamais vû ou du moins que fort tard, les Notes curieuses de *Paumier*, & n'en avoir parlé que sur la foi d'autrui. Je m'en suis bien tôt apperçu par la confrontation; & j'ai trouvé depuis que Mr. *Du Soul* (a) le remarque en passant, à l'égard d'une Note sur le premier Volume. Il a été lui-même beaucoup plus exact sur cet article, quoi qu'il eût moins de tems, & qu'il ne dût que suivre le plan de l'Editeur principal. Il me semble qu'on n'auroit pas mal fait de ne rien retrancher de toutes ces Notes (j'entens les Latines) où il y en a peu qui n'aient leur usage. Quelques feuilles de plus auroient fait l'affaire; & l'Edition devant toujours être fort chère, cela n'auroit guères rebutté ceux qui auroient pû en faire la dépense, & qui n'ont pas tous une des Editions *in folio*; moins encore les Notes de *Paumier*. D'ailleurs on pouvoit sans inconvenient imprimer les Notes d'un autre caractère; car quelle nécessité y

avoit-

(a) Not. in Vol. IV. pag. 583. Col. 2.

avoit-il d'en employer un très-gros, & plus gros même que celui de la Version? Le dernier suffisoit de reste, & par là on auroit gagné beaucoup de place.

L'usage commun en *Angleterre*, de mettre les Notes toutes à part, & non sous le Texte, est à mon avis, fort incommode. Ceux qui le suivent, pourroient y remédier un peu, en mettant à la marge du Texte quelque signe, qui indiquât qu'il y a quelque chose là-dessus dans les Notes, afin qu'on ne fût pas toujours dans l'incertitude, ou qu'on ne perdît pas du tems à chercher. Mr. *Du Soul* a eû soin au moins, dans les trois derniers Volumes, d'indiquer la page & la ligne, plus exactement encore, que n'avoit fait Mr. *Bryan*, dans les deux premiers. Car, au lieu que celui-ci marque seulement la page, & le mot sur lequel roule la Note, Mr. *Du Soul* y joint le *numero* de la ligne; moiennant quoi on n'a pas la peine de lire quelquefois toute une page, pour trouver l'endroit auquel une Note se rapporte.

Je ne sai si Mr. *Du Soul* a pris garde à un dérangement considérable qui s'est glissé, par la négligence des Imprimeurs, dans les chiffres des pages du *premier Volume*, & qui rendra les Notes inutiles pour ceux qui n'en seront pas avertis. Comme cela m'a embarrassé beaucoup moi-même, avant que j'eusse découvert l'origine de la faute, je crois faire plaisir aux Lecteurs de leur épargner la peine de la chercher. Voici ce que c'est. Après la page
392.

318 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

392, les Imprimeurs mirent le chiffre 385. & continuèrent ainsi de suite jusqu'à la fin de la *Vie de Fabius Maximus*, qui est la dernière du Volume. Mr. Bryan, qui s'en apperçut, & qui apparemment en auroit averti, s'il eût vu la fin de son Edition, rétablit la suite naturelle des pages, & y conforma ses Notes. Il auroit mieux fait de mettre un double nombre, le vrai & le faux, après avoir marqué où commençoit l'interruption de l'ordre des pages. Sur mon indication, ceux qui se serviront de cette Edition n'auront qu'à compter huit pages de moins dans les Notes, depuis la première page, au haut de laquelle le chiffre 385. se trouve repeté: ou bien, ce qui sera plus commode, ils pourront corriger les chiffres fautifs du Texte sur chaque page.

Outre les Manuscrits, dont j'ai parlé ci-dessus, & ceux qui se trouvent chez dans les Notes d'*Henri Etienne* & de *Dacier*; Mr. Bryan avoit collationné la plupart des anciennes Editions un peu estimées, sur tout celle de (a) *Florence*, qui est la première. Il allégué aussi assez souvent celle de *Venise*, chez (b) *Alde Manuce*. A l'égard de l'Edition de *Bâle*, dont il fait aussi usage, mais rarement, je ne sai de quelle il veut parler; car il y en a plusieurs, comme on peut le voir dans la (c) *Bibliothèque Gréque* de Mr. FABRICIUS. Celui-ci même

(a) Chez *Philippe Junta*, en 1517. in folio.

(b) De 1519. in folio.

(c) Lib. IV, Cap. II. pag. 371. Tom. III.

même ne dit rien d'une Edition des *Vies*, que j'ai sous mes yeux, imprimée en 1533. chez *André Gratander*, & *Fran Bebelius*; non plus que de celle des *Opusculs* (ou *Oeuvres Morales*) que *Xylander* publia chez *Ensebe Episcopus*, en 1574. deux ans après l'Edition d'*Henri Etienne*, & dans l'Epître Dédicatoire de laquelle il promet de donner en son tems les *Vies*: dessein, qu'il n'a jamais exécuté apparemment, étant mort environ deux (a) ans après.

Mr. *Bryan* jugea à propos de traduire en Latin la *Chronologie pour les Vies*, dressée par Mr. *Dacier*; & la fit mettre au commencement du I. Volume, en y joignant un Abrégé de la *Vie* de *Plutarque*, tiré de la *Bibliothèque Gréque* de Mr. *Fabricius*, & d'autres Ecrivains. Cela est suivi du Catalogue des Ouvrages de *Plutarque*, dressé par *Lamprias* son Fils. Après quoi on trouve les *Témoignages* rendus à *Plutarque*, sur tout par des Auteurs de l'Antiquité, & qui n'étoient point dans l'Edition de *Paris*.

A la fin du V. & dernier Volume, on voit deux *Index*: l'un des *Matieres*; l'autre, des Auteurs chez *Plutarque*. Ils sont tous deux tirez de l'Edition de *Paris*; mais on juge bien qu'il en coûta beaucoup de peine à l'Editeur, pour les accommoder aux chiffres de son Edition.

N'ou-

(a) Voyez *Baillet*, *Jugem. des Sav.* Tom. II. Ed. in 4. 2^e *Année*. pag. 172.

N'oublions pas les réflexions, que fait Mr. *Du Soul*, en finissant sa *Préface*. Après avoir montré en peu de mots, que la lecture de *Vies*, comme celles-ci, peut être plus profitable, que celle d'une *Histoire* en forme; il convient qu'on peut en quelque manière tirer les mêmes usages des Traductions en Langue Vulgaire, & il louë ceux qui entreprennent un tel travail en faveur des Ignorans. Mais il veut qu'on prenne beaucoup de soin pour empêcher que les Jeunes Gens, étant sortis des Ecoles & des Académies, ne se contentent de ces Versions, & ne négligent la lecture des Originaux; chose néanmoins très-commune aujourd'hui, & dont il a cru devoir rechercher les causes. Il en trouve trois principales. La première est, la mauvaise disposition des *Dictionnaires* dont on se sert pour apprendre la *Langue Gréque*, depuis qu'*Henri Etienne* en eût donné l'exemple dans son *Trésor*, où, au lieu de ranger chaque Mot en ordre alphabétique, on n'y voit que les Racines, & après chacune tous les Mots qui en dérivent, divisez en diverses Classes. Outre le tems qu'on perd ainsi à chercher les Mots dont on ignore le sens, il est absurde de supposer qu'un Jeune Homme, qui n'a encore appris que les Rudimens du Grec, sâche à quelle Racine un Mot se rapporte; y en ayant beaucoup, à l'égard desquels les Savans même se trouvent embarrassés. Il faudroit donc en revenir à l'ancien & naturel ordre, purement alphabétique, suivi depuis

depuis *Henri Estienne* (a) par ROBERT CONSTANTIN. Et il est surprenant qu'on n'ait point encore pensé à donner une nouvelle Edition de ce Dictionnaire, qu'il seroit aisé d'augmenter avec le secours du *Treſor* même de cet Imprimeur, & de plusieurs autres Livres; outre les nouvelles observations que pourroit faire un Editeur versé dans la lecture des Auteurs Grecs.

En second lieu, il seroit bon qu'on ait, du moins pour l'usage des plus jeunes Ecoliers, quelques Dictionnaires, où les Mots Grecs fussent expliquez en Langue Vulgaire. Comment veut-on que des Enfans apprennent le Grec par le Latin, qu'ils ne savent pas encore? D'ailleurs l'Auteur même du Dictionnaire entend toujours mieux sa Langue naturelle, &, pour peu qu'il l'ait cultivée, il peut par elle exprimer plus clairement & plus exactement la force des termes & des phrases, que par la Langue Latine. Mr. DU SOUL nous renvoie ici à une Lettre Françoisé, qu'il publia sur ce sujet il y a quelques années, dans les (b) *Nouvelles Litteraires* de DU SAUZET.

La troisième & dernière cause, est, à son avis, la coutume introduite depuis près de deux Siècles, de faire imprimer une Version Latine

(a) *Constantin* avoit déjà publié son *Lexicon* en 1562. dans cette forme. Il ne fit que l'augmenter, & la seconde Edition parut après sa mort à Genève, avec ses additions, auxquelles on en joignit de François *Portus*, & d'autres Savans.

(b) Tome XI. Artic. VII. pag. 129, & suiv.
Tom. VIII. Part. II. X

322 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,
ne à côté du Texte; de quoi on a déjà parlé
ci-dessus.

En attendant qu'un usage contraire prévaille, voici ce que Mr. *Du Soul* conseille aux Jeunes-Gens, qui voudront s'y prendre comme il faut: Qu'ils achètent le Dictionnaire Grec de *Constantin*, & qu'ils se pourvoient des anciennes Editions purement Grèques: qu'ils comparent ces Editions avec les meilleures publiées depuis, & qu'ils les lisent bien, après avoir noté à la marge les Diverses Leçons: qu'ils tâchent d'entendre tout par eux-mêmes, en consultant seulement leur Dictionnaire: qu'ils notent à la marge de ce Dictionnaire les endroits où ils se trouvent embarrassés: qu'ayant ainsi lû d'un bout à l'autre un bon Auteur Grec, ils se relisent plusieurs fois, & se le rendent familier, qu'ils passent de là à d'autres Auteurs, en observant la même méthode, qui diminuera de plus en plus leur travail. Par là Mr. *Du Soul* leur promet, qu'en peu d'années, ils se mettront en état de lire & d'entendre avec un grand plaisir & beaucoup de fruit, tous les Livres Grecs dont ils auront besoin; d'où il reviendra une grande utilité, non seulement à eux, mais encore à l'Etat & à l'Eglise.

Ces avis sont excellens: mais pour avoir le courage de les pratiquer, il faut qu'un jeune Homme ait déjà une inclination assez forte à bien apprendre les Langues Originales, ou du moins assez de pouvoir sur lui-même pour se résoudre à une telle fatigue, en vue de l'utilité qu'il espère d'en tirer, ou par quelque nécessité.

essité qu'il y voit : & en ce cas-là, il pourra tout aussi bien faire la même chose, peut-être mieux, en se servant des Editions Modernes, quoi qu'accompagnées d'une Version. C'est beaucoup multiplier la peine d'un Commerçant, & courir risque de le rebutter, que d'exiger, quand même il trouveroit aisément les anciennes Editions en pur Grec, qu'il les collationne avec les Modernes, souvent beaucoup plus correctes, & qu'il s'embarrasse d'abord de tant de diverses leçons, qui donnent de l'exercice aux plus Savans. A l'égard des Versions, il suffit, ce semble, qu'il s'accoutume à ne les consulter que dans un grand besoin, & qu'il soit averti qu'on ne peut pas toujours s'y fier. Du reste, elles peuvent sans inconvénient épargner la peine désagréable d'avoir toujours le Dictionnaire à la main; ce qui d'ailleurs emporte du tems, & interrompt la lecture. Quelque mémoire qu'on ait, on ne résiste pas du premier coup le sens d'un mot qu'on a cherché. Si ce mot ne revient pas souvent, on pourra même l'oublier, après avoir consulté plus d'une fois le Dictionnaire, & en se souvenant qu'on l'a fait. N'est-il pas alors commode, d'en rappeler le sens par un coup d'œil jeté sur la Version? Il y a aussi des constructions embarrassées, ou peu communes, sur lesquelles on chercheroit quelquefois en vain des éclaircissemens dans un Dictionnaire, ou du moins on ne pourroit aussitôt sans l'aide de la Version, qui fournit des ouvertures, auxquelles on n'auroit pas au-

324 BIBLIOTHÈQUE DE L'EUROPE,

trement pensé. En un mot, qui aura bonne envie de se pousser dans la connoissance de la Langue Gréque, & de bien entendre les Auteurs, verra, de lui-même par l'expérience, & mieux que par tous les préceptes, quand il doit ou ne doit pas se passer des Versions, & l'usage qu'il en peut tirer. Pour ceux qui n'étudieront que par manière d'aquit, ou par caprice, toutes les leçons sont fort inutiles; on ne leur fera rien faire qu'à coups de ferule, & dès qu'ils s'y seront soustraits, adieu le Grec; ce sera beaucoup s'ils entretiennent leur Latin. Il faudroit bien d'autres expédiens de différente nature, pour remédier à la décadence de l'Etude de la Langue Gréque, dont Mr. Du Soul se plaint avec raison, & qui vient à peu près des mêmes causes, que la décadence des Lettres & des Sciences en général.

IL NOUS reste maintenant à donner quelques échantillons des nouvelles Notes, pour rendre plus sensible l'avantage qu'a cette Edition sur toutes les précédentes.

Au commencement de la Vie de *Thésée*, PLUTARQUE fait une comparaison tirée de la coutume qu'ont les *Géographes* (qu'il appelle *Historiens*) de mettre à l'extrémité de leurs Cartes tout ce qu'ils ne connoissent point, soit Terres ou Mers (a), *ἢ διαφύγοντα τῷ γνῶ-
ειν αἰτῶν* &c. Deux Manuscrits de la Bibliothèque Bodléienne ajoutent ici trois mots : *τῷ*

(a) Tom. I. pag. 1.

τι ἔψιν καὶ γῶσιν αὐτῶν &c. De là naît ce sens : tout ce qu'ils n'ont point vu, & qu'ils ne connoissent point d'ailleurs. Mr. Bryan approuve cette addition, & parce qu'elle forme un sens plus plein, & à cause qu'elle convient assez au sujet. Car les plus célèbres Historiens de l'Antiquité, qui étoient les Géographes de ce tems-là, ne se contentoient pas ordinairement de dresser leurs descriptions sur la foi de ce qu'ils avoient ouï dire, ou sur les Relations d'autrui : ils entreprenoient eux-mêmes de longs voyages, pour s'instruire par leurs propres yeux. C'est ainsi que (a) STRABON, & DIODORE de Sicile, en usèrent. Pour moi, je croirois fort qu'on pourroit sans scrupule préférer ici l'autorité de deux Manuscrits, jusqu'à mettre dans le Texte l'addition τι ἔψιν καὶ, quoi qu'elle ne paroisse dans aucun autre. Il y a beaucoup plus d'apparence que les Copistes aient ômis ces mots, qu'il n'y en a que quelques uns les aient ajoutés de son chef. D'autant plus qu'étant ômis, il ne semble rien manquer ; le mot de γῶσιν, qui reste, étant de sa nature si général, qu'il peut seul renfermer l'autre. Et par cela même, il n'y avoit rien, qui obligeât à suppléer ἔψιν.

Mais voici une Correction, que Mr. Bryan fait de son chef, & qui paroît aussi bien fondée. C'est

(a) Strabon le déclare, en divers endroits de sa Géographie Historique. Et Diodore se rend aussi ce témoignage à lui même, au commencement de sa Bibliothèque Historique, Lib. I. Cap. 4.

C'est dans la Vie de *Romulus*, (a) où l'Historien dit, que, lors que ce Prince forma le dessein de l'enlèvement des *Sabines*, il se flatta que cette violence même donneroit lieu à ses gens, en appaisant les Femmes, qu'ils auroient enlevées, d'entrer dans quelque liaison & quelque commerce avec les *Sabins*: Ἐλπίζον δ' αὖτις τὰς Σαβίνας τρέπον πρὸς συγκατάστασιν καὶ κοίτην αἰσχροῦ καὶ ἐπίκλημα ποιήσιν αὐταῖς ἡμεροσπαμίνοις τοῖς γυναικάς &c. Cette espérance, dit notre Editeur, auroit été vaine, & appuïe sur un bien foible fondement. Les *Sabins*, comme (b) *Plutarque* le dit plus bas, étoient en fort grand nombre, & belliqueux. Comment pouvoit-on croire, qu'une si grande injure les disposeroit à devenir Amis des *Romains*, par cette seule raison que les Ravisseurs caresseroient & amadoüeroient leurs Filles enlevées. Il faut lire ἡμεροσπαμίνοις, au lieu d'ἡμεροσπαμίνας: d'où il résultera, un motif capable de faire impression sur les esprits des *Sabins*, & de fonder l'attente de *Romulus*, c'est que les *Romains* aiant une fois pris, comme autant d'otages, les Filles des *Sabins*, ceux-ci pourroient être portez par-là à lier commerce avec le Peuple, chez qui ils les sauroient detenuës. L'événement justifia la prédiction; & *Plutarque* nous l'apprend, en se servant de la même expression figurée: (c) les *Sabins*, dit-il, aiant les mains liées par les

(a) Tom. I. pag. 43. de cette Edition (pag. 25. D. des Editions de *Francfort* & de *Paris*.)

(b) Pag. 55. (c) Pag. 56.

les gages précieux, que les Romains tenoient en leur puissance, & craignant pour leurs Filles, envoient à *Romulus* des Ambassadeurs, pour traiter alliance avec lui: 'Ου μὴν· ἀλλ' ὁρῶν-
τες αὐτὰς ἐνδεδυμένους βασιλικαῖς ὀμφαύμασι, καὶ διδίοις
ἑσθιῶν &c. On trouve ailleurs, chez
notre Historien, les mots d'ἐχομενεύεσθαι (a), &
ἐχομενεύεσθαι (b), dans le même sens.

A l'occasion de *Lycurgue*, *Plutarque* parle de (c) *Thalès*, Poète Lyrique, qui par la beauté, la douceur, & l'harmonie, de ses Chansons, & des airs qu'il y mettoit, adoucissoit insensiblement les mœurs de ceux qui les entendoient, & les dispoisoit à l'amour de la Vertu & de la Paix. Mr. *Bryan* remarque ici, que *Plutarque* parle souvent, dans ses Oeuvres, de cet effet merveilleux de la Musique sur les cœurs des Hommes. Il cite en particulier un passage du Traité de la Superstition, d'où il paroît que notre Philosophie suivoit en cela les sentimens de PLATON; & il corrige deux mots fautifs (d) de ce passage. On juge bien, qu'il n'aura pas manqué de corriger ailleurs par occasion, divers Passages & de *Plutarque*, & d'autres Anciens Auteurs. C'est la coutume des Editeurs; & on doit leur savoir gré

(a) Dans la Vie de *Sertorius*, Tom. III. pag. 319.

(b) Dans celle de *Camillus*, Tom. I. pag. 322.

(c) Tom. I. Vie. *Lycorg.* pag. 39. (pag. 41. D. Ed. Fr. & Paris.)

(d) Τὸ, mis pour τὸῦ: παρῆναι, pour παρῆναι. Dans le Traité De Superstitione, pag. 290. Tom. I. Ed. H. Steph. (pag. 167. B. Ed. Franc. & Paris.)

328 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

gré de ce qu'ils publient ainsi des remarques critiques, qui sans cela seroient souvent perdus pour le Public. Au reste, si quelque Incrédule doutoit des grandes vertus que les Anciens ont attribuées à la Musique, il peut voir ce que vient de dire là-dessus (a) Mr. le Chevalier DE FOLLARD, dans un des derniers Volumes de son grand Ouvrage, dont nous perdons malheureusement une bonne partie, par les intrigues & les cabales de gens qui ne peuvent souffrir la Sincérité & la Vérité. Je remarquerai encore, au sujet de *Thalès*, que Mr. *Bryan* auroit dû avertir, comme fait ici Mr. DACIER (b), après d'autres, que *Plutarque* confond ce *Thalès* avec le *Milézien*, mis au nombre des Sept Sages de Grèce, & moins ancien de deux-cens cinquante ans. Mais il y a bien d'autres endroits, où notre Editeur ne se met pas en peine de relever ces sortes de bevuës de son Auteur; quoi qu'il y fût, ce semble, engagé, pour suppléer aux *Animadversions* de *Ruanla*, qui étoient entrées dans le plan de son Edition.

Lors que *Plutarque* compare *Pélopidas* avec *Marcellus*, (c) il dit en un endroit, selon la traduction de Mr. DACIER : (d) „ Nous croions „ bien, avec TITE LIVE, CÉSAR, COR-
NE-

(a) Observ. sur *Polybe*, Tom. V. pag. 32, & suiv. Ed. d'Amst.

(b) Tom. I. pag. 208. de sa Traduct. Ed. d'Amst.

(c) Vol. II. pag. 274. (pag. 317. A. Ed. Fr. & Paris.)

(d) Tom. III. pag. 326.

„ NE LIUS NEPOS, Historiens Latins, &
 „ avec le Roi JURA, Historien Grec, que
 „ *Marcellus* défit en quelques rencontres, &
 „ mit en fuite quelques Troupes d'*Annibal*;
 „ mais tous ces avantages ne furent jamais
 „ d'un poids assez considérable pour faire pen-
 „ cher la balance de son côté. Au contraire
 „ même il paroît, qu'ils ne furent qu'un leur-
 „ re & qu'une amorce trompeuse, que ce Car-
 „ thaginois lui présenta" &c. Les dernières
 paroles sont ainsi conçues dans l'Original: ἄλλ'
 ὅμως ψεύδεται πρὸς τοὺς ἄλλους ἐν τοῖς συμπλο-
 καῖς ἐκείναις. Voilà un mot, ψεύδεται, qui ne se
 trouve dans aucun *Lexicon*, ni ailleurs, qu'on
 sâche. *Xylander* l'a jugé fautif, mais il n'a pu
 deviner celui qu'on y doit substituer. Mr. *Bryan*
 l'a découvert, après avoir en vain consulté les
 Manuscrits, les Editions, & les Notes des
 Savans sur *Plutarque*. Il lit ψεύδεται, & je
 tiens, comme lui, la correction pour sûre &
 incontestable. Delà naît une belle métaphore,
 très-convenable au sujet. Elle est empruntée
 de la *Lutte* des Anciens. Un Luteur, qui
 étoit tombé sur une Epaule, tâchoit de se re-
 lever aussitôt, & de secouer la poudre qui
 s'étoit attachée à lui, pour qu'il ne restât aucu-
 ne marque de sa chute. C'étoit une des ruses
 permises par les Loix de la Gymnastique, &
 qui s'appelloit ψεύδεται, comme nous l'ap-
 prend le (a) *Scholiasse* d'ARISTOPHANE, en

CX-

(a) *Equites*, vers, 568. Voyez aussi *Smidas*, sur ce mê-
 me mot.

expliquant un passage où le Poëte y fait allusion, & dont il développe ainsi le sens: *Quoi que nos Ancêtres aient été quelquefois vaincus, ils se remettoient & reparoient bientôt leur défaite, de sorte que les Vainqueurs, vaincus ensuite eux-mêmes, ne gagnoient rien à leur victoire précédente.* Rien n'est plus à propos, pour exprimer ce que *Plutarque* veut dire, dans le passage de question. *Marcellus* à la vérité vainquit *Hannibal*: mais ses victoires, comme vient de le dire l'Historien, ne furent jamais assez considérables pour faire pancher la balance de son côté. *Hannibal* aussi tomba quelquefois, mais il se relevoit aussitôt, sans rien perdre de ses forces, & il ne paroissoit pas tomber véritablement, mais seulement faire une de ces fausses chûtes qui n'étoient comptées pour rien dans les Lutteurs. J'ajoute, que les mots suivans, *εὐκαίρως οὐκ ἀπολυσθέντες*, confirment cette restitution, puis que c'est une expression tirée de la Lutte, où les Combattans (a) cherchoient à s'entrelacer les membres les uns des autres. Notre Editeur auroit pû aussi remarquer que sa Note fournit un supplément aux Ecrits de ceux qui ont traité tout exprès de la *Gymnastique* des Anciens: car je ne vois rien de *εὐκαίρως οὐκ ἀπολυσθέντες*, ni dans *MERCURIALIS*, ni dans *PIERRE DU FAUR*, ni dans le *Mémoire*, que Mr. BURETTE, de l'Académie Royale des Belles Lettres, nous a donné pour

ser-

(a) Voyez *Pollux*, *Onomasticon*, Lib. III. §. 145, 146.

servir à l'histoire de la Latte des Anciens (a).

En voilà assez pour les Notes de l'Éditeur principal. Passons à celles de Mr. Du Soul.

Plutarque raconte, dans la Vie de *Sylla*, (b) que la Bibliothèque d'*Apellicon* de *Téos* ayant été portée à *Rome*, le Grammairien *Tyrannion* en détourna une grande partie des Écrits d'*Aristote* & de *Théophraste*, qui n'étoient pas encore connus de beaucoup de gens. C'est ainsi que tous les Traducteurs expriment le sens de l'Original, où il y a : *ἡ βιβλιοθήκη τῆς Τεός* &c. Mais Mr. Du Soul ne sauroit se résoudre à laisser ainsi flétrir ce fameux Grammairien, comme un infâme Voleur, & il ne croit pas que *Plutarque* ait pensé le moins du monde à le donner pour tel. Il prétend qu'au lieu d'*ἡ βιβλιοθήκη τῆς Τεός*, on doit lire ici, *ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς Τεός*, ou bien *ἐν τῇ βιβλιοθήκῃ τῆς Τεός* (c), ce qui signifioit, que *Tyrannion* mit en ordre, ou corrigea, autant qu'il lui étoit possible, les Oeuvres d'*Aristote*. Notre savant Éditeur se fonde sur ce que *STRABON*, qui avoit été Disciple de ce Grammairien, parlant (d) de ce qu'il fit au sujet des Livres d'*Aristote*, ne dit pas la moindre chose qui lui soit désavantageuse ; mais seulement que *Tyrannion*, qu'il

(a) Mémoires de Littérature &c. Tom. IV. ou Vol. VI. Ed. de Holl. pag. 316. & suiv.

(b) Vol. III. pag. 81. (pag. 468. B. Ed. Fr. & Par.)

(c) Voyez l'explication, que *Galien* donne de ce verbe, Tom. V. pag. 38, 44. Ed. Basil. & que l'on rapporte ici.

(d) Lib. XIII. pag. 609. B. Ed. Paris.

332 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

qu'il appelle *amateur d'ARISTOTE*, se servit de ses Livres apportez à *Rome*, en aiant obtenu permission du Bibliothécaire, à qui *Sylla* avoit confié le soin de la Bibliothèque d'*Apellicon*. De plus, *CICE'RON* (a) représente *Tyrannion* comme un bon Grammairien, qu'il emploioit non seulement à mettre en ordre les Livres de sa Bibliothèque, mais encore à les expliquer. Ni lui, ni aucun autre Ancien, ne donnent de ce Critique l'idée odieuse que présentent les paroles de *Plutarque*, selon la leçon vulgaire. Je vois que Mr. *Bayle*, dans l'Article de *Tyrannion*, où il relève bien des fautes commises par ceux qui ont parlé de lui, n'a pas seulement pensé à revoquer en doute le sens qu'il (b) donne, comme tout le monde avoit fait jusqu'ici, aux paroles de *Plutarque*. Et pour moi, j'avouë qu'après les avoir luës & reluës, je ne vois aucune nécessité de rien changer au Texte. *Plutarque* parle uniquement de la manière, dont les Livres d'*Aristote* passèrent entre les mains de *Tyrannion*, comme il marque ensuite de quelle manière *Andronicus de Rhodes* aquit les exemplaires, qu'il publia, c'est-à-dire, en aiant eü communication de *Tyrannion* que *Plutarque* insinuë par là les avoir gardez dans sa Bibliothèque, sans les mettre au jour. De dire, si *Plutarque* s'est trompé, ou non, en cela, c'est une autre question. Il peut avoir eü ses garants;
&

(a) Lib II. *Epist. ad Attic.* Ep. VI. & Lib. IV. Ep. IV. & VI.

(b) Remarq. D. pag. 379. Tom. IV. de la 4. Ed.

& le silence des Auteurs Anciens qui nous restent, ne me paroît pas une preuve démonstrative de la fausseté du fait.

Voici un autre endroit, où Mr. Du Soul fait disparaître un Ecrivain imaginaire, que les Copistes ont introduit. C'est au commencement de la Vie de *Nicias*, où *Plutarque* accommode, comme il faut, l'Historien *Timée*, qui s'étoit flatté de surpasser *Thucydide* dans la manière d'écrire l'Histoire. Entr'autres traits dont il dépeint son ineptie, il dit, selon tous les Manuscrits & toutes les Editions, que *Timée se laisse souvent aller jusqu'à être un Xénarque*, ou à faire le *Xénarque*. (a) Ποταρχὸν ἢ ξένον αἰετὶ καὶ ξένον. Qui est ce *Xénarque*? XYLANDER prétend que c'étoit un Poète Comique, dont parle SUÏDAS, & qui, au rapport (b) d'ARISTOTE, avoit publié des *Mimes*, où il y avoit des impertinences, auxquelles *Plutarque* fait ici allusion. Mr. DACIER veut, (c) qu'il y ait eu un Historien de ce nom, qui vivoit avant *Timée*, ou de son tems. Mais s'il y avoit eu un Ecrivain si puérile, que *Timée* même eût pu donner dans le froid de ses pensées, d'où vient que LONGIN, le Prince des Critiques, n'en dit rien, & qu'il a plutôt choisi *Timée*, pour donner des exemples de puérilité? Il y a bien eu un *Clitarque*, que *Longin* (d) traite d'Ecrivain en-

(a) Vol. III. pag. 205. init. (pag. 523. D. Edd. Fr. & Paris.

(b) *Pœtic.* init. (c) Tom. V. pag. 3.

(d) *De Sublim.* Sect. III.

ensé. Mais tout ce qu'il allégué de cet Auteur, & autres semblables, n'a aucun rapport avec l'esprit de superstition ridicule, que *Timée* témoigne dans les paroles que *Plutarque* en cite immédiatement après ; comme quand il disoit, que les *Athéniens*, Prisonniers en *Sicile*, aiant mutilé les *Hermes*, c'est-à-dire, des Statués de *Mercur*, les Dieux leur avoient par là déclaré d'avance, qu'ils souffriroient beaucoup de maux dans cette Guerre de la part du Capitaine des *Syracusains*, qui s'appelloit *Hermocrate*, Fils d'*Hermion* &c. Mr. Du Soul est donc persuadé, qu'à la place du prétendu *Xénarque*, il faut substituer un mot fort approchant, qui est le nom d'une sorte de gens, & non pas d'un homme. Il lit, en *ἑταῖροι*. Ces *ἑταῖροι*, comme l'étymologie le montre d'abord, étoient ceux qui faisoient métier de conduire par tout les Etrangers, pour leur montrer les curiositez du pays. Voilà des gens très-propres à débiter les Légendes du Paganisme, & dont *Timée* imitoit la sotte crédulité, ou la charlatanerie.

Dans la Vie de *Pompée*, lors que *Plutarque* décrit les préparatifs de la Bataille de *Pharsale*, il dit, de la manière que porte aujourd'hui le Texte (a) : *Ἀπὸ δ' ἡμέρας μισθῶντο αὐτῷ οὐκ ολίγοις ἀναζωγύοντες* &c. La Version Latine rend ainsi ces paroles : *Primo diluculo quum castra movere ante lucem statuisset* &c. Et (b) Mr. DA-

(a) Vol. III, pag. 498. (pag. 654. D. Edd. Fr. & Paris.)

(b) Tom. V, pag. 526. Ed. d'Amst.

DACIER dit: Dès le grand matin César se préparoit à remuer son camp avant la pointe du jour &c. Mais comment accorder, ἀπὸ τοῦ ἡμέραν, qui signifie, à la pointe du jour, avec τοῦ ὁρίζοντος, qui suit, c'est-à-dire, avant les ténébres? Tout ce, dont il est parlé, se passe le matin, & non auparavant. Un Manuscrit vient ici au secours; il porte τοῦ ἡμέραν: & cette manière de lire est confirmée par le savant MURET, soit qu'il l'eût devinée par conjecture, ou qu'il l'eût trouvée lui-même dans quelque Manuscrit. *Scotuse* étoit une Ville de *Theffalie*, fort connue; c'est là que César vouloit aller, en décampant de *Pharsale*. Et *Plutarque* le dit lui-même dans sa Vie, où le Texte à la vérité demeure encore corrompu, ἀπὸ τοῦ ἡμέραν ὁρίζοντος: mais il paroît par la Version Latine que le Traducteur avoit lu τῆς ἡμέρας, comme porte aussi le Manuscrit de *Vulcobius*. FREINSHEMIUS, dans ses *Supplémens* de (b) TITE LIVE, suit cette leçon. Ainsi Mr. *Du Soul* a raison d'être surpris qu'une faute si grossière n'ait pas été au moins remarquée par quelque Interprète de *Plutarque*, dans l'endroit dont il s'agit.

Nos deux Editeurs critiquent assez souvent Mr. *Dacier*, à qui ils rendent d'ailleurs justice, quand il leur paroît avoir raison. Mr. *Du Soul*, qui pouvoit le mieux entendre sa Version & ses Notes, est aussi celui qui s'est le plus attaché

(a) Vol. IV. pag. 146. (pag. 728. E. Edd. Fr. & Paris.)

(b) Lib. CXL. Cap. 62.

ché à les examiner, ou par occasion, ou de propos délibéré. En voici un exemple. Dans la Vie d'*Alexandre* (a), *Plutarque* rapporte, que *Dandamis*, Philosophe Indien, disoit de *Pythagore*, de *Socrate*, & de *Diogène*, que ces hommes-là lui paroissent avoir été des gens heureusement nez pour la Vertu & pour la Sagesse, mais qu'ils avoient eû pendant leur Vie un peu trop de respect pour les Loix. Là-dessus (b) Mr. *Dacier* fait cette Remarque. „ Il me semble „ que *Plutarque* dit ceci d'une manière trop „ vague. *Dandamis* ne parle point ainsi en général. Il dit seulement, que les Philosophes „ lui paroissent des gens sages, mais qu'ils „ avoient tort en une chose, c'étoit de préférer la „ Loi, ou la Coutume, à la Nature; car autrement ils n'auroient pas honte d'aller nus, „ comme nous, en vivant de peu; ce qui est „ très-différent”. Mr. *Dacier* prétend ainsi, que *Plutarque* a mal entendu la pensée de *Dandamis*, pour avoir pris dans une trop grande généralité les paroles de ce Philosophe, rapportées par (c) *STRABON*; car c'est-là le passage qu'il traduit. Mais Mr. *Du Soul* soutient au contraire, qu'il ne faut pas restreindre la pensée du Philosophe Indien, qui trouvoit à redire bien d'autres choses, & plus considérables, dans les Philosophes Grecs: savoir, qu'ils

n'a-

(a) Vol. IV. pag. 87. (pag. 701. D. Edd. Fr. & Paris.)

(b) Tom. VI. pag. 151.

(c) Lib. XV. pag. 716. Ed. Paris. où il appelle ce Philosophe *Mandamis*.

n'avoient pas osé déclarer ouvertement ce qu'ils
 croioient des Dieux; & qu'ils avoient donné
 aux Loix & aux Sages de leur Patrie, trop de
 pouvoir sur eux-mêmes & sur les autres.
 „ Mais (ajoute Mr. Du Soul) il n'appartient
 „ pas à chacun de juger saine ment d'une pen-
 „ sée comme celle-là : & sur tout il ne fau-
 „ droit pas là-dessus s'en rapporter à Mr. Da-
 „ cier, qui avoit si servilement vendu sa Re-
 „ ligion à son Roi. Je me souviens ici de l'ex-
 „ plication que MONTAGNE (a) donne des
 „ paroles dont il s'agit : Le sage *Dandamis*
 „ (dit-il) oyant reciter les Vies de *Socrates*,
 „ *Pythagoras*, *Diogenes*, les jugea grands per-
 „ sonnages en toute autre chose, mais trop
 „ asservis à la reverence des Loix : Pour les-
 „ quelles auctoriser, & seconder, la vraie
 „ Vertu a beaucoup à se demettre de sa vi-
 „ gueur originelle : & non seulement par leur
 „ permission, plusieurs actions vitieuses ont
 „ lieu, mais encores à leur suasion. (b) *Ex Sena-*
 „ *tusconsultis Plebisque scitis scelera exercentur.*
 Ce qu'il y a de certain, c'est que, du seul
 exemple auquel *Dandamis* faisoit application
 de sa censure générale par elle-même, on ne
 peut pas inferer sûrement, comme fait Mr.
Dacier, qu'il ne l'étendit pas plus loin. Et
 d'ailleurs, il ne faut pas s'imaginer que les
 conversations du Philosophe Indien eussent été
 si

(a) *Essais*, Liv. Chap. I. Tom. III. pag. 385, 386. Ed. de la Haye, 1727.

(b) *Senec. Epist.* 95.

338 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

si exactement écrites qu'il n'y manquât rien de ce qu'il avoit dit.

Il est parlé, dans la Vie de *Démétrius*, (a) d'une Galère, que *PTOLEMÉE Philopator* fit bâtir, qui étoit de quarante rangs, de deux cens quatre-vints coudées de longueur, & de quarante-huit de hauteur jusqu'au sommet de la poupe; qu'il garnit de quatre-cens Matelots, sans compter les Rameurs, qui étoient au nombre de quatre mille; & qu'il équippa de trois mille Soldats, qui tenoient dans les espaces entre les Rameurs, & sur le dernier pont. *Mr. Dacier* (a) s'inscrit en faux contre cette description, parce que la chose lui paroît incompréhensible. Mais, dit *Mr. Du Soul*, il est facile, de nier ainsi tout ce dont on ne comprend pas la manière. Nos plus grands Navires ont à peine deux cens pieds de long: celui-là avoit plus du double de coudées. Accuserons-nous pour cela de mensonge des Ecrivains très dignes de foi? Nous ignorons, comment un si grand nombre de rangs de Rameurs, pouvoient être placez, & comment ces Rameurs pouvoient agir: faut-il pour cela rejeter entièrement le fait? Que deviendrait l'Histoire, s'il étoit permis de traiter impunément de fables, & de siffler tout ce qui surpasse notre intelligence? *Mr. Du Soul* ajoute, que qui examinera bien la capacité de cette Galère de *Ptolemée*, comprendra aisément ce que l'Ecriture

(a) Vol. V. pag. 52. (pag. 910. A. B. Edd. Fr. & Paris.)

(b) Tom. V. pag. 434, 435. Ed. d'Amst.

ture Sainte nous dit de l'Arche de Noé. Je suis surpris, que Mr. *Dacier*, si zélé partisan des Anciens Auteurs, qu'il va souvent jusqu'à défendre leurs fautes manifestes, ait ici reculé leur autorité sur des faits, où l'on ne voit pas pourquoi ils auroient menti. On peut consulter, sur cette matière, l'*Antiquité expliquée* par le Père DE MONTFAUCON; & l'Extrait d'un Livre de RAPHAEL FABRETTI, qui se trouve dans la (a) BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE, où Mr. LE CLERC indique les principaux Ecrivains qui ont tâché d'éclaircir la fabrique des Vaisseaux à rame des Anciens.

Ajoutons encore une remarque de Mr. *Du Soul*, sur la Vie de (b) *Marc Antoine*, où *Plutarque* nous apprend que *Cléopâtre*, pour dissiper les soupçons que cet Amant avoit conçus contr'elle, célébra le jour de sa naissance avec un éclat & une magnificence au dessus de tout ce qu'elle avoit fait auparavant, jusques-là que plusieurs des Conviez, qui étoient venus pauvres à ce Festin, s'en retournèrent riches. Il paroît par là, dit Mr. *Du Soul*, combien Nôtre Seigneur J E S U S- C H R I S T avoit raison de faire entrer dans un grand nombre de Paraboles l'idée des Nôces de Rois, & de leurs Festins, en y représentant comme invitez, non seulement les Grands, mais encore les Pauvres, qui y trouvoient dequoi se réjouir & s'en.

(a) Tom. XVI. pag. 101, & suiv.

(b) Vol. V. pag. 140. (pag. 950. C. Edd. Fr. & Paris.)

340 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

enrichir en même tems. C'étoit la coûtume des Princes de l'*Orient*, & presque de tous ceux de ce tems-là.

EN voilà assez, pour faire juger des nouvelles Notes, qui donnent un grand prix à cette Edition. Nous en avons remarqué quelques-unes, où les Editeurs ont été prévenus par d'autres Savans, dont ils n'avoient pas vu ou consulté les Ouvrages. Cela arrive très-aisément, & il faut être bien malin, ou bien téméraire, pour intenter d'abord là-dessus une accusation de larcin, comme font quelques Critiques envieux. Je ne voudrois pas même, quoi qu'on ait souvent reproché à Mr. *Dacier*, & avec raison, de copier bien des Auteurs sans les nommer, dire positivement qu'il a été aussi plagiaire, dans une correction aisée, que Mr. *Bryan* a suivie, en lui en faisant honneur; quoi que cette correction ait été proposée depuis long tems par un Homme Illustre. C'est dans la Vie de *Romulus*, (a) où *Plutarque* parlant de l'origine du surnom de *Quirinus*, dit que quelques-uns la tirent de *Curis*, mot qui chez les *Sabins*, signifioit une Pique, *Κούριον*, & non pas *Κουήριον*, comme porte aujourd'hui le Grec, par une addition à quoi le commencement du *ἱεροῦ καὶ θύρας*, qui suit, a donné lieu. Feu Mr. CUPER, Bourguemaître de *Deventer*, l'avoit remarqué, dans ses *Observations*, (b) publiées en 1670.

Ain-

(a) Vol. I. pag. 76. (pag. 36. B. Edd. de Fr. & de Paris.)

(b) Obs. L. II. C. 2.

Ainsi je ne suis pas surpris, que Mr. Bryan ait donné pour sienne, par exemple, la correction & l'explication d'un passage de la Vie de Numa, où il (a) s'agit de l'Etymologie du mot de Pontifes: *Ἐρεοί ὅ φασιν ἀπὸς ὑπερβολῆς γεγενῆσθαι τῆς ῥήματος ὀδυνάτων* &c. Il lit *ἀδυνάτων*, ou bien *ὀδυνάτων*: d'où il naît ce sens, que, selon quelques-uns, les Pontifes, dont le nom vient de Potens, sont ainsi appelez, pour donner à entendre que les devoirs de leur Charge, quoi qu'étendus, étoient bornez par l'exception des choses impossibles, c'est-à-dire, comme Plutarque le dit ensuite, que le Législateur, les excusoit, lors qu'il survenoit quelque empêchement légitime qui ne leur permettoit pas de faire les Sacrifices. DIDIER HÉRAULD avoit ainsi corrigé & expliqué sàvamment le passage, dans ses (b) *Digressions*, jointes à son Edition de l'*Apologétique* de TERTULLIEN. Le même Auteur, dans (c) un autre Ouvrage, cite un passage de la (d) Vie de Solon, où *πελάγων* s'est glissé pour *μαχώγων*. Mr. Bryan corrige de même, si ce n'est qu'il met *μαχώγων*, sur la foi d'un Manuscrit, qui confirme ainti pour le fond la conjecture venue dans l'esprit d'un de ces deux Savans, & approuvée de l'autre.

Quelque soin qu'aient pris nos Editeurs, pour
re-

(a) Vol. I. pag. 142. (pag. 65. E. Edd. Fr. & Paris.)

(b) *Digr. Lib. I. Cap. 20. pag. 24.*

(c) *Adversar. Lib. I. Cap. 3. pag. 9.*

(d) Vol. I. pag. 175. (pag. 80. A. Edd. Fr. & Paris.)

342 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

recueillir toutes les observations critiques des Auteurs, qui en ont fait par occasion; on trouvera encore à glâner après eux. *Plutarque* parle d'une *Diane* adorée à *Lacédémone*, & qu'il appelle, en un endroit (a) *Orthienne* ('*Og-sia*), dans un (b) autre, *Og-sula*. On a reconnu, qu'il y avoit faute dans le dernier endroit, & on l'a corrigé par l'autre. Mais l'illustre Baron de SPANHEIM (c) a soutenu, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il faut lire par tout '*Og-siois*, *Orthosienne*, comme cette Déesse est appelée par (d) PINDARE, par SEXTUS (e) EMPIRICUS, par (f) LYCOPHRON &c. On ne trouve rien là-dessus dans les Notes de Mr. Bryan.

Feu Mr. PERIZONIUS, dans ses *Animadversiones Historicae*, a souvent éclairci ou redressé PLUTARQUE; & il auroit été bon de rapporter, ou d'indiquer au moins, ce qu'il dit. Par (g) exemple, il montre, que (h) *Plutarque* citant *Tite Live*, au sujet de la Statue de *Junon*, que *Camillus* transporta de *Véies* à *Rome*; fait dire à cet Historien tout autre chose, qu'on ne trouve dans sa narration. Dans la Vie de *Sylla*, (i) *Plutarque* parlant des amours de *Sylla* avec

Va-

(a) *Vit. Thef.* Vol. I. pag. 90. (pag. 14. F. Edd. Fr. & Paris.)

(b) *Vit. Lycorg.* Vol. I. pag. 110. (pag. 51. B. Edd. Fr. & Paris.)

(c) *Observ. in Callimach. Hymn. in Dian.* vs. 174. p. 249, 250.

(d) *Olympion. Od.* III.

(e) *Pyrrhon. Hypot. Lib.* III. (f) *Verf.* 1330, &c.

(g) *Cap.* IX. pag. 366.

(h) *In Vit. Camill.* Vol. I. pag. 291. (pag. 232. A. Edd. Fr. & Paris.)

(i) Vol. III, pag. 94. (pag. 474. C. Edd. Fr. & Paris.)

Valerie, dit, qu'elle étoit Fille de *Messala*, & Sœur de l'Orateur *Hortensius*. Mr. *Perizonius* prouve, que ce *Messala*, Consul, étoit Fils d'une Sœur de l'Orateur *Hortensius*, & qu'ain-si, au lieu d'ἀδελφῆ, il faut lire ἀδελφίδι.

Le nom d'un Archonte d'*Athènes*, qui se trouve dans la (a) Vie de *Cimon*, forme une difficulté de Chronologie, qu'aucun Interpréte ou Editeur n'a sentie, mais que le docteur SAMUEL PETIT (b) a voulu lever, en corrigeant le Texte. Il s'agit du tems, auquel SOPHOCLE fit jouer sa première Tragédie. *Plutarque* appelle *Aphepsion*, l'Archonte qui présidoit aux Jeux, & qui fut cause que ce Poète remporta le prix sur *Eschyle*. Or la date du tems, dont *Plutarque* rapporte les événemens, demande qu'on y place un autre Archonte, savoir, *Démotion*. De là *Petit* infère, ou qu'au lieu d'Ἀφειψίων, *Plutarque* avoit écrit Διμοτίων: ou, ce qui lui paroît plus vraisemblable, & rend la faute des Copistes plus aisée, qu'il faut lire, ἀνέψιμος ὁ Ἀρχων, c'est-à-dire, un Archonte, Cousin de SOPHOCLE; car, dit-il, l'Historien aiant ômis le nom de l'Archonte, & s'étant contenté de le désigner par la relation que cet Archonte avoit avec le Poète, on s'est imaginé que ce nom devoit y être, & on a crû le trouver en la personne d'*Aphepsion*, dont le tems n'étoit pas éloigné de celui dont il s'agissoit, & dont le nom ap-pro-

(a) Vol. III. pag. 117. (pag. 483. E. Eld. Fr. & Paris.)

(b) *Miscellan.* Lib. III, Cap. 12.

344 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,
prochoit, a échappé à Mr. *Du Soul*, qui cite
ailleurs l'Ouvrage de *Samuel Petit*, d'où elle
est tirée.

On pourroit indiquer quelques autres sem-
blables remarques de divers Auteurs : mais
nous n'en avons peut-être que trop produit, &
il faut finir. Je ne sais si Mr. *Bryan* avoit dessein
de donner, après ces *Vies*, le reste des Ouvra-
ges de *Plutarque*, ou l'autre moitié. Mais il
seroit à souhaiter, que Mr. *Du Soul* fût enga-
gé par le jugement favorable qu'on ne doute
pas que les Savans ne fassent de ce qu'il a mis
du sien dans cette Edition, à entreprendre lui-
même l'Edition des *Opuscules*, dont le Tex-
te a encore plus besoin de revision. Il a vou-
lu autrefois donner en *Angleterre* une nouvelle
Edition de *LUCIEN*, dont il avoit même fait
imprimer le Projet : mais ce dessein n'ayant pas
eû de suite, on ne fait pourquoi, il s'est con-
tente de fournir ses Notes, pour une Edition
dont Mr. *HEMSTERHUIS* a soin & qui est
actuellement sous presse à *Amsterdam*. Mr.
Du Soul y renvoie lui-même plusieurs fois dans
ses Notes, en témoignant quelque impatience
de ce que l'Edition tarde à voir le jour. Qu'il
veuille bien se charger lui seul de publier quel-
que bon Auteur Grec, il est en país où il
pourra très-aisément rendre ainsi service à la
République des Lettres, & mettre à profit les
trésors d'érudition qu'il a ramassés, & qu'il
augmente de jour en jour.

ARTICLE III.

The Works of TACITUS, Vol. I. containing The ANNALS. To which are prefixed Political Discourses upon that Author.

C'est-à-dire:

Les Oeuvres de TACITE, Tom. I. qui contient les ANNALES. Avec des Discours Politiques sur cet Auteur. Fol. à Londres chez Woodward 1728. pagg. 124. pour les Discours, & 479. pour les Annales.

MR. THOMAS GORDON, Auteur de cette Traduction, s'étoit déjà rendu célèbre par des Discours Politiques, qu'il publioit toutes les semaines en Feuilles volantes durant les Années 1720, 1721. & suiv. conjointement avec son Ami Mr. TRENCHARD. Ces Discours, qui paroissoient sous le Titre de *Lettres de Caton*, ont été depuis imprimez ensemble, en quatre petits Volumes in 12. & ne sont pas moins estimez à present, que lors qu'ils parurent la premiere fois. Les Discours Politiques sur Tacite, n'ont rien fait perdre à Mr. Gordon de la réputation qu'il s'étoit acquise, & nous croyons faire plaisir au Public, en les lui faisant connoître. On en trouve dix dans ce premier Volume, qui sont tous subdivisez en sections.

1. Le premier traite des Traductions Angloises de Tacite; la plus ancienne parut sous

346 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

la Reine Elisabeth. Un certain *Greenway* avoit traduit les Annales, & le Chevalier *Henri Savill* traduisit quatre Livres de l'Histoire; celui-ci étoit très-savant, & s'étoit aquis beaucoup de réputation par ses Remarques Critiques sur *Tacite*, aussi bien que par sa belle Edition des Oeuvres de *S. Chrysostome*. Mais quelque habile, que fût *Savill*, sa Traduction de *Tacite* est très-peu de chose; le stile en est dur, languissant, & obscur; d'ailleurs il n'a pas su exprimer toutes les beautez de son Auteur, & lors même qu'il les traduit le mieux, il les énerve & les gâte. *Greenway* réussit plus mal encore; sans posséder le savoir de *Savill*, il en a tous les défauts, & même de plus grands; *Savill* traduit en Pédant, *Greenway* en Ecolier. Environ cent ans après cette Traduction on en publia une autre, à laquelle plusieurs personnes avoient part; le célèbre *Dryden* traduisit le premier Livre des Annales; il étoit grand Poète, il avoit du savoir & de l'habileté; il entendoit les Langues, & auroit pu donner une très-bonne Traduction, s'il eût voulu en prendre la peine; mais il n'a fait que suivre presque mot à mot la Version d'*Amelot* de la *Houssaye*, travaillant avec tant de précipitation, & si peu d'exactitude. qu'outre les fautes d'*Amelot*, qu'il a copiées, il a mis dans sa Traduction plusieurs Gallicismes insupportables; en un mot, il parle François en Anglois. Mr. *Gordon* pour prouver ce qu'il dit de *Dryden* rapporte plusieurs exemples de la Traduction de ce Poète, qui ne lui font pas honneur; nous ne les copierons pas ici, parce qu'il seroit presque impossible-

Avril, Mai & Juin 1732. 347

sible de faire comprendre aux Etrangers les fautes de ce Traducteur ; la même raison nous empêche de suivre Mr. *Gordon* dans la Critique, qu'il fait de ceux qui ont traduit les autres Livres des Annales de Tacite ; il suffit de dire en general , que par les Exemples qu'il rapporte, il paroît, que tous ces Traducteurs ont très-mal réussi.

II. Dans le second Discours Mr. *Gordon* nous donne le Caractère de Tacite, & de ses Ouvrages. Il fait un magnifique Eloge de cet Historien, des Qualitez de son Esprit & de son Cœur, de la Beauté de ses Descriptions, de la vivacité avec laquelle il dépeint les differens Caractères des hommes, de la justesse de ses Reflexions, & de la Sublimité de ses Pensées, de sa Probité, de son amour pour la Vertu & pour les hommes, de l'horreur qu'il avoit pour le crime & pour les Tyrans. Tout cela est soutenu de divers traits & de divers exemples tirez des Ouvrages de ce célèbre Historien ; nous ne saurions abréger ce morceau sans le gâter ; d'ailleurs, on verra par ce que nous allons dire quelle idée Mr. *Gordon* s'est faite de Tacite. Il le justifie contre le reproche qu'on lui a fait d'être obscur. Il est étrange, dit-il, que les Modernes soient les seuls, qui lui aient fait ce reproche, & que les Anciens n'aient rien dit de sa prétendue obscurité ; s'il est difficile à entendre n'a-t-il pas cela de commun avec d'autres Auteurs Classiques ? A-t-il plus fatigué les Commentateurs, que n'ont fait *Plin*, *Saluste*, ou d'autres Anciens ? Son Latin est très-pur, il n'emploie que peu ou point de mots, qui

348 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

qui ne se trouvent dans les Auteurs les plus estimez ; & il est rare qu'il attache de nouvelles Idées aux mots connus : ses Ouvrages n'ont point paru obscurs aux habiles gens, qui vivoient de son temps, & même près de deux cens ans après sa mort, l'Empereur Tacite, qui ordonna qu'on mît tous les Ecrits de cet Historien dans les Bibliothèques Publiques, & qu'on les copiât dix fois tous les ans, ne les trouva pas obscurs, puisqu'il n'établit aucun Grammairien pour en expliquer les Passages difficiles. Le Stile, ajoute notre Auteur, doit être proportionné aux sujets que l'on traite ; lorsque, comme *Tite Live*, on fait l'Histoire d'un Etat florissant, lors qu'on n'a que des Victoires & des Triomphes à décrire, on peut employer un Stile pompeux & abondant ; mais lors qu'il faut décrire les artifices d'une Politique cruelle, les faveurs traîtresses de la Fortune, la jalousie, la fureur, l'impudicité éfrénée d'un Prince, la basse flatterie des Grands, les désordres, le trouble, la confusion causée par d'infâmes Délateurs, la dépravation générale de tous les hommes, il faut un Stile concis & ferré, propre aux Plaintes, aux Censures aux Reflexions : or tel est précisément le cas où se trouvoit Tacite ; ses Ouvrages abondent en Reflexions ; si on ne l'entend pas, c'est moins sa faute, que celle des Lecteurs, qui n'ont pas assez d'expérience, qui ne connoissent pas assez le Cœur de l'homme : de quelque manière que Tacite eût exprimé ses Reflexions on ne les auroit pas mieux comprises ; il n'écrivoit pas pour le commun des hommes

mes, mais pour les Princes, & pour les Ministres d'Etat; pour comprendre Tacite, il faut connoître la nature humaine, & entendre les Principes des Politiques. Ce que l'Auteur dit ici est si vrai, qu'on pourroit même nommer divers Ecrivains Modernes, dont les Ouvrages sont inintelligibles en plusieurs endroits, à tous ceux qui n'ont pas quelque connoissance du Cœur de l'homme; je n'en citerai qu'un seul exemple, c'est celui du Cardinal de Retz; j'ose assurer, que s'il eût écrit ses Mémoires en Latin, n'eût-il employé que des Expressions *Ciceroniennes*, il auroit paru obscur à ceux, qui ne s'attachent qu'aux mots & aux phrases. Mr. Gordon défend ensuite son Auteur contre ceux qui l'accusent de raffiner trop sur la Politique, de trop rechercher les motifs secrets des Actions, & de les tourner toujours vers le criminel. Cette Accusation est fondée particulièrement sur ce que Tacite dit du Règne de Tibère; mais notre Auteur fait voir, que cet Historien ne dit rien, qui ne soit très-vraisemblable, lors qu'il attribue les Actions des hommes à de mauvais principes; le meurtre d'Agrippa, par exemple, commandé & désavoué ensuite par Tibère, peut-il être attribué à quelqu'autre motif qu'à la jalouse Politique de cet Empereur? Tibère n'étoit-il pas de l'aveu de tout le monde un Prince déshant, politique & cruel? Si Tacite le blâme lorsqu'il le trouve blâmable, il lui rend d'ailleurs justice en plusieurs occasions, comme

noy

notre Auteur le fait voir par quelques exemples.

Dans la suite de ce Discours Mr. Gordon justifie Tacite au sujet de l'ignorance qu'il fait paroître en parlant des Juifs & des Chrétiens, & du mépris qu'il temoigne pour la Religion de son País. A l'égard des Juifs l'Historien n'a fait que suivre les Traditions reçues de son tems parmi les Romains; il n'y ajoute rien, il dit naturellement ce qu'il a appris, sans donner un tour odieux aux choses qu'il rapporte. Les Juifs, Peuple obscur, & presque toujours soumis à quelqu'autre Nation, étoient méprisés de tout le reste du Genre-Humain, comme à leur tour ils haïssoient tous les autres hommes; & ce n'est qu'avec trop de fondement, que Tacite leur fait ce reproche, *adversus omnes alios hostile odium*. On ne doit pas être surpris non plus, que Tacite ait ignoré leur Religion & leurs Mystères, puisqu'ils avoient grand soin de les cacher aux Gentils; l'Historien Latin n'étoit pourtant pas trop mal informé sur plusieurs Articles de la Religion des Juifs, témoin ce qu'il dit des Idées, qu'ils avoient de la Divinité, & de l'horreur qu'ils témoignoient pour les Images, & pour l'adoration des Empereurs.

A l'égard des Chrétiens si Tacite avoit eu quelque connoissance de leur Religion, il n'auroit pas fait un si odieux Portrait d'eux, que celui qu'il en fait, car il n'y a pas d'apparence, qu'ils aient été dès lors aussi corrompus, qu'il les représente; mais il n'avoit pas

eu

en occasion de se mieux informer de leur Caractère, & de la nature de leur Religion; le Christianisme établi d'abord parmi le commun Peuple, n'avoit pas encore fait de Prosélytes fort distinguez, qui pussent le rendre recommandable aux Grands. Tacite envisageant cette nouvelle Religion en Politique, la croioit incompatible avec les Loix de Rome, & craignoit, qu'elle ne causât des troubles & une Guerre-Civile, parce qu'apparemment il avoit ajouté foi aux Calomnies dont on chargeoit les Chrétiens. Et même, dit notre Auteur, Tacite après les meilleures informations n'auroit pas pu croire à l'Evangile sans l'*Illumination de l'Esprit*, dont il est clair qu'il a été privé; & à moins que son Cœur n'eût été changé, il lui auroit été impossible de croire la Resurrection des Morts, & le Crucifiement du Fils de Dieu; il rend pourtant justice aux Chrétiens, en les justifiant contre la Calomnie de Neron, & en blâmant la cruauté du supplice auquel ce Tyran les condamna.

Tacite témoigne beaucoup de mépris pour la Religion de son País; peut-on l'en blâmer lorsqu'on considère combien elle étoit absurde & abominable? Mr. Gordon décrit ici fort vivement les abominations du Paganisme, & fait voir combien peu d'influence il avoit sur la sainteté des mœurs, étant capable de corrompre de plus en plus le Genre-Humain, plutôt que de rendre les hommes vertueux. Un homme de bon sens ne pouvoit pas admettre une telle Religion. Mais quelles qu'aient été
les

352 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

les opinions de Tacite sur la Religion, sa Morale au moins est pure, & il paroît partout pénétré de grands & de généreux sentimens; il censure fortement l'iniquité & le vice, & son livre est une Leçon continuelle de Sagesse & de Vertu: Voilà ce qui rend recommandables les hommes & les Livres; & ce sont-là les qualitez où Tacite excelloit; que pouvoit on souhaiter de plus en lui? Quel Maître préférera-t-on, celui qui a une grande *Foi*, mais qui n'a ni vertu ni sens commun, ou celui qui manquant de *Foi* a beaucoup de connoissance & de Jugement, & observe avec soin les Régles de la Justice? Voilà ce qu'on cherche dans Tacite, & non pas quelles étoient ses opinions en matière de Dogmes *Speculatifs*; ses Idées sur la Religion détruisent-elles les bonnes qualitez qu'il avoit comme Historien ou comme Politique; & les Erreurs où il peut être tombé sur un sujet particulier diminuent-elles son Discernement ou sa Vérité en d'autres matières? Mr. Gordon fait ici une espèce de digression, qu'il ramène pourtant à son but principal, qui est de justifier Tacite. Il remarque donc qu'à la Chine les Mandarins, qui sont les Nobles du Pais, les Savans, & qui gouvernent l'Etat, ne sont proprement d'aucune Religion, mais que zélés pour le bien public ils font du bonheur de l'Etat leur principal soin, & se distinguent par leur Politesse & par leur Vertu; au lieu que les Bônzes, qui affectent une Dévotion extraordinaire sont vicieux, intéressés, méprisables, destituez de
 tou-

toute sorte de Vertus ; cependant l'Empire de la Chine est le plus peuplé du Monde, & fleurit plus qu'aucun autre, qui soit sur la Terre, quoique ceux qui le gouvernent n'aient point d'autre Règle pour se conduire, que les lumières de la Droite Raïson, & la Morale Naturelle. Que l'on compare à l'état des Chinois celui des Peuples qui habitent dans ce Païs, qui est le centre de la Religion Romaine ; ce Païs où de *Saints hommes* se sont rendus Maîtres de tout, & d'où les Roues & les Tortures chassent toute espèce d'Incrédules & d'Hérétiques ; n'est-ce pas dans ce Païs, qu'on croiroit devoir trouver l'abondance, & tout ce qui peut rendre les Peuples heureux ? Mais quelle triste Scène présente à nos yeux le Territoire de l'Eglise ! Qu'y voit-on, qu'un Païs naturellement fertile, rendu inculte ; des Peuples mourant de faim, plongez dans l'ignorance, & accablés sous le poids de la plus extrême misère ? De là l'Auteur conclut, qu'il est beaucoup plus avantageux pour le bien public, que ceux qui gouvernent n'aient aucune Religion, que s'ils étoient plongez dans des Superstitions semblables à celles des Papistes ou des Payens. Il compare encore un Payen guidé par la Raïson seule, avec un Chrétien, qui s'abandonne à ses Passions & à un faux zèle ; Tacite avec S. Jerome : Considérez dans l'un, dit-il, la Politesse, la Candeur, le Bon sens, la Vérité, & dans l'autre la Temerité, l'Enthousiasme, la Férocité, la Fureur ; dans Tacite vous voyez l'esprit & les manières

Tom. VIII, Part. II, Z d'un

d'un homme poli, dans l'autre vous ne trouvez que l'empotement & les rêveries d'un Moine. La Religion de celui-ci rend-elle recommandables son emportement & ses rêveries ? ou le manque de Religion en Tacite rend-il moins estimables les bonnes qualitez, qui brillent dans ses Ecrits ? Lors qu'un homme rapporte des faits, ou qu'il raisonne sur quelques Principes, tout ce que nous pouvons exiger, c'est qu'il soit sincère, qu'il ait du bon sens, qu'il raisonne juste : Plin & Aristote passaient pour Athées, en étoient ils pour cela moins habiles ou moins savans ? Nerva, Trajan, Marc Aurele étoient Payens, mais c'étoient des Princes vertueux, pleins de bienveillance pour les hommes, & qui gouvernoient leurs Sujets avec équité & avec justice : Justinien, Constantin, Jean Basilowits, Jean Galeas, Louis XI. étoient des Princes Chrétiens, qui prétendoient avoir beaucoup de devotion, quelques-uns d'entr'eux étoient zélés Défenseurs de l'Orthodoxie, ils bâtirent plusieurs Eglises ; leurs Peuples en étoient-ils plus heureux ? Point du tout ; d'où il suit, que ce n'est pas proprement la Religion, qu'un homme professe, qui doit le rendre plus ou moins recommandable, & que Tacite n'en est pas moins bon Historien, pour n'avoir eu aucune Religion au moins en apparence, puisqu'il avoit d'ailleurs toutes les qualitez nécessaires pour bien écrire l'Histoire. Remarquons en passant, que lorsque Mr. Gordon compare l'Athéisme au Christianisme, il ne parle que
du

du Christianisme corrompu, & dégénéré en Superstition; il est vrai qu'il n'en avertit pas directement, mais tout son raisonnement le suppose, & il le fait d'ailleurs assez comprendre, lors qu'en parlant du zèle fougueux de S. Jerome; il avoue que ce zèle étoit directement opposé à l'Esprit du Christianisme, qui n'est, dit-il, que douceur & modération.

Il parle ensuite des Commentateurs de Tacite, & des différentes Traductions, qu'on a faites de ses Oeuvres en François, en Espagnol & en Italien; comme il n'y a rien dans tout cela de fort particulier, nous ne nous y arrêterons pas, non plus qu'à ce que l'Auteur dit à la fin de ce Discours sur les Langues en général, & particulièrement sur la Langue Angloise, & sur les moyens de la perfectionner; tout ce que nous en pourrions dire ici ne nous paroît pas si intéressant, que les Discours dont nous allons donner le précis.

III. Le troisième traite de *César le Dictateur*. La République Romaine, dit Mr. Gordon, établie sur les Fondemens les plus solides, que l'homme puisse imaginer, fut enfin renversée, par les crimes, la violence & la perfidie de ses propres Citoyens: Les seules armes qui pouvoient nuire à cette République étoient les siennes mêmes, elle les confia entre les mains de César, qui les tourna contre sa Patrie, & la réduisit en esclavage. Tout le monde désiste la Conspiration de Catilina, César a exécuté, ce que l'autre n'avoit fait que projeter, & on admire César, on le comble de louanges.

356 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE ,

D'où vient cette différence, c'est que Catilina n'ayant pas réussi dans son dessein, il n'a eu ni Panegyristes, ni flatteurs, on convient qu'il étoit un Traître; Le Crime de César a été heureux, c'est pourquoi son nom est célèbre, tous les siècles ont exalté sa gloire, & honoré sa mémoire; cependant, quel homme étoit-ce que César? A peine commençoit-il à entrer dans le monde, qu'il se lia étroitement avec tout ce qu'il y avoit à Rome de gens séditieux, turbulens & traîtres; ce qui obligea le Senat à faire un Decret solennel pour dépouiller César de la Dignité de Préteur. Et lors qu'il briguoit le Consulat, on apprehendoit si fort, son ambition & ses violens desseins, que le Senat jugea à propos de distribuer une grosse somme au Peuple, afin de l'engager à donner à César un Collegue; qui pût le tenir en bride; Caton lui-même, le sévère Caton, jugea que cette Distribution, quoique contraire aux Loix, étoit nécessaire pour le bien public. César revêtu de la Dignité de Consul, commença l'exercice de sa charge par des actes de violence, ôtant à son Collègue toute la part qu'il devoit avoir aux Affaires, & durant tout son Consulat, il agit toujours d'une manière arbitraire, élevant ou abaissant, qui il vouloit, emprisonnant les uns, effrayant les autres, supposant des Conspirations, subornant de faux Accusateurs, qu'il faisoit mourir ensuite, foulant aux piés la Foi publique & toutes les Loix. Tant de crimes méritoient sans doute les punitions les plus sévères; mais César sut les éviter, en faisant

fant choisir ses propres Creatures pour remplir les Charges les plus éminentes de l'Etat ; pour cet effet il gagna le peuple par ses Largesses ; & quand cette voye ne lui réussissoit pas , il corrompoit les Magistrats même par des présens , jusques-là , qu'il en obligea quelques-uns à lui promettre avec serment & par écrit , qu'ils ne souffriroient jamais , qu'on lui fit rendre compte de sa conduite : ce fut par des voyes si injustes , qu'il obtint le Proconsulat des Gaules , & qu'il le garda pendant dix ans , commettant tous les jours de nouvelles Trahisons , faisant la Guerre à sa fantaisie , attaquant indifferemment amis & ennemis , tellement qu'on proposa enfin dans le Senat s'il n'étoit pas à propos de le livrer aux ennemis , mais l'argent , qu'il avoit répandu , le sauva. Il offrit au Senat de congédier ses Troupes , à condition que Pompée en feroit de même ; mais n'étoit-ce pas là donner la Loi à ses Souverains ? C'étoit au Senat à juger quelles troupes il falloit congédier ou retenir ; d'ailleurs cette offre de César étoit des plus artificieuses , & faisoit assez soupçonner la Trahison qu'il tramoit , puisqu'il lui auroit été très-aisé de rassembler , lors qu'il l'auroit voulu , ses Soldats *veterans* qui lui étoient affectionnez ; au lieu que Pompée auroit eu beaucoup plus de peine à réunir les siens , qui étoient de nouvelles levées.

La République , dit-on , étoit très-corrompue. Mais n'étoit-ce pas César qui avoit le plus contribué à la corrompre ? Pourquoi ne travailloit-il pas à la reformer & à la rétablir dans son pre-

mier éclat ? C'est-là ce qui lui auroit acquis une véritable Gloire ; c'est là l'usage qu'il auroit dû faire de son pouvoir absolu, c'est cela seul qui auroit pu en quelque sorte l'excuser d'avoir usurpé ce pouvoir ; & la chose étoit très-possible, selon l'opinion des plus grands hommes de la République, de Brutus, de Cicéron, de tout le Senat. César avoit prédit les malheurs de l'Etat & les Guerres Civiles ; pourquoi ne travailla-t-il pas à les prévenir ? Son pouvoir en qualité de Dictateur le mettoit en état d'établir tel ordre, & de faire tel règlement qu'il jugeroit à propos pour le bien de l'Etat ; il pouvoit reprimer l'insolence des Particuliers, faire exécuter les Loix, & rasfermir les fondemens ébranlez de la République ; au lieu de cela il continua de plus en plus à troubler l'Etat, à corrompre le peuple, & à détruire toutes Loix, qui étoient le rempart de la Liberté.

On a beaucoup exalté les bonnes qualitez de César, la douceur de son Administration, & sa clémence envers ses Ennemis. Il est vrai qu'il avoit de grandes qualitez, il étoit un Politique adroit & fin ; il avoit du bon sens & de l'expérience ; il savoit que des actes particuliers de vengeance & de cruauté sont toujours odieux, & plus odieux même que n'est le massacre de plusieurs milliers d'hommes, sous le spécieux prétexte de la Guerre, quelque injuste qu'elle soit ; tant il est vrai que les hommes excusent plutôt l'ambition, que la cruauté, quoique la première soit infiniment plus pernicieuse

cieuse & cause infiniment plus de maux que l'autre. Il n'y a pourtant, dit l'Auteur, aucune preuve, que cet homme si clément, ne fût pas devenu cruel dans la suite; son Règne n'a duré que cinq mois, ce terme est trop court pour éprouver les inclinations d'un Prince; Neron, Claude, Caligula, Domitien furent bons dans les commencemens; que fait-on ce que César eût été s'il eût régné plus longtemps: N'y a-t-il pas lieu de croire, que sa domination n'étant pas encore bien établie, il eût tâché d'opprimer ceux qu'il auroit pu craindre, il eût fait mourir ceux, qu'il eût soupçonné de vouloir abattre son Autorité. Il a fait voir que son Ambition lui étoit plus chère que Rome & que tout l'Univers; c'est à cette Passion, qu'il a tout sacrifié, & peut-on douter, que celui, qui avoit commis toute sorte de crimes pour arriver au Pouvoir suprême, n'en eût commis davantage s'il l'eût jugé nécessaire, pour soutenir son Autorité? L'Auteur s'attache à prouver dans la suite de ce Discours, que c'est avec justice, qu'on fit mourir César; nous ne le suivrons pas dans son Raisonnement, parce qu'il ne fait qu'abréger, ce qu'il avoit dit plus au long dans les *Lettres de Caton*, Tom. II. Remarquons seulement que son Raisonnement revient en deux mots à ceci, que César ayant rompu tous les liens de la Société, violé les Loix les plus sacrées, usurpé le pouvoir suprême par mille & mille crimes, il ne restoit aux Romains opprimés d'autres moyens de se tirer de l'esclavage, que

de massacrer le Tyran. Quoi! dit Mr. Gordon, parce que César avoit fait perir la moitié du Peuple, avoit-il aquis par là le droit de gouverner l'autre moitié?

L'Auteur examine ensuite, quelle part le Hazard a eue dans la Gloire que César a acquise. Ce qui contribua beaucoup à la Gloire de cet Usurpateur, fut, qu'il avoit été assassiné: de là la pitié, la compassion, les lamentations du Peuple; de là la fureur & l'indignation contre les *Tyrannicides*. Une mort violente ou de grandes souffrances passent souvent dans l'esprit du Peuple pour un grand mérite; les Brigands les plus cruels & les plus barbares qui n'ont jamais témoigné la moindre compassion excitent la pitié du peuple lors qu'ils sont exécutés, par cela même qu'ils sont exécutés. Il y eut dans la mort de César d'autres circonstances, qui ont contribué à relever sa Gloire. Il mourut avec fermeté, témoignant beaucoup de grandeur d'Ame; & ce furent ses propres amis, ses amis les plus chers, qui l'assassinèrent. Ces circonstances jointes à l'action d'Antoine, qui montra au Peuple la chemise ensanglantée de l'Usurpateur, & qui accompagna cet objet d'un Discours artificieux & touchant, remplirent la populace de tristesse & de fureur.

On dit en faveur de César, qu'il se proposoit de grands desseins pour la Gloire de la République lors qu'il fut assassiné. Il pouvoit bien, il est vrai, gagner encore pour lui-même de vains Lauriers, par de nouvelles guerres,
dont

dont le Peuple auroit porté tout le poids ; mais quel avantage en revenoit-il au Peuple ? Je comprends bien que les Conquêtes de César devoient augmenter sa puissance , affermir sa Tyrannie , & resserrer les liens , qui tenoient le Peuple en esclavage. Il voulut soumettre les Parthes ; mais il vouloit auparavant qu'on le déclarât Roi ; pour cet effet on forgea une Prophetie , qui disoit , que les Parthes ne pouvoient être vaincus que par un Roi ; cette fraude avoit-elle été inventée pour l'avantage du Peuple , qu'on abusoit ? En un mot , tout ce que César pouvoit faire de glorieux & d'avantageux pour les Romains , c'étoit de retablir leur Liberté & leurs Loix.

Au milieu de ses desseins , quels qu'ils aient été , une mort sanglante surprit cet homme de sang : il fut tué légitimement , quoiqu'on n'eût pas suivi le cours ordinaire de la Justice , ce que sa Tyrannie avoit rendu impossible. Il est vrai , que ceux , qui le tuèrent périrent aussi de mort violente. La justice d'une cause n'en assure pas toujours le succès ; mais ceux qui meurent pour la défense des Loix , sont tuez contre les Loix ; les Meurtriers de César furent tuez dans une cruelle Guerre-Civile , dans un tems , où la Vertu & l'Amour de la Patrie étoient des crimes capitaux. Si leur mort est regardée comme une punition du Ciel , pourquoi ne dira-t-on pas la même chose de celle de César ? Par quelle voie pouvons-nous juger si un événement est une Punition du Ciel , si ce n'est par la justice ou l'injustice de la cause de celui ,

362 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

sur qui cette punition tombe? Il faut donc dire, que César perit par l'Ordre du Ciel, & que Brutus & ses Associez perirent par la méchanceté des hommes; mais si cette maxime n'est pas véritable, de quel droit osons-nous prononcer sur un sujet, que nous ne connoissons point? Si nous en croyons l'Histoire, depuis César jusqu'à Vespasien tous les Empereurs sont morts de mort violente; Auguste fut empoisonné par Livie sa Femme; Tibere fut étouffé par Macro son favori; Caligula fut tué par les Officiers de sa Garde; Claude fut empoisonné par Agrippine; Neron & Othon se tuèrent-eux mêmes; Galba & Vitellius furent massacrés par les Soldats. Voilà par où Mr. Gordon finit son troisième Discours.

IV. Dans le quatrième, il parle de César Auguste; on juge aisément par la manière dont il a dépeint le premier Empereur de Rome, qu'il n'est pas disposé à épargner son Successeur. Octave, dit-il, succéda à César, non, qu'il eût un génie supérieur, qu'il eût fait paroître aucune grandeur d'Ame, ou qu'il se fût distingué par quelque Exploit Militaire; la fourberie & l'imposture formoient son principal Caractère, & quoique hardi dans le Conseil, il étoit lâche à l'Armée; il usurpa l'Empire par des moyens si bas & si méprisables, qu'il deshonorait l'Usurpation même; mille fraudes, mille trahisons, où il n'avoit pas même le soin de sauver les apparences, mille meurtres commis de propos délibéré, sans formalité, sans y avoir été excité par des insultes ou des outrages;

ges; des assassinats, & des actes d'ingratitude mille fois réitérez; & des Guerres meutrières, que d'habiles Généraux conduisoient pour lui furent les degrez par lesquels il parvint à l'Empire. Il se saisit des Armées de la République, qu'il attaqua en ennemi, demandant le Consulat l'Epée à la main. C'étoit à Cicéron, qu'il étoit redevable de la faveur que le Senat lui accorda, en lui donnant le Titre de Propréteur, & lui confiant le commandement de l'Armée conjointement avec les Consuls. Pour récompenser cette faveur il fit mourir les deux Consuls, il attaqua la République avec cette même Armée, que le Senat lui avoit confiée, & il fut assez lâche pour livrer Cicéron; au ressentiment d'Antoine, qui le fit massacrer.

L'Auteur fait après cela une vive peinture de la cruauté & de l'esprit vindicatif d'Auguste, & un affreux Tableau des horreurs de la Proscription; il est impossible d'abréger ce Tableau sans le gâter; il faut le voir dans l'original même. En vain dira-t-on pour excuser Auguste, qu'il ne répandit tant de sang que pour sa propre sûreté; car outre qu'il étoit naturellement cruel, pourquoi se mit-il dans un Poste, où il ne pouvoit se maintenir, que par mille meurtres, & mille massacres? Pourquoi usurpa-t-il l'Autorité suprême? N'étoit-ce pas volontairement qu'il avoit commis un crime si énorme, que pour le soutenir il falloit commettre tous les jours de nouveaux crimes? Un Gentilhomme Anglois, ayant été assez hardi pour reprocher à Cromwel son usurpation;

364 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

que vouliez-vous, dit Cromwell, que fit un homme dans ma situation? Nous aurions voulu, reprit le Gentilhomme, que personne n'eût été ici dans votre situation.

Auguste a pourtant été fort loué & fort célèbre; sa réputation semble très-bien établie; n'en soyons pas surpris; plusieurs choses y ont concouru & ont fait oublier ses crimes. Il régna très-long-tems, & établit dans l'Empire une longue Paix, qui fut d'autant plus agréable, qu'elle avoit été précédée d'une cruelle Guerre-Civile; car quoique cette guerre eût été causée par l'ambition d'Auguste, on l'oublia aisément dès qu'on eut goûté la tranquillité & la paix. Il y a plus, la cruauté même de cette guerre contribua à la faire oublier; la Generation qui en avoit éprouvé les malheurs étoit presque entièrement éteinte; & la Generation suivante, qui n'en avoit rien senti, ne s'en souvenoit pas: Lors qu'Auguste mourut à peine restoit-il quelque personne, qui eût été témoin de la Liberté de l'Etat. Une autre raison, qui empêchoit le peuple de sentir son Esclavage, c'est qu'il croioit vivre toujours sous l'ancienne forme de Gouvernement, parce que les Magistrats avoient encore les mêmes noms; quoiqu'ils n'eussent de pouvoir, qu'autant qu'Auguste vouloit bien leur en laisser. De plus Auguste flattoit beaucoup le Peuple; le nom même sous lequel il couvroit son Usurpation étoit une espèce d'hommage qu'il rendoit à la multitude; il affectoit de n'être revêtu que du pouvoir des Tribuns; ces Magistrats avoient été établis
pour

pour prévenir la Tyrannie; & c'est le pretexte même du Tribunal, qu'Auguste employa pour exercer un pouvoir aussi absolu, que celui des Dictateurs. L'abondance de toute sorte de denrées, qu'il eut soin de maintenir à Rome, & les spectacles dont il amusoit le Peuple, étoient aussi de puissans motifs pour le rendre agréable à la multitude; & pour se faire encore plus d'amis, il créa un grand nombre de nouveaux Officiers, qui dépendant uniquement de lui, étoient interessez à publier ses louanges. Il fit bâtir plusieurs Edifices publics, il fit réparer les anciens; il orna & embellit la Ville. Il s'appliquoit aux affaires, il travailloit à reformer les abus, & temoignoit un grand respect pour le nom Romain. Enfin après avoir imposé au Peuple, & fait tout le mal qu'il pût, ou qu'il crût nécessaire, & même au delà, il mit des bornes à sa cruauté & fit cesser les massacres; on le crût bon, parce qu'il faisoit moins de mal.

Auguste doit aussi une partie de sa gloire, aux Historiens & aux Poëtes de son tems, gens d'esprit pour la plupart, mais grands flatteurs. On fait bien que le témoignage de ces Ecrivains de Cour n'est pas d'un grand poids, & l'on comprend assez ce que l'Auteur peut dire sur ce sujet, il n'est pas nécessaire, que nous nous y arrétions.

Ce qui a fait encore honneur à la Mémoire d'Auguste, ce sont les régnes cruels & malheureux de ses successeurs. Autant qu'on détestoit Tibère, Caligula & d'autres, autant
re-

regrettoit-on Auguste ; mais c'est à lui que l'Empire étoit redevable de ces monstres de cruauté ; on croit même, qu'Auguste laissa l'Empire à Tibère, dont il connoissoit l'esprit tyrannique & cruel, afin que le Règne de ce Prince relevât la gloire du sien ; dessein abominable s'il en fut jamais ! On dit, qu'Auguste fit semblant une ou deux fois de vouloir abdiquer l'Empire. S'il eût eu à cœur le bonheur de Rome il eût du au moins lui laisser par son Testament, la liberté, qu'il lui avoit ravie.

De ce qu'Auguste est parvenu à se rendre Maître de Rome, on ne doit pas en conclure, qu'il ait eu de grands Talens, ni un Genie supérieur ; mille choses ont concouru à l'élever sur le Throne. Le tems & les circonstances, les Amis & les Ennemis, les vivans & les morts, ont contribué à son élévation. César, Antoine, l'autorité du Senat, la folie & la corruption du Peuple, l'Eloquence & l'adresse de Cicéron, les charmes même de Cleopâtre, ses propres Trahisons & ses craintes, tout cela joint ensemble a contribué à lui faire obtenir l'Empire du Monde ; il est vrai qu'il ne manquoit pas d'habileté pour profiter adroitement de toutes ces circonstances. Et après qu'il eut obtenu l'Empire il n'avoit pas besoin d'un grand Genie pour le conserver ; ce que l'Auteur prouve entre autres raisons, par les exemples de Caligula, de Néron, & de Claude, qui étoient des bêtes brutes, plutôt que des hommes.

Nous finissons cet Article par le Caractère,
que

que Mr. Gordon fait d'Auguste: „ Il avoit,
„ dit-il, du sens & de l'habileté, mais moins
„ de courage, que de capacité, moins de ca-
„ pacité que de bonheur, & son bonheur a été
„ inférieur encore à la gloire, qu'il a acquise,
„ parce qu'il doit sa gloire à la flatterie autant
„ pour le moins, qu'à la fortune, qui l'a tou-
„ jours favorisé. C'étoit un homme artifi-
„ cieux, & non pas un grand Genie; il savoit
„ adroitement faire usage de l'habileté des au-
„ tres pour arriver à son but; & il avoit assez
„ d'esprit pour se laisser conduire par ceux, qui
„ en avoient plus que lui. Il ne forma jamais
„ tout d'un coup un vaste plan, il régloit
„ ses desseins & ses vûes selon les tems & les
„ circonstances; on ne peut pas dire qu'il ait
„ su se rendre maître de la fortune, mais
„ c'est elle, qui l'a, pour ainsi dire, conduit
„ par la main. Dans les tems où la République
„ florissoit encore, il n'auroit fait qu'une très-
„ petite figure; s'il eût été dans les circonstan-
„ ces de César, & qu'il eût eu les mêmes
„ desseins il y auroit certainement échoué. Il
„ n'avoit pas l'esprit sublime de César, ce
„ brillant d'un parfait Guerrier, cette libera-
„ lité immense & cette forte Eloquence; car
„ l'Eloquence d'Auguste, qui étoit douce &
„ aisée, étoit bien différente de ce torrent, de
„ cette force de Discours, qui entraîne la
„ multitude, & qui est si nécessaire pour agi-
„ ter ou pour adoucir des Esprits Républi-
„ cains: & il n'y a pas d'apparence non plus,
„ qu'Auguste eût seulement pensé à tenter,
„ ce

„ ce que César executa. On peut même
 „ croire que les Vices du Dictateur eurent
 „ plus de charmes pour le Peuple, que les
 „ Vertus d'Auguste. César s'applanit le che-
 „ min au Throne; Auguste le trouva tout ap-
 „ plani, ou s'il y rencontra des difficultez, il
 „ fut aidé à les surmonter par des Gens d'un
 „ Genié supérieur au sien, qu'il recompensa
 „ avec la dernière & la plus basse ingratitude,
 „ il exerça même sa cruauté contre ceux à qui
 „ il avoit les plus grandes obligations; & il
 „ fit plusieurs choses, que le grand cœur de
 „ César auroit dédaigné. Un grand Genie ne
 „ se plait jamais à commettre de petits cri-
 „ mes, quoique pour en commettre de grands
 „ on n'ait pas toujours besoin d'un Esprit
 „ fort élevé.

On donnera dans le Journal prochain la
 suite de cet Extrait.

ARTICLE IV.

LETTRE de *M. de SAINT HYACIN-
 THE à M. de LA MOTTE*, touchant un
 Ecrit de *M. de SAINT PIERRE* sur l'O-
 rigine du Droit & des Devoirs.

MONSIEUR.

VOilà un petit Ecrit que M. le Comte de
 VERTEILLAC m'a remis de la part de
 M. l'Abbé de SAINT PIERRE. Je ferois
 tort

Ort au Public que de garder pour ma seule Instruction une chose qui peut si utilement servir à celle de tout le monde, on ne peut traiter une matiere plus importante, ni le faire d'une maniere plus claire ni plus précise, on y reconnoit bien la main d'un homme qui n'a jamais eu pour but que ce qui pouvoit contribuer au bonheur de la Société humaine & par consequent à celui de chacun des individus qui la composent, l'un suit de l'autre. Vous verrez aussi, MONSIEUR, que cet Ecrit est relatif au grand projet que s'étoit formé HENRI IV. pour le bien general de l'Europe & peut-être pour celui du Monde entier. Projet dont Mr. l'Abbé de SAINT PIERRE a si bien démontré la sagesse, pour ne pas dire la nécessité, par les avantages qui, resulteroient de son execution. Comme il est important que les choses qui d'abord paroissent impossibles à cause de leur excellence ne se perdent pourtant pas de vuë, afin que se familiarisant avec elles l'impression de la nouveauté qui leur est contraire s'efface. Il est doublement convenable que ce petit Ecrit soit publié. Il contribuera non seulement à l'utilité particuliere de ceux qui le liront, il servira encore à rapeller dans l'esprit l'importance des choses que M. l'Abbé de SAINT PIERRE a soutenues dans son *Traité des Moyens de conserver une Paix perpetuelle*. Je vous supplie donc, MONSIEUR, de vouloir bien le faire mettre dans quelque Journal & si cela se peut dans la *Bibliothèque Raisonnée* de Mrs. WETSTEIN & SMITH.

370 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

Continuez-moi toujours l'honneur de votre Amitié, je ne cesserai jamais d'être, MONSIEUR, avec un devouement plein de la plus parfaite estime votre très-humble & très-obéissant serviteur.

SAINT HYACINTHE.

A Paris le 7. Fevr. 1732.

ORIGINE DU DROIT, ORIGINE DES DEVOIRS.

Nous comprenons facilement qu'entre les hommes, qui contestent & qui sont dans une même Société, dans un même Roiaume, l'un a droit de demander telle chose & que l'autre a tort de la refuser, c'est que nous supposons quelque Loi, quelque convention soit écrite soit non écrite, qui donne ce droit au demandeur.

Nous voyons même, que son droit est non seulement réel, mais que par le Jugement des Juges & par la supériorité de leur force, ce droit réel se change en possession réelle malgré les oppositions du défendeur, nous disons même avant le Jugement, que l'un a droit & que l'autre a tort.

Mais entre deux Nations, entre Rome & Carthage, qui sont en contestation sur la réparation d'un dommage, si on ne suppose ni convention, ni Loi, il semble d'abord, que l'on ne puisse pas dire, Rome a droit de de-
man-

mander reparation, Carthage a tort de la refuser, on le dit pourtant & avec fondement.

Il faut donc, qu'il y ait ou une convention ou une Loi qui soit également connue des Romains & des Carthaginois & très-avantageuze aux deux parties quoi qu'il n'y ait entre ces deux Nations, ni Juges pour ordonner la reparation, ni pour en faire l'estimation, ni superiorité de force dans les Juges pour faire executer leur jugement malgré la resistance des Carthaginois.

Entre deux Souverains celui qui est inferieur en force & vaincu peut avoir tout le droit de son côté, tandis que le victorieux superieur en force peut avoir tout le tort du sien, car le droit ne depend point du succès des armes: il n'y a personne qui ne sente la vérité de cette proposition.

Le Souverain, qui a reçu du Souverain son voisin une ofanse, une injure, un tort, un dommage, est en droit de se plaindre de cette ofanse, de ce dommage, il est en droit d'en demander une reparation ou dedomagement à l'ofenseur.

Mais de quelle Loi le Souverain ofansé tire-t-il le droit de sa plainte, le droit de sa demande? Car pour fonder un droit il faut ou une Loi connue ou une convention que chacun est intéressé d'observer; or quelle est cette Loi connue à ces deux Souverains? Quelle est cette convention si avantageuze à tous? La voici en forme de Loi.

Ne faites point contre un autre ce que vous.

372 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

ne voudriez point qu'il fit contre vous si vous étiez à sa place & s'il étoit à la vôtre.

Telle est la premiere de toutes les Loix, qui est connue de tous les hommes parce qu'elle leur est dictée par leur propre intérêt & nous supposons qu'ils doivent le connoître puisque le but de toutes leurs actions c'est leur intérêt ou leur bonheur, intérêt de la conservation de leur vie, intérêt de la conservation & de l'augmentation de toutes leurs sortes de biens, intérêt de la cessation ou de la diminution de toutes leurs sortes de maux.

Je vois de l'équivoque dans ces termes, dont se servent les Auteurs, *Droit Naturel, Droit des Gens, Droit Public*, mais tout droit contre un autre tire son origine de cette premiere Loi.

C'est de cette Loi generale dont on peut deduire toutes les autres Loix generales & particulieres qui sont entre tous les hommes, soit qu'ils vivent en Société, sous une police perpetuelle & sous un arbitrage permanent, soit qu'à faute d'arbitrage permanent ils vivent en guerre ou actuelle ou prochaine.

Ainsi on peut dire, que l'origine du Droit entre Souverain & Souverain, c'est cette premiere Loi & que l'origine de cette Loi elle-même c'est leur intérêt mutuel.

Abstine a malo, ne faites mal à personne, ne faites point d'injustice de peur de déplaire à l'Etre souverainement juste & de peur d'en être puni dans la seconde vie, ainsi rendez tout ce que vous devez, biens, services, complaisances, politesses, vous pouvez demander tout ce qui
vous

vous est deu, mais ne demandez rien de plus ; voilà le commandement de la Justice naturelle, de la Raizon Religieuze ou de la Religion raisonnable,

Fac bonum.

Faites pour un autre ce que vous voudriez qu'il fit pour vous si vous étiez à sa place & s'il étoit à la votre en conservant la Justice que vous vous devez à vous même & à tous les autres & le tout pour plaire à l'Etre souverainement bienfaisant & pour en obtenir le Paradis dans la seconde Vie.

Voilà le conseil de la Bienfaisance Religieuze & de la Religion naturelle & raisonnable.

Le caractère de la bienfaisance est de rendre plus que l'on ne doit, biens, services, soins, politesse, complaisance & de n'exiger pas tout ce qui nous est deu.

La patience, l'indulgence, le pardon des ofenses, ce sont les principales parties de la bienfaisance & c'est à la bienfaisance Religieuze que l'Etre souverainement bienfaisant a sagement attaché les grandes recompenses de la Vie future.

Cette Loi & ce Conseil sont non seulement pour chaque Souverain, mais encore pour chaque homme en particulier ; il est deu au simple Citoyen, au Magistrat, au Roi par les autres hommes & de leur côté le Roi, le Magistrat, le Citoyen le doivent aux autres hommes & s'ils veulent être bienfaiteurs, il faut

374 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

qu'ils soient plus que justes envers leurs inférieurs, envers leurs pareils & envers leurs supérieurs.

Dans la pratique parfaite de ces deux vertus, Justice & Bienfaizance, consiste non seulement toute la perfection des mœurs du particulier mais encore toute la perfection du bon Gouvernement du Souverain, cela seroit facile à developper & à demontrer, mais quant à present je me borne à montrer dans ce petit Memoire que tout le droit entre Souverain & Souverain derive uniquement de la premiere • Loi & que cette premiere Loi derive elle-même uniquement de leur mutuel intérêt.

C O N S E Q U E N C E I.

Si le Souverain, qui a reçu une ofense, un dommage, est en droit de se plaindre & de demander un dedomagement, l'ofenseur a tort de refuser le dedomagement.

C'est que refuser à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'il vous refusât s'il étoit à votre place de plus puissant & si vous étiez à la sienne de moins puissant, c'est aller contre la premiere Loi, *Ne faites point contre un autre &c.*

C O N S E Q U E N C E II.

Un Souverain, qui n'exécute point sa promesse, est injuste, il contrevient à la premiere Loi, *Ne faites point contre un autre &c.* Car voudroit-il qu'un plus puissant lui manquât de
pa-

Avril, Mai & Juin 1732. 375

parole? Il pourra peut-être par la superiorité de ses forces se dispenser de tenir sa promesse, mais il n'en sera pas moins injuste.

C O N S E Q U E N C E III.

Vous plus puissant, qui refusez l'arbitrage & qui ne voulez decider votre contestation que par la superiorité de force vous êtes évidemment injuste, vous contrevenez évidemment à la premiere Loi, *Ne faites point contre un autre &c.* Car enfin si le Souverain votre voisin étoit à votre place, c'est-à-dire, dans la superiorité de puissance & vous à la sienne, c'est-à-dire le moins puissant, voudriez vous qu'il refusât tout arbitrage & que la superiorité de force decidât uniquement de la Justice & du bon droit des parties?

C O N S E Q U E N C E IV.

Le Souverain qui contrevient aux droits de liberté & de sureté qui sont en usage à l'égard des Ambassadeurs d'un autre Souverain est injuste parce qu'il agit contre la premiere Loi, *Ne faites point contre un autre &c.* Car voudroit-il que ses voisins contrevinssent à ces uzages à l'égard de ses propres Ambassadeurs?

Quelques particuliers ont fait de protocoles sur les traitemens des Ambassadeurs, ce sont des consequences de la premiere Loi & de l'intérêt mutuel, mais comme plusieurs de ces consequences ne paroissent pas assez liées

376 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

au principe il seroit à souhaiter que les Princes eux mêmes convinssent de ces Regles & de ces protocoles, qui regardent leurs Ambassadeurs, car tous ne voient pas également ce qui fuit & ce qui ne fuit pas de la premiere Loi ou de leur intérêt mutuel; or les conventions pourroient le decider.

Ces conventions ou ces regles de convention pourroient s'étendre à tous les principaux Articles de ce que l'on peut appeller *Droit des Gens* & prevenir ainsi beaucoup de sujets de mecontentement entre voisins.

Qu'on me propose tous les Articles que l'on croit être du droit entre Souverain & Souverain s'ils sont justes & raisonnables ils seront tous des conséquences de la premiere Loi, c'est-à-dire, de leur intérêt mutuel.

Nous avons donc un principe pour juger avec certitude entre deux contestans qui sont en Société permanente de quel côté est le Droit, la Justice, la Raizon, & de quel côté est le tort, l'injustice, la déraison si nous pouvons connoître qui est celui, qui contrevient à la Loi, *Ne faites point contre un autre &c.*

C'est précisément le même principe avec lequel nous pouvons juger aussi avec certitude entre deux contestans Souverains ou entre deux Chefs de Famille en non Société permanente, de quel côté est le Droit, la Justice, la Raizon & de quel côté est le tort, l'injustice, la déraison & lequel des deux contrevient à la premiere Loi.

Voilà par où ces deux especes de contestans si differens ont de la ressemblance, ils ont tous
qua.

quatre la même Loi, mais il y a une prodigieuse difference entre eux sur l'exécution de cette premiere Loi.

Car les uns ont le bonheur d'avoir des Juges, incomparablement plus puissans que chacun d'eux qui empêchent l'ofansé de tenter la voye des Armes, voye, qui coute beaucoup plus que ne vaut la contestation & dans laquelle le plus fort même met souvent au hazard non seulement ce qui est en contestation, mais encore le reste de ses biens & même sa vie.

Les Juges decident pour toujours de quel côté est le droit & avec leur autorité qui vient de la grande superiorité de force ils font exécuter la Loi & la font exécuter pour toujours & sauvent ainsi aux contestans leurs biens, leurs depanses, leurs inquietudes & tous les malheurs de la guerre.

Au lieu què les deux Souverains contestans faute de convenir d'une Société ou d'une Police perpetuelle, faute de convenir d'un arbitrage permanent entre quinze ou vint Souverains pareils qui puissent ére tour à tour Juges des contestations les uns des autres, se trouvent dans la malheureuze nécessité de chercher une decision - provisoire de leurs contestations dans la voye ruïneuze de la guerre, qui peut bien avoir des Trêves, mais qui réellement ne decide rien pour toujours parce que la guerre faute d'arbitrage permanent peut toujours recommencer & en effet recommencer toujours.

Ainsi l'on voit que le droit, qui n'est ni reconnu par des arbitres, ni soutenu par la grande supériorité de forces de ces arbitres peut bien être un droit réel pour un des contestans, mais c'est un droit inutile pour lui s'il est le moins puissant tant qu'ils ne seront point en arbitrage permanent.

Un Athénien remercioit Solon de ce qu'il avoit donné des Loix justes & avantageuses à ses compatriotes, *Si je dois être remercié (dit Solon) ce n'est pas de leur avoir donné des Loix justes, c'est d'avoir intimement uni la force avec la justice.*

Or voilà l'effet de la Police, les Juges des-intéressez découvrent facilement la justice & la font exécuter par supériorité de force, chacun possède toujours tranquillement ce qu'il possède & ce dont il a été mis en possession par les Juges, au lieu que dans l'état d'impolice chacun se faisant Juge dans sa propre cause, de deux contestans il y en a toujours un injuste & celui qui a le droit l'a inutilement s'il ne veut tout risquer & dépenser beaucoup plus que ne vaut la chose contestée & n'avoir même jamais sûreté de posséder toujours & tranquillement ce qu'il a conquis.

Cette première Loi est la source & l'origine de tous les devoirs de la vie, car enfin quiconque ne rend pas à un autre ce qu'il lui doit de services, de politesse, de déférence, d'obéissance, de bienfaits, de prévenance, de biens, de bons offices, &c. celui là contrevient à son propre intérêt, car voudroit-il que ceux
qui

qui lui doivent ou services ou biens, ou obéissance, ou bons offices, &c. ne lui rendissent pas tout ce qu'ils lui doivent, toutes les espèces de dettes ou de devoirs?

De là il suit, qu'il est presque impossible qu'un Fils puisse jamais faire autant pour son Pere & pour sa Mere qu'ils ont fait pour lui dans son Education & dans son Etablissement.

Il n'y a personne qui ne convient que si tous les hommes d'une Société étoient justes & bienfaizans tous les citoyens n'en fussent incomparablement plus heureux : pourquoi donc de ce nombre prodigieux de ceux qui en conviennent y en a-t-il si peu qui soient justes & bienfaizans.

C'est qu'ils en conviennent dans des intervalles de raison, intervalles courts, ils ne s'en souviennent plus dans les intervalles des passions, d'avarice, d'ambition, d'amour, de coléré, intervalles très-longs sur tout dans la jeunesse ou les sentimens sont si vifs qu'ils ne permettent pas à l'ame d'écouter la Raizon qui prévoit la fin prochaine des plaizirs & la longue durée des déplaisirs.

Mais ceci doit être traité séparément, il me suffit quant à present d'avoir fait sentir l'origine du droit & des devoirs dans la premiere Loi, en attendant que je puisse selon les occasions en tirer quelques nouvelles consequences importantes de ce nombre prodigieux que l'on en peut tirer.

ARTICLE V.

La VIE DE MAHOMED, avec des Reflexions sur la Religion Mabometane, & les Coûtumes des Musulmans, par Mr. le Comte de BOULAINVILLIERS. A Amsterdam chez P. Humbert & Fr. Changuion 1731. 8. pp. 442.

La VIE DE MAHOMET traduite & compilée de l'Alcoran, des Traditions authentiques de la Sonna, & des meilleurs Auteurs Arabes, par Mr. JEAN GAGNIER, Professeur en Langues Orientales à Oxford. 2. Voll. A Amsterdam chez les Wetsteins & Smith 1732. 12. pp. 460. pour le 1. vol. & 413. pour le 2. sans la Préface & l'Index,

Comme il y a déjà quelque tems qu'on a publié la Vie de Mahomet, composée par le Comte de Boulainvilliers, & continuée par un Anonyme, nous n'aurions pas pensé à en donner une idée au Public, si celle que vient de faire paroître Mr. Gagnier, en nous donnant la curiosité de les comparer, ne nous eût engagé à mettre nos Lecteurs en état de juger ce qu'ils doivent penser de l'une & de l'autre. Ces deux Auteurs en travaillant sur le même sujet l'ont fait avec des vues si différentes, & l'ont traité d'une manière si opposée que s'ils se rencontrent quelquefois dans le récit des mêmes faits, il est rare du moins qu'ils

en

en fassent le même usage ; & jamais peut-être deux Ecrivains n'ont-ils moins pensé à se copier, en se proposant d'écrire la même Histoire.

Pour juger de la nature de leurs Ouvrages, il n'est question que de savoir comment l'un & l'autre s'en sont acquitez. Mr. le Comte de *Boulainvilliers* hors d'état de consulter les originaux, comme il nous l'apprend (a) lui-même, & forcé de recourir aux Auteurs Modernes pour s'instruire des faits qui devoient faire le sujet de son Histoire, n'ose pas tant nous la proposer comme l'*Objet de l'Instruction publique*, que comme une matiere propre à l'amusement de sa Vieillesse (b). On y sent un peu le Vieillard en-effet, qui moralise à perte de vuë, & qui s'épuise tellement en reflexions, qu'on voit bien que ce n'est pas tant la Vie de Mahomet qu'il a voulu écrire, que d'en prendre seulement occasion de faire une satire du Christianisme, & l'Apologie de ce prétendu Prophete. Car à l'égard des faits ils y sont en si petit nombre, & on y trouve si peu d'exactitude, qu'à la reserve du dernier Livre qu'un Anonyme a ajoûté aux deux autres on auroit peine à trouver dans cette Vie de Mahomet rien qui eût rapport à son titre.

Mr. Gagnier a fait précisément le contraire. Son habileté dans les Langues Orientales & dans l'Arabe lui ayant fourni les moyens de s'instruire dans les Auteurs Originaux de tout

(a) P. 8. (b) Ibid.

382 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

tout ce qu'ils rapportent de Mahomet ; peu de choses ont échappé à son exactitude , & son Histoire est un enchainement de faits , où à peine se trouve-t-il la moindre place pour quelque reflexion. Mr. de *Boulainvilliers* a écrit en Politique, & Mr. *Gagnier* en Savant. Celui-ci n'a eu en vûe que l'Histoire, celui-là n'a cherché dans les faits que dequoi faire valoir ses maximes. L'un a écrit en Chrétien , & l'autre en Philosophe. L'un tire son merite de son exactitude , & l'autre de son esprit. Le Comte cherche à plaire, & le Professeur à instruire. Le premier nous a donné un Roman de son invention , & cè qu'il peut y avoir de Romanesque dans le second est tout de l'invention des Ecrivains qu'il a suivis non de la sienne. En un mot l'un est Auteur, & l'autre est Historien. C'est cè que Mr. *Gagnier* nous avouë ingenuement lui-même , lors qu'après avoir dit , que la Vie de Mahomet par Mr. de *Boulainvilliers* est plutôt un Roman qu'une Histoire (a), on m'objectera, ajoute-t-il , que celle que je donne aujourd'hui n'est pas moins Romanesque que celle de Mr. de *Boulainvilliers*. J'en tombe d'accord, elle l'est même encore plus, si l'on veut ; mais il y a cette difference que je n'y ai rien mis du mien que l'ordre & l'arrangement des materiaux , pour composer cette Histoire , qui est presque toute tirée des monumens authentiques de l'Alcoran au lieu que Mr. le Comte y a mis presque tout du sien.

C'en

(a) Préf. p. 39.

C'en est assez pour donner une idée generale de ces deux Histoires, & l'on trouvera dans le récit que nous allons donner des principaux événemens de la Vie de Mahomet dequoy confirmer le jugement que nous venons de porter de ceux qui l'ont écrite.

Elle est precedée dans l'Ouvrage de Mr. Gagnier d'une Introduction divisée en deux Parties, dont la premiere traite avec beaucoup d'exactitude de l'origine des Arabes, & la 2. de la Genealogie de Mahomet, qu'il fait remonter selon les Auteurs Arabes jusqu'à Abraham par Ismael, & par une suite de generations, dont nous n'avons d'autre certitude que la garantie des Ecrivains qui la rapportent. Mr. de Boulainvilliers dans la sienne a employé tout le premier Livre qui fait presque la moitié de son Histoire à nous donner une description de l'Arabie & des mœurs des Arabes, de la Ville de Medine & de celle de la Mecque & de son Temple, dont un simple plan nous eût donné une Idée plus intelligible que le long récit qu'il nous en fait, accompagné de reflexions sur la Religion Mahometane, qu'il ne tient pas à lui que nous ne regardions comme plus raisonnable & mieux concertée que la Religion Chrétienne. Aussi selon lui les Arabes (a) *prevenus pour les notions simples & ennemis déclarés de toute contradiction réelle ou apparente, & ne pouvant d'ailleurs comprendre les dogmes, dont la Religion Chrétienne est embarrassée, voyant que*
ces

(a) Boulainv. pag. 128.

384 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE;

ces mêmes dogmes étoient contestez par différent partis, il les rejetterent comme des erreurs grossières. D'ailleurs la perfection de la Morale Chrétienne, qui resserre l'usage des plaisirs, revoltait ces peuples, qui croient que la Nature les a plutôt établis pour son propre sentiment, que pour l'usage de ceux qui en jouissent. Avec de tels préjugés il leur étoit impossible d'accorder la concession gratuite d'une faculté bizarre, inquiète, & qui met tout l'homme en mouvement avec la défense de l'employer selon le goût qui en est conséquent. C'est ainsi, ajoute le Comte, que Mahomet a depuis combattu la Doctrine Chrétienne, & donné des principes qui couvrant les principales difficultés renfermées dans ce précepte de la Morale, à l'égard des plaisirs, concilient la puissance de la Nature avec la Loi. Peut-être que tout le monde n'entendra pas aussi bien que Mr. le Comte comment la Nature, qui certainement est une chose fort vague, a établi des plaisirs pour son propre sentiment plutôt que pour l'usage de ceux qui en jouissent; & ne trouvera rien de bizarre dans la concession d'une faculté sans la liberté d'en user selon le goût qui en est conséquent, à moins que de vouloir justifier par cette liberté tous les adulteres, les incestes, & les debauches les plus énormes. Mais comme ces reflexions ne sont que sur le compte de Mahomet, il ne faut pas croire que Mr. de Boulainvilliers en les lui prêtant se soit obligé par là à les justifier.

Nous ne croyons pas devoir nous arrêter à tout ce que rapporte Mr. Gagnier d'après les
Au-

Auteurs Arabes des Ancêtres de Mahomet, où nous ne trouvons rien de plus singulier que cette (a) *lumière prophétique qui étoit empreinte sur leur face, sans qu'on sâche pourtant de quelle Religion ils étoient; & la passion singulière qu'inspira pour soi Abdollah Pere de Mshomet à toutes les filles de son Païs, dont l'on compta 200 (b) qui moururent par la tristesse & le chagrin qu'elles eurent de ce qu'il les avoit négligées pour leur preferer Amenab, destinée par la Providence à être la Mere du Prophete, qui selon Mr. de Boulainvilliers est l'instrument dont Dieu a voulu se servir (c), pour faire perir & confondre les mauvais Chrétiens de l'Orient, qui desoloient la Religion par leurs divisions & leurs animositez reciproques; 2. pour renverser les trophées des Romains & des Grecs; 3. Pour soumettre les Persans, & enfin pour porter la connoissance de l'Unité de Dieu depuis l'Inde jusqu'à l'Espagne, & y détruire tout autre culte que le sien. Mais si sur ce dernier point tel a été le dessein de Dieu, il faut supposer que cette vérité importante étoit ou ignorée ou combattuë par le Christianisme. Car s'il y avoit des idolâtres à combattre dans les Indes, nous ne voyons pas que dans l'Asie ou dans l'Europe le Mahometisme se soit établi sur d'autres ruïnes que sur celles des Chrétiens.*

Quoi qu'il en soit, ce prétendu Prophete destiné

(a) *Gagn. T. I. pag. 27.* (b) *Ibid. pag. 66.*

(c) *Boulainv. pag. 177.*

tiné à de si grandes choses naquit à la Mecque l'an de Jesus-Christ 571. selon Mr. de Boulainvilliers, & selon Mr. Gagnier l'an 369. de l'Ere vulgaire, & ce ne fut pas sans de grands prodiges selon les Auteurs Arabes. (a) Il naquit circoncis, & les Vaisseaux ombilicaux compéz. - Dès qu'il fut sorti du ventre de sa Mere, il se jetta à terre adorant Dieu, & élevant ses doits en haut. Il sortit avec lui en naissant une lumière qui éclaira tous les Châteaux de Syrie. Il parla dès le berceau. Au moment de sa naissance les idoles furent renversées. Les Demons furent precipitez du hant des Etoiles. Le feu Sacré des Perses fut éteint tout à coup. Les eaux du Lac Sawa furent taries. Le Palais du Roi Cosroès fut fendu par un tremblement de terre. Ces miracles sont surprenans. C'est dommage que Mahomet lui même n'en ait rien su. Car il n'eût pas manqué de nous en instruire dans son Alcoran; où attentif à ne rien omettre de ce qui pouvoit servir à établir sa Mission il n'eût pas négligé de nous informer de ce que ses Sectateurs nous en ont produit comme autant de preuves.

L'Enfance de Mahomet ne fut pas moins miraculeuse que sa naissance, si nous en croyons les Docteurs Arabes, & pour n'en donner qu'un exemple, on ne sauroit lire sans surprise ce qui lui arriva, lors qu'étant aux champs pour faire paître des troupeaux dans un lieu écarté, (b) deux Anges sous la forme de
deux

(a) Gagn. T. 2. p. 386. T. 1. p. 79. (b) Gagn. T. 1. p. 82.

deux hommes vêtus de blanc se présenterent portant un grand bassin d'or plein de neige, & après avoir tiré Mahomet à part le concherent par terre, lui fendirent le ventre, lui ouvrirent ensuite la poitrine & en tirèrent une certaine tache noire, après quoi ils lui laverent le corps avec cette eau de neige, lui remplirent le ventre de lumière & l'ayant renfermé & rejoint proprement, ils le laisserent parfaitement guéri. Mr. Gagnier nous dit que par cette tache noire les Docteurs Mahometans entendent le peché originel. C'est dommage que les Théologiens du Concile de Trente l'ignorassent; ils n'auroient pas été si embarrassés à définir en quoi consiste la nature de ce peché. Quelques Ecrivains ont cru, que c'étoit cette Histoire qui avoit donné occasion de croire que Mahomet avoit été attaqué d'Epilepsie; mais quelque chose que ce soit qui ait pu donner lieu à cette opinion, Mr. Gagnier soutient qu'elle est sans fondement, & qu'il n'y en a aucune trace dans ces Auteurs Arabes.

Mahomet qui dès les premiers mois de sa vie avoit perdu son Père, & qui perdit aussi fort jeune sa Mère à qui la nourrice l'avoit remis, passa sous la tutelle de son Grand-Père qui l'aima si tendrement, qu'il le preferoit à tous les autres Enfans. Etant mort lui-même fort âgé, Abu-Talb son Oncle devint son Tuteur. (a) On sait fort peu de choses de sa premiere jeunesse, & Mr. de Boulainvilliers qu'il

(a) Boulainv. pag. 216.

Mr. Gagnier, qui n'en savoit pas tant sur l'Article, ne fait faire au Prophète que deux Voyages en Syrie, l'un avec son Oncle Abutaleb, sous lequel *il fit ses premieres armes*, & l'autre en qualité de facteur d'une riche veuve de la Mecque, qui le jugea propre à l'aider dans son commerce, & assez fidele pour pouvoir s'en reposer sur lui avec confiance. Ces deux Voyages furent mêlez d'Avantures & de Miracles; & le second se termina par le Mariage de la Veuve Khadigjia, qui (a) *éprise d'Amour pour lui*, comme il l'étoit pour elle, obtint aisément son consentement. Il ne fut pas en effet besoin de grandes sollicitations. Mahomet étoit d'un temperameht naturellement amoureux, & la fortune que lui presentoit la Veuve l'eût peut-être même tenté, quand il eût été moins tendre. *Il s'acquita de tous les devoirs d'un bon mari*, & travailla à donner des Enfans à son épouse, qui quoi qu'agée de 40. ans ne laissa pas que d'en avoir de lui plusieurs. Mr. de Boulaïnviillers n'en compte (b) que 5. mais Mr. Gagnier en nomme 8. (c), savoir 4. Garçons qui moururent tous en bas âge, & 4. Filles, qui furent toutes mariées. Ce furent là tous les Enfans de Mahomet à la reserve d'un Fils (d) qu'il eût d'une Concubine, & qui mourut aussi en bas âge. Mais il eût beaucoup plus de Femmes que d'Enfans. Car les plus moderez lui en donnent 15. sans compter les Concubines qu'on

(a) Gagn. Tom. I. pag. 101. (b) Boulaïnvi. pag. 249.

(c) Gagn. Tom. I. pag. 103. (d) Ibid. Tom. II. pag. 136.

qu'on fait monter jusqu'au nombre de onze. C'est plus qu'il n'est permis à ses Sectateurs d'en avoir, puisque la Loi ne leur en accorde que 4. (a) Mais c'étoit un des Privileges du Prophete d'en avoir autant qu'il lui plairoit, & ce Privilege lui avoit été confirmé de la bouche de Dieu même. (b) Il lui étoit même permis, & sans doute aussi à lui seul de baiser une Femme le jour du jeûne, s'il se sentoit pressé par la force de sa convoitise, & d'avoir à faire avec elle; aussi bien que de regarder les Femmes étrangères, & de se retirer secrètement, à l'écart avec elles. Un Privilege si special montre bien la distinction que Dieu faisoit du Prophete; & il eût eu grand tort de ne pas faire valoir un si beau droit. Quelques esprits chagrins en ont cependant paru un peu scandalisez. Mais Mr. de Boulainvilliers a eu soin (c) de faire son Apologie sous le nom des Interprètes de l'Alcoran, en condamnant inpitoyablement l'idée absurde que les hommes s'étoient faite d'une vertu de continence inutile; & en remarquant que les superstitions Chrétiennes ayant depeuplé le monde d'une Partie de ses habitans des deux sexes pour faire habiter des Deserts & des Monasteres, & frustrer la Nature de la posterité qu'elle en devoit attendre, il étoit nécessaire qu'un Prophete appelé pour ouvrir les yeux de tous les hommes, & leur faire connoître la véritable Vertu, pratiquât lui-même en ce genre quelque chose d'ex-

(a) Gagn. Tom. II. pag. 327. (b) Ibid. pag. 323.

(c) Boulainv. pag. 261.

d'excessif. Si l'Apologie paroît singulière à quelques-uns, il faut se souvenir que Mr. de Boulainvilliers ne parle ici que par la bouche des Interprètes de l'Alcoran.

Pour revenir à la suite des actions de Mahomet, il y avoit déjà près de 15. ans que ce prétendu Prophète étoit marié, lors que dans une vision nocturne il reçut enfin sa Mission, qui consiste (a) à établir la Loi de Dieu, & à abolir les Loix anciennes, c'est-à-dire, à extirper l'Idolatrie, car il n'étoit pas chargé d'abolir entièrement le Judaïsme & le Christianisme, il devoit seulement les reformer & les réduire à la forme de l'Islamisme ou de la véritable & ancienne Religion, qu'Abraham & les Prophetes avoient suivie. Mahomet étoit âgé de 40. ans lors qu'il reçut cette Mission de l'Ange Gabriel, qui fait une grande Figure dans le reste de cette Histoire. Khadigja sa première Femme qui vivoit encore reçut cette nouvelle avec beaucoup de satisfaction, & assura Mahomet qu'il seroit certainement le Prophète de sa Nation. Aussi fut-elle la (b) première Profelyte de cette nouvelle Religion. Elle fut suivie d'Ali, Cousin de Mahomet & de quelques autres, mais en assez petit nombre, & il falut plusieurs années pour vaincre les oppositions que ses propres compatriotes formèrent à la propagation de sa nouvelle Doctrine, aussi-tôt qu'il voulut manifester sa vocation (c). Ce ne fût que trois ans après

(a) *Gaz.* Tom. I. pag. 105. (b) *Ibid.* pag. 107.

(c) *Ibid.* pag. 113.

après sa Mission qu'il reçut de l'Ange Gabriel l'ordre de la déclarer, ce qu'il fit dans un festin où il avoit plusieurs de ses proches & de sa propre Tribu.

Mais la déclaration qu'il en fit ne réussit pas comme il l'avoit espéré ; & le premier fruit qu'il en tira fut (a) de faire proscrire par ses compatriotes tous ceux qui embrasseroient cette nouvelle Doctrine. Cela n'ébranla pas ses premiers Disciples, qui plutôt que d'y renoncer prirent le parti de se retirer en Ethiopie, où ils trouverent un azyle assuré contre la persécution, & la liberté d'y servir Dieu selon leurs lumières. Cette violence contre quelques-uns de ses Disciples n'empêcha pas que le nombre n'en augmentât, & que Mahomet ne s'associât quelques-uns de ceux qui lui avoient été le plus opposés. Mais cela ne fit qu'augmenter la haine de ses ennemis, qui après avoir persécuté ses Disciples voulurent enfin le perdre lui-même, & y eussent peut-être réussi sans la protection de son Oncle Abu-Taleb qui quoi qu'ennemi de sa Religion ne laissoit pas que de prendre sa défense.

Cependant les nouvelles persécutions qui s'éleverent contre Mahomet le remplirent de crainte. (b) *La Sueur lui degoutoit du corps grosse comme des perles*, & enfin il tomba en défaillance, & auroit tout à fait succombé à sa douleur, si l'Ange Gabriel n'étoit venu pour le consoler & le fortifier. Animé par un tel se-

cours

(a) *Ibid.* pag. 119. (b) *Ibid.* pag. 141.

touts il reprit courage & cité devant Habib il resolut de comparoitre & de soutenir avec fermeté la cause de Dieu & la sienne propre. Le Ciel même se déclara hautement en sa faveur; & comme pour justifier sa Mission on lui demandoit quelque prodige, il consentit à operer le plus étrange, dont on ait jamais entendu parler. Car à peine eut-il commandé à la Lune, qu'obéissant à son ordre, (a) *elle sauta du Ciel d'un plein saut sur le Temple de la Mecque, & qu'après en avoir fait 7. fois le tour & s'être prosterné devant, elle se tourna devant le Prophete à qui elle fit une profonde reverence & un compliment fort gracieux. Puis étant entrée par sa manabe droite elle sortit par la gauche, après quoi elle vint par la gauche & ressortit par la droite. Ensuite se fourant subtilement par le collet de sa robe elle descendit tout du long jusqu'à la frange d'en bas. Après quoi elle se fendit en deux moities égales dont l'une prit son essor vers l'Orient & l'autre vers l'Occident, jusqu'à ce que les deux moities s'approchant l'une de l'autre elles se rejoignirent ensemble, & que la Lune ayant repris son cours ordinaire, finit toute la Comedie par un nouveau compliment à Mahomet. Un Miracle si extraordinaire lui concilia l'estime & l'admiration de son Juge, qui se fit même Musulman, tandis que plusieurs de ses ennemis ne regardant tout cela que comme un enchansement & une sorcellerie n'en firent que plus animés contre lui.*

Ce.

(a) *Ibid.* pag. 177.

Cependant comme le nombre de ses Disciples augmentoit de jour en jour, à la faveur du credit qu'il se concilioit & d'un nouveau miracle, on obtint que le Decret (a) que ses Compatriotes avoient publié contre lui fût tout à fait abrogé. Il perdit alors son Oncle Abutaleb & sa Femme Khadigja qu'il remplaça par une autre, que son zèle pour la Doctrine de Mahomet avoit fait passer en Ethiopie pour éviter la persécution, qu'on avoit suscitée contre tous ses Sectateurs. Mais ce delassement domestique n'empêchoit pas Mahomet de penser à la propagation de sa Secte, & c'est à peu près à ce tems qu'on rapporte la conversion de la Tribu des Chazrégites (b), qui furent dans la suite ceux dont il se servit plus efficacement pour étendre son Royaume spirituel & temporel.

Chaque année de la Mission Prophetique nous présente de nouveaux objets. La 12. est memorable par le grand Miracle du Voyage que Mahomet fit en une nuit (c) de la Mecque à Jerusalem, & de là au plus haut des lieux: jusqu'à la distance de deux Arcs du Thron de Dieu. Ce Voyage est plein de merveilles dont nous ne pouvons exposer ici tout le détail. Mais les Docteurs Musulmans ne s'accordent pas entr'eux (d). S'il se fit corporellement ou spirituellement; si le prétendu Prophète vit Dieu des yeux de sa tête ou de ceux de

(a) *Ibid.* pag. 182. (b) *Ibid.* pag. 191.

(c) *Ibid.* pag. 196. & suiv. (d) *Ibid.* pag. 262.

de son cœur. Mais comme la multitude est toujours pour ce qu'il y a de plus merveilleux, tous les *Alfaquins* & les *Traditionnaires* tiennent qu'il vit Dieu des yeux de sa tête, & *Gjammabi* assure, que quiconque nie la réalité du Voyage en corps est aussi infidèle que celui qui nie le Texte de l'Alcoran. La décision est un peu sévère, puisque plusieurs bons Musulmans sont d'un sentiment opposé. Mais que ce soit en corps ou en esprit ç'a toujours été une grande distinction pour Mahomet d'avoir un accès si intime auprès de Dieu, & la faveur qu'a eu St. Paul d'avoir été enlevé jusqu'au 3. Ciel n'a rien de comparable à celle du prétendu Prophète, qui a pénétré jusqu'au 7. & a eu avec Dieu un commerce si intime, que ni Moïse, ni aucun des Prophètes ne peut se glorifier d'une pareille distinction.

La Relation de ce Voyage fut diversement reçue, & si elle lui attachait davantage ses Disciples, elle revolta aussi plus fortement ses ennemis, qui traitèrent de fable & de mensonge tout ce qu'il leur en raconta. Il eut beau pour en certifier la vérité leur en apporter différentes preuves, cela ne rallentit point leur fureur; mais cherchant de nouveaux prétextes pour le perdre, l'obligèrent enfin de s'enfuir (a) de la Mecque après s'être assuré de l'attachement des siens par des sermens réitérés de fidélité qu'ils lui firent. La fuite fut accompagnée de plusieurs prodiges, &

(a) *Ibid.* pag. 281.

& ceux qui étoient allez à sa poursuite furent obligez de ceder à la puissante protection de Dieu qui l'accompagnoit par tout, & donnoit un heureux succès à toutes ses entreprises. Il ne s'étoit pas cependant tellement reposé sur cette protection, qu'il n'eût pris aussi les mesures que lui suggeroit la prudence pour se soustraire à ses ennemis qui n'en vouloient à rien moins qu'à sa vie. Car averti de la conspiration formée contre lui, il fit coucher Ali dans son lit, apparemment sans y laisser son Epouse (a), passa au milieu des sentinelles accablées de sommeil, sur la tête desquels il jeta une poignée de poussière, comme pour aveugler ceux qui étoient si acharnez à sa perte.

Echappé ainsi à la poursuite de ses ennemis, il fit à Medine une entrée, qui fut pour lui comme une espèce de triomphe, & lors que le Chameau sur lequel il étoit monté fut arrivé à un certain endroit (b), cet animal s'arrêta & *fléchit les genoux* précisément à l'endroit où devoit être la grande Mosquée. Il fut reçu en Prophete par les habitans, & il se fit bientôt à Medine, un concours de prosélytes qui en fortifiant son parti étendirent aussi sa réputation & sa gloire. Jusque-là il s'étoit contenté d'une seule Femme, mais il crut que le Privilège Prophetique l'autorisoit à en augmenter le nombre, & comme jusque-là il n'avoit épousé que des Veuves, il crut devoir changer de methode en prenant une jeune Fille.

de

(a) *Ibid.* pag. 284. (b) *Ibid.* pag. 307.

de 7. ans (a) avec laquelle il consumma son Mariage lors qu'elle n'en avoit que 9. De savoir s'il n'eut point sujet de se repentir d'en avoir tenté l'aventure, c'est ce que nous n'osons affurer. Mais quelques galanteries qui eurent depuis sur le compte de cette même Femme ont laissé lieu à plusieurs de douter (b), si dans le Voyage où elle resta derrière pour rechercher un collier qu'elle devoit avoir perdu, elle n'avoit point encore perdu quelque autre chose. Le soupçon en fut grand, & le scandale encore plus grand ; & Mahomet n'eut besoin de rien moins que d'une révélation pour justifier l'innocence de son Epouse, & mettre son propre honneur à couvert. Ce fut aux dépens des accusateurs, mais ce n'étoit qu'à ce prix que le Prophète crut qu'il pouvoit reparer le scandale.

Nous n'avons jusqu'ici connu dans Mahomet qu'un Marchand & un Prophète ; mais à présent nous verrons en sa personne un Guerrier & un Conquerant. Ses premiers exploits furent contre les Koraishites, ou les habitans de la Mecque. Ils n'avoient cessé de le persécuter, depuis que son zèle contre l'Idolâtrie l'avoit fait regarder non seulement comme l'ennemi de la Religion établie, mais encore comme un perturbateur du repos public, qui pouvoit ébranler le Gouvernement. Mahomet étoit sensible aux violences qu'on lui avoit faites, & au mal qu'on avoit toujours des-

sein

(a) *Ibid.* pag. 303. (b) *Ibid.* pag. 449.

sein de lui faire. Mais animé par des vœux moins humaines que celles de la vengeance, la Religion fut toujours le prétexte de ses guerres; & s'il forma le dessein de faire des conquêtes, ce fut moins, à l'en croire, dans la vue d'ériger un Empire, que dans celle d'étendre le Culte de Dieu, & de travailler à la ruine de l'Idolâtrie. Ses succès en furent d'abord assez lents; mais les progrès en devinrent si rapides dans la suite, que l'on vit bientôt l'Orient & une partie de l'Occident fournis à ses nouvelles Loix, & devenir ou Sectateurs de sa Doctrine ou tributaires des Empires, auxquels cette Secte donna bientôt la naissance.

Mais avant que de porter plus loin ses armes, il crût devoir régler (a) le culte & les ceremonies de sa nouvelle Religion. Le point le plus important fut de fixer la partie du Monde vers laquelle les Musulmans devoient se tourner pour faire la priere. Mahomet avoit hésité si ce devoit être vers Jerusalem ou vers la Mecque. Mais le doute fut déterminé en faveur de cette dernière Ville par une revelation expresse. Une autre question aussi importante fut de régler la maniere d'appeler les peuples à la priere, & il falut une raison pour en décider. Le grand jeûne du Mois de Ramadhan fut aussi établi par Revelation expresse aussi bien que les (b) defenses du Vin & des jeux de hazard. Car jamais Prophete n'a en les revelations si en commande que Mahomet,

(a) *Ibid.* pag. 320. (b) *Ibid.* pag. 326.

met, & elles ne lui manquerent jamais au besoin. Tous les autres établissemens de Religion sont fondez sur la même autorité, mais il ne fit pas toujours servir la revelation à des usages aussi legitimes.

Le Ciel s'interessoit cependant à tout ce qui regardoit Mahomet, & les Docteurs Musulmans nous apprennent, que lors qu'il maria sa Fille Fatema à Ali son Cousin (a) *l'Ange Gabriel & l'Ange Michel escortez de 70000 autres Anges la conduisirent eux-mêmes avec Mahomet au lit nuptial.* Cette protection de Dieu qui l'accompagnoit par tout éclata principalement dans la grande guerre de Bedre, où Mahomet gagna une victoire toute miraculeuse sur les Mecquois à la tête desquels étoit Abu-Sophian un des plus grands ennemis du Prophete. Cet Infidele eut à la verité quelque tems après sa revenge (b) dans la bataille d'Ohod. Mais si nous en croyons les Musulmans, ce fut moins par un défaut de protection de la part de Dieu, que par un effet de sa justice, qui vouloit punir la desobéissance qu'ils avoient fait paroître en n'exterminant pas certains prisonniers, qu'ils avoient laissé aller pour une rançon.

Nous ne nous proposons pas de suivre Mahomet dans ses expéditions Militaires, c'est un détail qui ne sauroit piquer la curiosité, sur tout ne s'agissant que de courses d'Arabes les uns contre les autres; au succès desquelles nous

(a) *Ibid.* pag. 316. (b) *Ibid.* pag. 317. & 353.

nous ne saurions nous intéresser. Nous nous contenterons de remarquer, que peu à peu les suites en furent si heureuses pour Mahomet, qu'il trouva moyen de s'assujettir successivement toutes les Tribus voisines des Arabes, de détruire toutes les Tribus des Juifs qui étoient ses plus mortels ennemis, & d'étendre sa domination & sa religion non seulement aux dépens des idolâtres, mais encore sur la ruine des Juifs & des Chrétiens, qu'il n'étoit chargé d'abord que de reformer, mais qu'il crut plus aisé de détruire. Il eut même d'autres moyens pour perdre ses ennemis (a) qu'une Guerre ouverte, & les Juifs Ca'ab & Salam, aussi bien que Sofian assassinés en trahison par son ordre montrent que les voyes des Prophetes ne sont pas toujours celles de la justice ordinaire, & que l'intention de promouvoir la gloire de Dieu fait justifier dans eux bien des démarches qui dans les autres seroient jugées criminelles.

Cependant quelque favorable que fût la prevention pour la sainteté du Prophete, une nouvelle intrigue amoureuse avec la Femme (a) d'un de ses disciples eût un peu terni sa réputation, si une revelation ne fût venuë à propos pour justifier ses amours. Zaïd que Mahomet avoit adopté pour son fils & son heritier étoit marié, & le Prophete, qui étoit venu chez lui pour l'entretenir de quelque affaire sans le trouver, ayant jetté les yeux sur Zainab sa Fem-

Cc

me,

(a) Ibid. p. 351. 415. 373.

(b) Ibid. p. 416,

me, qui ce jour-là étoit très négligée n'ayant que sa chemise & un voile sur la tête, fut tellement frappé de sa beauté, qu'il ne put retenir son admiration. Zaïnab en rendit compte à Zaïd, qui faisant reflexion sur cette aventure *crut ne pouvoir mieux faire que de se separer de sa Femme tant pour ses propres interêts que pour servir l'amour de l'Apôtre.* La repudiation fut donc résolue, & Mahomet qui ne s'y étoit opposé qu'autant qu'il étoit nécessaire pour sauver les bienséances, se voyant par le divorce en liberté de satisfaire sa passion ne manqua pas d'épouser Zaïnab quoi qu'il eût déjà deux autres Femmes. L'Aventure étoit delicate, & d'autres que des *Mecreans* en murmurèrent. Mais Dieu vint au secours de son Prophete, & par une revelation nette & précise il mit sa conduite à couvert des reproches, & en fit même un exemple pour ceux qui voudroient l'imiter.

C'est ainsi qu'il augmentoit de jour en jour son petit Serrail, qui devint encore plus nombreux par son Mariage avec quelques autres Femmes, qu'il acquit ou à titre de conquêtes, ou par des moyens aussi legitimes. Cependant comme si cela n'eût pas suffi à remplir toute l'étendue de sa flame, il trouva dans une de ses Esclaves une nouvelle Maîtresse; & quoique la fornication eût été expressement défendue dans les revelations precedentes, le Ciel qui s'interessoit à ses amours l'autorisa (a) par une revelation contraire à se servir de sa nouvelle Maîtresse, & l'Ange Gabriel vint tout

exprès

(a) Gagn. T. 2. p. 74.

exprès pour l'en absoudre. Aussi les Docteurs Musulmans regardent-ils cette liberté dans leur Prophete comme une prerogative personnelle, que Dieu lui accorda à l'exclusion de tout autre. Il falut donc que ses autres Femmes se tranquillissent; & Ajosha eut beau jeter feu & flamme contre l'incontinence de son mari, elle fut encore trop heureuse qu'on lui pardonnât son emportement, & qu'en lui conservant l'honneur d'être Femme d'un Prophete, elle lui laissât la liberté de partager avec d'autres la gloire & le plaisir, qu'elle eût voulu réserver pour elle seule.

Mahomet malgré ses amours n'en songeoit pas moins à étendre sa Religion & ses Conquêtes; & ne se bornant plus à faire des Profelytes parmi ses Arabes, il forma le dessein d'attirer à sa doctrine les plus puissans Princes. (a) Il fit donc faire un seau avec cette inscription, *Mahomet Apôtre de Dieu*, & écrivit à l'Empereur Heraclius, au Roi Cosroës, à l'Empereur d'Ethiopie, au Prince des Coptes, & à d'autres Souverains pour les exhorter à devenir Musulmans. Le succès n'en fut pas uniforme, Cosroës déchira la lettre, Heraclius, & le Prince Copte y repondirent par de simples civilitez, & si l'Ethiopien passa plus avant, ses successeurs n'imiterent pas sa docilité. Il éprouva même quelque chose de pis de la part des Juifs, qui pour se venger de leurs défaites (b) l'enforcèrent, & lui donnerent du poison, dont il sentit

(a) T. 2. p. 29. (b) Ibid. p. 43. & 60.

tit les effets tout le reste de sa vie.

Cependant il ne perdoit point de vuë le projet qu'il avoit fait de se rendre Maître de la Mecque, qui avoit toujours montré une grande aversion pour lui. Pour y réussir il s'étoit mis en tête d'y faire un pèlerinage. Mais comme les Mecquois se défioient qu'y venant à la tête d'une Armée il pouvoit avoir d'autres vuës que celles de devotion, ils ne jugerent pas à propos de l'y recevoir; & il falut ceder à la nécessité. Il fit donc avec eux un (a) Traité de paix dont une des conditions fut qu'il remettoit son pèlerinage à l'année suivante. Il le fit en effet, mais aux conditions qu'on avoit stipulées, & qui ne lui laissoient pas la liberté de s'emparer de cette place. Quelques hostilités (b) commises ensuite par les Mecquois lui fournirent le pretexte qu'il cherchoit de s'en rendre Maître à force ouverte. Le secret avec lequel il concerta cette expedition, & la supériorité de ses forces la fit réussir; & il trouva moyen enfin de subjuguier un païs, qui après bien des oppositions se vit forcé de le reconnaître pour Maître. Un de ses premiers soins fut de détruire toutes les Idoles qui étoient dans le Temple, & ensuite de s'assurer de la Ville & du païs par la proscription de ceux qui lui étoient les plus opposez & la conversion des autres.

Ce succès fut suivi d'autres encore plus grands. Car Mahomet acheva de détruire toutes les Idoles qui se trouvoient en differens endroits

(a) Ibid p. 17. (b) Ibid. p. 105.

droits de l'Arabie, & de se faire reconnoître par tout comme l'Apôtre & le Souverain de tout ce païs. La longueur de cet Extrait ne nous permet pas d'exposer plus en detail toutes les circonstances & les prodiges qui accompagnerent les expéditions, & qui ouvrirent à ses successeurs le chemin à l'établissement d'une puissance, qui est devenue formidable à toute la terre.

Quelque temps après un dernier (a) pelerinage que Mahomet fit à la Mecque, où il pratiqua exactement toutes les ceremonies qu'il avoit établies, & qui depuis sont devenues une Loi pour tous ses sectateurs, il succomba enfin à la malignité du poison qu'il avoit pris quelques années auparavant; & après une maladie de quelques jours où s'opererent divers prodiges, & où (b) l'Ange Gabriel vint *de la part de Dieu s'informer de sa santé*, il subit la Loi commune, & mourut à l'age d'environ 63. ans, honoré par les siens comme le dernier & le plus grand des Prophetes, & detesté par les autres comme un des plus celebres & des plus dangereux imposteurs. Quelques-uns de ses disciples (c) voulurent faire douter de sa mort, mais Al-Abbal son Oncle plus sincere ne fit nulle difficulté de l'avouer, & l'on n'en douta plus, lors qu'une fille ayant passé sa main entre les épaules du pretendu Prophete elle n'y trouva plus la loupe qui y étoit, & que l'on

(a) Ibid. p. 256. (b) Ibid. p. 285.

(c) Ibid. p. 295, & 298.

l'on donnoit pour le seau de son don de prophete.

Il y eut de grandes contestations (a) sur l'endroit où il devoit être enterré, à Jerusalem, à la Mecque, où à Medine. Mais on decida pour Medine, sur ce que Mahomet avoit enseigné, que les Prophetes devoient être enterrez où ils mouroient. On a débité quantité de fables sur son cercueil (b) soutenu en l'air par des pierres d'aiman. Mais le public en est desabusé depuis longtemps, & ne regarde plus tout ce qu'on en a rapporté que comme de pieuses impostures de quelques Chrétiens, qui ont cru par là donner au Mahometisme un ridicule, dont il n'avoit pas besoin pour en inspirer de l'éloignement aux Chrétiens.

Tout ce que nous venons de rapporter de la Vie de Mahomet depuis la 13. année de sa Mission, où se termine l'Histoire de Mr. de Boulainvilliers, n'est tiré que de Mr. Gagnier, qui pour ne rien laisser à desirer sur ce sujet a ajouté un dernier livre, où il expose tous les privileges, & toutes les prerogatives de Mahomet & de sa secte, & où il nous donne d'après les Ecrivains Arabes la description de ses qualitez corporelles & spirituelles avec une liste de ses Femmes, de ses Enfans, de ses principaux amis, ou Officiers, & jusqu'à celle même de ses Armes, de ses Montures, de ses Habillemens & de sa toilette. C'est assurément pousser l'exaëtitude jusqu'ou il étoit possible: & s'il n'étoit question d'un homme aussi extraordinaire

(a) Ibid. p. 304.

(b) Ibid. p. 305.

traordinaire. que Mahomet, on eût volontiers quitte l'Auteur de quantité de ces details. Mais après tout il n'est pas plus utile de les ignorer, que de les connoître, & on doit au moins savoir gré à Mr. Gagnier de la peine qu'il a prise de les recueillir, quand on n'en tireroit d'autre avantage, que celui de savoir ce que les zelez Mahometans pensent de leur Prophete.

C'est là un des principaux avantages qu'a la Vie de Mahomet publiée par cet Auteur, sur celle de Mr. le Comte de Boulainvilliers. Celui-ci nous a moins instruit de ce qu'en ont écrit les anciens Historiens Arabes que de ce qu'il en pensoit lui-même: au lieu que l'autre ne s'est proposé que de nous apprendre ce que ses disciples nous en avoient transmis. L'un nous a communiqué ses pensées, & l'autre ses lectures. L'un fait le personnage d'Apologiste ou de Philosophe, & l'autre d'Historien. L'un en ne prenant du Mahometisme que ce qu'il y a de raisonnable, & en en supprimant tout ce qui paroît fabuleux, semble avoir eu moins en vue de nous instruire de ce qu'est réellement le Mahometisme, que de ce qu'il faudroit qu'il fût pour ne revolter aucune personne sensée. L'autre en nous exposant fidelement tout ce qu'on en raconte nous donne lieu d'être surpris de ce que des fables si mal imaginées aient pu trouver tant de créance. L'un semble ne relever le Mahometisme, qu'il voudroit condamner, qu'aux dépens du Christianisme qu'il professe. L'autre en approuvant ce qu'il y a véritablement de louable dans l'Alcoran ne se don-

408 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,
ne pas la licence de censurer ce que le Christianisme a de plus mystérieux & de plus exact. L'un est peut-être plus agreable, & l'autre plus instructif. En un mot pour philosopher à perte de vuë il faut lire Mr. De Boulainvilliers ; mais pour savoir la Vie de Mahomet il faut lire Mr. Gagnier.

ARTICLE VI.

Lettres au Reverend Pere NICERON sur un Article du XI. Volume de ses MEMOIRES pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres : ou Justification de Mr. ARNAULD Docteur de Sorbonne, au sujet de Mr. DES-LYONS, Doyen de Senlis &c.

MON REVEREND PERE,

L'Aprobation qu'on ne peut refuser au desir que vous avez eu d'être utile aux gens de Lettres en entreprenant vos *Memoires*, & mon goût particulier pour ces sortes d'ouvrages m'ont porté à les lire avec assez de soin, & même avec reflexion jusqu'au X. Volume. J'aurois souhaité y voir plus de recherches, un détail plus circonstancié dans les Articles qui en étoient susceptibles, & enfin plus d'exactitude dans les faits, ou dans le denombrement des Ouvrages des Savans dont vous parlez. Mais comme vous le remarquez fort bien, on ne parvient pas tout d'un coup à la perfection,

tion, & avec le tems vous espérez rendre vôtre ouvrage & plus intéressant & moins défectueux. Sur cette parole, j'ai continué à lire vôtre XI. Volume avec la même attention que j'ai prêtée aux dix précédens; mais un endroit de l'Article de Mr. Des Lyons, Doyen de Senlis, m'a fâché, & sans revoquer mon approbation pour les Articles sur lesquels celui-ci n'influe point, ce qui ne seroit point équitable, je vous avouerai ingenuement que j'ai vu avec peine Mr. Arnauld maltraité dans celui dont je me plains.

Quoi qu'on en dise, il est difficile de n'être pas prévenu en faveur d'un Homme aussi savant & aussi saint que l'étoit ce Docteur. Cependant si ce n'étoit que prévention, il faudroit s'en défaire. La Verité qui doit être nôtre regle, ne s'accorde point avec les préjugés; il faut dissiper ceux-ci, si l'on veut être sincèrement ami de l'autre. Mais pour y réussir, je veux des raisons, & des raisons fortes, palpables, convaincantes, qui apportent la lumière avec elles, & qui puissent frapper tout esprit raisonnable. Or permettez-moi de vous le dire, M. R. P., j'ai cherché envain ces qualités dans les accusations que vous avez tirées du Factum de feu Mr. Des Lyons, Doyen de Senlis, contre Mr. Arnauld, & que vous jugez cependant avoir dû être si *mortifiantes* pour ce Docteur.

Avant que de condamner ce grand homme avec celui dont vous avez entrepris l'éloge, il me semble que vous ne deviez pas vous en

rapporter entierement au recit de celui-ci. Les Ecrits de nos ennemis sont de dangereux guides pour juger au vrai de nos sentimens, & quand on n'en suit point d'autres, il est presque impossible que l'on ne s'égare. C'est ce qui vous est arrivé, malgré vous sans doute; & je ne puis vous accuser que d'un peu trop de precipitation. Les plus grands hommes y peuvent tomber. En effet, M. R. P., si vous eussiez pris la peine d'examiner les Ecrits qui furent faits du tems que l'affaire dont vous parlez se passoit entre Mr. Des Lyons & Mr. Arnauld, & ceux qui ont été publiez depuis, & dans lesquels on a parlé de cette querelle; j'ai lieu de croire que vous auriez pris un parti contraire à celui dans lequel vous vous êtes engagé. C'est par ce même défaut d'examen que Bayle (a) est tombé dans la même faute, où vous vous êtes laisser aller. On la lui a reprochée. Qu'il me soit permis de vous montrer qu'elle n'a pas aquis plus d'autorité parce que vous l'avez commise après ce Savant.

Appuyé sur le Factum de Mr. Des Lyons, vous faites trois reproches à Mr. Arnauld au sujet de sa conduite envers Perrette Des Lyons, nièce du Doyen de Senlis. Le premier, d'avoir soutenu cette Fille dans tous les procedez plus qu'irreguliers dans lesquels le Factum dit qu'elle a donné. Le second de lui avoir procuré autant qu'il a pû de la protection, lors même qu'elle attaquoit son propre Pere avec une inhumanité que je blâme certainement

(a) Bayle Diction. au mot *Arnauld*.

taînement comme vous , si les faits ont été aussi vrais qu'on les rapporte. Le troisième, d'avoir entrepris de la justifier par ses Ecrits. Voilà ce que Bayle appelloit une conduite qu'on est étonné de voir dans un *Casiste rigide*, & ce que vous regardez vous-même comme *le plus grand mal* qu'il y eût dans cette affaire. Ce sont ces reproches dont j'entreprends de montrer le peu de solidité; & je me flatte qu'un exposé simple mais vrai de la part que Mr. Arnauld a eue dans cette affaire vous détrompera sans peine, ou diminuera au moins quelque chose de la prévention où le Factum de Mr. Des Lyons paroît vous avoir mis contre ce grand homme.

I. Mr. Des Lyons, Doyen de l'Eglise Cathedrale de Senlis, avoit en effet une nièce, Fille de Mr. de Theuville son Frere, appelée Mad. Perrette Des Lyons. Cette Demoiselle avoit été dix ans sous la conduite de cet Oncle, d'où elle passa sous celle de Mr. Hermant, Docteur de Sorbonne & Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Beauvais, si celebre par ses savans Ecrits. Je ne sai pas combien de tems Mr. Hermant lui donna ses avis, mais il est certain qu'il ne cessa de la diriger que pour la mettre entre les mains de Mr. Arnauld qui ne se refusoit à personne dès qu'il croïoit pouvoir être utile. Mad. Des Lyons aiant donc fait un voiage à Paris trouva que la recommandation de Mr. Hermant l'avoit precedée, & sur le temoignage de ce vertueux & savant Chanoine Mr. Arnauld ne fit pas difficulté de
se

se charger de sa conduite. La Demoiselle trouva bien-tôt qu'elle n'avoit rien perdu ; c'étoit le même esprit, la même charité, les mêmes lumieres ; elle se mit en devoir d'en profiter, & aiant mis toute sa confiance dans Mr. Arnauld, elle prit ses avis sur la situation de ses affaires temporelles de même que sur son interieur. Son état civil n'étoit pas alors fort avantageux. Quoique héritière d'un bien assez considerable, elle se trouvoit presque dénuée de tout, & se voioit fort en peine pour sa subsistance. Dans cet embarras étant retournée à Senlis, elle vit Mr. Gontin, Curé de S. Hilaire de cette Ville, & lui proposa qu'elle lui cederait douze mille Livres à prendre sur la succession de sa Mere échue depuis fort long tems, à condition qu'il s'engageroit au nom du Séminaire qu'il gouvernoit, & avec la permission des Superieurs de la Congregation dont il étoit membre, de lui faire 600. Livres de pension viagere, & de lui donner une certaine somme pour paier ses dettes. Mr. Gontin accepta l'offre, & en dressa, ou fit dresser un projet de contract. Mais avant de passer outre Mademoiselle Des Lyons revint à Paris, où elle rendit compte à Mr. Arnauld de ce qu'elle venoit de faire. Le Docteur après y avoir réfléchi, (a) consentit à ce que la Demoiselle consommât cette affaire, à condition qu'on mettroit dans le contract que Mr. de Theuville, Pere de ladite Demoiselle, en seroit averti, & qu'il auroit même quinze jours pour

(a) Réponse de Mr. Des Lyons, p. 85. & suiv.

pour voir s'il voudroit prendre les douze-mille Livres aux mêmes conditions. Voilà la premiere démarche de Mr. Arnould dans cette affaire. Qu'y trouve-t-on d'irregulier ou de contraire à l'exacritude de la Morale chrétienne? Qu'y voit-on d'inhumain dans Mademoiselle Des Lyons, comme on le dit dans le Factum? Ce sont ici toutes personnes libres qui usent de leurs droits, & qui ne font rien qu'après avoir pesé ce que la conscience, & les Loix demandent ou permettent. Est-on coupable pour s'y conformer, parce qu'on ne peut accorder avec elles les passions ou les préventions des hommes?

II. Mr. de Theuville ayant donc eu communication du contract selon le conseil qu'avoit donné Mr. Arnould, ou plutôt selon ce qu'il avoit exigé absolument, ne voulut point l'accepter, ni profiter de la clause qui étoit en sa faveur, & parut fort mécontent des propositions de sa Fille. A son refus le contract fut accepté de Mr. Gontin, qui devint par là legitime possesseur de la donation auxdites clauses. Quoi qu'elle fût faite dans les regles, par une personne en état de disposer de son bien, & après des refus qu'il sembloit qu'on ne devoit pas faire, Mr. de Theuville & Mr. Des Lyons son Frere Oncle de la Demoiselle s'en plainquirent hautement, & ne purent dissimuler leur chagrin. Mr. Arnould qui craignoit jusqu'à l'ombre du trouble & de la division, examina ce qu'on pouvoit faire pour contenter les plaignans, & voyant qu'on n'y pouvoit

voit parvenir qu'en cassant le contract, quoique cette voie fût difficile, & qu'il ne vît rien qui l'obligeât de la prendre, (a) il y donna les mains: il se chargea du succès, & il réussit. Voilà la deuxième démarche de ce Docteur. Qu'y apperçoit-on de contraire à l'équité & à la charité chrétienne? ou plutôt, si l'on avoit un reproche à lui faire, ne seroit-ce pas d'avoir peut-être poussé la condescendance trop loin pour Mr. de Theuville & le Doyen de Senlis? ou d'avoir en quelque sorte sacrifié à la paix une partie des intérêts de Mademoiselle Des Lyons?

III. La Demoiselle peu contente en effet de la rupture du contract continua de redemander le bien de sa Mere à Mr. de Theuville; sur cela autres plaintes de Mr. le Doyen de Senlis, qui en écrivit avec vivacité à Mr. Arnould. On n'est pas surpris de trouver dans cette Lettre beaucoup d'invectives contre Mademoiselle Des Lyons; l'Oncle, d'ailleurs homme très-vertueux, étoit animé contre elle, & quand la passion parle, elle ne peut avoir la moderation pour compagne. Ce qui étonne, c'est d'entendre dire à un homme aussi habile que Mr. Des Lyons, (b) qu'une Fille en quelque état qu'elle soit, & à quelque âge qu'elle soit parvenue, devoit toujours être absolument soumise à son Pere, & qu'elle ne pouvoit lui redemander son bien. Ce qui surprend c'est de voir ajoûter avec aussi peu de

(a) Réponse *ut supra*,
t. preliminar.

(b) Justific. de Mr. Arnould

fondement, que toutes les loix civiles & la Jurisprudence du Royaume qui favorisent cette demande, devoient être regardées en cela comme contraires au Droit naturel (a). Assurément un tel sentiment confond toutes les idées qu'on doit avoir de la soumission des Enfans envers leurs parens, en même tems qu'il attaque la sagesse des Parlemens & toute l'équité des Loix les mieux établies.

Il est vrai que plaider contre son Pere, est quelque chose qui choque d'abord l'imagination. Rien ne semble même plus contraire à la soumission & au respect qu'un Enfant doit à celui de qui il a reçu la vie (b). Cet avantage est un bien si considerable qu'il faut, dirait-on, sacrifier tous les autres à la reconnoissance qu'on en doit à un Pere. Rien n'est plus vrai en général que ces maximes ; mais elles ont certainement des exceptions aussi solides, & qu'on peut suivre en sûreté de conscience. Il est même des circonstances particulieres qui forcent quelquefois les Enfans les plus respectueux & les plus soumis envers leurs parens de recourir aux voyes de la justice, lorsque ceux-ci abusent de leur autorité paternelle, qui, quelque étendue qu'on lui donne, a très-sûrement des bornes. On pourroit rapporter beaucoup d'exemples des plus gens de bien qui sans s'écarter de la *voie étroite* ont plaidé contre

(a) Lettre de Mr. Arnauld produites au procès in fol. p. 83. &c. Rep. de Mr. Des Lyons Lett. 7.

(b) Justific. *ibid.*

tre Pere & Mere. Mademoiselle Des Lyons a pû se trouver dans la même obligation, & par conséquent être également innocente. Quelques invectives que le Doyen de Senlis ait déchargé contre elle, elle n'étoit pas coupable, au moins pour le fonds, si elle se trouvoit dans des circonstances où son action devenoit legitime. Et pour savoir si elle avoit tort ou raison, il auroit fallu examiner cette affaire, non sur les seules plaintes de sa partie & sur son Factum plein d'aigreur, mais sur des témoignages non suspects. Celui de Mr. Des Lyons l'étoit d'autant plus qu'il pouvoit être prévenu en faveur de Mr. de Theuville son Frere, sur tout depuis que Mademoiselle sa nièce, après avoir été dix ans sous sa conduite, s'en étoit retirée pour se mettre entre les mains de Mr. Hermant, & ensuite entre celles de Mr. Arnould. Les ames les mieux nées sont quelquefois susceptibles de cette jalousie, & quand d'autres raisons, comme celles de l'interêt ou de l'amour propre viennent à l'appui, on est capable de faire bien de chutes, sans s'appercevoir même qu'on les fait. D'ailleurs, il paroît par le Factum même de Mr. Des Lyons que feu Mr. Tristan Archidiacre de Beauvais si connu par sa rare sagesse, & Mr. Nicole qu'il suffit de nommer pour donner l'idée de l'homme le plus savant & le plus judicieux, avoient été favorables à cette Demoiselle. Si l'on joint à ces temoignages ceux de Messieurs Arnould & Hermant, dont la prudence & la pieté n'étoient pas moins étendues

Avril, Mai & Juin 1732. 417

tendus que le savoir, & celui de Mr. L'Evesque Soudantre de l'Eglise Cathedrale de Beauvais qui ne leur cedoit gueres en lumieres & en sagesse. Enfin si l'on fait reflexion que Mr. le Doyen de Senlis n'a commencé à déclamer contre sa nièce qu'après qu'elle eut témoigné vouloir jouir du bien de sa Mere, qu'elle prétendoit lui être retenu injustement: il me semble qu'il n'en faut pas davantage pour justifier pleinement Mr. Arnould de la protection qu'il a donné à cette Demoiselle. Aussi ce Docteur se crut-il obligé de répondre à la Lettre de Mr. Des Lyons, & ce fut une suite de sa troisième démarche que nous venons de rapporter.

IV. Le procès continuoit toujours; Mademoiselle Des Lyons aiant à peine de quoi subsister, & Mr. son Pere ne cessant de se plaindre de la demande qu'elle lui faisoit de son bien: on convint d'assembler quelques personnes pour accommoder cette affaire. Mr. Le Nain, Maître des Requêtes, & Mr. Issali celebre Avocat, furent de ce nombre. Mr. le Doyen de Senlis fut invité à l'assemblée comme partie interessée, & s'y trouva en effet. Elle se tint chez Mr. Arnould à Paris. On y parla sans passion, on y proceda avec maturité, & le resultat fut que Mademoiselle Des Lyons abandonneroit par amour pour la paix & pour faire finir toute dispute le bien de Made. sa Mere montant à 24000. £ pour 600 £ de pension viagere que Mr. de Theuville son Pere s'engageroit de lui payer, & dont Mr. le Doyen

de Senlis seroit caution. Il n'y eut que Mr. Arnauld qui fit d'abord quelques difficultez sur ce jugement. Il ne trouvoit pas qu'on fit assez de justice à la Demoiselle, & quoiqu'il desirât avec autant d'ardeur que les autres de voir les esprits réunis & la paix regner, il ne vouloit pas que ce fût aux dépens des intérêts (selon lui) justes & legitimes de celle qui avoit bien voulu lui donner toute sa confiance. Cependant voyant qu'on ne se rendoit pas à ses raisons, & envisageant la paix comme un bien qui dédommageroit amplement Mademoiselle Des Lyons de la perte temporelle qu'elle pouvoit souffrir, il entra dans l'accommodement, en donna avis à la Demoiselle & l'engagea à y adherer. Voilà la quatrième démarche que Mr. Arnauld a faite dans cette affaire, & je suis persuadé que quiconque y fera attention fera très-surpris de voir Mr. Des Lyons s'élever dans son Factum contre ce Docteur, comme contre un Directeur intéressé qui cherchoit à profiter des biens de Mademoiselle Des Lyons, sinon pour lui-même, au moins pour la Maison de Port-Royal. Tous ceux qui ont connu ce grand homme n'ont jamais remarqué en lui qu'un esprit très-désintéressé & plus porté à la prodigalité par un excès de charité, qu'avide d'amasser ni pour lui, ni pour les autres. S'il a montré un zele ardent pour le monastere de P. R., son zele étoit éclairé, & n'a jamais eu pour fin que le bien spirituel de cette Maison.

V. Je conviens que Mademoiselle Des
Lyons

Lyons (a) ne voulut pas se prêter à l'accommodement qui venoit d'être fait. Croiant connoître mieux que les autres l'esprit de Mr. de Theuville son Pere, & voyant que Mr. le Doyen de Senlis, son Oncle, ne vouloit pas répondre du payement de sa pension, elle craignit (& ce n'étoit peut-être pas sans raison) de demeurer dans les mêmes embarras dont elle vouloit se délivrer, & de perdre en même tems & le fonds de son bien, & la rente. Dites, si vous voulez, qu'elle poussa trop loin ses reflexions sur ses interêts temporels, & qu'elle n'eut pas assez de confiance en la Providence: il sera toujours vrai que Mr. Arnauld ne l'avoit portée qu'à la paix, que loin de vouloir aigrir cette Demoiselle contre son Pere & son Oncle, il n'avoit travaillé qu'à pacifier toutes choses & à réunir les esprits, enfin qu'il ne s'étoit servi de la confiance que la Demoiselle lui avoit donné que pour lui prêcher le détachement des biens temporels, & le renoncement même à ceux qu'elle pouvoit redemander sans injustice: loin de vouloir la soutenir dans ses demarches irregulieres, & de l'armer, comme on l'insinue, contre son propre Pere. Mr. Des Lyons a donné lui-même des extraits des Lettres de Mr. Arnauld dans lesquels il est aisé de voir que ce grand homme ne prêchoit à sa penitente que la soumission & le respect envers ses parens. Dans l'une il dit :
(b) *ne trouvant rien à redire dans ce que vous m'écri-*

(a) Rép. de Mr. Des Lyons p. 87. (b) Ibid. p. 88, 89.

m'écrivez ; pour ce qui est du fonds des choses, je n'en puis approuver l'air qui est trop fier : il faut toujours vous souvenir que l'on ne doit jamais parler que fort respectueusement d'un Pere. Il dit dans une autre écrite de P. R. : prenez garde que les avis que vous avez ne soient faux, car il seroit facheux de rompre avec votre Pere sur un soupçon qui n'auroit pas de fondement. On lit ces paroles dans une troisième : Je vous prie de considerer toujours que vous devez faire autant que vous le pourrez (en mettant vos affaires dans un état passable) ce qui pourra le plus contribuer à mettre la paix dans votre famille, & à vous reconcilier avec votre Pere. Et plus bas : travaillez autant qu'il vous sera possible à ne pas donner de nouveaux sujets à Mr. votre Pere de se plaindre de vous. Demandez au S. Esprit qu'il vous remplisse d'humilité & de charité. Je ne fais que copier les extraits rapportez par Mr. Des Lyons lui-même, & Dieu a permis qu'il les ait mis au jour pour detruire de ses propres mains ce qu'il a tant repeté auparavant que Mr. Arnauld soutenoit sa Niece dans toutes les démarches plus qu'irregulieres &c.

Mais voici ce qui acheve de montrer quel fond on peut faire sur le Factum de Mr. Des Lyons au sujet de ce qui y est dit de Mr. Arnauld. La Demoiselle n'ayant pas déferé aux sages avis que ce grand homme lui donnoit d'acquiescer à l'accommodement proposé, prit le parti de se retirer de Paris dès le lendemain : elle ne dit rien à son Directeur de cette resolution,

lation, qui fut le fruit des reflexions qu'elle fit pendant la nuit: mais peu après elle lui écrivit les raisons qu'elle avoit eues de ne se pas soumettre à ce qui avoit été résolu, & s'efforça de les lui faire goûter. Ce fut inutilement. Mr. Arnauld plus affligé de la cause de sa retraite précipitée que de sa retraite même, & craignant les suites de cette rupture, écrivit à la Demoiselle pour lui en témoigner sa peine. Mr. Des Lyons a fait imprimer cette Lettre à la fin de ses (a) réponses ou de son Factum qui est lui-même en forme de Lettres. Qu'on la lise; on y verra que Mr. Arnauld y renonce absolument à la conduite de Made-moiselle Des Lyons, à moins qu'elle ne suivit en tout l'esprit de paix dont il vouloit qu'elle fût animée; qu'il lui montre qu'elle a grand tort de vouloir consumer sa vie en procès, & que la pension qu'on avoit voulu lui donner devoit suffire à une personne comme elle qui avoit renoncé au monde, & qui s'étoit engagée à se consacrer à Dieu. Je ne sai si la Demoiselle qui devoit sentir la perte qu'elle faisoit dans la privation de Mr. Arnauld, fit des instances pour la récupérer; mais ce qui est certain, c'est que ce grand Docteur ne crut pas devoir se mêler davantage ni de sa conscience ni de ses affaires. D'ailleurs quand il l'auroit voulu, la Providence y mit dans ce tems-là un obstacle invincible en permettant que Mr. Arnauld se trouvât alors dans les circonstances

(a) Rep. de Mr. Des Lyons p. 90. 91.

stances que tout le monde sait, & qui l'obligent enfin de quitter non seulement Paris, mais ensuite la France même. Ainsi quelques suites que l'affaire de Mademoiselle Des Lyons ait eues depuis, quelques procès qui soient survenus, Mr. Arnauld n'y a eu aucune part, & n'a pas même été en état d'en avoir. Mr. Des Lyons convient lui-même que ce Docteur étoit *éclipsé* (ce sont ses termes) lorsque Perrete Des Lyons mourut dans le voyage qu'elle fit à Lyon. En effet elle étoit morte en cette Ville le 15. Octobre 1679. & Mr. Arnauld s'étoit retiré de Paris pour la dernière fois dès le mois de Juin précédent.

Il résulte donc des preuves que je viens d'apporter en faveur de Mr. Arnauld que ce grand homme n'étoit entré dans l'affaire de Mademoiselle Des Lyons que par charité; qu'il s'y est toujours conduit avec beaucoup de désintéressement, qu'il s'en est déchargé dès qu'il a cru que le Seigneur qui l'y avoit engagé ne l'en chargeoit plus; qu'il en est sorti sans peine, quand il a été persuadé que cet engagement étoit cessé par la résistance de la Demoiselle à ses avis. Par tout on y voit sa bonté, sa sagesse, sa déference aux vûes des autres, & par tout on y trouve de quoi couvrir de confusion ceux qui ont cru le mortifier en rappelant le Factum de Mr. Des Lyons, dont vous avez voulu donner un extrait dans vos Memoires, *à cause, dites-vous, de la rareté de la piece.*

Je me persuade que vous n'avez pas voulu en cela entrer dans les vûes des Ennemis de
Mr.

Mr. Arnauld , je vous crois trop judicieux pour vous aller briser contre des préjugés ou des calomnies dont la fausseté saute aux yeux de quiconque veut voir. Mais vous n'avez pas assez examiné la vérité des faits allégués contre Mr. Arnauld dans le Factum de Mr. Des Lyons, ou peut-être avez-vous cru être dispensé de cet examen, parce que vous ne vous êtes regardé que comme Historien. Je ne puis néanmoins vous excuser entièrement; car enfin un Historien ne doit point s'appuyer sur des autorités qui sont pour le moins suspectes : & quand ce qu'il rapporte sur tout va au détriment de la réputation de quelqu'un , s'il est forcé de parler, il ne doit rien dire que de bien prouvé , ce qui demande par conséquent un examen du pour & du contre. L'avez-vous fait cet examen? Loin que je le puisse croire, il me semble que j'ai quelque droit de vous dire que vous n'avez pris votre parti que sur le Factum de Mr. Des Lyons, puis que bien éloigné de le refuter en aucun endroit, vous paroissez l'adopter par l'exposé que vous en avez fait; & que vous dites affirmativement que *le plus grand mal qu'il y eût dans cette affaire; c'est que que Mr. Arnauld soutint Mademoiselle Des Lyons dans toutes ces démarches irregulieres, (c'est à dire, celles que vous veniez de rapporter) qu'il lui procura tant qu'il pût de la protection, & qu'il prétendit la justifier par ses écrits.* Je viens de vous montrer ce que l'on doit juger de ce *grand mal* prétendu, dont on a voulu charger Mr. Arnauld, & j'ai lieu d'espérer que

mes raisons vous auront fait quelque impression. Si vous pensiez déjà comme moi sur cet Article, & que vous n'ayez péché que dans l'expression, j'espere au moins que ce que je viens de vous écrire sera de quelque utilité à ceux qui auront pu être seduits par la lecture de votre extrait.

Mais, direz-vous peut-être, les bizarreries de Mademoiselle Des Lyons ont été si étranges, ses caprices si extraordinaires, ses procedés irreguliers si manifestes, son inconstance & sa legereté si connues, que Mr. Arnauld n'a pu les ignorer, ni dû les souffrir. A cela je répons que quoique je n'entreprenne point la justification de l'accusée, cependant il m'a semblé en lisant les Factums où le Doyen de Senlis accumule invectives sur invectives contre Mademoiselle sa niece, 1. qu'il ne répond pas à tout ce que Mr. Arnauld lui avoit écrit pour la justification de cette Demoiselle; 2. que plusieurs de ses réponses sont plus subtiles que solides; 3. que la vivacité dans les termes ôte beaucoup de force aux raisons; 4. qu'il est étonnant qu'une personne qu'il donne en bien des endroits pour un esprit borné, ait pu néanmoins être artificieuse & intrigante au point où il la suppose; 5. qu'elle l'ait trompé lui-même pendant près de dix ans, quoiqu'il la vît frequemment, & qu'il ait eu sa confiance; 6. qu'avec une malice aussi noire & aussi publique que celle que l'on dit avoir été l'ame de toutes ses actions, elle ait pu en imposer à tant de grands hommes, tirer de la bouche même

même de son Oncle cet aveu qu'elle se re-
voit les nuits pour prier, obtenir des Chartreu-
ses de Sallettes ce certificat produit par Mr.
Des Lyons lui-même (pag. 91.) que sa niece
s'étoit présentée dans cette maison pour s'y
engager, & que *toute* la Communauté ayant
remarqué une *singuliere pieté, modestie, zele,*
& *affection au service de Dieu*, avoit promis de
la recevoir après qu'elle auroit réglé ses affai-
res. Il est vrai qu'avant que de se présenter à
Sallettes, elle étoit entrée dans plusieurs Mai-
sons religieuses; mais elle n'avoit pris l'habit
qu'aux filles de l'Ave-Maria, & aux Chartreu-
ses de Ste. Marie de Gosnay près de Béthune :
& si elle étoit sortie du premier Convent, ce
n'avoit été, de l'aveu même du Doyen de Sen-
lis, que (a) *par une infirmité de corps*. A l'é-
gard du second, elle ceda peut-être trop faci-
lement aux difficultez dont son esprit setrouva
rempli à la vuë de l'engagement : mais étoit-ce
une raison pour la traiter aussi durement que
le fait son Oncle. On convient encore qu'el-
le se présenta en 1674. à Port-Royal, mais ses
parens, comme l'avouë aussi expressement le
Doyen de Senlis, (b) *rompirent le coup pour*
certaines considerations du tems. Ce ne fut donc
pas un effet ni de la bizarrerie, ni de l'incon-
stance que l'on suppose dans la Demoiselle.
Enfin n'ayant pû faire profession à l'Ave-Ma-
ria *par infirmité de corps*, ni être reçue à Port-
Royal, *parce que ses parens y mirent obstacle,*
elle

(a) Rep. de M. Des Lyons p. 7. (b) Ibid.

elle s'engagea par vœu à se faire Chartreuse. Ce fait est encore vrai : mais il falloit ajoûter que Mr. Arnauld qui étoit encore chargé alors de sa conduite, toujours attentif à régler ses démarches sur la vérité & la justice, fit ce qu'il pût pour l'obliger à accomplir son vœu. Mr. Des Lyons a rappelé & produit lui-même la (a) Lettre dans laquelle ce Docteur fait ses efforts pour engager cette Demoiselle à satisfaire à son engagement ; & sans doute que cette Lettre lui fit quelque impression , puis qu'elle alla en effet se présenter aux Chartreuses de Sallettes , comme nous l'avons dit : mais elle mourut peu de jours après. S'y seroit-elle fixée ? c'est ce que j'ignore, & ce qu'il est impossible de décider, quoi qu'en dise Mr. Des Lyons. Il me suffit d'avoir montré que Mr. Arnauld n'a rien fait dans toute cette affaire que de sage, que de regulier, que de conforme à la justice & à la charité ; & qu'ainsi la justification de ce grand homme ne dépendant aucunement de celle de Perrette Des Lyons, cette Demoiselle auroit pû être coupable en quelque chose sans que Mr. le Doyen de Sens eût la moindre ombre de raison de s'en prendre à Mr. Arnauld, & de pretendre l'en rendre complice.

Si ce celebre Docteur n'a pas répondu au Factum de Mr. Des Lyons, c'est un effet de
sa

(a) 12. L. de Mr. Des L. p. 71. & 75. de ses Rep. Ibid. p. 90. Let. de Mr. Arn. à Mr. Des L. p. 21, entre celles qui ont été produites, in fol.

sa modération & de son aversion pour toute dispute. Il étoit de sa sagesse & de sa charité de ne pas entretenir le public de cette affaire, qui ne pouvoit être que très-mortifiante non pour lui, mais pour ceux qui l'avoient suscitée. D'ailleurs, Mr. Arnauld étoit déjà retiré en Flandres lorsque ce Factum parut, & l'on sait qu'il étoit occupé à des écrits trop importants & trop nécessaires pour s'amuser à en refuter un qui ne regardoit que lui, & qui n'entroitoit au moins que fort indirectement dans la cause commune qu'il défendoit. Enfin l'amitié qu'il avoit eu pour Mr. Des Lyons, & la liaison étroite qui avoit été pendant long tems entre lui & cet habile Doyen, ne contribuèrent pas peu à lui faire garder le silence. Quelques efforts que l'on ait fait pour le lui faire rompre, il n'y a jamais voulu consentir; & un anonyme ayant fait un mauvais libelle contre lui dans lequel il faisoit quelque usage de ce Factum sans se mettre en peine si le fondement sur lequel il s'appuyoit étoit solide ou non; ce Docteur se contenta de dire dans la réponse qu'il fit à ce libelle: (a) *Qu'il ne vouloit pas répondre à ce qu'on lui objectoit de Mr. Des Lyons, parce qu'il vouloit respecter jusques aux cendres d'une amitié éteinte.* Par où l'on voit qu'il n'avoit conservé aucun ressentiment contre le Doyen de Senlis, & que s'il eût été encore en son pouvoir de lui témoigner son affection, il n'y auroit pas épargné les preuves,

(a) Justif. de Mr. Arn. Tome prelim.

428. BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

ves, afin que cette amitié qu'il croïoit éteinte dans Mr. Des Lyons reprit une nouvelle vie. Il faut dire aussi à la louange de celui-ci qu'il avoit laissé dans son Factum toute son aigreur contre Mr. Arnauld, & que son cœur n'en avoit rien conservé. En effet, un des plus anciens Docteurs de Sorbonne aiant montré à Mr. Des Lyons les paroles que nous venons de rapporter, celui-ci les transcrivit, & y ajouta celles-ci: *(a) Dieu sait de quel côté en est la faute. Vous pouvez assurer que de mon côté ce n'est point une amitié éteinte, & que je serois fort fâché qu'elle le fût du sien: parce que sans croire que Mr. Arnauld ait été innocent & impeccable dans le parti qu'il a pris contre moi pour ma niece, je ne laisse pas de croire qu'il est un des plus sçavans & des plus vertueux Docteurs de notre siècle.* Il signa ce court écrit, & en mit la date en ces termes: *écrit le 10. Janvier 1692. Des Lyons.* Quoique dans ce peu de lignes Mr. le Doyen de Senlis ne retracte pas ce qu'il avoit dit contre Mr. Arnauld, cependant le temoignage qu'il rend à sa vertu & à sa science peu commune, la crainte qu'il a que ce celebre Docteur n'ait plus pour lui la même amitié dont il lui avoit donné tant de fois des marques non équivoques, enfin la protestation qu'il fait de l'aimer toujours, tout cela fait voir, ce me semble, qu'il ne le croyoit pas si coupable qu'il le représente dans son Factum, & qu'on a voulu le faire croire sur cette

pièce,

(a) Justif. Ibid.

piece, qui est à la verité pleine d'erudition sacrée & profane, mais qui par des traits amers qui y sont jettez, presque à chaque ligne, méritoit si peu d'être produite, & qu'on avoit eu tant de raison d'enfvelir dans l'oubli avec l'affaire qui l'avoit fait naître.

Voilà, M. R. P., ce que j'ai cru vous devoir écrire pour la justification de Mr. Arnauld. Si vous voulez savoir où j'ai pris mes principales preuves, vous pouvez consulter entr'autres deux Ecrits très-estimables & qu'on a laissé sans réplique. Le premier est la Justification de Mr. Arnauld, ou le Recueil des Ecrits François faits sur ce sujet, &c. Tom. 3. ou Tom. préliminaire dans l'Avertissement. Cet ouvrage a été imprimé en 1702. Le second, les Avis importans au Pere Recteur du College des Jesuites de Paris &c. pag. 87. dans mon édition, qui est in 12. de l'an 1692. 3. Les Lettres de Mr. Arnauld qui ont rapport à cette affaire, & qui furent imprimées autrefois in Folio. Joignez-y les Factums même de Mr. Des Lyons, que j'ai refutez par eux-mêmes en plusieurs endroits, comme vous l'avez dû remarquer. Quoi que tout ce qui fait le sujet de ma Lettre soit une vieille querelle, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de remettre de nouveau devant les yeux les preuves qui démontrent l'innocence de Mr. Arnauld, puisqu'en lisant votre extrait, on auroit pu de nouveau le croire coupable.

J'avois eu dessein en commençant cette Lettre de la finir par quelques reflexions qui me
sont

430 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

sont venues en lisant celles que vous nous avez données en peu de mots sur les Ecrits de feu Mr. Barbier d'Aucour dans l'Article de vos Mémoires Tome 13. où vous parlez de cet Auteur: j'ai cru y voir un panchant trop marqué pour trouver coupables ceux qui se sont declarez ouvertement contre certaines personnes que tout le monde connoit assez, & Mr. d'Aucour a un peu souffert, ce me semble, de cette inclination. Mais cette Lettre est déjà assez longue. Je la finis, M. R. P., en vous assurant que je suis avec tout le respect que vous meritez, & toute l'estime que j'ai pour votre érudition, Votre très humble &c.

A R T I C L E VII.

PETRI WESSELING Oratio funebris in Memoriam Magni & Generosi Viri SICCONIS DE GOSLINGA, Agri *Franequerani* Prætoris, *Frisiorum* Academiæ Curandæ IV. Viri, Rebus militiæ domique gestis Illustrissimi, in Templo Academico Kal. Nov. 1731. Dicta. *Franequera*, excudit Martinus van der Veen Typographus, 1732.

C'est-à-dire:

Oraison funebre de Mr. De GOSLINGA, prononcée dans le Temple Academique le 1. de Novembre 1731. par Mr. WESSELING.
A Franequer 1732. Fol. Pagg. 59.

L Es Oraisons funebres ne peuvent être que d'une fort grande utilité pour le public, quand

quand elles ont pour objet des personnes solidement & véritablement illustres , & quand elles sont faites par des Orateurs instruits & sincères , qui peignent bien les choses , & qui n'ont pas besoin de sortir du vrai pour briller. Ces deux qualitez conviennent si parfaitement à la Piece que nous annonçons , que nous souhaiterions de la pouvoir garantir du triste sort qu'éprouvent plusieurs Ouvrages de la même nature. La plupart de ces Ouvrages se perdent bien-tôt ou dispaçoissent facilement à cause de la petitesse de leur Volume , à peu près semblables aux Feuilles de la *Sibylle* , que leur prix ne mettoit point à couvert des inconveniens de leur légèreté.

(a) *Turbata volant rapidis ludibria ventis.*

Mais quand bien même cette Piece éviteroit ce malheur , comme cela est effectivement très-possible , nous croyons que l'on ne sauroit ou trop ériger des monumens , à Mr. de *Gassinga* , ou trop multiplier ceux qu'on lui a érigés. Les Siecles , & les Etats , les plus fertiles en grands hommes , n'en ont guere produit qui meritassent , autant que lui , cet honneur & n'en ont porté aucun qui l'ait plus mérité. Nous nous faisons donc un vrai devoir , de même qu'un extrême plaisir de contribuer , en quelque chose , à éterniser sa memoire , en donnant ici le précis des justes hommages qui lui furent

(a) Virg. *Æn.* VI. vers. 74.

furent rendus par Mr. *Wesseling* en présence d'une grande Assemblée.

Mr. *Sicco* de *Goslinga*, fils de Jean de *Goslinga*, & de *Fedine Sophie* de *Caminga*, tous deux de la première Noblesse de Frise, naquit à *Herbai*, près de *Franequer*, l'an 1664. A l'âge de deux ans il eut le malheur de perdre Madame sa Mere. Le Pere ne negligea rien pour l'education d'un Enfant dont l'esprit & les manieres faisoient tout esperer. Il lui donna d'abord un Precepteur domestique qu'il crut plus savant qu'il n'étoit, ou qui manquoit d'habileté pour sa profession. Cela fit que le jeune *Goslinga* sortit de ses mains, avec peu de goût pour l'étude. Il n'en revint jamais pour le Grec & souvent il se plaignoit à ses Amis dans un âge avancé, qu'il ne pouvoit sentir les beautez que l'on vante si fort dans les meilleurs Ecrivains de cette Langue, & qu'il ne savoit même ce que c'étoit que ce sel Attique dont on fait tant d'éloges. Il fut plus heureux pour le Latin, car aussi-tôt qu'on le mit à l'Academie de *Franequer*, il eut l'avantage d'y étudier sous Mr. *Perizonius* qui ralluma, dans son cœur, l'amour des Lettres & des Sciences, que la negligence de son premier Maître y avoit presque éteint, & qui s'y conserva, dans la suite, avec la même chaleur jusqu'à la fin de ses jours. Les progrès qu'il fit alors dans la Literature, la Théologie, la Jurisprudence, & la Philosophie experimentale, furent grands & rapides. Mais il s'appliqua singulierement à l'Histoire, dont la

connois-

connoissance, aussi agreable qu'utile, à tous les hommes, est sur tout nécessaire à ceux qui doivent soutenir les premiers rangs sur le grand Théâtre du Monde. Passant de *Franequer* à *Utrecht* il acheva dans cette dernière Ville, de se confirmer dans le goût du vrai savoir, sous les yeux & sous la conduite de Mr. *Grævius*.

Au sortir de cette Academie, il forma le dessein de voyager, pour joindre, aux lumieres qu'il avoit acquises dans sa Patrie, celles que des gens d'esprit ne manquent jamais de tirer du commerce des Nations étrangères. Il commença par la *France*, où il passa son temps à tout autre chose qu'à ce qui y occupe ordinairement les jeunes Voyageurs. Au lieu de s'y livrer aux plaisirs, & aux Spectacles, il étudia le caractère des *François*, il contracta des liaisons avec les personnes de la première distinction, il approfondit l'Etat, les Forces, & les Revenus du Royaume. L'horreur des conversions à la Dragonne ne lui permit pas de faire un long séjour en ce lieu. Son cœur étoit trop tendre, & trop Protestant pour soutenir de si tristes & de si effrayans objets. Pour s'en épargner la douleur, il prit le parti de s'en éloigner. Comme le Latin de Mr. *Wesseling* est fort énergique, on ne trouvera pas mauvais que je le transcrive, quoique j'en aye déjà donné la substance en François. On y verra, en passant, le stile de l'Orateur, & sa maniere de peindre les choses. *Inter hæc, dit-il, transactum tempus, quod ideo contractius fuit, ne longiore mora oculos diro & detestabili spectaculo*

436 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

pui d'une Famille puissante, & qui ne fut pas inutile à son élévation. Presque aussitôt il eut entrée dans le Conseil d'Etat de sa Province, & deformaïs on le vit perpétuellement, ou Deputé aux États Generaux, ou revêtu d'autres Charges de la même importance. Il n'y en eut point où il ne se fit distinguer par sa prudence dans les Conseils, & par sa fermeté dans l'exécution. L'amour de la Patrie, secondé de mille autres vertus, le rendoit capable de tout, & l'on ne connoissoit point d'affaire ou si épineuse ou si dangereuse, à laquelle il ne se prêtât volontiers, ou de laquelle il ne se tirât heureusement pour le bien du public. Un recit détaillé en seroit impossible. Une seule particularité suffira pour faire connoître son courage, & son bonheur dans le tendre attachement qu'il eut toujours pour le país de sa naissance.

Il n'y a que peu d'années, que vers le commencement de l'hiver, la Mer devint si haute & si agitée par les vents qui portoient sur les côtes, que l'on craignoit, avec raison, pour les Dignes. Mr. de *Gossinga* courut ou plutôt il vola promptement au lieu qui étoit en peril. Ce peril étoit grand & prochain. Déjà la Digue menaçoit ruine, & toutes les mains n'y étoient pas de trop pour la défendre. Ce Seigneur y donna la sienne, & peu content de faire travailler les Païsans, il travailla lui-même avec eux. Il étoit par conséquent dans l'endroit où il y avoit le plus de danger. La Mer qui commençoit à gagner impetueusement
sur

sur la Digue, y rendoit les travaux aussi nécessaires que difficiles. Une Vague entraîna Mr. de *Goslinga* qui animoit tout par ses ordres & par son exemple. Il y auroit perdu la vie, si la Providence ne l'eût garanti comme par miracle. Car, sans qu'il pût dire comme cela s'étoit fait, un second coup de Mer l'y laissa sur le sec. Rendu ainsi à la vie, il se remit sur le champ au travail, & ne pensant point au danger qu'il venoit de courir, il ne fut occupé que de celui que couroit sa Patrie. Les Poètes & les Historiens ont élevé jusqu'au Ciel mille actions qui le cedent à celle-ci en grandeur heroïque.

Jusques à l'an 1706. la capacité supérieure de Mr. de *Goslinga* ne trouva d'exercice que dans les affaires du Gouvernement, & que dans l'interieur de la Republique. Mais cette année-là, de même qu'en 1707. 1708. 1709. & 1711. il parut à la tête de nos armées en qualité de l'un des Deputez des Etats Generaux pour regler les Operations des Campagnes conjointement avec le Prince Eugene & le Duc de Marlboroug. Ces deux grands Capitaines concurent la plus haute estime de sa personne, & se firent honneur de son amitié. Cela ne se pouvoit autrement, puis qu'en diverses rencontres sa présence ne leur fut pas inutile au milieu des combats & des sieges, & qu'en tout temps ses avis étoient dictés par la plus grande prudence. On se souviendra toujours qu'à la Bataille d'Oudenaarde, il se mit à la tête des Suisses pour charger l'Ennemi

qu'il contraignit de prendre la fuite, & que la Guerre auroit été facilement terminée, si après cette Bataille, on eût suivi le Conseil qu'il donnoit, de courir vite à *Gand* pour y saisir les Enfans de *France* qui s'y étoient retirés avec le debris de leurs Troupes. Peut-être aussi qu'il auroit été fort avantageux à la République que ses Conseils eussent prévalu en 1709. puisqu'il pressoit instamment pour faire accepter les Propositions que la France faisoit alors pour la Paix.

On sait que depuis la fin de cette cruelle guerre, jusqu'à celle de sa vie, Mr. de *Goslinga* se trouva chargé des emplois les plus glorieux pour le service des Provinces Unies. On le vit successivement Plenipotentiaire à *Utrecht* pour la Paix générale, Ambassadeur auprès de Louis XIV. & ensuite Plenipotentiaire au Congrès de *Soissons*. Mais on le vit toujours le même & s'attirant par tout le respect, l'estime, l'amour, & l'admiration de tous ceux qui l'approchèrent, & particulièrement des personnes qui avoient le plus de mérite, ou qui savoient mieux en juger. On s'en étonnera moins quand on saura qu'un Seigneur si élevé au dessus du commun, par le sang, par les Emplois, par les négociations, & par la supériorité du génie, cultivoit toujours les belles Lettres, aimoit les Savans, étoit doux, affable, accessible à tout le monde, généreux, bienfaisant, & désintéressé à un point qui est assez rare dans notre siècle. Il parloit peu, rarement de lui-même, toujours prêt à louer ce que les autres

Avril, Mai & Juin 1732. 439

autres faisoient de bien, & ne montrant du feu que contre le Vice, & la paresse.

Ce fut une de ses grandes attentions, que celle d'élever sa famille dans les principes de la Verité & de la Vertu, & l'on peut dire qu'en cela Dieu benit ses soins paternels. Il a laissé quatre Filles, *Fedine Sophie*, *Helene Marie*, *Anne Julienne*, *Dodonée Lucie*, & *Agathe Rixtine*. Avant sa mort il eut le plaisir d'en voir trois mariées avec des Seigneurs du premier rang, & de la plus haute Noblesse. Mesdames *Fedine Sophie* & *Helene Marie* ont épousé deux Messieurs de *Burmania*, & Madame *Dodonée Lucie* a échu en partage à Mr. *Unico Guillaume Comte de Wassenæer d'Obdam*, Seigneur de *Twickle* : cette dernière Alliance a rassemblé dans la même Maison, & va faire couler dans les mêmes veines le sang de deux des plus Illustres familles, l'une de la *Hollande*, & l'autre de la *Frise*. La Providence a donné à Mr. de *Wassenæer* deux garçons qui est jusqu'ici tout ce qui reste de Mâles pour perpetuer une Maison dont la mémoire ne perira jamais dans les Annales de ces Provinces, & dont les grandes qualitez hereditaires feront toujours souhaiter la conservation. L'ainé de ces Enfans, nommé *Jaques Jean*, est si bien fait de corps & d'esprit, & a déjà tant de perfections au dessus de son âge, qu'on ne peut le voir sans l'aimer tendrement, & sans en augurer d'avance tout le merite avenir. Son Cadet de qui l'on n'a pas lieu de moins esperer, reçut au batême les noms de *Sicco Gossin-*

ga Guillaume, dont les premiers lui furent donnez pour conserver celui de Mr. son Grand Pere qui autrement se seroit éteint avec lui. Ce grand Homme mourut à *Franequer* le 18. Septembre 1731. comme il avoit toujours vécu, c'est-à-dire dans les sentimens de la pieté la plus Chrétienne & la plus éclairée.

L'Oraison funebre est suivie de quelques Pièces élegiaques sur le même sujet. La première & la plus longue est de Mr. *Vegilin de Claerbergue*, qui y déplore d'une manière forte, & très-poétique la perte d'un Ami si illustre, & si universellement regretté. Il n'y a guere que cet Etat où les personnes de la première distinction cultivent avec tant de succès les Muses Latines. La seconde Piece dans le même goût, & adressée à Mr. de *Vegilin* sur la precedente, est de Mr. *Barthold Douma de Burmania*. Les deux suivantes, sont de Mrs. *Abrabam Wieling*, & *Pierre Wesseling*. Elles ont toutes spécifiquement leur mérite, mais il n'y a guere moyen d'en faire des Extraits. Nous nous contenterons d'en tirer ces deux Vers, qui finissent l'Elegie de Mr. de *Vegilin*, & qui renferment en peu de mots l'éloge de Mr. de *Goslinga*.

*Hic fitus est Magnus Sicco, tibi, Frisia,
Civem
Nulla dedere parem secula, nulla dabunt.*

ARTICLE VIII.

SCRIPTURE VINDICATED &c.

c'est-à-dire,

DEFENSE DE L'ECRITURE *pour servir de Reponse à un Livre intitulé, LE CHRISTIANISME AUSSI ANCIEN QUE LA CREATION.* Part I. pp. 72. à Londres chez W. Innys 1731.

L'Ouvrage auquel celui-ci sert en partie de reponse a fait tant de bruit en Angleterre, qu'il n'est pas étonnant que dans un Royaume, où autant qu'en aucun autre Païs du Monde le Christianisme & la Revelation ont trouvé de zelez défenseurs, plusieurs personnes se soient chargées d'y faire différentes reponses. L'Auteur de celle-ci est le Dr. Waterland assez connu dans la Republique des Lettres par ses contestations avec le Dr. Clarke, & par les écrits qu'il a publiez pour la defense de la créance Orthodoxe sur la Trinité. Persuadé que le zele pretendu de l'Auteur qu'il attaque pour relever la Religion naturelle n'a été qu'un pretexte controuvé pour attaquer plus impunément la Revelation, que son ouvrage n'est qu'un *Libelle declamatoire contre la Religion revelée*, & que peut-être même son Auteur est aussi ennemi de l'une
E c 5 que

444 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

coup de sagesse, comme un signe de la promesse qu'il faisoit de ne plus inonder la Terre d'un deluge: Que si l'on objecte que ce devoit être une foible assurance pour Noé, qui avoit été témoin du deluge après avoir vu l'Arc en Ciel, la reponse est aisée, puisqu'avant le deluge il n'y avoit point de promesse attachée à la vision de l'Arc en Ciel, au lieu que cette promesse annexée depuis à ce signe devoit être aux hommes un garand sûr de l'exemption d'un pareil châtement.

Gen. 12. 13. Abraham dit à Sara, *Dites, je vous prie, que vous êtes ma Sœur.* L'Ecriture, dit Mr. Tindal, ne vous donne-t-elle pas plusieurs exemples de personnes inspirées gouvernées par leurs passions aussi bien que celles qui n'ont eu aucune inspiration. Abraham quoique Propheète, & si cher à Dieu qu'en sa consideration il ne vouloit pas détruire une Ville voisine sans l'en avertir, n'étoit-il pas coupable d'un mariage incestueux, sa Femme étant sa Sœur du côté de son Pere? N'exposa-t-il pas sa chasteté à deux Rois en la desavouant pour sa Femme tirant par son moyen de l'un d'eux des serviteurs, & des servantes, des Bœufs, des Anes, & des Chameaux, & de l'autre 1000. Pièces d'argent outre toutes ces autres choses? Tels sont les crimes dont charge impitoyablement Mr. Tindal un des plus Saints Patriarches, pour se faire un droit ou de justifier de pareilles actions ou de censurer l'Ecriture qui donne pour un modele de sainteté celui qui en est coupable.

Mais le Dr. Waterland ne laisse pas à son
Adver-

Adversaire la satisfaction de s'applaudir d'avoir réussi dans ses vûes. Il convient qu'une personne inspirée peut être sujete comme d'autres à des fautes, sans qu'on puisse s'autoriser de ses exemples, ni faire un crime à l'Ecriture des louanges qu'elle donne à ces personnes, si elle ne fait en même temps l'éloge de leurs vices. Il n'est qu'Abraham fût Frere de Sara, parce que le terme de Frere dans l'Ecriture n'a pas un sens si restreint que dans nos Langues; mais supposé même qu'il le fût il montre, de l'aveu même de Mr. Tindal, qu'il y a des cas où les Loix du mariage ne sont pas si étroites; qu'elles n'ont pu l'être dans les premiers temps; & qu'Abraham auroit pu se trouver dans des circonstances qui l'y auroient obligé. Enfin il nie, que ce Patriarche ait desavoué Sara pour sa Femme, & qu'il ait livré sa chasteté à deux Rois: Il dit qu'elle étoit aussi en sûreté, en disant que Sara étoit sa sœur que sa Femme, parce que si ces Princes étoient gens de bien, ils n'auroient pas voulu faire violence à une simple-Fille, & que s'ils ne l'étoient pas, ils n'auroient pas eu plus d'égards pour une Femme mariée que pour une Fille; qu'en prenant un autre parti il eût exposé sa vie sans nécessité; que si sa Femme lui attira des bienfaits de la part de ces Princes, cela étoit dû à la faveur de Dieu & non à sa cupidité: & qu'en toute sa conduite dans ces occasions il a donné un grand exemple de prudence & de confiance en Dieu, sans agir contre la sincérité, & sans trafiquer de la pudicité de sa Femme.

Gen.

Gen. XVII 10. *C'est ci mon Alliance... chaque Enfant mâle parmi vous sera circoncis.* L'origine de la Circoncision & la nature de cette operation fournissent ici à Mr. Tindal, comme l'on peut bien juger, matière à raillerie ou à censure. Car outre qu'il rapporte au Paganisme & aux Egyptiens plutôt qu'à Dieu l'origine de cette observance, il ne conçoit pas aisément comment on peut s'imaginer que Dieu puisse faire à l'Homme un devoir d'une operation aussi indifferente que celle d'une pareille incision, & qu'on puisse lui devenir agreable en s'y soumettant. Il insinué même qu'elle est tout à fait contraire à la nature. Car si, dit-il, *elle exigeoit une pareille operation, comme elle est toujours la même, elle en auroit toujours prescrit l'observance.*

Sur l'un & sur l'autre point le Dr. Waterland tient bon contre son Adversaire. Il lui nie que la Circoncision doive son origine aux Egyptiens 1. parce qu'on ne peut prouver que les Egyptiens l'aient pratiquée avant Abraham, & 2. parce que quand ils l'auroient fait il n'y a nulle preuve que ce fût pour les imiter que les Juifs l'eussent pratiquée. Et à l'égard de l'operation, si notre Auteur ne prouve point qu'elle soit necessaire à la nature; du moins il soutient que Dieu l'ayant ordonnée il ne l'a pas fait sans de bonnes raisons, & que c'est à Mr. Tindal une remerité digne des plus justes reproches de vouloir condamner des observances que Dieu a prescrites, parce que l'Homme n'en connoît pas les motifs. Ce qu'il trouve même

même de plus condamnable , c'est que c'est directement à l'Institution de Dieu que s'en prend cet Auteur sous pretexte de n'attaquer que la superstition des Egyptiens ou d'autres Nations Idolâtres.

Gen. XXVII. 19. *Jacob dit à son Pere, Je suis Esau votre Fils aîné &c. Il y a des choses, dit Mr. Tindal, ou commandées ou approuvées dans l'Ecriture qui sont fort propres à égarer l'Homme. Une personne qui ne porte pas plus loin ses vûes peut croire qu'il n'y a pas de crime à tromper son Frere, à imposer à son Pere, & à obtenir sa bénédiction par un mensonge; il peut même espérer que Dieu confirmera cette bénédiction, quand il voit les prosperitez qu'il a repandues sur Jacob. Ces couleurs, dit le Dr. Waterland, sont trop fortes, & l'invective contre Jacob & le Dieu de Jacob poussée au delà de toutes les regles de bienfaisance & d'équité. D'abord Jacob n'est pas tant à blâmer, que l'objection l'insinue, & supposé même qu'il ait été plus blâmable qu'il ne l'est, il est faux que l'Ecriture ait ou approuvé ou commandé ce qu'on ne peut justifier dans sa conduite. L'Ecriture ne fait que rapporter les faits sans approbation, & la Sagesse divine fait souvent servir à ses desseins les fautes des Hommes sans en être Auteur. Le Dr. ajoute ensuite qu'en suivant les principes de son Adversaire on peut aisément justifier Jacob. Car selon Mr. Tindal, l'amitié oblige souvent les Hommes à tromper les autres, quand c'est pour leur bien, & qu'on ne porte aucun prejudice à personne. Or Isaac alloit faire*

une

une chose injuste, puisque contre la volonté de Dieu il alloit donner à Esaü une benédiction qui étoit destinée à Jacob; & ce dernier en le trompant ne faisoit aucune injure à son Frere, qui lui avoit transporté tous ses droits, & à qui Dieu d'ailleurs les avoit destinez. C'est ainsi que le Dr Waterland justifie & Jacob & l'Ecriture; en déclarant néanmoins, qu'il ne prétend pas justifier en même temps toutes les circonstances particulieres de la conduite de Rebecca & de Jacob, qui quoit qu'innocente pour le fond n'est pas exactement conforme aux loix rigoureuses de la Morale & du Sanctuaire.

Comme nous nous bornons ici à donner une idée de l'ouvrage & non pas à en faire l'abrégé, nous n'en pousserons pas plus loin l'extrait; & il vaut mieux avoir recours à l'ouvrage même, où l'on verra, comment le Dr. Waterland s'y prend pour confondre les railleries profanes & les réflexions indecentes de Mr. Tindal sur differens endroits de l'Histoire sacrée, qui lui ont paru les plus propres à la rendre ridicule aux yeux des libertins. Tels sont, par exemple, le meurtre d'un Egyptien par Moyse, la permission qu'il demande à Pharaon pour aller sacrifier dans le desert, l'emprunt que font les Israélites des Egyptiens avant leur sortie d'Egypte, la menace que Dieu fait de punir les Enfans des crimes de leurs Peres, l'Histoire de Balaam, le vœu de Jephté, l'Action de Rahab, le miracle du Soleil arrêté par Josué, l'Assassinat d'Eglon, & celui de Sisara, la destruction de 60000 Bethsamites &c.

Tous

Tous ces faits & une infinité d'autres font le sujet des parties suivantes de cet ouvrage; & le Dr. n'a rien omis pour venger l'Ecriture du tour malin & des reflexions dangereuses, dont l'on sent combien ces faits peuvent être susceptibles entre les mains d'une personne, qui ne les lit que dans le dessein de les critiquer & de rendre l'Historien suspect de les avoir inventez pour en imposer à la credulité des peuples. Le Dr. Waterland s'elevé comme il doit contre une telle malignité. Nous ne pouvons savoir quelle impression feront ses éclaircissémens sur son adversaire. Ce que nous apprehendons seulement, c'est que comme souvent il ne justifie les faits que l'autre critique, qu'en remarquant que Dieu en est l'Auteur, & que c'est une impiété & un blasphème à l'homme de vouloir censurer la conduite de la Providence, ou d'en vouloir pénétrer les raisons, il est à craindre que Mr. Tindal ne lui réponde qu'il est vrai que l'on ne doit pas censurer la conduite de Dieu, mais aussi qu'il ne regarde pas Dieu comme intéressé dans tous ces événemens de la vérité dont il doute, & qu'il ne regarde que comme autant de fictions. Si cet Auteur n'ose pas le dire ouvertement, il paroît au moins que ses reflexions le supposent, & tant qu'il ne sera pas convaincu du contraire, c'est assez inutilement que le Défenseur de l'Ecriture s'étend à justifier la conduite de Dieu dans des faits que son Adversaire croit absurdes & indignes du Souverain Etre, & par conséquent absolument faux.

Nous finirions ici notre Extrait, si nous ne croyions faire plaisir au Lecteur en lui rendant compte d'un Postscript qui se trouve à la fin de la 2. partie, & où notre Auteur, se propose de répondre à une difficulté qui attaque la nécessité de la Revelation. Elle n'est pas de Mr. Tindal, mais d'un autre qui sur les mêmes principes soutient, que la Raison est un Guide suffisant en matiere de Religion, & que si elle ne l'étoit pas, de six parts du genre humain il y en auroit à present cinq destituées d'un secours nécessaire pour les conduire, & que pendant 4000. ans entiers 999. parts de 1000 auroient été sans un Guide suffisant sur ce point; consequence qui reflechit contre la bonté & la justice de Dieu, qui auroit imposé à l'homme l'obligation d'accomplir certains devoirs, sans leur fournir les secours suffisans pour les connoître.

Pour répondre à cette difficulté le Dr. Waterland arrête d'abord l'Auteur sur son calcul, & lui demande surquoi il le fonde pour supposer que les Juifs n'étoient proportionnez au reste du monde que comme d'un à mille. Il soutient que cette supposition est sans fondement, & contraire aux meilleurs calculs. Mais même en admettant la supputation comme exacte, la question est de savoir, si à la reserve des Juifs tout le reste du monde a été sans revelation pendant 4000. ans.

Le Dr. le nie, & convient bien, que le monde a été sans la revelation Chrétienne, mais non pas absolument sans revelation; 1. Parce qu'a-
vant

Avril, Mai & Juin 1732. 451

avant le deluge Dieu a revelé sa volonté à l'homme avant & depuis sa chute plusieurs fois, & que cette volonté passée d'Adam à Noé & à Sem par le canal de Mathusalé qui avoit vécu avec l'un & les autres ne nous laisse pas lieu de croire, que les hommes jusqu'au temps du deluge ayent été entierement abandonnez à leur seule Raison sans aucun autre guide. Que par consequent il faut d'abord retirer 1656. ans du nombre des 4000, que l'Anonyme pretend avoir été sans revelation. 2. Depuis le deluge les revelations continuerent à Noé, à Abraham, & aux autres Patriarches; & quoi qu'avant Abraham l'Idolatrie eût déjà penetré dans le monde, il n'y a pas d'apparence que tous eussent perdu la connoissance de la veritable Religion, en sorte que de 4000. ans il en faut deduire 2000, soit parce qu'on peut prouver, que jusques là la masse du Genre humain n'avoit pas été laissée à la seule Loi naturelle, ou parce qu'on ne peut pas prouver le contraire.

3. Lors que le Peuple Juif se fut multiplié, il devint comme un flambeau propre à éclairer l'Univers, d'abord par le séjour que les Israelites firent au milieu de l'Egypte, ensuite par les guerres qu'ils porterent dans le país des Chananéens, & par l'eclat que donna au nom de Dieu dans toutes les Nations la gloire des regnes de David & de Salomon; puis par les decrets de Nabuchodonozor, de Darius Medus, de Cyrus, de Darius Hystaspes, & d'Artaxerxes Longimanus, qui suffisoient pour annoncer au monde le veritable Dieu, & engager les hom-

452 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE ,

mes à chercher à le connoître, & à s'instruire de sa volonté & de ses Loix.

4. La dispersion des Juifs fut ensuite un moyen encore plus propre à repandre par tout la connoissance des revelations qui leur avoient été faites; & leur etablissement dans les principales Villes de l'Empire Romain; aussi bien que les Traductions de l'Ecriture dans une Langue qui étoit alors commune dans l'Empire fut pour l'Univers une espece de predication, qui mit les hommes à portée de joindre aux lumieres de leur Raison celles de la Revelation.

De tout cela le Dr. Waterland conclut qu'on ne peut prouver, que pendant 4000. ans tout le Genre humain ou une partie considerable des hommes ait été tellement privée des moyens de parvenir à la connoissance de la volonté de Dieu ou de sa revelation qu'ils n'ayent pu l'avoir, en cas qu'ils prissent les peines & les soins necessaires pour cela.

Mais il va même plus loin, car il ajoute qu'indépendamment de cette connoissance on ne peut prouver que celle de la Religion ou de la Morale n'ait été dans les Payens que le fruit de la Raison, & que ce ne soit pas un reste de l'ancienne Revelation qui leur avoit été transmise par la Tradition, comme l'ont cru & observé plusieurs Savans célèbres. Il ajoute aussi qu'il ne sert de rien d'opposer que de six parts de l'Univers les Payens & les Mahometans en font cinq; puisque sans incider sur le calcul il n'est pas question de savoir s'il y a plus de Payens ou de Mahometans que de Chrétiens,
mais

mais si ces peuples ont eu, on n'ont point eu de connoissance de la Revelation Chrétienne, ou ont manqué de moyens de s'en instruire. Car en effet ce seroit bien en Dieu une injustice d'exiger des hommes des devoirs qu'il seroit impossible d'accomplir, mais s'ils refusent de se servir des moyens qu'ils ont entre les mains, la justice & la bonté de Dieu sont justifiées, & ce n'est qu'aux hommes qu'il faut imputer le mal qu'ils font de n'en pas faire usage. Or comme les Mahométans & les Payens ne peuvent ignorer J. C. que par leur propre faute, puisque les Chrétiens sont repandus par tout au milieu d'eux ; l'Anonyme n'a pu se servir de leur exemple pour justifier la suffisance de la Raison ; & si la proposition peut avoir quelque sens veritable, ce ne peut être, qu'en ce qu'il y a lieu de croire que Dieu juste comme il est n'exigera de ceux qui n'ont pu avoir que la Raison pour guide, que les devoirs que leur prescrit cette regle.

C'est par où le Dr. Waterland termine sa reponse, & la conclusion sans doute est de tout le Postscript la partie que son adversaire sera moins tenté de contester. Car de croire, qu'il convienne avec ce Docteur, que la Revelation confiée aux Juifs ait été pour les autres Nations une lumiere qui n'ait pas pu leur demeurer cachée, malgré l'obscurité où l'on fait qu'a demeuré cette Nation ; c'est ce que nous ne pouvons gueres nous persuader, & ce qu'il est presque aussi difficile de croire, que de soutenir avec l'Anonyme à la rigueur, qu'a la re-

454 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,
serve des Juifs tout le monde a été pendant
4000. ans sans revelation.

Nous ne pourrions au reste nous empêcher
en finissant cet Extrait de joindre notre surpri-
se à celle du Dr. Waterland, & de nous éton-
ner de l'espece de manie avec laquelle on s'est
acharné depuis peu à attaquer la Revelation sous
pretexte de relever la Religion naturelle, s'il
ne nous en indiquoit le principe dans la revol-
te des passions que la Revelation gêne. Avec
quelque affectation, dit-il, que son adversaire
se deguise, il ne peut s'empêcher de faire re-
garder l'incontinence des personnes libres com-
me un de ces droits & de ces libertez, que Dieu
a accordées par la Loi naturelle, & de se de-
clarer nettement contre la doctrine de l'amour
des ennemis. La debauché & la malice, ajou-
te-t-il, sont de fortes passions, & par tout où
elles jettent quelques racines, elles portent
l'homme à l'infidelité. Il n'ose pas assurer
pourtant jusqu'où elles ont prevalu sur l'Au-
teur du Livre qu'il combat, mais il ne doute
point, qu'elles n'ayent eu que trop de pouvoir
sur lui. Il n'a pas d'ailleurs une grande idée
de sa capacité. *Il ne decouvre, dit-il, ni genie
ni goût de litterature, ni même autant de con-
noissance des Langues originales que les Critiques
& les Commentateurs les plus ordinaires. La
plupart de ses objections ne viennent que de ce
qu'il n'a pu consulter que les Traductions Angloi-
ses, & le reste est de l'espece la plus basse & la
plus triviale.* Nous ne pousserons pas plus loin
ce portrait, persuadez que le Lecteur se desie
toujours

toujours un peu de ceux qui sont tracez de la main d'un Adversaire, & nous l'aurions même omis tout à fait, si nous ne savions qu'on s'intéresse toujours à connoître par quelque endroit bon ou mauvais à qui l'on est redevable d'un ouvrage qui fait quelque bruit dans le monde. Celui du *Christianisme aussi ancien que la Creation* a eu ses partisans dans un Royaume, où l'on regarde comme partie de la liberté le droit de penser librement sur la Religion. Il seroit à souhaiter qu'on ne la portât pas à l'excès, & qu'en cherchant, comme on fait, à anéantir la Revelation, qui loin de détruire la Religion naturelle ne sert qu'à la fortifier & qu'à en resserrer les liens, on ne s'exposât pas, comme ne nous en convainc que trop l'expérience, à ruiner dans les hommes tout sentiment de Religion, à énerver toutes les regles de la Morale, & à rompre tous les liens les plus saints de la Société, qui ne sera jamais plus heureuse, que lors que la Religion y sera plus respectée.

ARTICLE IX.

A LETTER TO DR. WATERLAND &c.

C'est-à-dire:

LETTRE au DR. WATERLAND contenant
quelques Remarques sur sa Defense de l'E-
criture

456 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

criture en reponse au Livre intitulé, Le Christianisme aussi ancien que la Creation &c.
A Londres 1731. 8. pp. 67.

REPONSE à la Lettre au Dr. Waterland
&c. 1732. 8. pp. 55.

DEFENSE de la Lettre au Dr. Waterland
8. pp. 94.

REPLIQUE à la Defense de la Lettre &c.
8. pp. 84.

EN donnant l'Extrait de l'ouvrage du Dr. Waterland, qui a donné occasion à la publication de ces nouveaux Ecrits, nous avons remarqué qu'avant que de recevoir pour bonnes toutes les explications qu'il donne de differens passages de l'Ecriture son Adversaire voudroit peut-être auparavant qu'on lui prouvât que cette Ecriture est la Parole de Dieu. C'est justement ce que l'Auteur de la Lettre, que l'on dit être un Docteur de Cambridge (a), n'a pas manqué de faire, en disant que c'est mal justifier l'Ecriture, que de pretendre qu'une chose est vraie & raisonnable parce que Dieu l'a dite ou ordonnée, (b) puisque son Adversaire soutiendra que si elle n'est ni vraie ni raisonnable, on ne peut pas la regarder comme ordonnée de Dieu, ni respecter comme sa Parole, l'Histoire qui en fait le recit.

Mais sans s'arrêter à cette reponse, l'Auteur de la Lettre après avoir traité de temeraire

(a) Le Dr. Midleton, (b) Let. p. 46.

re & de peu charitable le jugement que le Dr. Waterland avoit porté ou de la capacité, ou des mœurs, ou des vûes de Mr. Tindal, s'attache à montrer que les explications que le Docteur a données de quelques passages de l'Ecriture, loin d'en justifier l'autorité ne sont propres qu'à augmenter les difficultez, & qu'à fortifier les attaques que son Adversaire lui avoit portées.

Pour en convaincre le Lecteur, le Docteur de Cambridge choisit deux ou trois des faits que le Dr. Waterland avoit prétendu justifier, & qu'il soutient n'être ni justes ni véritables à moins qu'on n'ait recours à l'Allegorie pour adoucir ce que la Lettre de l'Histoire semble présenter de faux & de choquant.

Les trois faits sur lesquels le Dr. de Cambridge attaque le Dr. Waterland sont l'Histoire de la chute de l'homme, celle de la Confusion des Langues, & celle du precepte de la Circoncision. Il prétend que la première n'est qu'une allegorie, la seconde qu'un événement naturel, & la troisième qu'une fiction inventée pour donner une origine celeste à un usage que les Hebreux avoient imité des Egyptiens. Il faut avouer cependant que notre Auteur ne s'exprime pas si cruëment sur ce dernier point. Mais comme il rejete avec mepris toutes les preuves que son Adversaire apporte du contraire, on ne peut gueres desavouer qu'il n'e-pouse sur ce point tous les prejuges de Mr. Tindal & on s'en convainc encore mieux par l'aveu qu'il fait à la fin de sa Lettre où il dit que

la methode qu'a suivie le Dr. Waterland pour refuter ce fameux Deiste, ne peut qu'exciter un nouveau scandale, parce qu'elle est fondée sur ce principe faux & insoutenable, (a) que chaque passage de l'Ecriture reconuë pour Canonique, doit être reçu comme la parole & comme la voix de Dieu même. Cet aveu, comme on le sent, est assez hardi pour un Docteur en Theologie; mais on ne risque rien à parler librement dans un país, où on se fait un merite de cette hardiesse.

Les remarques qu'il fait sur ces trois endroits n'ont rien de bien nouveau, mais il pretend que les explications qu'il attaque sont de la même nature, & sont plutôt des évasions que des reponses. Il justifie ce que Mr. Tindal avoit dit, que les Chrétiens *sont presentement honteux de defendre le sens litteral de la tentation du serpent*; & soutient que tous les Commentateurs sont en quelque sorte forcez d'abandonner la rigueur de la lettre & de l'adoucir par un mélange de sens allegoriques pour rendre l'Histoire raisonnable & croyable. Il soutient que la dispersion des premiers peuples avoit commencé avant la confusion des Langues, & que l'édifice qu'ils prirent dessein d'élever n'étoit que pour conserver un monument de leur commune origine. Il prefere à l'autorité de Moyse celle d'Herodote, de Diodore de Sicile & de Strabon sur l'origine de la Circoncision, & trouve beaucoup plus de probabilité à croire que les Juifs l'ayent

(a) Let. p. 44.

l'ayent tirée d'un peuple aussi considerable que l'étoient alors les Egyptiens, que de s'imaginer que les Egyptiens ayent voulu imiter en cela une Nation aussi vile & aussi meprisable que l'étoit celle des Juifs.

Il pretend même que Josephhe loin de censurer sur cela Herodote ne refute Appion qu'en supposant la verité de ce qu'avance cet Historien, & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il soutient en même temps que Josephhe ne regardoit Moyse que comme un Legislatteur politique de l'inspiration duquel il n'avoit qu'une idée assez foible. (a) L'autorité de cet Ecrivain, dit-il, au Dr. Waterland, nous apprend à avoir des sentimens moins élevez de l'origine divine de cette Religion aussi bien que de l'inspiration celeste de Moyse son fondateur, & le sens illimité dans lequel les Theologiens de votre zele & de vos principes l'entendent sera toujours une pierre d'achoppement pour les gens sensés, & arrêtera le progrès de la Religion en rendant son autorité contestable & suspecte.

C'est ainsi que l'Auteur se declare ouvertement contre l'inspiration des Livres sacrez, & qu'il pretend qu'on ne peut bien defendre la Religion qu'en abandonnant un principe qu'on avoit toujours regardé comme plus propre pour la maintenir. Ce n'est pas pourtant qu'il se declare pour cela ennemi du Christianisme. Au contraire il propose pour le defendre un plan qu'il croit plus propre à rendre inutiles les attaques

(a) Let. p. 28.

taques de Mr. Tindal, & qui est de faire voir que le dessein de fonder la Religion sur les seules lumieres de la Nature n'est ni raisonnable ni moral. Il n'est pas raisonnable, parce que du consentement de tous les peuples il est impossible de le reduire en pratique. Il est contre la Morale, parce que s'il étoit possible il exciteroit le desordre & la confusion dans la Société, & y seroit infiniment prejudiciable.

Si le Dr. de Cambridge a cru par les armes qu'il fournit contre Mr. Tindal arrêter les murmures qu'a excitez la liberté qui paroît dans le reste de sa Lettre il s'est flaté trop legerement. Elle a été aussitôt attaquée par un autre Theologien de Londres (a) qui sans entreprendre ni de defendre le Dr. Waterland, ni d'examiner les raisonnemens qui ont été avancez de part & d'autre, ni même d'entrer dans le fond des choses se propose seulement dans sa Reponse à cette Lettre de relever les fausses citations, & les faits faux dont il taxe le Dr. de Cambridge. Il rapporte plusieurs exemples des uns & des autres dont son Adversaire a tâché de se justifier dans sa Defense & dont celui-ci s'est mis en état de faire la preuve dans sa Replique.

Il l'accuse par exemple d'avoir cité Ciceron à faux, & d'avoir donné pour son sentiment des objections qu'il met dans la bouche d'un des Interlocuteurs de ces Dialogues. Il pretend qu'il a ou traduit infidelement ou mal representé le sens d'Herodote; Il se recrie sur
tout

(a) Le Dr. Pearce,

tout sur ce qu'il fait dire à Joseph de l'autorité de Moyse & de son inspiration : & fait voir que cet Historien n'a attribué qu'aux Prêtres Egyptiens l'usage de la Circoncision que son Adversaire étend à toute la Nation. Il prouve que ce qu'Herodote dit des Grands Prêtres d'Egypte, de l'interdiction de la viande de porc, de l'exclusion des lepreux est tout différent de ce que l'Auteur de la Lettre lui fait dire, & de ce qui se pratiquoit parmi les Juifs. Il soutient que les Egyptiens n'étoient dans le temps de Moyse ni aussi nombreux ni aussi florissans qu'on le suppose ; & que loin d'avoir été si instruits dans les Arts & les Sciences, à peine avoient-ils deconvert l'usage des Lettres long temps après Moyse. Il montre que ce que le Dr. de Cambridge dit de la confusion des Langues & de la dispersion des enfans de Noé est entierement contraire à ce que nous en apprend l'Ecriture ; Enfin il exhorte l'Auteur qu'il accuse d'avoir fait ses efforts pour affoiblir l'autorité de Moyse à rapporter les choses avec plus de fidélité, lors qu'il aura à traiter des choses aussi importantes.

Le Dr. de Cambridge choqué de se voir accusé d'avoir voulu affoiblir l'autorité de Moyse, & indirectement par là de favoriser l'infidélité aux depens du Christianisme se recrie fort contre une censure qu'il croit si calomnieuse, & dit que s'il a eu dessein d'attaquer quelque chose ce n'est pas la Revelation, mais ces systemes insensés, que beaucoup de Theologiens confondent avec la Religion, & qu'ils jugent

jugent nécessaires pour la maintenir ; & il ajoute que dans un temps où le Christianisme a de si fortes attaques à soutenir de la part des Sceptiques, le véritable moyen de le défendre n'est pas d'augmenter le nombre de ses dehors, mais de détruire au contraire tous ces foibles remparts (a) qui ne servent qu'à couvrir l'ennemi des coups que lui porteroient ses défenseurs. Il compare ensuite les Theologiens qu'il attaque non à de sages Medecins, qui prennent soin d'accommoder leur Medecine à l'état de leurs malades, mais à ces Maréchaux qui lient le nez de leurs chevaux pour leur faire prendre tous les remèdes qu'ils jugent à propos de leur faire avaler.

Venant après cela au fait il tâche de justifier sa fidélité dans la citation des passages qu'il avoit alleguez dans sa Lettre. Nous n'osons pas dire qu'il l'ait toujours fait également avec succès ; & ce qu'il y a de pis c'est que dans les endroits où il traite avec plus de hauteur & de mepris le Theologien de Londres & qu'il taxe sa Critique de Pedantisme, d'ignorance, d'absurdité, d'erreur, & de défaut de jugement, il n'ose désavouer pourtant que lui-même n'ait ou omis ou dissimulé plusieurs choses dans lesquelles l'intérêt de la Vérité eût exigé qu'il eût montré plus d'exactitude. Il est vrai qu'il dit que s'il a négligé de s'attacher si rigoureusement à la lettre des autoritez qu'il a alleguées, il a toujours eu soin d'en conserver exactement

(a) Def. p. 31

ment le sens. Mais il est toujours facheux pour un Auteur de se retrancher dans le sens, quand la lettre paroît contraire; & c'est donner trop d'avantage à un Adversaire, que de lui fournir un pretexte aussi specieux de repondre, que si le sens est tel qu'on le suppose, on n'eût pas été obligé d'avoir recours à un moyen aussi suspect, que celui de rapporter ou de traduire le texte avec si peu d'exactitude & de fidelité.

Nous ne nous arrêterons point à ce detail de critique de passages que l'un cherche à combattre & l'autre à defendre, & qui proprement n'a aucun rapport essentiel au fond de la cause. Il y a une remarque à faire plus digne de notre attention. C'est que le Dr. de Cambridge obligé de se defendre sur l'accusation de vouloir affoiblir l'autorité de Moyse ne s'en est justifié que d'une maniere propre à fortifier les soupçons. Car non seulement il juge *raisonnable d'accorder une certaine liberté de penser sur la divinité des livres sacrez des Juifs* (a); mais il avoué de plus *qu'il est fort éloigné de croire, (b) que chaque endroit de l'Ecriture est inspiré, ou que des personnes inspirées en certaines occasions soient infaillibles sur tout; (c) qu'il est peut-être necessaire de supposer quelque degré de fiction ou de mensonge politique pour resoudre les difficultez qui se trouvent dans les Ecrits de Moyse, sans prejudicier à leur autorité, ni sans donner aucun avantage aux infideles: que c'étoit de*
Moyse

(a) Def. p. 42.

(b) Ibid. p. 72.

(c) Ibid. f. 45.

464 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

(a) Moÿse que Platon avoit pris l'idée que les fictions & les fables étoient nécessaires pour conduire le peuple, comme l'enseignent Clement Alexandrin & Eusebe &c.

C'étoit trop de ces aveux pour ne pas rallumer le zele du Theologien de Londres. Dans sa Replique à la Defense du Dr. de Cambridge, qui est écrite avec plus de moderation que n'en font paroître ordinairement les Theologiens & que n'en a montré son Adversaire, il commence par rehabiliter la Critique qu'il avoit faite des Citations de son Adversaire & des faits qu'il avoit rapportez, & passe ensuite à montrer que les nouveaux temoignages qu'il a produits ne sont pas alleguez avec plus de fidelité.

Comme la nature d'un Extrait ne nous permet pas d'entrer dans cette Critique détaillée de differens passages, de Ciceron, de Philon, de Joseph, d'Herodote, d'Eusebe, de Clement d'Alexandrie & de quelques autres, nous nous bornerons à remarquer ici; que si l'Auteur de la Replique a assez bien justifié, que le Dr. de Cambridge a été moins scrupuleux qu'il ne devoit dans le rapport de ses autoritez, il a de son côté exagéré un peu trop les mauvaises consequences de certaines opinions que son Adversaire n'a suivies que sur les preuves & les vraisemblances que lui avoient fournies des Savans d'une reputation propre à en imposer à bien d'autres, tels que Spencer, Marsham & plusieurs autres, & dont on ne leur a jamais fait un

(a) Ibid. p. 44.

un crime. Il auroit peut-être même du faire observer que l'autorité du Chevalier Newton qu'il leur oppose sur l'Article de l'état florissant des Egyptiens du temps de Moyse n'est pas encore tout à fait assez établie dans le monde par rapport à ses Observations Chronologiques pour en faire une loi aux autres, & que ce n'est tout au plus qu'un préjugé, qui est un fondement trop léger pour forcer tout le monde à se rendre à son jugement. Car je ne sais véritablement s'il y auroit bien des gens qui voudroient souscrire à ce que l'Auteur de la Replique dit avoir entendu de sa bouche (a), *que le Royaume de David étoit le plus considérable qui fût alors ou qui eût été dans le monde.*

Quoi qu'il en soit, sans nous arrêter à ce point de Critique Historique, il vaut mieux terminer cet Extrait par le récit de deux choses que notre Theologien se propose d'examiner. L'une, si l'Histoire que nous fait Moyse de la creation & de la chute de l'homme doit être entendue littéralement ou non. L'autre, si la Religion & les Loix, que Moyse a données aux Juifs ont une origine & une autorité divine.

Sur la premiere question, l'Auteur sans prétendre examiner la chose en elle-même se borne à faire voir simplement que les autoritez que produit son Adversaire n'excluent point le sens littéral, & que les Allegories que rapportent ces Ecrivains sont fondées sur la vérité littérale de l'Histoire. Il ajoute d'ailleurs que les Ec-

vains

(a) Rep. à la let. p. 51.

vains du N. Testament comme St. Paul & St. Jean & J. C. lui-même ont clairement supposé la vérité de toute cette Histoire, comme lorsqu'il est dit *qu'Adam fut formé le premier, & ensuite Eve, que la Femme a été formée de l'homme, que le serpent a séduit la Femme, & que le Diable a été meurtrier dès le commencement.* Cette autorité est décisive pour ceux qui reçoivent l'Evangile. Mais les autres ne pourront-ils pas dire à notre Theologien, ce qu'il a dit lui-même à l'égard d'un passage de St. Etienne dans les Actes, que ces paroles ne prouvent autre chose, sinon qu'ils ont parlé en ces endroits conformément à la Tradition reçue parmi les Juifs (a)?

L'Auteur suit la même methode dans la réponse à la 2. question. Il n'examine pas proprement si la Religion ou les Loix de Moïse ont une origine divine ou non, mais si les autoritez qu'a produites son Adversaire pour prouver le contraire le prouvent effectivement: & sur ce point il paroît avoir tout l'avantage. Car il montre clairement, ce semble, que le Dr. de Cambridge a tout à fait déguisé le sens des temoignages qu'il produit, que St. Clement d'Alexandrie ne parle point de fictions politiques dans le Gouvernement, mais de stratagemmes de guerre contre des ennemis, que les fictions dont Eusebe dit que Moïse s'est servi pour l'utilité de la multitude ne sont que les termes metaphoriques sous lesquels il a représenté

(a) Rep. à la let. p. 49.

senté Dieu comme susceptible des passions humaines, que Joseph & Philon dont il cite plusieurs passages ont reconnu par tout l'autorité divine de la Loi donnée par Moyse; que J. C., St. Paul, St. Etienne nous représentent toujours Moyse comme un Prophete & un homme inspiré de Dieu, qu'ils parlent de sa Loi comme venant de Dieu même, qu'ils insistent sur les faits qu'il raporte comme sur des faits réels; qu'ils reconnoissent pour des miracles & le passage de la Mer Rouge & la maniere dont la Loi a été publiée, en un mot que les Ecrivains du N. T. s'accordent parfaitement avec l'Ancien, & que les uns ne peuvent être jugez faux ou remplis de fiction, sans supposer que ceux qui les citent comme remplis de verité ne meritent pas plus de creance que les autres; ce qui va à sapper en même temps l'autorité de l'Ancien & du Nouveau Testament. Si le Dr. de Cambridge qui, dit notre Auteur, se declare *sincerement ami du Christianisme*, a quelque respect pour la Religion qu'il professe, il doit sentir à quoi tendent les conséquences des aveus qu'il a faits. S'il ne les a pas prevues il y a eu de l'imprudence. S'il les a connues on ne peut justifier que pour leur donner quelque poids il se soit servi de moyens aussi étranges que de représenter infidelement les Auteurs dont il a fait usage.

S'il s'étoit contenté de contester sur quelque point de Critique de l'Ecriture comme ont fait Spencer, Marsham, Lightfoot & quelques autres, & eût produit de nouvelles lumieres sur

468 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

cela on ne pourroit que lui savoir bon gré de son travail. Mais de faire regarder Moyse comme un Législateur politique qui pour établir sa Religion a employé la fiction & le mensonge, & de reduire à des faits naturels tous les prodiges que Dieu a operez en faveur de son peuple, c'est, il faut l'avouer, un moyen assez bizarre pour defendre le Christianisme, dont la verité est fondée en partie, sur l'Autorité de l'Ancien Testament; & il y a lieu de craindre que le nouveau plan que propose le Dr. de Cambridge pour la defense de la Religion Chrétienne ne soit regardé plutôt par bien des gens comme un nouveau coup qu'il lui porté, que comme un moyen propre à imposer silence à ses ennemis.

A R T I C L E X.

HUGONIS GROTII Opera omnia Theologica, in quatuor tomos divisa. *Basilea apud E. & J. R. Thurnisios fratres. MDCCXXXII.*

C'est-à-dire,

Les Oeuvres Théologiques de GROTIUS en IV. Vols. in fol. A Basse chez les Freres Thourneisen 1732.

LEs Freres *Thourneisen* connus par une Belle Edition du Droit Canon, ont pris la résolution de rimprimer les Oeuvres Théologiques de Grotius, y étant fortement sollicité par le
Théo.

Théologien Extraordinaire de Basle, qui leur avoit promis de recommander ce Livre aux jeunes Etudiens, & à toutes les personnes qui souhaitent sérieusement de bien entendre l'Ecriture sainte.

Comme les Libraires ont assez bien imité & le papier & le Caractère de Hollande, & que le prix d'ailleurs est très-modique, on ne doute point qu'ils ne trouvent leur compte au debit de cette Edition: mais on ne sauroit concevoir la conduite bizarre d'un Théologien, qui pendant qu'il encourage sous main cette entreprise de toutes ses forces, ne laisse pas de la decrier en public.

Grotius, dit-il dans le Dictionnaire Historique Allemand de l'année 1729., a fait des Commentaires sur toute l'Ecriture Sainte du V. & du N. T. avec beaucoup d'érudition, mais par rapport aux Dogmes, selon les Principes des Arminiens & même des Sociniens. Si cela est vrai, & si la Protestation qu'il a faite ailleurs est sincere, que pour lui il souscrit à la Confession Helvetique, qui suit *St. Augustin* sur la Doctrine de la Grace, & qu'on ne puise que du venin des sources envenimées de l'Armimanisme, duquel il n'y a qu'un petit pas jusqu'au Socinianisme: pourquoi mettre entre les mains des jeunes Etudiens un Livre si dangereux, dont on devoit empêcher l'Impression, comme on en avoit le pouvoir en qualité de Censeur?

Tout le monde fait, que les Eglises Reformées ont beaucoup de veneration pour le Livre des Cantiques de Salomon, qu'ils l'entendent dans un sens sublime & spirituel, & qu'ils en prennent des Textes pour les tems de Devotion extraordinaire, pour se preparer à la Communion, & pour les fêtes de l'Ascension & de la Pentecôte. Est-ce pour augmenter cette veneration & cette devo-

479 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

tion; & pour temoigner son orthodoxie, qu'on fait imprimer les Commentaires de Grotius sur ce Livre? Je ne le croirai jamais; comme je ne croi pas non plus, que Grotius les ait composés dans la prison ou dans un âge de maturité, plutôt que dans sa jeunesse.

Mais supposé que l'Editeur n'ait pas voulu se mêler de Theologie; & qu'il soit assuré que rien n'est capable d'ébranler la foi ou de salir l'Imagination de ses Ecoliers: il auroit du moins pû relever certaines fautes qui se sont glissées dans la Version des passages Grecs & Hebraïques, (comme on avoit critiqué celles qui regardent l'Arabe) par exemple, quand le Traducteur a confondu le Verbe ἐπέαυα avec ἐπέλαα & qu'il a mis *laboravit*, au lieu de *cessavit* 2 Reg. XIII, 39. quand il dit Matth. XV, 11. *solent ore peragi διαλογισμοὶ καὶ ἐν ὀφθαλμοῖς cogitationes mala*, au lieu de *Colloquia prava*, car c'est bien la bouche qui parle, mais ce n'est pas la bouche qui pense: quand il a mis pour le mot Hebraïque מַצְלִיחַ en Grec ἐνρήσας, & en Latin *qui invenit pacem* de terra; au lieu de ὁ ἐξάγων *qui educit pacem* de terra Matth. XXVI, 26, Conférez Ps. CIV, 15. & CXXXV, 7.

Il y a encore un Passage tiré de Justin le Martyr allegué au ch. XXIII. de St. Luc v. 35. dont la version fautive pourroit jeter dans l'erreur les Etudiens, qui devoient en être avertis charitablement. Voici les mots: Καὶ γὰρ εἰσὶ τινες, ᾧ φησὶ λοι, ἔλεγον, ἀπὸ τοῦ ἡμετέρου γένους, ὁμολογῶντες αὐτὸν χριστὸν εἶναι, ἀνδραποὶ δὲ ἐξ ἀνθρώπων γενόμενοι ἀποφαινόμενοι οἷς ἔστιν ἐναντίον, ἔδ' ἂν πλείοι ταῦτά μοι δοξάσαντες ἔποιον. *Sunt enim nonnulli, o amice, dixi ex genere nostro, profitentes ipsum Christum esse, sed hominem ex hominibus genitum esse affirmantes; qui-*
bus

*his non assensior. neque id sane multi qui in eadem
 mecum sunt sententia, dixerint. D'où Episcopus a
 conclu, qu'il falloit tolerer les Sociniens dans l'E-
 glise, parce qu'au temoignage de Justin on avoit
 reconnu dans l'Eglise primitive les Ebionites pour
 être de nos gens, & pour Orthodoxes au reste,
 quoique non seulement ils crussent que Jesus Christ
 n'étoit qu'un simple homme. mais aussi qu'il é-
 toit né à la maniere des autres hommes de Pere
 & de Mere. Cette Opinion d'Episcopus a été soute-
 nuë aussi par Mr. le Clerc, dans son Histoire Ec-
 clesiastique, non obstant que le savant Evêque Mr.
 Bull eût remarqué qu'au lieu d'*apostoli* il falloit lire
ipostoli, & que Justin parlant aux Juifs ne disoit
 pas, les Ebionites sont de nos gens; mais, les Ebioni-
 tes sont de votre Nation. Mais il a oublié d'observer
 qu'il y avoit aussi une faute plus importante dans
 la Traduction, qu'il faudroit refaire ainsi: *Sunt
 enim nonnulli, o amici, dixi, de genere vestro, pro-
 fitentes ipsum Christum esse, sed hominem ex homini-
 bus genitum affirmant. Quibus non assensior, neque
 si plerique hac sentientes mihi dicerent, assensirer.* Ce
 qui forme un sens tout à fait different, & qui ne
 favorise les Sociniens en aucune maniere.*

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DE SUISSE.

IL parut, en 1730. une Brochure anonyme,
 imprimée à Berne, sous ce titre: *Instruc-*

472 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

tion familière, sur le Devoir d'un Sujet envers son Souverain. Ecrite & mise au jour par un Pasteur en faveur de la jeunesse de ses chères Eglises. Imprimée à Berne, avec l'approbation requise. L'Auteur en est Mr. Faigaux, Pasteur des Eglises d'Orvin & de Vauffelin, près de Bienne. Il se déclare tel; & celui qui avoit donné l'approbation requise, est Mr. Ringiers, Professeur en Théologie à Berne; chargé, en titre d'office, du soin d'examiner les Livres qui s'impriment dans cette Ville. Il eut assez de tems, pour lire avec attention le Manuscrit, & il ne lui en falloit pas beaucoup, puis que l'Imprimé se réduit à une feuille d'impression, en très-petit in duodecimo. Aussi n'est-ce qu'un morceau de Catéchisme, ou une Instruction fort superficielle, par demandes & réponses. Peu de tems après qu'il eût vû le jour, Leurs Excellences de Berne en firent supprimer les exemplaires: & comme il n'y eut pas moyen de les retirer tous, on inséra dans deux Gazettes du Mois d'Avril de l'année passée 1731. un Avertissement en ces termes: *Certain livres, intitulé, Instruction familière sur les Devoirs d'un Sujet &c. Imprimé à Berne avec approbation, ayant paru depuis quelques mois dans le voisinage, peut faire soupçonner que LL. EE. de Berne en approuvent le contenu: c'est pourquoi, & par ordre de LL. EE. on déclare, que l'approbation n'a pas été accordée par LL. EE. mais obtenue par surprise, & qu'on rejette la Doctrine y contenue, comme fautive & erronée.* L'Auteur est fort en peine de savoir, si que l'on peut avoir trouvé à redire dans son livret. Il ne faut pas être devin, pour le découvrir. On est fort en garde à Berne, & avec raison, contre tout ce qui tend à donner aux Souverains une Autorité despotique. Bien des gens se souviennent encore,

encore, que feu Mr. Merlat, Pasteur de l'Eglise de *Lausanne*, & alors Professeur en Théologie, ayant demandé à *Berne* une approbation de son Manuscrit d'un *Traité du Pouvoir absolu des Souverains*, bien loin de la lui accorder, on lui défendit de faire imprimer cet Ouvrage; ce qui lui fit prendre le parti de l'envoyer en *Hollande*, où il fut imprimé en 1685. sans nom d'Auteur, & sous le faux titre de *Gologne*. On diroit que Mr. *Faigaux* a puisé sa doctrine dans ce Livre. Il est certain au moins, que, de la manière qu'il s'exprime, les plus outrez Défenseurs du *pouvoir absolu des Souverains*, & de l'*Obeïssance passive des Sujets*, souscriront sans balancer à tout ce qu'il dit. Il regarde Dieu comme l'Auteur immédiat de la Puissance Souveraine; parceque *Dieu établit tous les Souverains par sa Providence*. Leur pouvoir, selon lui, n'est pas, à proprement parler, un *pouvoir humain*, mais un *pouvoir divin*, d'où vient que l'Ecriture, en s'adressant à eux, leur tient ce langage, Vous êtes des Dieux. Il ne distingue nulle part entre les Souverains légitimes, & les Usurpateurs ou les Tyrans; ni entre les divers degrez de pouvoir qu'ont les Rois & les Princes, selon les Loix Fondamentales de chaque Etat. Il lui suffit, que Dieu nous ait fait naître par sa Providence sous une Puissance suprême, quelle qu'elle soit. Ainsi l'Evêque de *Porentru* est un Prince aussi absolu, que le Czar de *Moscovie*. On lui doit également à *Bienne*, à la *Bonneville*, &c. une Obeïssance & active & passive, qui, selon Mr. *Faigaux*, n'ont d'autres bornes, que les cas où l'on est bien assuré que ses ordres ne sont pas opposés à ceux de Dieu même; & qui ne laissent d'autre ressource, avant que de venir à cette affreuse extrémité de refuser d'obéir, que les larmes;

474 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

les prières, les supplications, & quand tout cela ne sert de rien, la résignation à souffrir humblement & sans murmure, tout ce qu'il plaît au Souverain d'ordonner à notre égard, quand même ses ordres nous paroîtroient durs & fâcheux, ou même injustes. S'ils paroissent tels, c'est toujours (car l'Auteur ne fait aucune distinction) parce qu'on ne pénètre pas les motifs secrets qui portent les Puissances à agir de la sorte. Ainsi on doit toujours être bien persuadé de la sagesse & de l'équité de son Souverain, & nous soumettre à tout ce qu'il lui plaît. A la queue de la 3. Section, dans laquelle le Catéchiste a traité des principaux devoirs qu'un Sujet doit remplir envers son Souverain, il met une Apostille, comme il l'appelle, où il décide en peu de lignes une des Questions les plus délicates & les plus composées sur cette matière, savoir, s'il est permis à un Souverain de révoquer les Privilèges & Franchises, que lui, ou ses Prédécesseurs ont accordées à leurs Sujets? Il définit ces Privilèges & Franchises, des libertez, ou des immunitéz, que les Souverains accordent quelquefois à leurs Sujets de pure grace, soit pour récompenser les Sujets de leur fidélité, soit seulement pour donner des marques de leur bonté. Et il permet aux Souverains de les retracter ou révoquer, si les Sujets en abusent, & s'il vient lui-même à remarquer & reconnoître que ces Privilèges ne tournent pas au bien & à l'avantage de ses Sujets. On fait qu'à présent Mr. Faigaux dit qu'il n'a pas voulu parler des libertez naturelles des Peuples, & d'autres droits de cette nature. Mais d'où vient qu'il n'y a pas un seul mot dans sa Brochure, qui l'insinue? Quand on parle de Privilèges & de Franchises, sur tout dans le pays où il vit, cela s'entend des libertez & immunitéz qui sont comme autant de Loix Fondamentales de l'Etat, & qui ne

ne peuvent être revoquées en aucun maniere par le Souverain. Au lieu que la définition, dont il s'agit, qui est générale, donne tout lieu de croire, que l'Auteur ne reconnoît aucun Privilège, aucune Franchise, qui ne doive son origine à une *pure grace* du Souverain, & qui par là ne dépende absolument de son bon plaisir. D'ailleurs, s'il n'a voulu parler que des Privilèges accordez par une *pure grace* du Souverain, ces Privilèges de leur nature dépendent dans leur durée, comme dans leur origine, de la pure volonté du Souverain. Il peut les revoquer, quand il lui plaît, parce qu'il ne les a accordés que sur ce pied-là. Ainsi Mr. Faigaux n'avoit que faire d'aller chercher deux exceptions, qui ne sont ici nécessaires, qu'en supposant que la concession par elle-même est irrévocable, & le demeure hors ces cas-là. Le moins qu'on puisse inférer de tout cela, c'est que Mr. Faigaux n'a que des idées fort imparfaites & fort confuses d'une matière, qui demande diverses distinctions, selon la nature des Privilèges, & la manière dont ils ont été aquis. S'il travaille à un autre Ouvrage sur les Devoirs des Sujets, comme on dit qu'il en a dessein, il fera bien de mieux étudier les vrais principes du Droit Naturel, & du Droit Public, qui n'ont rien de contraire à l'Ecriture Sainte. Il est vrai que, pour établir ses pensées, il cite à tords & à travers, en stile de Prédicateur, plusieurs passages qu'il croit prouver ce qu'il en infère. Mais s'il avoit lû les Ouvrages, qui ont paru en assez grand nombre & en diverses Langues, sur le Pouvoir des Souverains réduit à ses justes bornes, il y auroit trouvé de quoi ramener à leur vrai sens des expressions figurées entendues à la lettre, ou des maximes prises dans une trop grande généralité,

contre

476 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

contre toutes les Régles du bon-sens & de la Critique. Quoi qu'il en soit, il faut plus de choses, qu'on ne pense ; pour bien traiter un sujet aussi vaste & aussi délicat, que celui-ci, où si l'on n'a pris une bonne route, on se trouvera perpétuellement entre deux écueils, aussi dangereux l'un que l'autre, l'un d'élever trop haut le Pouvoir des Souverains, l'autre, de favoriser l'esprit de Révolte & de Sédition.

D O X F O R D.

Mr. Fabre se propose de faire imprimer ici par souscription la *Secchia rapita.*, *Poema Eroico-mico del Sign. Alessandro Tassoni* : con le *Dischiarezioni del Sign. Gasparo Salviani*. Cette édition sera très-bien imprimée in 8. Le prix de la souscription est de cinq shillings, dont on payera la moitié en souscrivant, & le reste en recevant un exemplaire. On en imprimera un petit nombre en grand papier sur le pié de dix shillings. Il y aura un frontispice gravé d'après le fameux Melan.

D E L O N D R E S.

Roma antiqua & recens &c. ; *Rome ancienne & nouvelle, ou la Conformité des anciennes Ceremonies avec les modernes, où l'on prouve par des témoignages incontestables que les Ceremonies de l'Eglise Romaine sont empruntées des Payens.* Traduit du François. In 8. Le Traducteur a ignoré que cet Ouvrage, publié à Genève en 1667. sous le titre de *Conformitez des Ceremonies modernes avec les anciennes*, est de Mr. Mussard qui étoit alors Ministre à Lion, & qui est mort ici Ministre de l'Eglise François de la Savoie.

Ibe

Avril, Mai & Juin 1732. 479

The Court Bishop no Apostolical Bishop &c. C'est-à-dire, *Un Evêque de Cour n'est pas un Evêque Apostolique; ou Conférences entre un Evêque Apostolique, l'Evêque de *** , & le Recteur de Llan-Tres-Saint.* In 8. L'Auteur de cette Brochure voudroit ramener nos Evêques de Cour à l'observation des Anciens Canons, qui defendent la translation d'un Siege à un autre, la non-residence, la pluralité des Benefices, &c. Il arrêteroit plutôt le cours de la Tamise.

On a fait ici en très peu de tems deux éditions de l'*Histoire de Charles XII. Roi de Suede* par Mr. de Voltaire, & deux éditions de la Traduction Angloise de cet Ouvrage, par où l'on voit qu'il a été lu avec plaisir. Cependant Mr. de la Motraye, qui a été à portée de savoir à fond la Vie de ce Prince, a trouvé dans le Livre de Mr. de Voltaire plusieurs erreurs de fait qu'il a relevées dans une Brochure intitulée *Remarques Historiques & critiques sur l'Histoire de Charles XII. Roi de Suede*, par Mr. de Voltaire, pour servir de Supplement à cet Ouvrage. In 8.

A Parallel between Mubamed and Sosem &c. Parallele de Mahomet & de Sosem (a) le grand Libérateur des Juifs. Par Zelim, Musulman, dans une Lettre à Natham, Rabbin. In 8. Ce titre découvre assez le but de cette Brochure, qu'on attribue, à Mr. le Comte de Passeran, aussi bien que la suivante:

The History of the Abdication &c. Histoire de l'Abdication de Victor-Amedée II. Roi de Sardaigne, & de son emprisonnement dans le Château de Rivola. Où l'on découvre les veritables motifs qui ont porté ce Prin-

(a) *Sosem* est l'anagramme de *Moses*, Moïse.

478 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

te à ceder la couronne à son Fils Charles-Emanuel le présent regnant; ce qui l'a fait repentir d'avoir abdiqué, & les raisons secrètes qui l'ont engagé à tâcher de remonter sur le Throne: Ou Lettre du Marquis de T.*** Piémontois, présentement à la Cour de Pologne; au Comte de C.*** à Londres. In 8.

Le Dr. Berkeley a publié *Alciphron: or, The Minute Philosopher, &c.*: C'est-à-dire, *Alciphron ou le petit Philosophe: en sept Dialogues. Contenant une Apologie de la Religion Chrétienne contre ceux qu'on appelle Esprits forts* (a). In 8. 2. voll. Il donne le titre de *petits Philosophes* aux Esprits forts, par allusion à ce passage de Cicéron, cité dans le titre: *fin mortuus, uti quidam minuti Philosophi censent, nihil sentiam, non versor ne hunc errorem meum mortui Philosophi irrideant.* Dans le second Dialogue il refute le Dr. Mandeville, qui dans le Livre intitulé *la Fable des Abeilles*, a soutenu que les vices des Particuliers sont des avantages pour le Public. Le Dr. Berkeley a mis à la fin du second Tome l'*Essay sur une nouvelle Theorie de la Vision*, qu'il publia en 1709.

Mr. Lewis, Maître es Arts, Ministre de Mer-gate & Chapelain du Lord Malton, nous a donné *The New Testament &c.*: c'est-à-dire, *Le Nouveau Testament de notre Seigneur & Sauveur Jesus Christ, traduit sur la Vulgate par Jean Wiclif, Docteur en Theologie, Chanoine d'Aust dans l'Eglise Collegiale de Westbury, & Recteur de Lutterworth, environ l'an 1378.* In folio. Mr. Lewis a mis à la tête de cette Traduction une Dissertation de 108. pages, intitulée: *Histoire des Versions Angloises de la Bible & du Nouveau Testament &c., tant Manuscrites qu'imprimées,*

(a) *Free-Thinkers.*

Avril; Mai & Juin 1732. 475

*primées, & des plus remarquables éditions qui en ont été faites depuis l'invention de l'imprimerie. Dans cette Dissertation Mr. Lewis parle non seulement des Versions Angloises de la Bible faites par les Protestans & les Catholiques Romains, mais même de celles qui ont été traduites de François en Anglois. Il y joint plusieurs Observations Critiques, & n'épargne pas la Traduction Angloise qui parut en 1729. avec le Grec à côté (a). En parlant de celle de Wiclif, il nous apprend quelques particularitez de la Vie de ce Theologien. Son véritable nom est *Wiclif*, pris de celui du lieu de sa naissance dans la Province d'York. Il naquit en 1324., & fut élevé dans le College de Merton à Oxford. En 1356. il se fit connoître par un Traité du dernier Siècle, où il censuroit vivement les mauvaises pratiques qu'on mettoit alors en usage pour parvenir aux Benefices Ecclesiastiques. Mais ce qui lui aquit le plus de reputation, ce fut la defense des droits de l'Université d'Oxford qu'il entreprit en 1360. contre les usurpations des Moines mendiants. Peu de tems après, il fut fait President du College de Baliol; & on lui donna le Rectorat ou la Cure de Fylingham dans le Diocèse de Lincoln, qu'il resigna ensuite pour celle de Lotegarshall. En 1365. l'Archeveque Islip le fit President du College de Cantorbery, qu'il avoit fondé quelque tems auparavant. Mais après la mort de ce Prelat, ses ennemis ayant obtenu une Bulle du Pape qui lui ôtoit cette charge, il se retira à Oxford où il fit des Leçons de Theologie avec tant d'applaudissement, que ce qu'il disoit étoit*

(a) Voyez Tom. II. p. 222., & Tom. VIII. I. Part, p. 126.

280 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

étoit reçu comme un oracle. En 1374. le Roi le nomma avec l'Evêque de Bangor & quelques autres pour traiter avec les Nonces du Pape touchant les provisions des Benefices Ecclesiastiques d'Angleterre, que le Pape s'arrogeoit, & dont les Parlemens se plaignoient depuis longtems. Le Roi fut si content de la manière dont il s'acquitta de cette commission, qu'il lui donna en 1375. le Canonat d'Aust dans l'Eglise Collegiale de Westbury, Diocese de Worcester, & le Rectorat de Lutterworth, Diocese de Lincoln. Mais comme il s'étoit déclaré à Oxford contre le pouvoir temporel des Papes, qu'il avoit révoqué en doute le pouvoir des clefs que le Pape s'attribue, & soutenu que les Princes Chrétiens étoient en droit de punir & reprimer les Ecclesiastiques vicieux & dereglez; les Moines qui lui en vouloient, parce qu'il avoit pris le parti de l'Université contr'eux, & avoit decouvert les artifices & les fourberies dont ils se servirent pour excroquer l'argent & les biens du peuple, en firent leurs plaintes au Pape, & en 1377. lui presenterent dix-huit Articles qu'ils pretendoient être heretiques & qu'ils l'accusoient d'avoir soutenu. Cette affaire lui donna beaucoup de peine, & il y a apparence qu'il lui en auroit coûté la vie, s'il n'eût pas été d'abord protégé par la Cour, & sans le Schisme qui arriva ensuite par la double election d'un Pape. Par ce moyen il échapa à la fureur de ses ennemis, & continua à censurer courageusement l'erreur & le vice, jusqu'à ce qu'étant attaqué d'une paralysie qui dura deux ou trois ans, il mourut le 2. de Decembre 1384. Mr. Lewis croit que ce fut peu de tems après cette persecution, en 1379. ou 1380., qu'il se mit à traduire le Nouveau Testament. Cette Traduction
n'avoit

n'avoit point encore été imprimée. Mr. Lewis l'a revue sur plusieurs Manuscrits qui se trouvoient dans les Bibliothèques d'Oxford & de Cambridge &c.; & il met les variantes à la marge. Il remarque qu'elle est très-littérale, & qu'elle a été faite sur la Vulgate telle qu'on la lisoit alors dans les Eglises, ce qui fait qu'elle n'est pas toujours conforme aux éditions publiées par les Papes.

On a traduit *Sethos* en Anglois, 2. voll. in 8.; aussi bien que l'*Abregé de l'Histoire de France du Père Daniel*; 5. voll. in 8.

Mr. Stephens a traduit en Latin la troisième *Lettre pastorale* de l'Evêque de Londres. In 8. La Latinité de celle-ci n'est pas meilleure que celle des deux autres.

Homeri Ilias Græcæ & Latine. Cum annotationibus Sam. Clarke, S. T. P. nuper defuncti. Vol. II. Editæ atque imperfectæ supplevit Sam. Clarke Filius, S. R. S. In 4.

On a publié les *Sermons* du feu Dr. Brady, Recteur de Klapham, & Ministre de Richemond dans la Province de Surrey. 3. voll. In 8. On a aussi publié ceux du feu Dr. Mofs Doyen d'Ely. 4. voll. In 8.

Mr. Tindal qui nous a donné une Traduction de l'Histoire d'Angleterre par Mr. Rapin, travaille à l'*Histoire de la Province d'Essex*, sur les Memoires de Messieurs Jekyl, Ouseley, & Holman. Il y ajoutera aussi beaucoup du sien. Cet Ouvrage sera publié par brochures, in 4. La première a déjà paru.

Memoirs &c. Memoires contenant la Vie & le Caractere du feu Comte d'Orery, & l'Histoire de la Famille des Boyles. Par Eustace Budgell. In 8. On n'a pas oublié d'y parler de la dispute que Mr. Boyle (c'est le nom que portoit alors ce Seigneur).

482 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

eut avec le Docteur Bentley, au sujet des Lettres de Phalaris &c.

A Paraphrase &c. C'est-à-dire, *Paraphrase & Notes sur la seconde Epître de St. Paul aux Thessaloniens, selon la methode de Mr. Locke. Avec deux eptres Dissertations 1. touchant le Royaume de Dieu, 2. Theff. I. 5. 2. touchant l'Homme de péché, 2. Theff. II. 3. &c.* In 4. L'Auteur nous a donné un semblable Ouvrage sur l'Epître à Philemon, & sur la première Epître aux Thessaloniens.

Le Sermon que le Dr. Hare, à présent Evêque de Chichester, prêcha devant la Chambre des Seigneurs le 31. de Janvier, anniversaire de la mort tragique de Charles I. a été vivement attaqué dans quelques Brochures. La plus forte a pour titre *An Examination &c. Examen des faits & des raisonnemens de Mr. l'Evêque de Chichester, dans son Sermon &c.* In 8. L'Auteur accuse ce Prelat d'avoir déguisé, pallié, ou passé sous silence les vices de Charles I. & de ses Ministres. Il soutient que ce Prince s'attira tous ses malheurs par la passion qu'il avoit pour le despotisme, qu'il violoit les loix de l'Etat, & favorisoit les innovations de ses Evêques, qui travailloient de leur côté à se rendre independans du pouvoir seculier. C'est là, dit-il, ce qui souleva toute la nation, & donna lieu à tous les excès qui s'ensuivirent. Ainsi toute la faute tombe sur le Roi, & non pas sur ses peuples, qui ne demandoient que la conservation de leurs loix & de leurs libertez. Il fait un portrait affreux des Ecclesiastiques, & les regarde comme la principale cause de tous les maux qui arrivent dans la Societé. Enfin, il trouve très-ridicule que les Anglois d'aujourd'hui, qui n'ont eu aucune part à la mort de Charles I. déplorent tous les ans cette mort, comme s'ils en étoient coupables. On
at-

Avril, Mai & Juin 1732. 483

Attribué cet Ecrit à Mr. Thomas Gordon. Il s'en est déjà fait quatre éditions.

Mr. Horsley, Maître es Arts & Membre de la Société Royale, nous a donné *Britannia Romana; or the Roman Antiquities of Britain*: c'est-à-dire, les *Antiquitez Romaines de la Grande Bretagne*. Cet Ouvrage, qui est un *in folio* de près de 600 pages, est divisé en trois livres. Le I. contient l'Histoire de tous les faits & gestes des Romains dans la Grande Bretagne, l'état des troupes légionnaires & auxiliaires qu'ils y employoient, & leurs stations *per lineam valli*, avec une ample description des Murailles Romaines, accompagnée de Cartes très exactes. Le II. comprend un Recueil complet des Inscriptions Romaines, & des statues, bas reliefs &c., qu'on a découvert dans la Grande Bretagne, avec des Explications & des Observations critiques. Le III. contient la Géographie Romaine de la Grande Bretagne, où l'on donne ce que Ptolémée, l'Itinéraire d'Antonin, la Notitia &c. publiée par Pancirolle, l'Anonyme de Ravenne, & les Tables de Peutinger, nous ont laissé au sujet de cette Isle, avec des Remarques sur ces anciens Auteurs, & sur les lieux dont ils parlent. A cela on a joint une Table Chronologique, & des Indices pour les Inscriptions &c., à la manière de Gruter & de Reingius. On y a aussi joint des Indices Géographiques des Noms que les Romains donnoient aux Provinces, Villes &c., & de ceux qu'on leur donne presentement; & une Table générale de tout l'Ouvrage. Les Cartes & les planches des Inscriptions &c., sont au nombre de plus de cent.

Dissertationes Physico-Mathematicæ, partim antea editæ, in Actis Philosophicis Londinensibus, jam accuriores & emendatiores; partim nunc primum impressæ.

Hb 2

Aucto-

484 BIBLIOTHEQUE DE L'EUROPE,

Auctore Jacobo Jurin M. D. Coll. Medic. Londin. & Regia Societatis Socio &c. In 8.

A Dissertation: or, Inquiry &c. Dissertation: ou Recherches sur l'Autorité Canonique de l'Evangile selon St. Mathieu; & les raisons pour lesquelles il a été anciennement rejeté par les Heretiques: écrites à l'occasion d'une Brochure publiée depuis peu sous le titre de Troisième Lettre Pastorale au peuple des deux grandes Villes de Londres & Westminster, qu'on prétend être une Défense du Canon du Nouveau Testament. In 8. Dans cette Brochure on prétend que l'Auteur de la troisième Lettre pastorale, qu'on fait semblant de ne pas connoître, s'est mal acquitté de la tâche qu'il s'étoit imposée, de prouver l'Autorité des livres du Nouveau Testament; & qu'il n'a qu'une connoissance superficielle de l'Antiquité Ecclesiastique, & des divers sentimens qu'on a eu au sujet de ces Livres: on en donne pour exemple les difficultez que les Heretiques ont faites contre l'Evangile selon St. Mathieu, & on le somme de les refoudre dans une nouvelle Pastorale.

Mr. Martyn se propose de faire imprimer in 4. par souscription les Georgiques de Virgile, avec des Remarques: *P. Virgilii Maronis Georgicorum Libri quatuor Variis Lectionibus, Notis selectis Variorum, & novis quam plurimis illustravit Johannes Martyn.* Le prix de la Souscription est une guinée, qu'on payera en souscrivant.

A Philosophical Enquiry &c. Recherche Philosophique sur la source physique des Actions de l'Homme, & la cause immediate de la pensée. In 8. Le principal but de cette Brochure est de prouver que la Pensée n'est qu'une modification particuliere de la Matiere.

D' A M S T E R D A M.

Les Wetsteins & Smith donneront au Public sans faute dans le mois d'Août prochain, *l'Histoire de*

Avril, Mai & Juin 1732. 485

de l'Empire par Heiff. 2 vol. in 4 & 8 vol. in 12. Enrichie de Tailles-Douces & de Medailles, augmentée d'un grand nombre des Pieces interessantes, de Faits Historiques, & de Remarques curieuses, qui n'entrent point dans la dernière Edition de Paris, ni dans aucune Edition précédente.

Jean-Frederic Bernard debite une Nouvelle Edition des Oeuvres diverses de M. Locke augmentée de près d'un volume. Les augmentations consistent dans des pièces dont le titre seul fera sentir l'importance. Les principales sont 1. une Introduction à la lecture des Epîtres de S. Paul, où l'Auteur developpe avec beaucoup de penetration & de force les causes de l'obscurité des Lettres de cet Apôtre. 2. Un examen du Sentiment Fondamental de la Philosophie Mallebranchiste, que nous voyons tout en Dieu : 3. Plusieurs Lettres écrites par M. Locke à M. de Limborch & par M. de Limborch à M. Locke. Elles sont d'autant plus importantes qu'on les peut considerer comme un Supplement à tout ce que M. Locke a dit sur la Liberté dans son Essay Philosophique. Le Recueil est en 2 vol. in 12.

Le même Libraire a reimprimé les cinq premiers Volumes du *Recueil de Voiages au Nord*, corrigés, revus & mis en meilleur ordre. A la tête du Recueil on voit trois Dissertations sur les voiages. Ce Recueil a présentement huit Volumes; il en aura deux autres au commencement de 1733. qui contiendront des Relations de la Tartarie, de la Sibirie, &c.

DE ROTTERDAM.

Jean Daniel Beman débite actuellement la *Theologie Physique de Derham*, avec Privilege. Il vient aussi de publier deux nouveaux Volumes de Sermons de feu Mr. Jaques Saurin sous le titre de *Sermons sur l'Histoire de la passion.*

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I. J. AQUES FOSTER, <i>Vérité de la Révélation Chrétienne</i> , second Extrait.	243
II. AUGUSTIN BRYAN, <i>les Oeuvres de PLOTARQUE</i> , &c.	302
III. Mr. GORDON, <i>les Oeuvres de TACITE</i> , Tom. I.	348
IV. Lettre de Mr. de SAINT HYACINTHE, à Mr. DE LA MOTTE touchant un Ecrit de Mr. de l'Abbé de SAINT PIERRE, &c.	368
V. Mr. de BOULAINVILLIERS, & Mr. GAGNIER, <i>la Vie de MAHOMET</i> .	380
VI. Lettre au P. NICERON, contenant la Justification de Mr. ARNAULD au sujet de Mr. DESLYONS.	408
VII. PIERRE-WESSELING, <i>Oraison funebre de Mr. de GOSLINGA</i> .	430
VIII. Le Dr. WATERLAND, <i>Defense de l'Ecriture</i> . &c.	441
IX. Le Dr. MIDLETON, Lettre au Dr. WATERLAND sur sa Defense de l'Ecriture; avec la Réponse de ce dernier, la Defense du premier, & la Replique du Dr. WATERLAND.	456
X. <i>Les Oeuvres Theologiques de GROTIUS</i> .	468
XI. <i>Nouvelles Litteraires</i> .	474

CATALOGUE de Livres nouveaux.

Libri Latini.

- P.** Terentii Afri Comœdiæ sex, cum Interpretatione Donati & Calphurnii, & Commentario perpetuo, curavit A. H. Westerhovius. 8.
- W**bbonis Emmii Historia nostri Temporis, in qua duplex controversia: altera inter Comitem Frisiæ Orientalis & Civitatem Embdanam separatim: altera inter Comitem & Comitatus Ordines, ab ipsa origine accurate exponitur. &c. 4.
- Joh.** Spenceri de Legibus Hebræorum Ritualibus earumque rationibus, Libri quatuor, ad nuperam Cantabrigiensem, in qua Liber quartus, variâ Capita & Dissertationes aliasque Autoris Supplementa, accessere, accurate efformatâ: præmittitur Ch. Matt. Pfaffii Dissertatio præliminaris in qua de Vita Spenceri, de Libri pretio & erroribus quoque differitur, &c. fol.
- Augusta** Concilii Nicæni II. Censura, hoc est Caroli M. de impio imaginum cultu Libri IV. ad primam editionem recudi eos curavit, ac subinde partim emendavit, partim illustravit Ch. Aug. Heumannus. 8.
- Sam.** de Puffendorff, de Rebus gestis Friderici Wilhelmi Magni, Electoris Brandenburgici commentariorum Libri Novendecim. fol. Ed. nova.

Livres François.

- L**es *Metamorphoses d'Ovide en Latin, traduites en François, avec des Remarques & des Explications Historiques, par Mr. l'Abbé Banier, de*
Hh 4 l'A-

- l'Academie Royale des Inscriptions & belles Lettres. Ouvrage enrichi de figures en taille douce, gravées par B. Picart, & autres habiles maitres. fol. 2. Tom.*
- Oeuvres de Monsieur de Voltaire. Nouvelle Edition. 8. 2 tom. enrichie de figures en Taille-douce.*
- Histoire de Charles XII. Roi de Suede, par Monsieur de Voltaire. 8. 2 tom.*
- Sethos Histoire ou Vie tirée des Monumens Anecdotes de l'Ancienne Egypte, traduite d'un Manuscrit Grec. 12. 2 tom.*
- Description Historique des Chateau, Bourg & Forest de Fontainebleau, contenant une Explication Historique des Peintures, Tableaux, Reliefs, Statues, Ornement, qui s'y voyent; & la Vie des Architectes, Peintres & Sculpteurs, qui y ont travaillé, enrichie de figures par Mr. l'Abbé Guilbert, 12. 2 tom.*
- Histoire du Theatre Italien depuis la decadence de la Comedie Latine; avec un Catalogue des Tragedies & Comedies Italiennes, imprimées depuis l'An 1500. jusqu'à l'an 1660. & une Dissertation sur la Tragedie moderne, avec des figures, qui representent leurs differens habillemens, par Louis Ricoboni. 8. 2 tom.*
- Les Principes de la Nature, ou de la generation des choses. par M. Colonne. 12.*
- Elemens Historiques, ou Methode courte & facile pour apprendre l'Histoire aux Enfans, par Mr. l'Abbé de Maupertuy. 12. 2 tom.*
- Histoire de l'Academie Royale des Sciences, avec les Memoires de Mathematique & de Physique Années 1725 & 1726.*
- Exposition Anatomique de la Structure du Corps Humain, par Jaques Benigne Winslow. 4.*
- Le même Livre, 4 Tom. 12.*

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

A.

- A** L B E R T U S (Salomon), son Histoire du scorbut. 51
- Ammoniacum*, espece de Medicament. 219.
- Anacreon*, Corrections de quelques endroits de cet Auteur. 114 & suiv. 116, 118, 121, 122, 123, 124.
- Anistrachia*. Voyez *Austrachia*.
- Apocalypse*, Authenticité de ce Livre. 135.
- Apôtres*, si les foibleesses de quelques-uns des Apôtres affoiblit la verité de leur Doctrine. 264, 265 & suiv. s'ils devinrent disciples de J. C. par des motifs temporels. 270 & suiv.
- Appareil lateral*, si la taille de la pierre par l'appareil lateral est preferable aux autres methodes. 156 & suiv. Voyez *Pierre*.
- Areteus Cappadox*, ancien Medecin, cité. 69.
- Arnould* (Mr.) Docteur de Sorbonne, sa justification au sujet de Mr. Des-Lyons. 408.
- Athenagore*, passage de cet Auteur corrigé. 83.
- Auguste*, Empereur Romain, particularitez de son Histoire. 362. son Caractere. 367.
- Austrachia* & *Anistrachia*, Isles de l'ancienne Frise. 97.

B.

- B** A T A N A O T E S, nom que St. Jerome a donné à Porphyre. 87 & suiv.
- Beauval* (J. Boucher), Medecin de la Rochelle. 54.
- Budinaro*, ce que signifie ce mot. 87.

T A B L E

Boerhaave (Mr.) ses <i>Aphorismes</i> .	37 n. 70 n. 73 n.
75 n. sa <i>Praxis Medica</i> .	57 n. 69 n.
Bos (l'Abbé du) ses <i>Reflexions Critiques sur la Poësie</i> et sur la <i>Peinture</i> .	8
Boulainvilliers (Mr. de) sa <i>Vie de Mahomet</i> .	380
Bryan (Augustin), ses <i>Vies Paralleles de Plutarque</i> ,	302, 324
Burgrave (J. Philip.) son <i>Dictionnaire Universel de</i> <i>Medecine</i> .	216

C.

CHAULIEU (l'Abbé de) ses <i>Poësies</i> 5 & <i>suiv.</i> 8 & 9 & <i>suiv.</i>	
<i>Chine</i> ; la Chine comparée avec l'Italie.	353
Chouet (Robert), Premier Syndic de la Ville de Geneve, sa mort & son Caractere.	230
Clarke (le Dr.) cité.	247
<i>Colique</i> , differentes sortes de Coliques. 30 & <i>suiv.</i> s'il y a des Coliques qui ont quelque rapport avec le Scorbut. 43. Colique de Poitou.	54
Constantin (Robert) son <i>Lexicon</i> .	321
Craon , Medecin.	44
Gromwel , maniere dont on lui reprocha son U- surpation.	363
Cruzer (Herman) sa Traduction Latine des <i>Vies</i> de Plutarque,	309

D.

DANIEL , si le Livre de ce Prophete a été supposé.	215
<i>Decalogue</i> ; le Decalogue est un excellent Abregé du Droit Naturel.	180
Demetrius Pepagomennus , Ancien Medecin, cité.	74 n.
	De-

DES MATIERES.

<i>Devins</i> , chaque pays a ou ses Devins.	213
Dieu, sa conduite à l'égard de la propagation de l'Evangile.	244. Voyez <i>Evangile</i> .
<i>Dissertation sur la Colique</i> , livre ainsi intitulé.	30
<i>Droët</i> , (Mr.) son <i>Nouveau Conseil de la Peste</i> .	44.

E.

E GINETTE (Paul) cité.	69 n.
<i>Etienne</i> . (Henri) son <i>Treſor</i> .	920
<i>Eugalenus</i> , son <i>Traité De Morbo Scorbuto</i> .	45
<i>Euripide</i> , paſſage de cet Auteur retabli.	79
<i>Evangile</i> , ſ'il y a eu des Livres écrits contre l'Evangile, qui ont été ſupprimés par les Chrétiens. 271 & ſuiv. La Verité de l'Evangile ſoutient ſans les Livres du N. T. dont l'Authenticité eſt conteſtée. 274. Voyez <i>Revelation</i> .	

F.

F ABRETTI (le) cité.	82
<i>Fare</i> (Mr. de la) ſes <i>Poëſies</i> .	5, & 16
<i>Fernel</i> (Jean), Médecin.	44
<i>Foſter</i> (Mr.) ſa <i>Vérité de la Religion Chrétienne</i> .	247
<i>François</i> , Caractere des François.	28
<i>Fredesgaire</i> cité.	97
<i>Frey</i> (Mr.), Profefſeur en Theologie, ſon <i>Diſſertatione Hiſtorique</i> .	469

G.

G AGNIER (Mr.) ſa <i>Vie de Mahomet</i> .	380
<i>Goslinga</i> (Mr. de) Particularitez de ſa Vie.	432
<i>Gordon</i> (Thomas) ſes <i>Oeuvres de Tacite</i> .	345
<i>Goutte</i> , différentes eſpeces & Symptomes de cette Maladie.	68. & ſuiv.
	Gro-

T A B L E

Græius, son Traité de la Verité de la Religion Chrétienne. 197. Ses Oeuvres Theologiques. 468.

H.

HEBREUX; les Hebreux seuls ont conservé le Culte du vrai Dieu, 180. Leurs Loix. 189.
Hesychius corrigé. 86
Hyacinthe (Mr. de St.) sa Lettre à Mr. de la Motte au sujet d'un Ecrit de Mr. l'Abbé de Saint Pierre. 368

I.

IMPARTIALITE', en quoi elle consiste à l'égard de Dieu. 251
Incredulés, doivent avoir la liberté d'écrire ouvertement contre la Religion Chrétienne; &c pour-quoi. 280
Infailibilité, une infailibilité absolue n'est pas nécessaire pour rendre un temoignage digne de foi. 263
Instruction familiere sur le devoir d'un Sujet envers son Souverain, Brochure qui porte ce titre. 472
Israélites exterminent les Cananéens. 190 &c.
Juifs, leur Cruauté. 190. Voyez Israélites.
Jules Cesar, faits qui le regardent. 355
Justin le Martyr, cité. 470

L.

LYONS (Mr. Des) son demêlé avec Mr. Arnauld. 411 & *suiv.*

M.

MAHOMET, Histoire détaillée de sa Vie. 385 & *suiv.*
Man-

DES MATIERES.

<i>Mandarins</i> , Nobles de la Chine, faits qui les regardent.	352
<i>Martini</i> (Matthieu) sa <i>Commentatio de Scorbuto</i> .	50
<i>Merlat</i> (Mr.) son <i>Traité du Pouvoir absolu des Souverains</i> .	473
<i>Midleton</i> (le Doct.) son Demêlé avec Mr. Waterland.	456
<i>Milon</i> (Pierre) Medecin de Paris.	58
<i>Miracles</i> ; quel fond on peut faire sur les Propheties & les Miracles qui attestent la Verité d'une Doctrin.	264
<i>Montagne</i> (Michel) cité.	337
<i>Motte</i> (Mr. de la) son <i>Discours sur l'Iliade</i> .	183
<i>Moyse</i> , son Antiquité. 196 Comparé avec les Législateurs Payens. 200. Voyez <i>Pensateuquo</i> .	
<i>Musgrave</i> (Guill.) son <i>Traité de Arthritis Anomala</i> .	50, 70, 76.

N.

N ICERON (le P.) ses <i>Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres</i> .	408
<i>Noms</i> , Ordonnance des Romains au sujet des noms.	91
<i>Nouveau Testament</i> ; si quelques-uns des Livres du N. T. ont été supposés. 259. Pourquoi les Historiens Profanes ne parlent pas des faits qui y sont narrés. 272. Obscurité du N. T. 283, 298. Voyez <i>Evangile</i> .	

O.

O RPHÉE, Recherches sur ce Poète. 92. & suiv.	
--	--

P.

P AUL (St.) son differend avec Barnabas.	267
	<i>Pauw</i>

T A B L E.

<i>Phaon</i> (Mr. de) ses <i>Oeuvres d'Anacréon</i> . 101 & suiv.	
<i>Pontatouque</i> , a été regardé de tout tems comme l'Ouvrage de Moÿse. 202. son Authenticité. 205 & suiv.	
<i>Porizonius</i> (Mr.) ses <i>Animadversiones Historicae</i> . 342.	
<i>Philastrius</i> cité. 87	
<i>Πρόημα</i> , Signification de ce Mot. 115	
<i>Pieces de Poësie</i> ; les petites pieces de Poësie peuvent conduire à l'Immortalité aussi bien que les grands Poëmes. 5	
<i>Pierre</i> , Recherches sur l'origine, la nature, & l'extraction de la Pierre. 158 & suiv.	
<i>Pierre</i> (Mr. l'Abbé de Saint) son <i>Traité de l'Origine du Droit & des Devoirs</i> . 370	
<i>Pison</i> (Charles), fameux Medecin. 39	
<i>Plantes</i> , decouverte au sujet de leur Nutrition. 96	
<i>Plutarque</i> , Corrections de quelques Endroits de cet Auteur. 324 & suiv.	
<i>Poëmes</i> . Voyez <i>Pieces de Poësie</i> .	
<i>Poësie Lyrique</i> , difficulté qu'il y a de réussir dans ce genre de Poësie. 22, 27, 29	
<i>Poësie Françoisse</i> , sa Mécanique. 29	
<i>Poëtes</i> , il y en a eu beaucoup en France qui ont célébré la Volupté. 28	
<i>Preservatif contre le Quakerisme</i> , livre ainsi intitulé. 139	
<i>Probabilité</i> ; force des Preuves qui sont fondées sur la Probabilité. 252, 257	
<i>Prophecie</i> , Caracteres de la vraie Prophecie. 213.	
Voyez <i>Miracles</i> .	
<i>Prudence</i> , son Poëme intitulé <i>Hamartigenia</i> . 93	
<i>ῥεῦδοςτραμα</i> , Signification de ce terme. 329	
<i>Puerari</i> (Daniel) son Edition du <i>Thesaurus Medicinae</i> de Mr. Burnet. 62.	

DES MATIERES.

Q.

QUAKERS, Détail de la Doctrine des Quakers. 140 & suiv.

R.

RAISON, si la Raison est un Guide suffisant en matière de Religion. 450

Religion Judaïque, sa Vérité démontrée. 179. & suiv.

Revelation, si la Revelation a du être communiquée à tout le genre humain à la fois. 244 & suiv.

Rhumatisme, si cette Maladie peut donner occasion à quelques sortes de Coliques. 65

Riviere (Lazare) sa *Praxis Medica*. 60 n.

S.

SALLUSTE cité. 125

Savil (Henri) son Edition des Oeuvres de St. Chrysostome. 319

Scorbut, Auteurs qui ont écrit du Scorbut. 45 & suiv.

Sennert (Daniel) son *Tractatus de Scorbuto*. 48

Sermans, Formule singulière de Serment. 95

Servilia, Loi Romaine. 91

Soul (Mr. du) sa *Dissertatio Philologica de Stylo Novi Testamenti*. 304. Ses Notes sur les Vies de Plutarque. 304, 331

Sydenham (Thomas) cité. 35. n. 61. n. 72. 73. n.

T.

TACITE, différentes Traductions de cet Auteur. 346. Son Caractere. 347. Reflexions sur son Histoire. 350. Comparé avec St. Jerome. 353

Ta-

TABLE DES MATIERES.

<i>Tatien</i> cité.	84
<i>Tauvry</i> (Mr.) sa <i>Pratique des Maladies Aigues</i> .	63
<i>Telescopes</i> , si les Anciens les ont connus. 89 & <i>suiv.</i>	
<i>Tradition</i> , différentes especes de Tradition.	258
<i>Traité de la Verité de la Religion Chrétienne</i> , livre qui porte ce Titre.	179
<i>Twells</i> (Leonard) son <i>Examen Critique du Nouveau Testament</i> .	126
<i>Tyrannion</i> , Grammairien, sa conduite à l'égard de la Bibliothèque d'Aristote.	331

V.

V OLUPTÉ. Voyez <i>Poëtes</i> .	
<i>Voluptueux</i> , Tableau d'un vrai Voluptueux.	23
<i>Vulgaire</i> , si le Vulgaire est en état de juger de l'Authenticité des Livres du Nouveau Testament.	276 & <i>suiv.</i> 279 & <i>suiv.</i>

W.

W ALSCHMIDT (Jean Jaques) sa <i>Praxis Medica</i> .	50
<i>Waterland</i> (le Doct.) sa <i>Défense de l'Ecriture</i> , &c.	441. Voyez <i>Midleton</i> .
<i>Wasseling</i> (Pierre) ses <i>Conjectures</i> . 77. Son <i>Oraison funebre de Mr. de Gossinga</i> .	430
<i>Wiclif</i> (Jean) sa Traduction du N. T. sur la Vulgate.	479

FIN DE LA TABLE.

